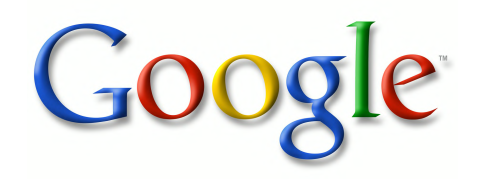
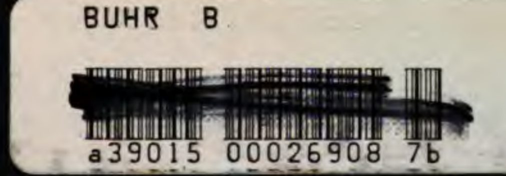
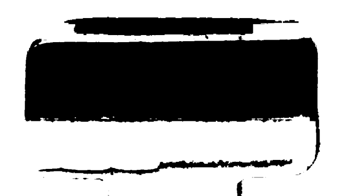



BUHR B
a39015 00026908 7b



LA

PROVINCE ROMAINE DE DALMATIE

Montpellier. — Typographie et Lithographie Boehm et Fils.

LA PROVINCE ROMAINE

DE

DALMATIE

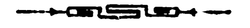
THÈSE POUR LE DOCTORAT

Présentée à la Faculté des Lettres de Paris

PAR

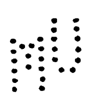
HENRI CONS

AGRÉGÉ D'HISTOIRE ET DE GÉOGRAPHIE,
MAITRE DE CONFÉRENCES DE GÉOGRAPHIE A LA FACULTÉ DES LETTRES
DE MONTPELLIER.



PARIS
ERNEST THORIN, ÉDITEUR
LIBRAIRE DU COLLÈGE DE FRANCE, DE L'ÉCOLE NORMALE SUPÉRIEURE,
DES ÉCOLES FRANÇAISES D'ATHÈNES ET DE ROME
7, Rue de Médicis, 7.

1881



A LA MÉMOIRE DE MON PÈRE

A MA MÈRE

A MA FAMILLE

PRÉFACE

Je me suis proposé de retracer l'histoire, depuis les premiers temps jusqu'à la mort de Théodose, des pays qui ont formé, après l'organisation définitive de l'empire, la *province romaine de Dalmatie*, de l'Arsa au Drin, de l'Adriatique à la vallée de la Save.

Mon sujet embrasse donc, non-seulement le royaume actuel de Dalmatie, mais encore l'Istrie orientale, le littoral hongrois, une grande partie de la Croatie, la Rascie, la Bosnie, l'Herzégovine, le Montenegro, l'Albanie septentrionale et toutes les îles illyriennes depuis le fond du golfe de Quarnero jusqu'au canal d'Otrante.

Le premier chapitre est consacré à la physionomie générale de cette vaste région. Cette étude préliminaire était particulièrement nécessaire pour un pays sur les destinées duquel la géographie physique a exercé une si grande influence.

Avant d'entreprendre le récit de la conquête romaine, je me suis efforcé de faire connaître aussi les premiers habitants de l'Illyrie et de retracer l'histoire de leurs relations avec la Grèce et la Macédoine. Ainsi s'expliqueront mieux les circonstances dans lesquelles Rome s'est montrée pour la première fois dans ces parages, et les différentes péripéties de la longue lutte qui a précédé la soumission complète de cette contrée.

C'est au moment où la Dalmatie fut définitivement constituée que j'ai placé la description politique de cette province. La carte qui est jointe à ce travail permettra de suivre les différentes voies de communication qui ont été ouvertes par les Romains sur son

territoire, et de retrouver avec leurs noms modernes les principaux lieux dont le souvenir est arrivé jusqu'à nous.

J'ai séparé toutefois de ce chapitre, pour la reporter après l'exposé complet de l'histoire de la Dalmatie sous l'empire, l'étude de son organisation administrative, municipale et économique.

J'ai dressé ensuite, telles qu'il m'a été possible de les reconstituer, c'est-à-dire malheureusement avec des lacunes considérables, les listes des gouverneurs de la Dalmatie et des commandants militaires et préfets du prétoire de l'Illyrie.

Enfin, bien que le plus souvent les deux appellations anciennes et modernes soient juxtaposées dans tout le cours de cet ouvrage, je l'ai accompagné d'un Index dans lequel ces assimilations, la position des villes et des peuples sont indiqués avec assez de précision et de détail pour épargner de longues recherches.

Longtemps négligée, la Dalmatie ancienne a été, dans ces dernières années, l'objet de nombreux travaux. Les ouvrages de Lucius et de Farlati, qui faisaient jusqu'alors autorité, ont été complétés et renouvelés. Parmi les œuvres récentes, se placent au premier rang les notes et commentaires dont M. Mommsen a fait précéder ou a accompagné dans le *Corpus* les inscriptions de ce pays. Mais des voyageurs et des savants éminents ont publié en outre, sur des points particuliers, de remarquables études. En Dalmatie même, entre beaucoup d'archéologues de mérite qui ont exploré le pays, opéré des fouilles et donné d'intéressantes monographies locales, MM. Gliubich et Glavinich se sont, par l'infatigable ardeur avec laquelle ils se sont voués à des investigations sur les antiquités de la province, acquis des titres particuliers à la reconnaissance de leurs concitoyens et de la science.

Mon travail était déjà très avancé lorsqu'ont paru plusieurs publications importantes, notamment le *Bulletin d'archéologie et d'histoire dalmate*, dirigé par M. Glavinich, dont les premiers numéros surtout renferment de précieux renseignements sur certains points encore obscurs de la topographie de cette contrée, et

l'important ouvrage de M. Zippel sur la domination romaine en Illyrie jusqu'à Auguste. Je les ai consultées avec fruit, ainsi que les articles, plus récents encore, de M. Tomaschek sur la topographie de cette région avant l'arrivée des Slaves. Toutefois aucune de ces études ne répond exactement au cadre que j'ai adopté. Elles n'auront donc fait que profiter à mon travail sans lui enlever, je l'espère, ni son intérêt ni sa nouveauté.

J'ai visité en 1876 une partie, à mon grand regret assez restreinte, vu le peu de temps dont je disposais, de la Dalmatie, à l'intérieur jusqu'à Sissek et, sur le littoral, de Trieste et Fiume jusqu'à Cattaro ; je dois remercier ici mes hôtes et mes amis d'un moment de l'accueil sympathique et de la cordiale hospitalité que j'ai reçus partout. Puissent-ils trouver quelque attrait à la lecture de ce travail, et me permettre d'acquitter ainsi la dette que j'ai contractée envers leur pays et envers eux !

BIBLIOGRAPHIE.

(AUTEURS MODERNES.)

CARTE DE LA DALMATIE, de l'État-Major austro-hongrois.

STIELERS. — Hand-Atlas neu bearbeitet von Petermann, Berghaus et Vogel. Gotha, J. Perthes, 1879, in-f°, 90 cartes.

KIEPERT.—Hand-Atlas. Berlin, Reimer, 1880, in-f°, 41, cart.

— Bosnien, Dalmatien und Montenegro. Weimar, geographisches Institut, 9e édit., 1876.

HUGHES. — Atlas universel, 3e édition avec préf. de Cortambert. Paris, Rotschild, 1877-78, gr. in-f°, 51 cartes.

VIVIEN DE SAINT-MARTIN,. — Atlas universel, carte de l'empire ottoman. Paris, Hachette, 1877, gr. in-f°.

DUSSIEUX, CHEVALIER, DELAMARCHE, BONNEFONT, DRIOUX et LEROY. — Atlas.

SPRUNER-MENKE. — Atlas antiquus, 3e édition. Gotha, J. Perthes, 1865, 31 planches.

ÉL. RECLUS. — Nouvelle Géographie universelle. Paris, Hachette, 1875 et suiv., in-4°, tom. I et III.

MALTE-BRUN et LAVALLÉE. — Géographie universelle. Paris, Furne, 1875, 6 vol. gr. in-8°.

BALBI. — Abrégé de géographie, revu par Chotard. Paris, Renouard, 1872, 2 vol. in-8°.

GRÉGOIRE. — Géographie générale. Paris, Garnier, 1875, gr. in-8°.

DUSSIEUX. — Géographie générale. Paris, Lecoffre, 1873, gr. in-8°.

VIVIEN DE SAINT-MARTIN. — Nouveau dictionnaire de géographie universelle. Paris, Hachette, 1877 et suiv., in-f°.

LEVASSEUR. — La Dalmatie ancienne et moderne. Paris, 1861.

YRIARTE (CH.) — L'Istrie et la Dalmatie, Tour du Monde, tom. XXIX, XXXI, XXXII, XXXIII. Paris, Hachette, 1875 et suiv., in-f°.

MANNERT (C.).—Geographie der Griechen und Rœmer. Nurnberg und Leipzig, 1788-1825, 10 tom. en 15 vol., in-8° avec cartes.

Instituto di Correspondenza archeologica, Bullettino e Annali. Rome, 1829 et suiv., in-8° avec pl.

FORBIGER.— Handbuch der alten Geographie, 2e éd. Hambourg, 1877, 3 vol. in-8°.

KIEPERT (H.)—Lehrbuch der alten Geographie. Berlin, Reimer, 1878, 1 vol. in-8°.

DESDEVISES DU DÉZERT. — Géographie ancienne de la Macédoine. Paris, Durand, 1867, in-8°.

HEUZEY et DAUMET. — Mission archéologique de Macédoine, texte et planches. Paris, F. Didot, 1876, gr. in-8°.

Bulletin de la Société de Géographie de Paris.

CASSAS. — Voyage pittoresque et historique de l'Istrie et de la Dalmatie. Paris, Didot, an X. -- 1802, in-f° avec pl.

FORTIS. — Voyage en Dalmatie, éd. française. Berne, 1878, 2 vol. in-8°.

SPON et WHELER. — Voyage d'Italie, de Dalmatie, de Grèce et du Levant, fait ès-années 1675 et 1676. Lyon, Antoine Cellier le fils, 1678, 3 vol. in-16.

A. DUMONT. — Le Balkan et l'Adriatique, 3e éd. Paris, Didot, 1874, in-12.

POUQUEVILLE. — Voyage dans la Grèce. Paris, Didot, 1820, 5 vol. in-8°.

HECQUART (H.). — Hist. et description de la haute Albanie ou Guégarie. Paris, Bertrand, 1858, in-8° avec carte.

STEINBUCHEL. — Dalmatien, eine Reiseskisse. Vienne, Gérold, 1820, in-8° avec 2 lith.

PETER (F). — Dalmatien in seinen verchiedenen Beziehungen. Gotha, 1857, 2 vol.

NOÉ (HEINRICH.) — Dalmatien und seine Inselwelt. Vienne, Hartleben, 1870, in-8° avec planches.

GARDNER WILKINSON. — Dalmatia and Montenegro. Londres, 1848, 2 vol. in-8°, avec planches.

SCHIF (THEODOR.)— Aus halbvergessenem Lande, culturbilder aus Dalmatien. Vienne, Klitj et Spitzer, 1875, in-4° avec pl.

MASCHEK. — Manuale del regno di Dalmazia. Zara, 1870 et suiv., in-8°.

CONCINA.—Viaggo nella Dalmazia littorale. Udine, 1809, in-8°.

BLAU (Otto). — Reise in Bosnien und der Herzegovina. Berlin, Reimer, 1877, in-8° avec pl.

EITENBERGER VON EDELBERG. — Die Mittelalterlichen kunstdenkmale Dalmatiens, ap. Jahrbuch der K. K. Central-Commission zur Erforschung und Erhaltung der Baudenkmale, 5° vol. Vienne, 1861, in-4°.

FUSTEL DE COULANGES. — Hist. des institutions politiques de l'ancienne France. Paris, Hachette, 1875, in-8°.

MOMMSEN. — Rœmisches Staatsrecht. Leipsig, Hirzel, 1876, 2 vol. in-8°, en 3 parties.

MARQUARDT. — Rœmische Staatswerwaltung. Leipsig, Hirzel, 1873, 2 vol. in-8°.

Corpus inscriptionum græcarum. Berlin, Reimer, 1828 et suiv., 4 vol. in-f°.

Corpus inscriptionum latinarum. Berlin, Reimer, 1863 et suiv., 8 vol. en 11 parties, in-f° (Dalmatia, III, 1).

Ephemeris epigrafica. Berlin, Reimer, 1874 et suiv. 4 vol. in-8°.

Bullettino di archeologia e storia dalmata. Spalato, Zannoni, 1878 et suiv.

GRÆVII thesaurus antiquitatum romanarum, 1694, 12 vol. in-f°.

PAULY. — Real encyclopedie. Stuttgard, 1864 et suiv., 6 vol. in-8° en 8 parties.

FARLATI. — Illyricum sacrum. Venetiis, 1751-1819, 8 vol. in-f°.

DAREMBERG et SAGLIO. — Dictionnaire des antiquités grecques et romaines. Paris, Hachette, 1875 et suiv., in-f°.

BŒCKING. — Notitia dignitatum, etc. Bonn, 1853, 3 vol. in-8°.

DU CANGE. — Illyricum vetus ac novum. Posoni, 1746, in-f°.

LUCIUS. — De regno Dalmatiæ et Croatiæ. Venetiis, 1673, in-4°.

GROTE. — Hist. de la Grèce, tr. par Sadous. Paris, Lacroix, 1864-67, 19 vol. in-8°.

MOMMSEN. — Hist. rom., trad. par Alexandre. Paris, Franck, 1863-72, 8 vol. in-8°.

DURUY. — Hist. des Romains. Paris, Hachette, 6 vol. in-8°.

— État du monde romain vers le temps de la fondation de l'empire. Paris, Hachette, 1853, in-8°.

POINSIGNON. — Quid præcipue apud Romanos adusque Diocletiani tempora Illyricum fuerit. Thèse. Paris, Joubert, 1846, in-8°.

LAGO. — Memorie sulla Dalmazia. Venise, Grimaldo, 1869, 3 vol in-12.

CREGLIANOVICH (G.). — Memorie per la storia della Dalmazia. Zara, 1809, 2 vol. in-8°.

CATTALINICH (G.). — Storia della Dalmazia. Zara, 1835, 2 vol. in-8° avec suppl.

APPENDINI F. M. — Notizie storiche e critische sulle antichita storia e letteratura dei Ragusei. Ragusa, 1802, 2 vol. in-4° av. fig.,

VALENTINELLI. — Bibliografia della Dalmazia e del Montenegro. Zagabria, 1856, in-8°.

HIMLY. — Histoire de la formation territoriale des États de l'Europe centrale. Paris, Hachette, 1776, 2 vol. in-8°.

LÉGER (LOUIS). — Le monde slave. Paris. Didier, 1873, in-12.

ZIPPEL. — Die rœmische Herrschaft in Illyrien bis auf Augustus. Leipsig, Teubner, 1877, in-8°.

GELCICH (G.). — Memorie storiche delle Bocche di Cattaro. Zara, Woditska, 1880, in-8°.

Prospetto cronologico della storia della Dalmazia con reguardo alle provincie slave contermini, 2e éd. Zara, Artale, 1878, in-8°.

HAHN (J.-G. DE).—Albanesische Studien. Iéna, Mauke, 1854, in-4° avec carte et pl.

DOZON (A.).—Manuel de la langue Chkipe ou Albanaise. Paris, Ernest Leroux, 1878, in-8°.

GLIUBICH (S.) — Numografia dalmata, ap. Archiv. fur Kunde Œsterreichischer Geschichtsquellen, Ac. imp. de Vienne, tom. XI. Vienne, 1853, pag. 101-139.

— Studi archeologici, *Ibid.*, tom. XXII, 2, pag. 233-276.

— Faria, Citta Vecchia e non Lesina. Agram, 1873, in-8°.

— Oupraviteljih Dalmaciji za rimskoga vladanja (Les gouverneurs de la Dalmatie sous la domination romaine.) Mém. de l'Académie Jougo-Slave. Zagreb (Agram), 1875.

TOMASCHEK. — Die vorlavische Topographie der Bosna, Herzegovina, Crnagora und der angrenzender Gebiete, ap. Milttheilungen der K. K. geographischen Gesellschaft in Wien. Vienne, Zamarski, 1880.

PRICOT DE SAINT-MARIE. — Les Slaves méridionaux. Paris, Le Chevalier, 1874, in-8°.

— L'Herzégovine. Paris, Delagrave, 1875, br. in-8°.

— Herzégovine et Bosnie, ap. Explorateur, 1876, av. cart.

CARRARA. — La Dalmazia descritta. Zara, Battara, 1845 et suiv. avec pl. (inachevée).

— Topografia e scavi di Salona. Trieste, 1850, in-8°.

LANZA. — Monumenti Salonitani inediti. Vienne, 1856 in-8°.

ADAMS et CLÉRISSEAU. — Ruins of the palace of the emperor Diocletian at Spalatro in Dalmatia. Londres, 1764, in-f°, av. pl.

FABIANICH. — La Dalmazia, nei cinque primi secoli del Cristianesimo. Zara, Battara, 1874, in-8°.

ERRATA

Pag. 27, note, au lieu de attitudes, lisez : altitudes.
— 32, en haut, — 23, — 32.
— 49, lig. 9, — Rhizoniques, lisez : Rhizonique.
— 70, — 10 et 11, supprimez :de Corcyre.
— 130, — 15, au lieu de les tribuns, lisez : 4 tribuns.
130, note — Ill. 13, — Ill. 15.
— 134, lig. 13, — Cœpion, — Cæpion.
— 172, — 15, — Trign, — Trigl.
— 185, — 6, — Kolapis, — Colapis.
— 197, — 13 et suiv., rétablir ainsi le passage : On peut donc placer *Monetium*, la ville des Μοεντῖνοι d'Appien, à moitié chemin de Senia à Avendone, qui est identique assurément au Οὐένδων de Strabon, dont une inscription, etc.
— 205, lig. 15, au lieu de *Titius*, lisez : *Titus*.
— 236, — 17, — où nous avons placé, lisez : où nous avons par hypothèse placé.
Même page, transposez les deux notes.
— 237, — 2, au lieu de Boroglava, lisez : Borovaglava.
— 242, note 2, — Faria ; *Citta Vecchia*, etc., lisez : *Faria*, *Citta Vecchia*, etc.
— 245, lig. 5, au lieu de micieu, lisez : milieu.
— 255, — 18, supprimez les «.
— 257, — 1, au lieu de Cerauniens, lisez : Ceraunes.
— 291, — 2 (titre), au lieu de 235-295, lisez : 285-395.

LA

PROVINCE ROMAINE DE DALMATIE

CHAPITRE PREMIER.

Aspect général du pays. — Géographie physique.

La province romaine de Dalmatie, bien que beaucoup plus étendue que la Dalmatie actuelle, n'était cependant qu'une partie de la vaste contrée que les Anciens désignaient sous le nom général d'*Illyricum*. Mais les pays auxquels se sont appliquées ces deux appellations ont eu, suivant les époques, une extension bien différente[1]. Pour les Grecs, l'Illyrie était tout ce territoire mal connu, peuplé de barbares adonnés à la piraterie et au brigandage, qui, au-delà de la Thrace, de la Macédoine et de l'Épire, s'avançait vers le nord et vers l'ouest de l'Adriatique à la Save et au Danube. Ce fut le premier nom que trouvèrent les Romains quand ils se présentèrent sur ces côtes, et, en dépit des dénominations particulières données à

[1] Cf. Poinsignon ; *Quid præcipue apud Romanos usque ad Diocletiani tempora fuerit Illyricum*; thèse, 1846.—Mommsen, *C. I. L.*, III, 1, pag. 279,—Marquardt; *Die rœmische Staatsverwaltung*, I, pag. 141.

certains cantons, il resta toujours pour eux celui de la région prise dans son ensemble.

« Les Romains, comme les Grecs, dit Appien[1], séparent des Grecs ces peuples (les Scordisques, les Mædes et les Dardanes), et avec eux les Pannoniens, les Rhétiens, les Noriques, les Mysiens d'Europe et tous les peuples voisins fixés sur la droite du fleuve, en descendant son cours; ils les désignent tous par leurs noms particuliers, mais les comprennent en masse sous celui de peuples illyriens. Quelle est l'origine de cette opinion? Je n'ai pas pu le découvrir. Elle est encore en honneur, puisque le tribut payé par les peuples qui habitent depuis les sources de l'Ister jusqu'à l'Euxin est confondu en un seul que l'on appelle tribut illyrien. » Aussi l'essai d'attribution du mot d'Illyricum à une seule de ces provinces, la Dalmatie, échoua-t-il, sans doute contre la force de la tradition, tandis que nous le retrouverons avec son acception plus générale dans l'organisation militaire et douanière de l'empire.

Par contre, celui de Dalmatie, d'abord spécial à une circonscription restreinte, fut attribué par la suite à toute une Province qui, sous les Antonins, à l'époque la plus brillante de l'empire, s'étendait de l'*Arsia* (Arsa) au *Drilo* (Drin) et à la Drina (*Drinus*), et de l'Adriatique à la plaine de la Save. La côte illyrienne devint alors la côte dalmate, et c'est à cette possession du littoral de l'Adriatique, sur lequel seul son nom s'est perpétué, que la

[1] App.; *Illyr.*, 6.

Dalmatie a dû dans l'antiquité, et doit encore, de nos jours, toute son importance.

Les Anciens appelaient golfe Adriatique ce long bassin de 835 kilomètres de longueur dans lequel les eaux de la Méditerranée pénètrent par le canal d'Otrante. Quelques-uns cependant lui donnèrent plus tard le titre de mer, qui a prévalu. Placée sur les confins du monde grec et du monde romain, l'Adriatique appartient au premier par l'inclinaison générale de ses côtes dans la direction de l'Orient, mais au second par les montagnes qui l'entourent, la rattachent étroitement à l'Italie et font d'elle comme une dépendance de la péninsule. L'Italie, en projetant son extrémité vers la Grèce, semble, comme on l'a dit, s'avancer vers elle pour lui demander sa civilisation et sa culture; le courant qui, de la mer Ionienne, s'élève jusqu'à l'extrémité septentrionale de l'Adriatique, en longeant sa côte orientale, paraît vouloir apporter, lui aussi, à l'Europe occidentale les productions du Levant ; en revanche, par leurs ports tournés vers la pleine mer, les îles illyriennes ou dalmates, dont la face qui regarde le continent est rendue par le *bora*[1] stérile et presque inhabitable, sont comme des bras tendus vers l'Italie.

La brise elle-même semble participer de ce rôle et de ce caractère de l'Adriatique : « Là, pendant chaque belle journée, la brise se lève au milieu du golfe et se dirige

[1] Autrefois Borée. Ce vent, d'une extrême violence et des plus redoutables, souffle, suivant les parages, d'un point de l'horizon variant entre l'est et le nord-ouest.

à la fois en deux directions contraires : d'un côté vers les rivages de l'Italie, de l'autre vers les îles et les montagnes de l'Istrie et de la Dalmatie. Pendant la nuit, l'hémicycle des côtes qui entoure les eaux de l'Adriatique renvoie vers la mer, comme vers un foyer commun, l'air frais qu'il a reçu : aux courants divergents de la journée succède un flot de brises convergentes[1] ! x

Les tempêtes qui aujourd'hui encore grondent si souvent sur les monts Acrocérauniens et ces escarpements du Montenegro au pied desquels, au large de Raguse, un gouffre s'abaisse jusqu'à plus de 1,200 mètres de profondeur, ont été des obstacles aussi redoutables que les pirates illyriens à l'expansion, sur la côte orientale, du génie hellénique. Elles ont établi comme une barrière entre l'archipel Adriatique et les îles Ioniennes, et celles-ci, rivées pour ainsi dire au monde grec et lui présentant tous leurs havres, sont, malgré les liens politiques et commerciaux qui les ont, à diverses reprises, unies à l'Occident, restées, même contre leurs intérêts, profondément grecques. Seuls, autrefois, les marchands s'aventurèrent, et en petit nombre, vers les bouches de la Narenta. Aussi est-ce de l'Italie que l'influence hellénique revint vers ces îles d'*Issa* (Lissa) et de *Pharos* (Lesina), qui furent aussi les premières à subir l'ascendant de Rome. L'intérêt politique et commercial finit par triompher de la résistance des éléments ; les communications les plus actives s'établirent dans ces parages jadis si redoutés ;

[1] Élisée Reclus ; *La Terre*, 3e éd. 1876, II, pag. 317.

et quand, après avoir assuré la sécurité des mers, Rome eut cessé d'être le pôle vers lequel tendaient toutes les richesses du monde, l'extrémité septentrionale de l'Italie vit s'élever au milieu des lagunes de ses côtes la puissance maritime de Venise. Par opposition à la cuve profonde de sa partie méridionale, l'Adriatique offre en effet, vers le nord, aux navires qu'elle semble y convier, une immense plaine marine autour de laquelle Aquilée, Pola, Venise, Trieste, et d'autres ports encore, les ont successivement reçus en foule. La sonde n'y descend nulle part à plus de 50 mètres; à l'est, l'Istrie lui forme comme un rempart au milieu duquel s'ouvrent des baies bien abritées du bora, et à l'ouest le courant qui suit les côtes de l'Italie trace au commerce la route à suivre vers le sud pour de nouveaux voyages.

L'opposition entre la nature si animée de l'Orient grec et la nature plus sévère de l'Occident latin est manifeste dans la configuration du littoral de cette mer. Quel contraste entre cette côte de l'Italie, si droite, si monotone, si triste, si dénuée de ports, et ce rivage dalmate si découpé, si mouvementé, si charmant avec sa bordure d'îles! Sur la seule côte de la Dalmatie actuelle, on compte 51 îles, 218 ports, 187 baies, 4 rades et 403 écueils. Grâce à ces îles, fragments détachés du continent dont elles reproduisent les caractères, la navigation sur ce littoral se fait presque toujours dans des canaux qui ont au plus 50 mètres de profondeur. Les phénomènes naturels qui leur ont donné naissance se reproduisent encore de nos jours, avec moins de force sans doute, mais avec une remar-

quable continuité. Non-seulement les secousses souterraines y sont fréquentes, mais un tremblement de terre a détruit, il y a deux siècles, Raguse (1667), comme autrefois *Épidaure*. La côte s'abaisse par un mouvement lent : elle se serait affaissée de deux mètres depuis la fondation de Venise. A Zara, divers travaux de l'homme gisent au-dessous du niveau marin. « En Istrie, on voit encore, à quelques mètres en contre-bas de la surface marine, les restes des anciennes villes de Sipar et de Medelino ; près de Rovigno, l'île de Cissa, célèbre du temps des Romains par ses teintureries[1], s'affaissa lentement et disparut au VIIIe siècle ; le Vrana, près de la Narenta, aurait cessé en 1630 d'être un lac d'eau douce pour devenir un lac d'eau salée, précisément à cause de l'affaissement du terrain et de l'irruption des eaux marines qui en a été la conséquence[2]. » Dans les Bouches de Cattaro, des débris de villes englouties sont encore visibles au fond de la mer.

Mais, pas plus sur la rive dalmate que sur la rive opposée, à l'exception de la riche plaine du Pô, il n'y a place pour un État. Les hasards de la fortune ont bien pu y faire éclore, végéter, vivre même pendant quelque temps une de ces petites Républiques, comme en vit tant le moyen-âge, que la faiblesse de leurs ennemis défendait mieux encore que leur propre valeur et leurs médiocres ressources. Ainsi dura la petite République de

[1] Procurator Bafii Cissensis Venetiæ et Histriæ (*Not. dign.*, éd. Bœcking, II, pag. 49.

[2] Él. Reclus ; *Nouvelle Géogr. univ.*, III, pag. 234.

Raguse : les Turcs, ennemis continuels des Vénitiens, furent les véritables sauveurs de son indépendance. Venise elle-même, séparée du bassin du Pô, dont elle devrait être le débouché naturel par ces mêmes lagunes qui faisaient sa force, empruntait à l'Orient bien plus qu'à l'Italie les éléments de sa richesse. Trieste, resserrée comme elle l'est entre la mer et des montagnes qui l'isolent du reste de l'Autriche sans l'abriter contre le bora, n'a autour d'elle qu'une ceinture de campagne insuffisante pour la faire subsister, et ne peut être qu'un entrepôt. Bien plus mauvaise encore sous ce rapport est la situation de Fiume. Les côtes de la Croatie, où les montagnes finissent dans la mer même, ne peuvent abriter que des pirates, et servirent encore, il y a quelques siècles, de refuge aux redoutables Uscoques. Quant à celles de la Dalmatie, Zara et Spalato, les plus favorablement situées de toutes les villes qu'elles portent, n'ont pas en elles-mêmes et dans leurs dépendances les éléments nécessaires à la vie d'un État.

C'est qu'en effet les montagnes sont là, plus que partout ailleurs, des barrières insurmontables. Venise a longtemps dominé sur ces côtes, elles appartiennent aujourd'hui à un grand État européen depuis longtemps entré dans le mouvement de la civilisation occidentale; et cependant ces pays, malgré l'heureuse influence qu'exerça sur eux la domination française au commencement du XIX[e] siècle, se rattachent plus étroitement que jamais à l'Orient, dont leur sol est une dépendance. Dans ces contrées, que tant de forces opposées sollicitent en sens

contraire, l'habileté administrative, la satisfaction des intérêts, s'imposent impérieusement au dominateur politique. L'Autriche les a trop longtemps plus qu'à demi oubliées [1], et les aspirations de race qui les entraînaient vers l'Orient ont fini par triompher des résistances religieuses, qui seules, depuis qu'elles lui étaient soumises, les unissaient encore à l'Occident. Rome, elle aussi, avait longtemps flotté indécise sur le parti qu'elle devait prendre. Dès le début, elle avait fondu dans la Macédoine la partie méridionale de l'Illyrie; elle se décida ensuite, après de longues hésitations, à réunir le reste à l'Italie septentrionale. La Cisalpine et l'Illyrie furent placées sous l'autorité du même proconsul, comme plus tard Venise eut sous ses lois la Dalmatie maritime, et ce ne fut que sous Auguste que la Dalmatie forma une province indépendante. Les derniers temps de l'empire nous offriront encore le même spectacle. Le nom d'Illyrie désignera à la fois une division de l'empire d'Occident et une division de l'empire d'Orient. Tandis que le nord de l'Illyricum et la plus grande partie de la Dalmatie resteront attachés à la portion du monde dont Rome demeurera la métropole, le sud sera uni à la fortune de Constantinople, séparation dont les groupements politiques et religieux perpétueront jusqu'à nos jours le vivant souvenir.

Rien de plus capricieux en apparence que la délimi-

[1] *Aus halbvergessenem Lande, Culturbilder aus Dalmatien*, von Theodor Schiff. Vienne, Klitch et Spitzer, 1875.

tation donnée à la Dalmatie par Auguste lorsqu'il porta du Formio à l'Arsa la frontière de l'Italie ; rien de plus conforme en réalité aux faits géographiques.

Lorsque s'ouvre sur le flanc oriental de l'Istrie et sur le grand golfe de Quarnero cet estuaire par lequel les Argonautes étaient censés avoir débouché dans l'Adriatique, la côte, jusque-là basse, comme sur presque tout le littoral de cette presqu'île, se relève tout à coup. Le mont Goly commence une série de hauteurs qui, par le mont Sissol, vont rejoindre le géant de ce système, le mont Maggiore (1,394 m), dont la masse imposante domine toute la péninsule. Le canal de l'Arsa forme lui-même une profonde découpure où l'on trouve encore, à une certaine distance de la mer, une hauteur d'eau de 40 m. Bien moins importants sont les deux petits golfes de Rabaz, port d'Albona, et de Fianona, que l'on rencontre ensuite. De l'autre côté du canal de Farasina, Cherso avec son chef-lieu du même nom caché au fond d'une rade dominée par des bois d'oliviers commence la rangée des îles. Sa pointe septentrionale regarde l'extrémité du golfe de Fiume, un des plus beaux de l'Adriatique. Vu des hauteurs de Tersate, il présente avec son encadrement d'îles et de montagnes un aspect des plus pittoresques. A droite, le mont Maggiore abrite au pied de ses pentes abruptes et verdoyantes de riants villages célèbres par la beauté de leur site et l'agrément de leur climat : Moschenizza, Lovrana, Ika, Abbazzia, Volovska et Preluca, au fond de sa baie riche en pêcheries. Des hauteurs couvertes de bois et

de vignobles se continuent jusqu'à Fiume, qui, ramassée à droite de la Fiumara, présente, en même temps que les lignes majestueuses de son corso et de ses quais, ses trois ports : l'un sur le petit canal dérivé de la rivière, l'autre près du vieux môle; le troisième enfin, que de récents et importants travaux abritent contre les vents violents de ces parages, de chaque côté du môle neuf, point de départ et d'arrivée des bateaux du Lloyd et des petits vapeurs qui font le service de la côte. En face sont les îles de Cherso et de Veglia, toutes deux couvertes de montagnes peu élevées, séparées par un canal qui débouche au centre du golfe, tandis qu'à l'Orient, la passe de Zeng ou Segna, ouverte comme à pic entre Veglia et l'un de ces écueils, si nombreux dans cette mer, se dessine sur la ligne blanchâtre des montagnes de la Croatie. Quant à la Fiumara, profondément encaissée, comme la plupart des cours d'eau de cette région, entre deux murailles droites, elle porte à la mer des eaux abondantes et chargées de limon longtemps encore reconnaissables au milieu de la rade qu'elles encombrent et dont elles obstruent l'entrée[1]. Les rochers sont cultivés partout où ils peuvent supporter la culture; la mer, riche en poissons, est exploitée avec ardeur. Mais, trop souvent, des flancs dénudés des monts de Croatie, le bora souffle avec rage. Le golfe de Quarnero a mérité par les tempêtes qui le rendent si dan-

[1] « Ces limons siliceux sont évalués à 30.000 mètres cubes par an, tandis que la masse liquide versée dans le même temps est de plus de 700 millions de mètres, soit de 22 mètres et demi par seconde. » (Él. Reclus; *Nouv. Géogr. univ.*, III, pag. 228.)

gereux qu'on aille chercher à son nom une étymologie flétrissante : le golfe carnassier. Celle du canal de Maltempo n'est point douteuse et n'est que trop justifiée.

Sur les hauteurs qui ceignent le golfe, la localité la plus importante autrefois était *Tarsatica*. Située de l'autre côté de la rivière, Tersate n'est plus aujourd'hui, par suite des étranges divisions politiques du pays, dans la même circonscription administrative que Fiume, son ancienne station navale. Celle-ci, avec son territoire, forme un district spécial, le «Littoral hongrois». A l'ouest, jusqu'aux limites de ce « *separatum sacræ regni coronæ adnexum corpus* », c'est «le Littoral» « *il Littorale* » dépendant des «Provinces représentées au Reichsrath » ; à l'est, c'est la Croatie, relevant de la «Couronne de Hongrie».

Quant aux trois grandes îles du golfe de Quarnero, dans lesquelles Lussin Piccolo occupe le premier rang par la sûreté de son port et l'activité de ses chantiers de construction, elles ont une population laborieuse de 42,000 habitants, et relèvent de Trieste.

La côte de la Croatie, à laquelle appartient par conséquent Tersate, présente d'abord le beau golfe de Buccari [1], une des plus remarquables « *foibe* [2] » du Carso liburnien, au fond duquel la ville du même nom abrite une population d'intrépides pêcheurs; mais au-delà de Porto-Re, qui est à l'entrée de la baie, plus rien à

[1] *Buccari*, joie, bon cœur ; *Bucuresci*, Bucarest (?).

[2] Gouffres : *foibe* en italien, *doline* en slave; *inglutidors* en frioulan.

droite ni à gauche, vers les îles comme vers le continent, qu'une bordure de montagnes blanches et nues. Dans cet étroit canal gardé par des écueils, la mer présente à peu de distance du rivage des profondeurs relativement considérables; le vent y fait fureur. C'est à Segna que le bora souffle avec le plus de violence.

Les bouches de Segna, au sud de l'île de Veglia, sont, quoique dangereuses, la passe la plus sûre pour sortir du canal de la Morlacca ou de la Montagne. Plus au sud, le canal de Pago mène des côtes de la Croatie à l'île et au port d'Arbe. Tandis que, du côté de la terre ferme, le canal, de plus en plus étroit et resserré, passe devant le petit port de Carlopago, la baie de Pago s'ouvre dans une de ces îles où s'est réfugiée toute l'activité de cette région. L'effondrement des vallées et l'irruption des eaux marines ont produit dans ces îles de remarquables découpures. Quand elles n'ont pas été, comme Cherso, coupées par un canal[1], et séparées en deux terres distinctes[2], elles sont profondément pénétrées par des baies et des golfes, tous parallèles à la direction générale des montagnes. Celles-ci, de même nature que celles du continent, vont en diminuant d'élévation moyenne à mesure que l'on s'avance vers la haute mer. Là où elles ont protégé les gouffres intérieurs contre l'invasion des eaux salées, des lacs d'eau douce témoignent, comme ce-

[1] La *cavanella* ou canal d'Osero, large de 5 à 6 mètres, peut-être creusée de main d'homme à l'époque romaine, pour éviter aux embarcations ordinaires le pourtour de l'île. (Él. Reclus; *Nouv. Géog. univ.*, III, pag. 240.)

[2] Cherso et Lussin.

lui de Vrana, dans l'île de Cherso, des relations étroites de ces terres avec le continent voisin[1].

Au sud de Pago, à la forme étrange, aux importantes salines, le continent est lui-même attaqué et envahi par les eaux. Au fond du canal de la Morlacca, celui de Mastiniza sert de débouché aux deux *mèrs* intérieures de Novigrad et de Carin, dans la première desquelles vient se jeter la Zermagna (anc. *Tedanius*), sur les limites de la Dalmatie contemporaine. Les baies d'Artan, de Gliubaz, de Nona, accidentent enfin la côte, jusque-là si monotone et si droite. Mais au sud du détroit impraticable de Brevilacqua, sur lequel se termine au nord-ouest l'ancienne presqu'île d'*Hyllis* (auj. de Zara), une région basse et sablonneuse sépare la mer des montagnes, et, bien qu'une rangée de collines d'élévation modeste ne tarde pas à paraître, les canaux qui mènent à Zara sont mieux encadrés du côté des îles. Dans Uglian, que dominent les ruines d'un château-fort, la végétation est maigre sans doute, faute d'eau douce, mais assez verte encore pour embellir le paysage et donner l'aspect le plus riant à ses rives. La plaine qui entoure Zara est réputée pour sa fertilité et remarquable par sa fraîcheur, mais de peu d'étendue ; la ville elle-même, débarrassée des remparts au milieu desquels elle étouffait, séduit et attire par ses débris anciens, ses monuments, l'urbanité de ses habitants, le pittoresque de ses costumes ; son port toutefois, malgré la sûreté qu'il offre aux navires, se res-

[1] Él. Reclus ; *Nouv. Géog. univ.*, III, pag. 229-230.

sent peu du grand mouvement commercial dont la route est séparée de la capitale de la Dalmatie par une triple rangée d'îles.

Le spectacle varie peu jusqu'à l'entrée de Sebenico. La région de Zara Vecchia est une des plus tristes de ces contrées. Mais les défilés sauvages qui conduisent au port de Sebenico, le coup d'œil que présente sa rade, les étages pressés de ses maisons aux couleurs voyantes que domine une forteresse dressée sur un rocher nu, forment un des tableaux les plus curieux de la Dalmatie.

Avec ses poternes sombres et ses ruelles bizarres, Sebenico est un des points de ce pays qui ont le plus d'originalité. Deux routes mènent de cette ville jusqu'à l'ancienne capitale de la Liburnie, Scardona : l'une par la Kerka (anc. *Titius*), qui après avoir franchi à 6 kil. de cette ville, par une chute des plus remarquables, les rochers qui s'opposaient à sa marche, vient paresseusement mêler dans la rade de Sebenico ses eaux à celles de la mer; l'autre par le plateau qui s'étend derrière la ville, nu, sec, sans végétation, sans habitants. Un bouquet de bois de chênes à l'angle des routes de Scardona et de Dernis rompt seul la monotonie de ce désert pierreux. C'est par cette route cependant que Sebenico reçoit les produits des seules mines exploitées dans la Dalmatie, celles de charbon du mont Promina.

A peu de distance de Sebenico commence, vers Trau, la région fameuse des Sept-Châteaux «*Sette Castelli*», le «paradis dalmate». Située partie sur le continent, partie dans une île artificielle, partie enfin dans celle de Bua,

Trau ne conserve d'autres restes de la domination romaine que les portes de son magnifique dôme, apportées de Salone. Éloignée de la route des paquebots, qui ne peuvent franchir son canal, et profondément triste, elle est riche pourtant, grâce aux abondantes récoltes qu'elle tire de ses oliviers, de ses figuiers et de ses vignes.

C'est au fond du canal de Trau que vient déboucher l'Iadro, la rivière de Salone. A droite s'étagent, sur les derniers gradins de la pente douce par laquelle le mont Kapraja s'abaisse vers la mer, les intéressantes ruines de l'ancienne métropole de la Dalmatie, en amont desquelles un modeste assemblage de rustiques demeures a conservé ce nom fameux. « Salone, dit M. Noé, a complétement l'aspect d'un de ces villages allemands au pied des Alpes, où les étrangers viennent de loin, pendant l'été, chercher la fraîcheur. De hautes montagnes chargées de nuages s'élèvent au-dessus des peupliers de sa rivière, qui coule des eaux aussi fraîches que si cent milles la séparaient de la mer, qui l'attend au contraire à l'extrémité de la prairie voisine[1]. » Le massif à travers lequel ces eaux si fraîches sont amenées de la Cettina par des infiltrations souterraines, c'est le mont Mossor (1,297^{m}), dont une extrémité porte la fameuse forteresse de Clissa, au pied de laquelle passe dans un étroit défilé la route de l'intérieur, et dont l'autre vient expirer aux bouches de la Cettina. Le grand port de cet hémicycle est aujour-

[1] Heinrich Noé ; *Dalmatien und seine Inselwelt*. Vienne, Hartleben, 1870, pag. 264

d'hui Spalato, la ville la plus considérable de la Dalmatie, qui s'est peu à peu développée autour du palais de Dioclétien après s'être primitivement renfermée dans son enceinte.

La richesse des îles qui ferment son vaste bassin maritime et semblent continuer au-delà du canal sa fertile campagne, compense en partie les inconvénients qui résultent pour elle de son éloignement de la pleine mer. Entre Solta et Brazza, la plus importante, s'ouvre le passage vers la plus célèbre d'entre toutes ces îles dalmates, Lissa, la Malte de l'Adriatique.

La couleur sombre et verdâtre des eaux au pied du Mossor et l'aspect marécageux de la petite langue de terre plantée de peupliers qui s'allonge en avant d'Almissa, indiquent seuls l'embouchure de la Cettina. Les montagnes sont si rapprochées que l'étranglement par lequel les eaux du fleuve arrivent à la mer est à peine perceptible de la distance à laquelle s'arrêtent les bâteaux du Lloyd. Au-delà, le caractère dominant de la côte est la désolation. Quelques cultures jusqu'à mi-côte, quelques chapelles isolées, quelques maigres villages : partout ce morne aspect que rend si bien la « Vue des côtes de la Dalmatie » du grand ouvrage de Cassas[1], quoiqu'elle représente une autre partie du littoral.

Macarsca, sur une petite baie, au pied du mont Biekovo, bien que plusieurs fois ravagée par la peste, est la

[1] *Voyage pittoresque et historique de l'Istrie et de la Dalmatie*, par Cassas et Lavallée. Paris, an X, 1802.

ville la plus active de cette côte. Elle a mieux remplacé *Narona*, ruinée par les alluvions de la Narenta (*Naro*), que Viddo et Metkovitj, aux fièvres redoutables, situées cependant toutes deux près des bouches peu praticables, il est vrai, de ce fleuve et des ruines de cette ancienne cité, et Stagno Piccolo, qui est, malgré l'excellence de son port, trop retiré au fond du canal de la Narenta, à la base de la longue presqu'île de Sabbioncello. Plus vivantes sont les îles : Lesina, avec ses romarins, ses genévriers et ses myrtes; Curzola, dont les chantiers de construction rivalisent avec ceux de Lussin Piccolo; Lissa, au commerce actif. Le climat annonce déjà l'approche de la Grèce. La magnifique baie de Gravosa resplendit des feux du soleil de l'Orient, comme toute la campagne de Raguse, mais cette ville elle-même se blottit modestement dans une anse étouffée entre deux rochers, derrière la belle île de Lacroma. Importante aujourd'hui surtout comme position stratégique, elle conserve encore quelques monuments de sa splendeur passée, mais aussi des témoignages attristants de ses malheurs dans les ruines de ses magnifiques villas, qu'à l'instar des patriciens de Venise, les nobles Ragusains avaient édifiées autour de la ville et qui, détruites par les Monténégrins, ne se sont pas relevées depuis trois quarts de siècle. Les enclaves turques de Klek et de la Suttorina marquent encore les anciennes limites de sa domination. Au-delà de la riche vallée de Breno et de la triste Ragusa Vecchia, l'ancienne *Épidaure*, la côte ne présente plus qu'un mur abrupt de hautes montagnes plongeant à pic à une grande profondeur, et

dont la ligne droite n'est interrompue que par la belle, mais déserte, baie de Molonta.

C'est à 45 kil. de Raguse que s'ouvre le plus remarquable de tous les enfoncements de cette côte, les Bouches de Cattaro. Comme au nord, la mer a pris ici entre les montagnes la place des vallées, et les étranges découpures du golfe sont une fidèle image de l'aspect que présentent les hauts plateaux, du désordre avec lequel les ravins se heurtent et s'entre-croisent au milieu de ces escarpements calcaires aux impraticables parois. Le sombre aspect de ces gorges marines, la force avec laquelle le vent souffle parfois à travers ces défilés dont chaque angle augmente sa fureur, les pluies torrentielles de la saison d'hiver, l'obscurité profonde qui règne alors dans ces gouffres peu visités par le soleil, en éloignèrent longtemps les navigateurs. Longtemps les Grecs ne connurent que par la fable de Cadmos ce golfe *Rhizonique*; pour leurs premiers géographes, c'était un fleuve[1]. Quel admirable refuge pour des pirates !

Que l'on y pénètre au contraire par un temps calme et un ciel serein ! Rien de plus charmant et de plus pittoresque alors que ce dédale de canaux et de baies, que ce contraste qu'offre la ligne sévère des montagnes avec la nature souriante des rivages. Dès que l'on a franchi la pointe d'Ostro, Rose à droite, Castelnuovo en face, appellent l'attention par leur site. La côte de Castelnuovo jusqu'au canal des *Catene* ne présente sur la gauche qu'une lon-

[1] Fleuve *Rhizon* (Scylax, ch. 24).

gue série de maisonnettes baignées par les flots, reliées entre elles par une route praticable seulement aux piétons et aux cavaliers, toutes munies de leurs barques comme à Venise. A droite, au pied de la pente fertile du mont Saint-Élie, s'enfonce la baie de Teodo jusqu'à une plaine par delà laquelle apparaît le cône de Budua : c'est la rive catholique. Sur l'autre bord, les Grecs dominent et leur centre est Risano, ville toute grecque, admirablement située au fond d'une anse, au pied d'une montagne cultivée jusqu'à mi-côte. Dissimulé par des îles et en quelque sorte étouffé entre le rempart élevé du mont Aurion et l'avancement du mont Cassone, le golfe de Risano est comme perdu dans ce labyrinthe. De Perasto, délicieusement posé en face du canal des Catene, la vue est ravissante. Cette petite ville fut riche autrefois, et l'île San-Giorgio contient encore dans l'église de son couvent l'armorial de toutes ses familles. Mais les maisons avec leurs terrasses, leurs appartements d'un grand style, leurs murs peints à fresque, leur luxueuse ornementation, ne cachent plus, les hôtes de ces palais l'avouent eux-mêmes avec tristesse, que les regrets et la pauvreté. Plus loin, Dobrota, au pied de la Tsernagora[1], est le séjour préféré des habitants du golfe qui ont fait fortune à l'étranger, mais abandonnent pendant l'hiver leurs villas au pillage des Monténégrins.

[1] Les signes particuliers à l'alphabet illyrien, les lettres et groupes qui ont, chez les Slaves du Sud, une valeur et une prononciation spéciales, sont représentés dans le cours de cet ouvrage par leurs équivalents en français. Ainsi, Vellebić, Crnagora, Zermanja, etc., sont écrits comme ils se prononcent : Vellebitj, Tsernagora, Zermagna, etc.

Cattaro, sa voisine, n'est qu'une forteresse. Sa garnison la fait vivre plutôt que le commerce. Sa population est moitié catholique et moitié grecque ; cette petite ville de 2,500 habitants a deux évêques. De la «marine», le coup d'œil est séduisant quand, se levant au-dessus du Montenegro, la lune éclaire la face opposée du canal, laissant dans l'ombre la masse abrupte et nue de la Montagne Noire. Persagno seul, situé sur la rive opposée, travaille et commerce. Des plantations que l'on essaie de préserver des dents meurtrières des chèvres, le fléau de la région, rendront peut-être aux collines qui le dominent les forêts d'autrefois. Ainsi le mont Saint-Élie porte encore jusqu'à son sommet des oliviers, des châtaigniers et des vignes, au milieu desquels se dissimule une partie du village de Stolivo.

L'insuffisance des ressources agricoles, la difficulté des relations par terre et, d'un autre côté, le voisinage d'une mer riche en poissons et la voie naturelle qu'elle offrait pour les échanges, ont décidé du sort des populations riveraines, qui, après avoir fourni à Venise, comme presque toutes les côtes dalmates, les équipages de ses flottes, sont maintenant le principal élément de la puissance maritime de l'Autriche.

Cattaro, dont les ouvrages s'étagent si hardiment sur le flanc de la montagne, marque, pour ainsi dire, aujourd'hui la fin de l'Europe civilisée. Le territoire autrichien se prolonge encore à quelque distance vers le sud, et Spizza même lui est réunie aujourd'hui [1]. Mais Antivari,

[1] Décision du congrès de Berlin, 1878.

récemment cédé aux Monténégrins[1], n'a pas perdu son caractère de ville turque. « Depuis Constantinople jusqu'aux rives de l'Euphrate et des plages du Bosphore jusqu'à Cattaro, sès villes (de l'empire Ottoman) sont des cloaques remplis de fumier et d'immondices; ses villages, des repaires et des solitudes[2]. » Antivari fut florissant autrefois, mais aujourd'hui sa plage est déserte, inabordable. Ce port de Scutari n'a point de route pour communiquer avec cette cité[3]. En vain la capitale de l'Albanie « est admirablement située à l'endroit précis où des contrées du Danube et des bords de la mer Égée convergent les routes de la basse vallée du Drin et du golfe Adriatique[4] », l'incurie des hommes et les caprices de son fleuve ont détruit tous ces avantages. Les eaux et les fièvres de la Boiana (*Barbana*), qui sert d'écoulement à son lac (*Labeatis palus*) la séquestrent de l'Adriatique. Dulcigno, son autre port, aujourd'hui aux Monténégrins également, est en partie comblé par les alluvions des rivières. En s'ouvrant un nouveau lit pour aller porter à la Boiana[5] la plus grande partie de ses eaux, le Drin a du même coup achevé une autre ville qui végétait sur ses bords, et la plupart des habitants d'Alessio ont dû fuir ce trop dangereux séjour. Une seule rade a échappé jusqu'ici, malgré sa situation entre les deux bras de la

[1] Depuis le traité de San-Stefano. 1878.
[2] Pouqueville; *Voyage dans la Grèce*, chap. 44.
[3] A. Dumont; *Le Balkan et l'Adriatique*, V : Scutari et les Albanais.
[4] Élisée Reclus; *Nouv. Géogr. univ*. I, pag. 197.
[5] *Ibid.*, I, pag. 177.

rivière, à l'envasement général de la côte [1], Saint-Jean de Medua, que la sûreté de son mouillage réserve peut-être à une destinée brillante, si le pays se régénère. « Ce port, le meilleur de la côte albanaise et que César signalait déjà comme tel dans ses Commentaires *De bello civili*, est fermé aux vents régnants : à ceux du nord, par la hauteur qui le domine ; à ceux de l'ouest, par une pointe rocheuse ; à ceux du sud-ouest, par la conformation de la baie d'Alessio, qui forme croissant jusqu'au cap Rodoni. L'ancrage est excellent et le fond de sable de très bonne tenue ; le port est assez petit, mais une jetée à l'ouest en étendrait les limites [2]... »

Au Drin s'arrêtait la Dalmatie. C'est au-delà de ce fleuve, sur la côte de l'Épire, battue elle aussi par les vents du sud-ouest, sur l'emplacement de l'insignifiant village de Durazzo, que se trouvait *Dyrrachium*, si important alors et point de départ de la voie Egnatienne. La Dalmatie se trouvait ainsi comprise entre les deux grandes routes d'Italie en Orient, celle qui de Dyrrachium et d'Apollonie se dirigeait vers l'Hèbre à travers la Macédoine et la Thrace, et celle qui conduisait par le col de Nauport dans la vallée de la Save. Malgré les nombreuses voies ouvertes plus tard sur son territoire, bien qu'elle ait attiré vers ses ports une grande partie du trafic et servi fréquemment de passage aux légions, les

[1] Colonna Ceccaldi ; *Excursion dans le district d'Alessio et à Saint-Jean de Medua*. (*Bull. de la Soc. de Géogr. de Paris*, juin 1874.)

[2] Colonna Ceccaldi, *loc. cit.*

difficultés qu'offrait à la circulation son sol si mouvementé ne lui permirent pas d'enlever à ces deux routes, plus directes d'ailleurs, leur prééminence et leur supériorité.

Peu de pays, en effet, présentent un spectacle comparable à celui de la Dalmatie romaine. C'est un étrange chaos de montagnes et de précipices, de plateaux pierreux, de gouffres cultivés, de ravins impraticables, de grottes aux mille détours, de vallées sans eaux, de rivières sans bassins. Là surtout, et c'est, hélas! presque partout dans certaines régions de la côte et du nord, où les monts ont perdu leur parure de forêts, la blancheur et la crudité de la roche ajoutent encore à la morne tristesse de cette âpre nature. Le Carso liburnien, autour de Fiume, n'est pas moins dépouillé par le souffle desséchant du bora que le Carso triestin, plus célèbre. Les pluies abondantes qui tombent sur ces régions au nord de l'Adriatique, comme vers Raguse[1], disparaissent par mille fissures. Des rivières entières, la Gatchka et la Lika en Croatie, la Trebintschitza dans l'Herzégovine, se perdent dans des *avens* pour aller loin de là reparaître à la surface, sous la forme de rivières abondantes, comme la Rieka de Fiume, l'Iadro de Salone et l'Ombla de Raguse, de froides fontaines comme à Fiume, ou de lacs comme à Cherso, où le lac de Vrana renferme dans un espace de 6 kilomètres carrés, 240,000,000 de mètres cubes d'eau[2]. Dans

[1] Hauteur des pluies: Fiume 1578 mm ; Raguse 1626 mm; Zara 761 mm.

[2] Le lac de Vrana est donc le bassin d'évaporation des eaux de pluie tombées, soit à l'est sur les pentes du Vellebitj, soit à l'ouest sur le Monte Maggiore. (Él. Reclus ; *Nouv. Géog. univ.*, III, pag. 230.)

les anciens Confins militaires, à Uglian, à Zara, à Sebenico, l'eau manque, même pour les besoins de la population; ailleurs, vers la basse Narenta, à Cattaro, elle jaillit à chaque pas du sol, ou s'échappe par des sources inutiles au sein même de la mer. Des nombreux lacs de la Dalmatie continentale actuelle, un seul est permanent, celui de Vrana, près de Zara Vecchia : la Trebintschitza n'est que par intermittence un affluent de la Narenta.

Sur le versant adriatique, les rivières n'arrivent à la mer qu'après avoir comme scié les montagnes, creusé des souterrains et franchi par de hautes et magnifiques cascades les obstacles qu'elles ont trouvés sur leur route.

Jusque vers Knin, où, sur la gauche, les rochers s'écartent un peu du fleuve, des parois à pic enserrent la Kerka[1] dans un étroit défilé. Des grottes nombreuses, mais d'une exploration difficile à cause de l'eau qui suinte du plafond, s'ouvrent à chaque instant dans le roc. Vers Kistagne, elle s'est creusé un lit au pied d'un plateau très étendu, entouré de collines dénudées et qui ne présente au voyageur qu'une énorme accumulation de pierres se dressant sur toute la plaine comme les vagues d'une mer subitement pétrifiée[2]. Ses chutes de Berglian, de Roncislap et de Scardona surtout, où elle descend par gradins superposés une hauteur de 40 mètres, sont célèbres à juste titre.

[1] Étendue du cours de la Kerka = 60 kil.

[2] Eitelberger von Edelberg; *Jahrbuch des K. K. Central Commission*, 5e vol. Vienne, 1861.

La Cettina (*Tilurius*), formée par la réunion de quatre sources abondantes, dont deux surtout sont de véritables fontaines vauclusiennes, et plus alimentée par les infiltrations du plateau de la Bosnie que par les réservoirs du mont Dinara (1,811 mètres), n'a pas une vallée plus praticable. « La Cettina, dit Cassas, rencontre peu de plaines dans sa course ; rien de plus sauvage, en général, que le territoire qu'elle parcourt ; les Alpes même, dans leurs formidables irrégularités, n'offrent point d'aspect plus terrible. Ce fleuve roule quelquefois pendant plusieurs lieues de suite, encaissé entre deux montagnes entièrement taillées à pic, et qui forment un précipice d'une profondeur inconcevable, dont il occupe toute la largeur. Il semblerait qu'il les a pour ainsi dire sciées depuis leur superficie jusqu'aux entrailles de la terre..» C'est ainsi qu'il arrive à la première de ses trois cascades[1], haute de 150 pieds. «Au-dessous, ajoute-t-il, la végétation reparaît, la nature se réveille ; les arbres, la verdure et les fleurs renaissent, la vallée s'ouvre, s'élargit ; les montagnes s'abaissent, des coteaux couverts de forêts lui succèdent..; l'œil ressaisit des plaines, et la Cettina, lente et majestueuse, se promène à travers les prairies [2]. »

La Narenta[3] (*Naro*) a aussi ses étranglements et ses gorges. Sortie du massif du Dumoch, à 1,150 mètres environ

[1] La Cettina a un cours de 100 kil. environ.

[2] Cassas ; *op. cit.*, pag. 151 et 152.

[3] Étendue du cours de la Narenta = 280 kil.

d'altitude, à dix heures à l'est sud-est de Mostar[1], elle se dirige d'abord vers le nord, puis au nord-ouest jusqu'à Kognitza, descend rapidement de l'est à l'ouest jusqu'à la Rama, puis au sud jusqu'à son entrée dans la plaine de Mostar. « Entre Kognitza et Mostar, dit M. de Sainte-Marie, le fleuve se déverse sur une pente de 900 pieds ; sa rapidité augmente ; ses eaux, ne pouvant s'élargir, se creusent un lit profond sous des rochers restant à fleur d'eau : on aura une idée du courant de ces eaux en se rappelant qu'entre sa source et son embouchure, la Narenta compte 3,500 pieds allemands de hauteur sur un parcours de plus de quarante heures[2]. »

Les déchirures au fond desquelles coule le Drin[3] (*Drilo*) sont plus affreuses encore. « C'est, dit M. Reclus de la plus remarquable d'entre elles, une sorte de « cañon » semblable à ceux des Rocheuses de l'Amérique du Nord, un défilé où ne se hasarde aucun sentier et que resserrent des parois à pic de mille mètres de hauteur[4]. »

En dehors de ces rudes vallées, les chaînes ne présentent que de rares échancrures. Le col de Vratnik n'ouvre derrière Segna qu'un couloir pour les vents. Peu de routes s'élèvent si haut et ont coûté plus d'efforts gigantesques que celles qui mettent la côte en relation avec le plateau de Croatie. « Les routes et le chemin de

[1] Pricot de Sainte-Marie ; *L'Herzégovine*. (*Bull. de la Soc. de Géogr. de Paris*, mars 1875.)

[2] De Sainte-Marie, *loc. cit.*

[3] Longueur du cours de Drin = 140 kil.

[4] Él. Reclus ; *Nouv. Géog. univ.*, I, pag. 178.

fer qui traversent ces montagnes utilisent des cols de 700 à 1,000 mètres d'altitude; même la route de Jablanats à Stirovatcha, qui passe au nord du Vellebitj, atteint la hauteur de 1,382 mètres[1].» « Pour ouvrir la route d'Obrovazzo sur la Zermagna à Carlopago par le col du mont Pragh, « de longues et fortes cordes soutenaient les ouvriers au-dessus d'abîmes profonds, et dans la seule année de 1832 on a fait sauter 41,215 mines[2]. »

Bien que le plateau n'ait que 600 mètres d'élévation moyenne et s'abaisse plus lentement sur la Save, ses déchirures le rendent impraticable. Plus on avance vers l'est, plus s'accroît la longueur des vallées ; les crêtes, tout en conservant leur direction primitive, se redressent vers le nord en rangées parallèles. De son côté, la chaîne Dalmate, sur laquelle s'appuient les monts de la Bosnie, présente une élévation plus grande. Des hauteurs modestes des Kapella et du Vellebitj[3], elle s'est progressivement élevée par le Dinara, le massif volcanique du Prologh[4] et les monts pressés de l'Herzégovine jusqu'aux formidables hauteurs du Dormitor[5] et du Kom[6], sur les confins du Montenegro. Les cluses ouvertes au milieu du calcaire du Jura bosniaque sont à chaque pas coupées par des renflements du sol. Ce n'est pas par une seule de ces

[1] Él. Reclus ; *Nouv. Géog. univ.*, III, pag. 223.

[2] Balbi; *Ab. géogr.*, revu par Chotard, I, pag. 464.

[3] Principales altitudes : Klek, près d'Ogulin (Gr^{e} Kapella) 1,643 mètr.; Sveto Brdo, au nord d'Obrovazzo (Vellebitj), 1,552 mètres.

[4] Au nord de Sign.

[5] Dormitor = 2,700^{m}.

[6] Kom = 2,850^{m}.

vallées longitudinales, mais par une série de cluses que les rivières, Kulpa (*Colapis*), Unna (*Œneus*), Verbas (*Urpanus*), Bosna (*Valdasus*) ou Drina (*Drinus*) et leurs affluents, descendent vers le nord, tantôt rapides dans les gorges, tantôt aussi épanouis dans des plaines d'une admirable fertilité. Là du moins, l'ancienne Dalmatie, la «Dalmatie boisée» , se reconnaît encore à ces belles forêts aux arbres centenaires, jusqu'à ces derniers temps respectées par la hache. Mais les difficiles sentiers qui les traversent et les nombreux étranglements des vallées ont arrêté l'expansion de la civilisation dans ces contrées.

Cette constitution physique contient écrite toute la destinée de ces régions. Par elle s'expliquent la pauvreté de leur rôle historique et toutes les vicissitudes de leur existence agitée. Les peuples méditerranéens qui se sont successivement établis sur ces côtes n'ont pu que les effleurer et, avec quelque force qu'ils aient saisi le rivage, ont été impuissants à élever la civilisation jusqu'au sommet de ces montagnes, aux pieds desquelles elle a dû s'arrêter. Les vallées qui se dirigent vers la Save, plus ouvertes aux envahisseurs, ont, au contraire, permis aux barbares, accourant par le nord, de franchir leurs obstacles dans des moments d'enthousiasme et d'élan, et, poussés par cette force mystérieuse qui attire toujours vers les pays du soleil, de gravir ces plateaux, d'escalader ces montagnes, et de venir même disputer et quelquefois ravir à la civilisation de l'Occident le littoral de l'Adriatique. On comprend toutefois que, grâce à la facilité que de semblables pays offrent pour la défense, certaines tribus

primitives aient pu s'y maintenir indépendantes; que d'autres, après avoir dépouillé les premiers possesseurs, aient sauvé leur conquête d'une conquête nouvelle, et qu'ainsi des divisions ethnographiques nombreuses aient pu entraîner l'absence de toute unité morale et politique. C'est cependant à l'Orient que la race dominante des Slaves les rattache. Des peuplades longtemps divisées entre elles ont enfin abdiqué leurs vieilles rivalités pour se rappeler leur communauté d'origine, et c'est à ce moment, où plus que jamais l'Orient les attire et les fascine, que l'Occident, impuissant à les pénétrer par le Sud, tente par le Nord une nouvelle annexion. La monarchie austro-hongroise s'est avancée jusqu'à la Drina. Réussira-t-elle là où Rome a échoué? La dynastie qui depuis si longtemps porte la couronne des empereurs d'Occident parviendra-t-elle à soustraire l'ancienne Dalmatie à l'influence des Césars moscovites, héritiers de l'empire byzantin? Quelle que soit dans l'avenir sa destinée politique, la Dalmatie romaine est du moins sortie presque tout entière des mains des barbares, et désormais ouverte à la civilisation, au commerce et à la science.

Les principaux traits de cette nature physique n'avaient pas échappé aux anciens. Sans parler des tempêtes de l'Adriatique, dont le souvenir revient si souvent chez les poètes, quelques écrivains nous ont laissé, comme nous le verrons en étudiant les Itinéraires, des descriptions assez précises de la côte. L'intérieur leur était naturellement moins bien connu, et ils n'avaient sur le sol et les productions du pays que des notions assez vagues et fort incomplètes.

«Les parages de l'Illyrie, dit Strabon, tant la côte de la terre ferme que les îles qui l'avoisinent, abondent en excellents ports et contrastent à cet égard avec la côte d'Italie située vis-à-vis, qui en est complétement dépourvue. En revanche, des deux côtés l'exposition est aussi belle et le sol aussi fertile. On n'y rencontre en effet partout que plantations d'oliviers et riches vignobles, si ce n'est dans quelques rares cantons absolument stériles. Telle qu'elle est, la côte d'Illyrie n'en est pas moins toujours restée négligée des anciens, ce qui peut tenir à l'ignorance où ils étaient de ses ressources, mais ce qui s'explique mieux encore par la férocité des indigènes et par leurs habitudes de piraterie. En revanche, le pays au-dessus de la côte est montagneux et froid ; il y neige souvent, surtout dans la partie septentrionale, et il s'ensuit que la vigne y est rare, et rare aussi bien sur les terrains en pente que dans les terrains unis[1].»

La distinction entre la partie de l'Illyrie tournée vers la mer et celle qui se trouvait sur l'autre versant de la chaîne qu'il appelle le *Mont Adrios*[2] (A. Dinariques) est, on le voit, nettement marquée. Scymnos, en contradiction apparente avec Strabon, mais ayant sans doute en vue une autre partie de ce vaste territoire, nous le dit ni neigeux ni trop froid, mais constamment humide. «La température y change brusquement, surtout en été, où les trombes, la foudre et les typhons sont, dit-on, fréquents.» Outre les tremblements de terre, le pays fut témoin, dans l'anti-

[1] Strabon, VII, 5, 10.
[2] *Ibid.*, VII, 5, 5.

quité, de phénomènes météorologiques dont quelques-uns sont restés célèbres, notamment la pluie de grenouilles qui s'abattit sur le pays des Autariates et les força de s'exiler[1]. Ce n'est pas la seule fois que nous trouvions l'Illyrie ravagée par la peste. Une lettre d'Hippocrate[2] nous montre les rois de ce pays invoquant le secours de son père pour la combattre, et c'est de là que descendit[3] quelque temps après sur la Grèce la peste fameuse qui, au début de la guerre du Péloponèse, fit, surtout à Athènes, tant et de si illustres victimes.

Les sauterelles étaient souvent redoutables. Aussi dans certaines villes élevait-on aux frais du Trésor municipal des choucas (κολοίους), «parce qu'ils mangent les œufs et détruisent les petits des sauterelles qui dévastaient leurs récoltes. Par ce moyen, les nuages de sauterelles sont devenus plus rares et les récoltes de ces peuples n'ont plus à en souffrir[4].» C'est ainsi que dans certaines villes des Indes, à Calcutta notamment, certains animaux sont protégés par les lois à cause des services qu'ils rendent à la salubrité publique[5].

Outre la vigne et l'olivier, on cultivait encore le blé et l'orge, qui servaient à fabriquer un breuvage[6] appelé

[1] Diod. Sic., V, 30 ; XX. 19; Élien; Περὶ ζώων, XVII, 41.

[2] *Epistol. gr.*, éd. Didot, pag. 315.

[3] Pline ; *Hist. nat.*, VII, 37, 1.

[4] Elien ; Περὶ ζώων, XII.

[5] Louis Rousselet ; *L'Inde des Rajahs* (*Tour du Monde*, 14e année, 1er sem., pag. 155).

[6] *Ex ordeo vel frumento in liquorem conversum paupertinum in Illyrico potum* (Amm. Marc., XXVI, 8).

sabaja. Les radis et les panais † poussaient sans culture[1]. L'iris d'Illyrie, une des rares plantes de l'Europe qui entrât dans la fabrication des parfums[2], était le plus estimé, particulièrement celui qui poussait dans les forêts voisines du Drin et de la Narenta[3]; Galien le cite en outre comme un médicament digestif et propre à faire maigrir[4]. L'aunée leur servait à enduire les pointes de leurs flèches, dont les blessures étaient ainsi rendues mortelles, bien que la plante mangée par eux fût inoffensive et que les biches tuées avec ces traits empoisonnés pussent impunément leur servir de nourriture[5]. On y récoltait aussi dans les montagnes ombragées l'asarum ou nard sauvage[6]; la perpressa, plante inconnue, qu'ils employaient en boisson contre la gravelle[7]; la gentiane enfin, abondante dans les endroits humides, de qualité supérieure, et qui serait même, dit-on, redevable de son nom au roi Gentios, auteur de sa découverte[8]. La flore du pays est au reste encore aujourd'hui réputée pour sa variété et sa richesse.

Parmi les animaux, le cheval dalmate, si apprécié, si recherché par les anciens, ne se retrouve plus en aussi

[1] Athénée.

[2] Pline; *Hist. nat.*, XIII, 2, 8 et 10.

[3] *Ibid.*, XXI, 19, 1 et 2.

[4] Galien; Περί συνθεσέως φαρμακῶν τῶν κατὰ τόπους, 1, 4 (éd. Kuhn. Leipsig, 1827, tom. XIII).

[5] Galien; Περὶ τῆς θηριακῆς, x.

[6] Pline; *Hist. nat.*, XII, 27, 1.

[7] *Ibid.*, XXVI, 55, 1.

[8] *Ibid.*, XXV. 34, 1.

grande quantité qu'autrefois, bien que ceux des environs de Banialouka soient très estimés. Les ânes étaient renommés par leur petitesse, ce que l'on attribuait à la température [1]. Les brebis étaient d'une merveilleuse fécondité. « On dit, nous rapporte Aristote [2], que chez les Illyriens, les brebis (τὰ βοσκήματα) enfantent deux fois chaque année [3], et le plus souvent ont deux, souvent trois ou quatre, quelquefois même cinq agneaux (ἐρίφους) ou plus, et donnent facilement trois demi-conges de lait [4]. On dit aussi que les poules pondent, non pas, comme ailleurs, un œuf, mais deux ou trois par jour. » D'autres espèces étaient connues par des bizarreries de conformation. « Les chèvres illyriennes, lit on dans Élien [5], ont une corne, mais non un pied fourchu. » « Au témoignage d'Aristote [6], les porcs y sont solipèdes, c'est-à-dire n'ont pas la corne du pied fendue». Observations qui nous permettent de constater déjà dans cette contrée la présence de ces animaux, dont les premiers traitent en pays conquis la Dalmatie, leur « royaume », où ils ont été quelque temps plus nombreux que les habitants, et dont les autres ont valu par leur quantité à la Bosnie, où ils pullulent, le surnom peu poétique de « pays des cochons ». Mentionnons encore, parmi les produits re-

[1] Aristote; Περὶ τὰ ζῶα, VIII, 28.
[2] Aristote; Περὶ θαυμασίων ἀκουσμάτων, ch. 128
[3] Cf. Scymnos, v. 379.
[4] Le conge = 3 litres 25.
[5] Élien, Περὶ ζώων, V.
[6] Arist.; Περὶ τὰ ζῶα, II, 1. Cf. Plin.: *Hist. nat.*, XI, 106, 1.

cherchés de l'Illyrie, les huîtres [1], mais surtout les escargots[2], remarquables par leur grosseur, et dont les plus appréciés étaient récoltés dans l'île actuelle d'Uglian[3].

La fabrication des fromages était, avec l'exploitation des forêts, la principale industrie agricole du pays. « La Dalmatie, dit un ancien géographe, exporte trois produits utiles: du fromage, du bois et du fer[4] », et le fromage de *Doclea* (Dukle, près de Podgoritza) nous est cité par Pline comme une preuve de l'excellence des pâturages alpestres[5]. Enfin ces populations pastorales trouvaient une grande ressource dans la vente de la laine de leurs troupeaux, celle de Liburnie surtout, que l'on estimait à l'égal de la laine si renommée de Pézenas[6].

Les richesses minérales de la Dalmatie n'étaient pas une branche de revenus moins importante que ses productions animales ou végétales. Outre les nombreuses et riches salines de ses côtes et de ses îles, elle avait encore des mines de sel à l'intérieur, dont l'une même, située sur la frontière des Ardiéens et des Autariates, précieuse à cause de son éloignement de la mer dans un temps où le commerce n'existait pas, et dont le sel était indispensable pour leurs bestiaux, fut une cause fréquente d'hostilité entre ces deux peuples[7]. Le fer provenait des

[1] Pl.; *Hist. nat.*, XXXII, 21, 2.
[2] Pline; *Op. cit.*, IX, 82, 1.
[3] Cassas; *Op. cit.*, pag. 82.
[4] Junioris phil. *Totius orbis descriptio* in *Geogr. græci min.*, éd. Didot.
[5] Plin.; *Hist. nat.*, XI, 97, 1.
[6] Ferrarius; *De re vestiaria*, l. 1, in *Grævii thes.*, tom. VI.
[7] Strabon, VII, 5, 11; Arist.; *Περὶ θαυμασίων*, 138.

mines de Voïnitza, l'argent de celles d'*Argenteria* (auj. Srebnitza); l'or enfin, dont on retire encore des paillettes de quelques rivières, Bosna, Verbas et Drina, des gisements de Slanitza, au milieu desquels on reconnaît les traces de cette ancienne exploitation. Ce fut au temps de Néron qu'eut lieu la découverte du précieux métal, et bientôt l'on tira de cette veine à fleur de terre jusqu'à cinquante livres par jour [1].

Ni les chevaux, ni les bois, ni l'or, qui donnèrent à la Dalmatie son plus grand lustre, ne se rencontrent aujourd'hui dans la partie de cette ancienne province qui a conservé son nom. L'or ne s'y manifeste nulle part; le fer qu'elle contient n'est point exploité, et une partie de ses forêts se retrouverait au milieu des lagunes sous les églises et les somptueux palais qu'elles supportent [2].

La Bosnie, grâce, on peut dire, à l'incurie des Turcs, a mieux conservé ses trésors, et leur mise en valeur sagement ordonnée peut ouvrir pour elle une ère de prospérité qu'elle n'a jamais connue, comme la Dalmatie est en droit d'attendre du développement de la culture de son sol et de ses relations commerciales, joint à l'infatigable activité de ses marins, le retour de ses plus heureux jours et de son plus brillant passé.

[1] Pl.; *Hist. nat.*, XXXIII, 21, 2.

Robora Dalmatico lucent satiata metallo

(Stace; *Sylves*, I, 2, 153.)

V. encore, *Ibid.*, III, 3, 89; et IV, 7, 13.

[2] C'est de la Dalmatie que Venise a tiré notamment les 1,200,000 pilotis sur lesquels repose l'église de Santa-Maria della Salute.

CHAPITRE II.

Les premiers habitants.

L'origine et la parenté des Illyriens ont donné lieu à bien des controverses. Si l'on s'accorde à reconnaître que de nombreux et importants restes de cette ancienne population se retrouvent chez les Albanais de nos jours, on est fort peu fixé sur la part qu'il faut attribuer dans les mœurs et le langage des Chkipetars au vieux fond illyrien et aux éléments étrangers qui sont venus, dans des proportions diverses, se mêler à lui. Ces altérations de la race, que personne ne conteste, se retrouvent déjà dans l'aspect extérieur des Albanais. Ceux du Nord ou Guègues sont musculeux et trapus, ceux du Sud ou Toskes, sveltes, élancés [1] ; s'il en est dont les traits offrent le type hellénique le plus noble [2], d'autres, au contraire, ont le masque d'une laideur repoussante [3]. Chez les Guègues, les individus aux yeux noirs sont assez nombreux pour que Pouqueville les ait considérés comme

[1] Malte-Brun, revu par Lavallée, tom. IV, pag. 682.

[2] L'Albanais a une parfaite distinction : la tête petite, le nez fin, l'œil vif, ouvert en amande, le cou long, le corps maigre, les jambes hautes et nerveuses, il rappelle le type premier du Grec, tel que la sculpture archaïque l'a représenté sur les marbres d'Égine. » (A. Dumont ; *Les Balkans et l'Adriatique*, ch. V : *les Albanais*.

[3] Él. Reclus; *Nouv. Géog. univ.*, I, pag. 182.

l'élément principal de la population, tandis que chez les Toskes, ce sont les yeux bleus et les cheveux blonds qui dominent. Les premiers sont les plus purs de race pour M. Reclus, les seconds pour M. Vivien de Saint-Martin [1].

M. de Hahn [2] voit en eux des Pélasges ; M. d'Arbois de Jubainville [3], les descendants d'une race qui a précédé les Gréco-Italo-Celtes dans la conquête des régions méridionales de l'Europe ; M. Bopp les rattache par leur langage aux Aryens, et particulièrement aux Italiotes ; M. Benloew [4] aux Finnois ; des Slaves enfin, plus, il est vrai, par patriotisme que par déduction scientifique, voient dans les anciens Illyriens des Slaves dont la langue se serait conservée intacte depuis l'antiquité [5]. Il est certain, malgré cette prétention, que la langue a gardé moins bien encore que la race sa pureté primitive, et que l'on a peine à découvrir, au milieu des mots turcs, slaves, italiens, grecs, latins, celtiques et autres encore peut-être, un petit nombre [6] de mots albanais. Néanmoins, bien que la différence des dialectes et la pauvreté de sa littérature ajoutent encore à la difficulté de son étude, on peut affirmer l'existence d'une langue albanaise, avec sa grammaire et sa phonétique [7], et considérer comme résolu par

[1] Vivien de Saint-Martin ; *Nouv. dict. de Géogr. univ.*, V. ALBANIE.

[2] De Hahn ; *Albanesische Studien.* Iéna, 1854.

[3] D'Arbois de Jubainville ; *Les premiers habitants de l'Europe.* Paris, Dumoulin, 1876.

[4] Acad. des Inscr., séance du 12 avril 1878.

[5] Appendini ; *De præstantia et vetustate linguæ Illyricæ.* Raguse, 1806.

[6] Benloew, *loc. cit.*

[7] Dozon; *Man. de la lang. chkipe ou albanaise.* Paris, Leroux, 1878.

la grammaire comparée ce problème de la parenté des Illyriens, dont les tribus étaient sœurs de celles qui peuplèrent l'Italie centrale et que l'on est convenu de désigner sous le nom d'Italiotes. C'est ce qu'avait déjà indiqué Festus, qui attribue aux Peligni, dont la capitale était *Corfinium* (Pentima, sur l'Aterno) dans les Abruzzes, une origine illyrienne dont, malgré le mélange avec les Samnites, ils conservèrent longtemps les traces. La mémoire de cette parenté se perdit rapidement du reste, et le sanctuaire vénéré de *Dodone*, (Tcharacovista, à 18 kil. S.-O. de Janina[1]), qui fut si longtemps pour ces peuples frères le symbole de leur ancienne union, ne semble pas avoir été pour les Illyriens l'objet d'un véritable culte : le principal souvenir qu'ils aient laissé dans son histoire est la destruction par l'un d'eux, Arkès[2], du chêne fatidique.

Mais aucune population n'avait-elle précédé ces tribus en Illyrie? Il est probable que là, comme en Grèce et en Italie, cette migration ne fit que se superposer à une migration plus ancienne avec laquelle elle finit par se fondre, celle que l'on a appelée Pélasgique. Des savants ont donné comme preuve du séjour des Pélasges dans cette contrée, des arguments plus sérieux que le nom de Pelagosa, porté par une île de l'Adriatique : l'existence, sur un certain nombre de points de l'Illyrie méridionale et maritime, de monuments dits cyclopéens principalement à Lissa

[1] Constantin Carapanos; *Dodone et ses ruines*. Paris. Hachette, 1878.

[2] Servius *ad Virg. Æn.*, III, 466. Cf. Bouché-Leclercq; *Hist. de la divination dans l'antiquité*, II, pag. 329.

(*Issa*) et à *Salone*. Ces constructions sont remarquables sans doute par la disposition et la dimension des pierres, mais il ne paraît pas nécessaire de leur assigner une aussi haute antiquité, et l'on incline à les considérer comme l'œuvre des Grecs.

Peut-être aussi les races primitives de l'Europe occidentale pénétrèrent-elles jusque sur les côtes de l'Adriatique. La Liburnie, de l'*Arsia* au *Titius*, a toujours été considérée par les anciens géographes comme une région distincte ; ses mœurs et ses coutumes différaient sur des points essentiels de celles des tribus établies plus au sud, et ses fameux navires liburniens (*liburnides*) ne ressemblaient à ceux d'aucune autre nation. Bien que Solin[1] fasse des Liburnes une nation asiatique, un trait de mœurs cité par Varron, rapporté par Strabon, parlant des Ligures, et Clément d'Alexandrie, des Espagnols, semble établir leur parenté avec les Ligures et les Ibères. « La femme enceinte, quand le moment d'accoucher est venu, s'éloigne à peu de distance de son travail, et, une fois délivrée, revient avec son enfant que vous diriez qu'elle a, non pas enfanté, mais trouvé. Quelquefois même ce sont des jeunes filles, quelques-unes de 20 ans, à qui leurs mœurs ne défendent pas de se donner, avant le mariage, à qui elles veulent, d'errer seules et d'avoir des enfants[2] ». C'est une belle et forte race qui fournira plus tard aux grandes maisons de Rome leurs domestiques

[1] Solin, ch. II.
[2] Varron; *De re rustica*, II, 10.

de parade[1]. « Les femmes ne le cèdent en rien aux hommes pour le travail. Elles font paître les troupeaux, apportent le bois au foyer, font cuire les aliments, gardent les instruments dans les habitations. Presque toujours les mères sont nourrices..... En Liburnie... tu as vu les mères de famille apporter le bois, m'as-tu dit, Tremellius, et en même temps les enfants qu'elles nourrissaient, les unes un, les autres deux[2]. » Ce ne sont pas là sans doute, Varron nous en avertit[3], des remarques particulières aux Liburnes, mais ce sont eux surtout qu'a visités en Illyrie celui dont il tient ces détails. D'autres[4] ont voulu en faire des descendants des Amazones, s'appuyant sur cette assertion de Scylax[5] qu'« ils sont gouvernés par des femmes mariées à des hommes libres, mais se donnant à leurs esclaves et aux hommes des nations voisines ». Tite-Live les distingue des Illyriens, tout en les plaçant sur la même ligne : « Les Illyriens, les Liburnes et les Istriens, nations sauvages qui doivent surtout leur triste célébrité à leurs brigandages maritimes[6] ». Ce fut sans doute au moment où l'invasion indo-européenne déposséda la race ibérienne de la plus grande partie des pays qu'elle avait occupés jusqu'alors, qu'une branche de ces anciens peuples, peut-être les Sica-

1 Juvénal, III, 225; IV, 74; VI, 39.
2 Varron, *loc. cit.*
3 *In Illyrico passim.*
4 Cf. Lago; *Memorie sulla Dalmazia*, tom. I.
5 Scyl., ch. 21.
6 T.-Live, X, 2.

nes, comme le pense M. d'Arbois de Jubainville, alla se fixer au fond de l'Adriatique, où elle se maintint malgré toutes les attaques, et créa même une puissance pendant quelque temps redoutable sur mer.

Appien, au reste, ne les comprend pas dans la généalogie qu'il nous donne de toutes les tribus d'Illyrie. « On dit que le pays tire son nom d'Illyrios, fils de Polyphème. Polyphème le Cyclope et Galatée auraient eu trois fils : Celtos, Illyrios et Galas. Sortis de Sicile, ils auraient donné naissance aux races appelées d'eux Celtes, Illyriens et Galates. Au milieu de beaucoup d'autres fables, celle-ci m'agrée. Illyrios aurait eu pour fils Enchélès, Autariès, Dardanos, Mædos, Taulas et Perrhæbos ; et pour filles Partho, Daortho, Dassaro, et d'autres. D'où descendent les Taulantiens, les Perrhæbes les Enchèles, les Autariens, les Dardanes, les Parthènes, les Dassarétiens et les Darses. Autariès lui-même aurait eu pour fils Pannonios ou Pæon; Pæon, Scordiscos et Triballos, de qui descendent les peuples du même nom. Je renvoie ces traditions aux archéologues [1] ». Mais leur histoire se mêle si souvent à celle des tribus voisines, qu'Appien lui-même les désigne bientôt après comme une autre famille d'Illyriens[2], et qu'à l'époque de Teuta, Florus parle, comme d'un seul et même peuple, des Illyriens ou Liburnes[3].

L'étroite parenté qu'établit Appien entre les Illyriens

[1] Appien; *Illyr.*, 2.
[2] Ibid., *Op. cit*, 3.
[3] Florus, II, 5.

et les Celtes s'explique par les nombreux mélanges qui eurent lieu plus tard entre ces deux races, et qui furent quelquefois assez intimes pour que la même tribu pût être considérée par les uns comme illyrienne et par les autres comme gauloise. Ainsi, les Iapodes sont pour Strabon une nation semi-celtique semi-illyrienne [1]; mais les Scordisques, qu'il compte parmi les peuples gaulois[2], sont rangés par Appien[3] parmi les Illyriens, et un récent historien des Celtes les présente également, non comme une tribu celtique, mais comme une population illyrienne fortement mélangée d'éléments germaniques [4].

Les anciens se sont au reste généralement montrés fort sobres de renseignements sur ces populations illyriennes. Scymnos est de beaucoup celui de tous qui leur est le plus favorable. «Les Illyriens, écrit-il, sont, dit-on, très nombreux; les uns habitent l'intérieur des terres, les autres le rivage de l'Adriatique; les uns sont soumis à l'autorité d'un chef, les autres sont en monarchie, d'autres se gouvernent eux-mêmes [5]. On les dit très pieux, très justes et hospitaliers, aimant les relations sociales et

[1] Strabon, VII, 5, 2.

[2] Str., *loc. cit.*

[3] App.; *Illyr.*, 5.

[4] J.-G. Cuno: *Vorgeschichte Roms*, 1re partie : *Les Celtes*. Leipsig, 1878, chap. 5.

[5] Καί τινα μὲν αὐτῶν βασιλικαῖς ἐξουσίαις
ὑπηκό' εἶναι, τινὰ δὲ καὶ μοναρχίαις,
ἃ δ' αὐτονομεῖσθαι.

(Scymnos, v. 419-421.)

vivant très régulièrement[1]. » « Les hommes de ces régions, dit Hérodien, sont grands et vigoureux de corps, toujours prêts pour la guerre et le massacre, mais épais d'esprit et ne pouvant que difficilement saisir les finesses et les ruses[2]. » Aussi les devins et les sorciers jouent-ils parmi eux un grand rôle: ils sont célèbres au loin et souvent consultés, dans l'Histoire Auguste, par les généraux et les empereurs. Pline nous rapporte sérieusement que, d'après Isigone, «il y a chez les Triballes et les Illyriens des individus qui fascinent par leurs regards, et donnent la mort à ceux sur lesquels ils fixent longtemps leurs yeux, surtout leurs yeux courroucés; les adultes ressentent plus facilement leur influence funeste. Il est à remarquer qu'ils ont deux pupilles à chaque œil[3]. »

Ils se tatouent comme les Thraces[4], sont très adonnés à l'ivresse, et presque tous leurs banquets se terminent par de véritables orgies. Quand ils vont s'asseoir à ces festins ou prendre part à des libations, ils se ceignent le ventre de ceintures un peu lâches; plus ils boivent, plus ils lâchent la ceinture; les femmes, habituées à ces scènes, qui pour la plupart se renouvellent tous les jours, ramènent elles-mêmes leurs maris de ces banquets[4]. Dans ces fêtes, ils permettent aux étrangers de boire à leurs femmes, chacun à celle qu'il veut,

[1] Hérodien, II, 9.
[2] Pline; *Hist. nat.* VII, 2, 8.
[3] Strab., VII, 5, 4.
[4] Théopompe; *Frag. hist. græc.*, édit. Didot, II.

quand bien même elle ne lui tiendrait par aucun côté; et elles boivent à leur tour à qui il leur plaît dans l'assistance [1]. Cette intempérance très connue valut à une de leurs tribus, les Ardiéens, lors de l'invasion gauloise, une honteuse et ridicule défaite. « Les Gaulois, nous dit Théopompe, les combattant et connaissant leur intempérance, ordonnèrent à tous leurs soldats de préparer dans leurs tentes un repas aussi brillant que possible et de jeter dans les mets une herbe médicinale capable de leur donner des coliques et de les purger fortement. Ils le firent, et alors les uns furent pris et tués par les Gaulois; les autres, vaincus par leurs douleurs de ventre, se jetèrent eux-mêmes dans le fleuve [2]. » Plusieurs de leurs rois ont même laissé sous ce rapport une triste célébrité : Agron, qui en mourut [3], et Gentios. Quelques-uns cependant sont restés fameux par leur longévité, comme Bardylis, un de leurs plus illustres chefs, l'adversaire de Philippe de Macédoine, contre lequel il combattait à cheval à l'âge de 90 ans [4], et un certain Dandon ou Danthon, qui aurait vécu 500 ans, « sans avoir vieilli sous aucun point de vue [5] ».

Les tribus de l'intérieur sont plus barbares encore que celles de la côte. Chez les Dalmates, qui n'arrivèrent que tard sur les bords de la mer, et vivaient presque constam-

[1] Élien; *Var. hist.*, III, 15. Cf. Plaute; *Ménech.*, II, 1; Catulle, 35.
[2] Théopompe, ap. Athénée, et *Fr. hist. gr.*, éd. Didot, tom. II.
[3] Élien; *Var. hist.*, II, 41.
[4] Lucien, 62, 10.
[5] Val. Max., VIII, 13 ; Pline; *Hist. nat.*, VII, 49.

ment dans les bois[1], l'usage de la monnaie était inconnu et l'on procédait tous les huit ans au partage des champs [2]. Quant aux Dardanes, ils sont complétement sauvages, habitent des tanières creusées dans le fumier[3] et ne sont lavés ou ne se lavent que trois fois en tout : à leur naissance, lorsqu'ils se marient, et après leur mort[4]. Pourtant, s'il faut en croire Strabon, ils ont de tout temps cultivé la musique et fait usage d'instruments à vent et à cordes [5]. Après la mort, on leur rase la tête[6]. Sur la côte, les Illyriens sont pêcheurs[7] ou pirates ; à l'intérieur, bergers ou brigands. Chez les Athamanes, ce sont les femmes qui cultivent la terre ; les hommes font paître les troupeaux [8]. A l'époque d'Alexandre, les sacrifices humains sont encore en usage chez quelques tribus, et nous voyons dans Arrien[9] le roi des Ardiéens, Clitos, immoler avant un combat trois jeunes garçons, trois jeunes filles et trois béliers noirs.

Tous ont une égale passion pour la guerre. On les trouve partout où elle se fait : avec Alexandre en Asie, en Grèce avec les Achéens. Ils ont pour armes des lances comme celles que décrit Homère, « droites au-

[1] Florus, IV, 12.
[2] Strabon, VII, 5, 5.
[3] Strabon, VII, 5, 7.
[4] Élien; *Var. hist.*, IV, 1.
[5] Str., VII, 5, 7.
[6] Aristote; *Probl. in. sect.*, II, 73 (éd. Didot, tom. IV, pag. 30).
[7] Élien; Περὶ ζώων, XIV, I.
[8] Héraclide de Pont, ap. *Fr. hist. gr.*, II, pag. 219.
[9] Arr.; *Exp. Alex.*, I, 5.

dessus du morceau de fer dans lequel s'engage le bas de la lance[1]. » Quelques-uns même ont adopté l'armement des Celtes. Quant à leur manière de combattre en rase campagne, elle se rapproche de celle de tous les barbares. « Poür qui ne les connaît pas, dit Thucydide, l'approche de ces barbares est effrayante. L'aspect de leur multitude épouvante, leurs cris assourdissent; la vaine agitation de leurs armes produit une impression de terreur. Mais, une fois aux prises avec un ennemi qui ne s'effraie pas de ces démonstrations, ce ne sont plus les mêmes hommes. N'ayant point d'ordre de bataille, ils ne rougissent pas d'abandonner leur poste dès qu'ils sont pressés. Pour eux, la fuite ou l'attaque, aussi honorables l'une que l'autre, ne prouvent ni lâcheté ni valeur. Chacun, n'obéissant qu'à son impulsion personnelle, trouve dans son indépendance un prétexte pausible pour se sauver. Au lieu de joindre l'ennemi corps à corps, ils jugent plus prudent de l'intimider de loin...Ces hordes tumultueuses, quand on reçoit leur premier choc, se contentent d'étaler de loin leur valeur par des bravades impuissantes ; mais, si on leur cède, elles font briller sans danger leur courage, en poursuivant avec légèreté les fuyards[2].» Dans Lucien cependant[3], Philippe considère ses victoires sur les Illyriens comme bien autrement glorieuses qne celles que son fils a remportées sur les Perses. Alexandre estimait déjà leur cavalerie, qui

[1] Aristote ; *Poëtique*, 26 ; Hom.; *Il.*, X, 152.
[2] Thucydide, IV, 126
[3] Lucien; *Dial.*, X, 14.

tiendra plus tard une place si importante dans les armées romaines. On triomphe d'eux plus souvent par la ruse que par la force ouverte. Derrière leurs murailles, hommes et femmes lutteront contre les légions avec une admirable énergie. L'insurrection de l'Illyrie sous Auguste sera une des plus terribles guerres que Rome ait soutenues dans toute son histoire, et l'Illyrie domptée constituera pour elle comme une forte réserve où, après y avoir puisé les soldats à pleines mains, elle prendra dans ses jours de danger ses généraux et ses maîtres.

CHAPITRE III.

L'Illyrie jusqu'à ses premiers rapports avec Rome.

§ I. — Premières migrations étrangères en Illyrie.

Ce fut naturellement par mer qu'eurent lieu les premiers rapports de l'Illyrie avec les peuples plus tôt civilisés de l'Orient, et son nom se trouve mêlé aux deux mythes de Cadmos et d'Héraclès.

Suivant ceux des mythologues et des historiens qui font venir Cadmos en Illyrie, le héros phénicien, chassé de *Thèbes*, se serait réfugié, avec sa femme Harmonie[1], chez les Enchèles, dans le voisinage d'*Apollonie*[2] (Poïanni[3],) près de l'embouchure de l'*Aoos* (Voïoussa). Devenu leur chef, il marche quelque temps après, à leur tête, contre les Illyriens. Ceux-ci avaient pour roi Licoterse[4], époux d'Agave, fille de Cadmos, qui, poussée par les remords à quitter *Thèbes*, après le meurtre de son mari, Penthée, le spoliateur de son père, s'était réfugiée auprès de lui A l'approche de Cadmos, Agave assassine son

[1] Apollodore ; *Bibl.*, III, 5. Cf. 2

[2] Scymnos, v. 439; cf. Hécatée. *fr.* 73 (éd. Didot); Strabon, VII, 7, 8.

[3] Heuzey, *Mission archéologique de Macédoine*, pag. 393 et suiv.

[4] Hygin ; *Fab.*, éd. Schmidt, Iéna, 1872, n° 184 ; ou Lycotherse (n°s 240 et 254).

nouveau mari pour donner le trône à son père, et Cadmos règne ainsi sur tout le pays qui s'étend des monts de la Chimère (*Acrocérauniens*) à la Narenta. Il y fonde, à l'intérieur, *Lychnidos*[1] (Ochridha, près du lac de ce nom, anc. *Lychnitis*[2]); sur la côte, à l'endroit où il l'atteint dans sa fuite, traîné par des bœufs, *Buthoè*[3] (Budua), et les Illyriens, dont le nom vient, selon quelques auteurs, de son fils Illyrios[4], lui élèvent à l'entrée du golfe *Rhizoniques*, ainsi qu'à sa femme Harmonie, des tombeaux et un temple[5].

Bien que Pausanias[6] appelle les Enchèles un peuple illyrien, et qu'ils le soient devenus en effet à partir de cette époque, la distinction établie par tous les autres écrivains entre eux et les Illyriens mérite une sérieuse attention. La résolution prise par Cadmos de se réfugier chez les Enchèles, l'accueil qu'il reçoit d'eux, la dignité dont ils le revêtent, semblent établir entre les Phéniciens sortis de *Thèbes* et les Enchèles une étroite parenté. Si pour quelques-uns leur nom a une origine grecque et

[1] *Anth. gr.*, éd. Hachette, pag. 234, nº 697.

[2] Pouqueville (*Voy. en Grèce*, II, pag. 396, 400) et M. Desdevises du Dézert (*Géogr. anc. de la Macédoine*, pag. 235) le placent à Achridha, près de la source de Saint-Naum, sur la côte sud-est du même lac; M. Zippel, entre Strouga et Ochridha.

[3] Steph. Byz., v. Βουθόη.

[4] *Ibid.*, v. Ἰλλυρία.

[5] Scylax, ch. 24; Apoll. Rh., IV, v. 517.

[6] Pausanias, IX, 5. — Ἐγχελεῖς (Scyl.), Ἐγχέλιοι (Str.), Ἐγχελέαι (Paus., Ét. Byz.) Ἐγχέλυες (Scol. Ap. R)., Ἐγχελᾶνες (Mnaséas, ap. Ét. Byz.), Encheliæ (Mela), Encheleæ (Pline).

signifie pêcheurs, pour d'autres il a une origine phénicienne et le sens d'agriculteurs. Les Enchèles ne seraient-ils pas alors une colonie phénicienne sortie de l'Asie au moment où les tribus agricoles de cette région en furent chassées par la conquête juive? Bien que Pausanias amène encore chez les Illyriens une nouvelle émigration thébaine avec Laodamas[1], et que d'autres comptoirs aient été fondés par les Phéniciens à *Rhizon* (Risano) et à *Naron* (Viddo di Metkovitj), la population illyrienne, plus nombreuse que les Phéniciens, ne tarda pas à reprendre l'avantage. Les ports fondés par eux restèrent sans doute en relations avec la Phénicie[2], mais le reste du pays ne tarda pas à retomber dans l'isolement et la barbarie. Tel est le sens de la fable de Cadmos changé en serpent. «Ce qui veut dire, explique le commentaire d'Eustathe, que, venus de Grèce, les habitants perdirent la politesse grecque, les mœurs et les habitudes qui conviennent à des Grecs, pour prendre des habitudes barbares, tortueuses et serpentines en quelque sorte, et devinrent mauvais dans leur vieillesse[3]. » Ajoutons, comme trait de mœurs et comme exemple de la manière dont les traditions se perpétuent, se transforment et se complètent à travers les âges, qu'une partie de la chaîne de collines qui longe l'Adriatique de Castelnuovo à Ragusa Vecchia s'appelle encore les rochers de Cadmos; que l'on montre dans les

[1] Paus., IX, 5 et 8.

[2] On a trouvé des vases de Chios et de Thasos dans le lit du Narôn. (Str., VII, 5, 9.)

[3] Eust.; *Comm.* ap. *Geog. græc. min.*, éd. Didot, tom. II.

flancs d'un des sommets de eette chaîne la grotte où Cadmos fut changé en serpent, et que, d'après une légende très accréditée dans le pays, ce serpent, qui faisait de grands ravages parmi les hommes et les animaux, aurait été tué en 365 après J.-C., par saint Hilarion[1] !

Les premières tentatives des Grecs ne furent pas beaucoup plus heureuses. Héraclès, qui traversa l'Illyrie, soit en allant conquérir les pommes d'or du jardin des Hespérides, comme le veut Apollodore[2], soit en revenant d'*Érythée* (île de Léon, près de Cadix), comme le dit Appien[3], y fonda lui aussi un royaume et une dynastie. Formé d'abord du territoire cédé par Dyrrachos en échange du secours que lui avait prêté Héraclès[4], cet État s'étendit ensuite jusqu'au *Tedanius* ou *Catarbates* (Zermagna), et reçut du fils d'Héraclès, Hyllos, le nom d'*Illyrie*. Tout au moins Hyllos laissa-t-il son nom à une péninsule « un peu moindre que le Péloponèse[5] » (presqu'île de Zara), à un peuple, les *Hylles*, à deux villes, l'une nommée, par Scylax seulement, *Héraclée*, et dont la position n'est pas déterminée[6] ; l'autre, *Hylleis* ou *Hyllenis*, près de laquelle se serait plus tard élevée *Salone*. L'*Illyricum sacrum*[7] reconstitue même une dy-

1 Cf. Lago; *Mem. sulla Dalmazia*, I, pag. 22 ; et II, pag. 27 et suiv.

2 Apoll.; *Bibl.*, II, 5.

3 App., *G. civ.*, II, 39.

4 App.; *loc. cit.*

5 Scylax; Ὕλλοι.

6 M. Gliubich (*Numografia dalmata*) la place à l'est de la presqu'île de Sabbioncello.

7 Farlati; *Illyr. sacr.* Venise, 1751.

nastie d'Héraclides qui aurait possédé pendant environ cinquante ans le royaume d'Illyrie. Après dix ans de règne, Hyllos meurt (1225 env.) dans un combat contre les Mentores (entre les Hylles et les Liburnes). Son fils Clinicos, qui aurait été, d'après un commentateur de Virgile[1], nommé par Varron, lui succède, envoie 72 navires aux Grecs contre *Troie* et rejoint Idoménée chassé de Crète. Après lui vient Daunos, qui, abandonné par les Illyriens révoltés dans sa résistance aux invasions des Liburnes, se retire en Italie, où il donne son nom à la *Daunie* (Capitanate, entre le Fortore et l'Ofanto).

Hyllos, maître du pays sur lequel avait régné Cadmos, nous montre un épisode de cette grande révolution qui en tant de lieux substituait sur les mers la domination hellénique à celle de la phénicienne Sidon. Pausanias et Hérodote le font mourir dans un combat singulier avec le roi des Tégéates, Echème[2]. Ce serait alors que les Héraclides, condamnés à vivre pendant cent ans hors du Péloponèse, seraient revenus se fixer en Illyrie.

Vers le même temps, les Grecs et les Asiatiques y arrivaient de tous les côtés. C'étaient d'abord les Argonautes et les Colches, que la fable faisait déboucher par l'*Arsia*, à l'extrémité septentrionale de l'Adriatique.

Le frère de Médée, Absyrtos, mourait dans une des îles du golfe de Quarnero et lui donnait son nom[3] (*Absyrtis*, Lussin, encore appelé Osero), qui s'étendait par la

[1] Valerius Probus, *ad eclog.* 1 *Virg.*

[2] Paus., I, 41 et 44; VIII, 5, 45 et 53.

[3] Pline, III, 30; Str., VII, 5, 5; Apoll.; *Bibl.*, I, 9. Phérécide, fr. 73.

suite à tout un archipel, celui des *Absyrtides*, comprenant Cherso et les îles voisines [1].

Les Colches fondaient *Pola* en Istrie, *Dulcinium* ou *Colchinium* (Dulcigno) dans l'Illyrie méridionale [2] et *Oricum* (Palæocastro, à l'ouest du golfe d'Avlona) en Épire. Bientôt, après la guerre de *Troie*, les héros grecs venaient, comme les débris des peuples vaincus, s'établir sur ce continent ou dans les îles.

Les Bryges[3], chassés plus tard du littoral par les Taulantiens, restaient néanmoins fortement établis à l'intérieur sur les deux versants de la chaîne du Pinde, principalement dans les bassins de l'*Erigon* (Tscherna) et de l'*Eordæos* (Devol), comme les Dardanes à l'est du *Scardos* (Tchar-Dagh), sur les confins de la Macédoine et de la Thrace. D'un autre côté Diomède, après avoir abordé sur les deux rives de l'Adriatique, allait enfin se fixer sur les bords du *Timave* (Reca-Timavo), devenait le gendre de Daunos[4], lui succédait à la suite de la sédition qui chassa ce descendant d'Hercule, et s'efforçait d'arrêter l'invasion des Liburnes. Lui mort, rien ne s'opposa plus aux progrès de ce peuple, au pouvoir duquel tomba même la presqu'île d'*Hyllis*[5] (Zara), et qui devint bientôt, grâce à la légèreté et à la rapidité de ses navires, le maître de l'Adriatique.

[1] Vide *infra*, chap. VI.

[2] Pline, III, 26.

[3] App.; *G. civ.*, II, 39.— Βρῦγοι, Str., VII. 7, 8; Étienne de Byzance: Βρύξ, τό ἔθνος, καὶ Βρῦγοι... Εἰσὶ δὲ ἔθνος προσεχὲς Ἰλλυριοῖς.

[4] Festus, v. *Daunia*; Pline.

[5] Selon d'autres, presqu'île de Sabbioncello; vid. *infra*, chap. VI.

On voit même ces audacieux pirates s'avancer au-delà de cette mer, que Florus appelle encore de leur nom «*Liburnicum*[1]» et s'emparer de *Corcyre* (Corfou), d'où ils sont expulsés en 735 par l'Héraclide Chersicrate[2]. A leur tour, les Corcyréens les chassent d'*Épidamne* (Durazzo) (627), qu'ils avaient enlevée à un peuple illyrien, les Taulantiens[3].

L'invasion des Gaulois (614) vint porter un coup terrible à leur puissance. Non-seulement l'Italie du nord, mais toute la région des Alpes juliennes, le plateau du Carso, où s'établirent les Carni, et le littoral oriental de l'Adriatique, tombèrent en leur pouvoir. Les Liburnes se réfugièrent en partie dans les îles; les autres, confondus avec les conquérants, se maintinrent sur les côtes. Mais une tribu nouvelle, celle des Iapodes, se fixa sur les hauts plateaux du nord de l'Adriatique, et au milieu même du rivage liburnien s'éleva, pour perpétuer le souvenir de cette occupation, une ville nouvelle, *Senia* (Segna ou Zeng). Les autres populations de l'Illyrie ne furent pas épargnées; partout les envahisseurs se mêlèrent aux Illyriens, en assez forte proportion souvent pour faire hésiter, comme pour les Iapodes et les Scordisques sur leur première origine, et modifier, en tout cas, leurs habitudes et leurs mœurs. Ce fut peut-être alors et pour échapper à ces terribles ennemis que les Enchèles opérèrent cette marche sur *Delphes*, dans laquelle ils

[1] Florus.
[2] Str., VI, 2, 4.
[3] App.; *G. civ.*, II, 39.

furent tous exterminés, comme l'avait prédit l'oracle[1], et qui marque la fin de leur puissance. Néanmoins, dans le sud de l'Illyrie comme au nord, les populations maritimes ne tardèrent pas à reprendre la prépondérance.

Cependant les Grecs multipliaient leurs établissements sur la Méditerranée orientale. L'Épire s'hellénisait ; *Corcyre* faisait une rude guerre aux pirates. Une cité sœur de *Corcyre* par son origine, *Syracuse*, parut à son tour et, sous Denys l'Ancien, jeta, sur le continent et dans les îles, les deux importantes colonies de *Lissos* (Alessio) sur le Drin (*Drilo*) et d'*Issa*[2] (Lissa). Toute l'Adriatique se couvre de comptoirs grecs. Les fugitifs de Syracuse fondent *Ancône* et *Numana* (Umana), près de l'embouchure du Musone (*Misius*); Denys lui-même, *Hatria* (Adria) à l'embouchûre du Pô. Les Syracusains d'*Issa* créent de leur côté, aux deux extrémités de la plaine de *Salone*, *Tragurium* (Trau) et *Epetium*[3] (Stobrez, à l'est de Spalato) ; d'autres Sicules se seraient encore, suivant quelques-uns, établis plus au Nord, au débouché du *Titius* (Kerka) dans l'Adriatique[4]. Des Pariens, avec l'aide de Denys, se fixent dans l'île de *Pharos* (Lesina). Denys entre même en relations plus étroites avec les Illyriens du continent, sans doute les Taulantiens et les Atintanes. Il les secourt contre les Molosses, qui occupent

[1] Hérodote, IX, 43.

[2] Diod. Sic., XV, 13, 14 ; Scylax ; Scymnos. Cf. Holm, *Geschichte Siciliens im Alterthum*. Leipzig, 1874.

[3] Str., VII, 5, 5; Polybe, XXXII, 14.

[4] Pline, III, 26.

dans leur voisinage les bassins supérieurs du *Thyamis* (Kalama) et du *Charadra* (Luro), et les Illyriens, à leur tour, l'aident à rétablir dans une partie de ses anciens États le fugitif Alcetas, sans réussir toutefois, malgré la brillante victoire dans laquelle ils tuent 15,000 hommes aux Molosses, à ouvrir au roi de *Syracuse* la route de *Dodone* (385).

Les anciens maîtres de la mer acceptèrent moins facilement que les tribus du continent cette conquête grecque. Une nombreuse flotte illyrienne marcha contre *Pharos*, dont les anciens habitants supportaient avec peine la présence des nouveaux colons. Mais elle fut battue et détruite dans la baie de Lesina par la flotte syracusaine de *Lissos*. 5,000 barbares furent tués et 2,000 pris dans cette affaire [1]; et de ce jour date la chute définitive de la domination liburnienne (384 av. J.-C.).

L'Adriatique était aux Grecs. Les troubles de *Syracuse* ne lui permirent pas de soutenir longtemps cette brillante situation, et de nouveaux pirates illyriens reparurent bientôt sur les mers : les colonies grecques de l'Illyrie surent se maintenir contre leurs attaques, et plusieurs d'entre elles, *Pharos* et *Issa* entre autres, semblent même avoir atteint un certain degré de splendeur [2].

Toutes deux étaient depuis longtemps sans doute en relations commerciales avec *Corcyre*. *Pharos*, peut-être l'ancienne Πιτύεια [3] d'Apollonios de Rhodes et de

[1] Diodore. XV, 14.

[2] Καλὴν καὶ εὐσχήμονα, inscr. de *Pharos* (*C. I. G.*, II, add. 1837 b).

[3] Ἱμερτὴ Πιτύεια (Ap. R., IV, v. 365); Pitya (Mela, II, 7).

Mela, tirait des pins qui lui ont donné son nom primitif et sont aujourd'hui encore très abondants dans la partie montueuse de l'île, les bois de construction pour ses navires, qui portaient partout ses produits : les céréales, le miel, l'huile, le vin. Les troupeaux étaient pour elle une autre source de richesse [1]. Une constitution libre favorisait cette prospérité. Une inscription nous révèle l'existence, à *Pharos*, d'archontes, d'un sénat, d'une assemblée du peuple, d'un prytanée où trois prytanes reçoivent, aux frais de l'État, trois ambassadeurs. *Delphes* était pour elle aussi un sanctuaire vénéré où des théories allaient consulter l'oracle [2]. La poésie et la philosophie grecques y furent en honneur. Mais si elle défendit heureusement son indépendance contre les Liburniens d'*Iader* [3] (Zara), elle sut moins bien protéger sa liberté contre les usurpations, et la corruption la fit tomber sous la domination d'un tyran.

Issa avait, elle aussi, ses magistrats particuliers [4]. Son commerce maritime était très important, et Agatharchis de Cnide proclamait son vin le meilleur de tous les vins connus [5]. Toutes deux, comme en témoignent les nombreuses médailles trouvées sur leur territoire, éclipsaient

[1] Cf. S. Gliubich; *Numographia dalmata*, ap. *Arch. für Kunde Œsterreichischer Geschichts-Quellen*. Ac. imp. des Sciences Vienne, 11e vol., 1853, pag. 101-139.

[2] *Ibid.* et *C. I. G.*, vol. II, add. 1837 b.

[3] Φαρίοι ἀπὸ Ἰαδασίνων καὶ τῶν συμμάχων τὰ ὅπλα... (*C. I. G.* II, add. 1837 c.

[4] *C. I. G.*, vol. II, 1834.

[5] *Fr. hist. gr.*, tom. III, pag. 194.

les îles voisines, *Corcyre noire* (Curzola), colonie de *Cnide*[1], et *Brattia* (Brazza), malgré les ressources que celles-ci tiraient de la mer, de leur commerce et de leur sol. Ce fut sans doute pour se défendre contre les anciens possesseurs des îles et leurs alliés du dehors que les colons grecs construisirent ces fortifications redoutables dans lesquelles on a voulu voir des monuments cyclopéens.

La défaite des Ardiéens par les Gaulois, dont nous a parlé Théopompe[2], contribua à leur sécurité (v. 389 av. J.-C.).

§ 2. — L'Illyrie et la Macédoine.

Sur le continent, les rapports devenaient de plus en plus fréquents entre la Macédoine et l'Illyrie. C'était de l'Illyrie que les fils de Téménos, bannis d'Argos, étaient venus dans la Macédoine[3], et cependant les Téménides eurent souvent à lutter contre les Illyriens. Selon l'habitude des peuples barbares, Macédoniens, Thraces et Illyriens étaient continuellement en guerre. Mais, bien que la victoire passât souvent de l'un à l'autre, les Macédoniens ne tardèrent pas à établir leur prépondérance sur leurs voisins. Néanmoins, les Illyriens étaient des ennemis assez redoutables pour qu'on s'étonne qu'un succès remporté par eux nous soit donné par Justin comme un prodige dû à une circonstance extraordinaire. Après la mort de Philippe, petit-fils de Perdiccas Ier, les Illyriens, les Darda-

[1] Str., VII, 5, 5.
[2] Vide *supr.*, pag. 44.
[3] Hérodote, VIII, 137-138.

nes probablement, méprisant, nous dit-il, l'enfance d'un roi au berceau, attaquent et battent les Macédoniens. Mais ceux-ci vont prendre leur roi Ærope, l'amènent dans son berceau à la suite de l'armée, livrent un nouveau combat [1], et prennent une éclatante revanche (env. 609 av. J.-C.).

Au reste, point d'entente entre eux; chaque tribu agit à sa guise, suivant ses intérêts et ses instincts. C'est ainsi que plus tard nous voyons les Taulantiens s'unir aux Corcyréens qui les avaient vengés sur les Liburnes, pour soutenir et ramener dans leur patrie [2] les exilés d'*Épidamne*. Mais pendant la guerre du Péloponèse, il semble que plusieurs peuplades aient été, de gré ou de force, réunies sous un même commandement; les Illyriens sont recherchés à cause de la terreur qu'inspirent leur nombre, leur ardeur belliqueuse et leur manière de combattre [3]. D'abord à la solde de Perdiccas, ils se joignent à lui contre le roi des Lynkestes [4], Arrhibæos, fils de Bromeros; devenus ensuite les alliés de ce dernier, ils luttent contre Brasidas, sans pouvoir arrêter sa retraite, mais font un grand massacre des Macédoniens, qu'une terreur panique avait saisis à leur approche [5] (423).

Amyntas, père de Philippe, est un instant forcé par eux

[1] Justin, VII, 2.
[2] Thuc., I, 24, 26; Diod., XII, 30.
[3] Thuc., IV, 125, 126.
[4] Thuc., IV, 83. — Les Lynkestes habitaient dans la Macédoine occidentale, entre le lac de *Celetron* (Castoria) et l'*Erigon* (Tscherna).
[5] Thuc., IV, 124-128.

d'abdiquer[1], et ne peut, après son retour au pouvoir (393), obtenir la paix qu'en leur payant tribut et leur livrant son troisième fils Philippe en otage[2]. Son successeur Alexandre n'est pas plus heureux et doit subir les mêmes conditions qu'Amyntas ; c'est même lui qui, dans Justin[3], donne son frère Philippe à ses vainqueurs.

Un chef intrépide, Bardylis[4], à la tête des Ardiéens ou Vardéens, comme l'indique son nom, paraît avoir constitué alors une sorte d'empire illyrien, et avoir été, non plus seulement un chef de bande[5], mais un véritable roi ayant sous son autorité, réunis contre l'ennemi commun, tous les peuples établis entre la Thrace et l'Adriatique, de la Narenta à l'Épire. Perdiccas, second fils d'Amyntas et d'Eurydice, l'Illyrienne trois fois barbare[6], que Justin accuse de la mort de l'aîné, Alexandre, périt dans une grande bataille avec plus de 4,000 Macédoniens. La moitié de la Macédoine tombe au pouvoir des Illyriens, et le reste n'a plus pour le défendre que des soldats découragés[7]. Philippe, une fois délivré de ses autres ennemis, marche néanmoins contre les vainqueurs. Bardylis, effrayé à son tour, demande la paix; il la lui refuse. 10,000 fantassins et 500 cavaliers[8], de part et d'autre, sont en présence.

[1] Diod., XIV, 92.

[2] Justin, VII, 4; Diod., XVI, 2

[3] Justin, VII, 5.

[4] Baralirem Illyricum (Tertulien; *De anima*, 46).

[5] Bardylis, *Illyrius latro* (Cic.; *De off.*, II, 11).

[6] Plut.; *De l'éduc. des enfants*, à la fin.

[7] Diod., XVI, 4.

[8] 600 du côté des Macédoniens.

Bardylis met ses soldats en carré, les troupes d'élite sur le front. Philippe s'en aperçoit, lance ses meilleurs bataillons sur le flanc gauche des Illyriens[1], la cavalerie sur leurs derrières ; lui-même se mêle aux combattants, et les Illyriens sont forcés de quitter le champ de bataille, ayant perdu, tant dans l'action que dans la poursuite, 7,000 des leurs. Les Macédoniens soumettent tous les pays jusqu'au lac *Lychnitis* (lac d'Ochridha), et un traité imposé aux Illyriens leur assure la possession des territoires conquis. Bardylis médite une revanche et se ligue avec les rois des Péoniens et des Thraces; mais l'apparition soudaine de Philippe au milieu de ses préparatifs le force à se soumettre[2] (359). Trois ans après, la guerre recommence, et, le jour même de la naissance d'Alexandre[3], Parménion remporte une grande victoire sur les Illyriens (356).

Leur passion pour la guerre et le pillage les pousse alors contre les Molosses. Arrybas, voyant l'effroi qu'ils causent chez les siens, répand le bruit qu'il livre son royaume aux Étoliens. Les Illyriens se précipitent en désordre sur tout le pays, qu'ils saccagent à l'envi. Arrybas, qui leur avait partout tendu des embuscades, tombe sur eux à l'improviste et les force à se retirer[4]. Quelques années plus tard, Philippe, qui a hérité de la haine qu'avait pour eux son père, se jette sur leur pays avec une nombreuse armée, le ravage, prend beaucoup de

[1] Frontin; *Str.*, II, 3.
[2] Diod., XVI, 22.
[3] Plut.; *Alex.*
[4] Frontin; *Str.*, II, 5.

villes et revient chargé de butin en Macédoine (344). La guerre contre eux est une des grosses affaires de son règne[1]. C'est en Illyrie qu'Alexandre, brouillé avec son père, va demander un asile[2]. Philippe lui-même en est réduit à user, pour en triompher, de ruses déloyales. Il leur demande une trève pour enterrer les morts, et, quand les derniers ont été enlevés, donne le signal de l'attaque avant que ses ennemis, qu'il redoute, soient sur leurs gardes[3]. Il s'est marié néanmoins, suivant son usage de prendre femme chez tous les peuples avec lesquels il était en relation, avec l'Illyrienne Audata, mère de cette Cynna[4] qu'Alexandre destinait au roi des Agrianes, Langaros, pour prix de ses services[5].

A la mort de Philippe, les Illyriens, malgré tous ses succès, sont encore menaçants. Dans une dernière bataille livrée à un de leurs rois, Pleurias, il a failli perdre la vie et n'a été sauvé que par le dévouement de son favori, Pausanias (336)[6].

Le royaume de Bardylis s'est divisé cependant, et Pleurias, un de ses fils peut-être, ne commande qu'à une petite partie des Illyriens. Non-seulement les Dardanes, auxquels Bardylis, s'ils n'avaient pas été soumis à son commandement, n'eût pas manqué de faire appel, comme

[1] Ἰλλυριοὺς χειρώσασθαι, ταῦτα μεγάλα (Lucien; *Dial.*, X, 14).

[2] Plut.; *Alex.*, 12.

[3] Polyen, IV, 5.

[4] Satyre; *Fr. hist. gr.*, III, ap. Athénée, XII.

[5] Arrien ; *Exp. Alex.*, I, 5.

[6] Diod., XVI, 93.

aux Péoniens et aux Thraces, se sont retirés de la confédération illyrienne, mais l'Illyrie maritime s'est elle-même séparée en plusieurs petits États. Deux des rois de cette dernière région, Clitos, fils de Bardylis, chef des Ardiéens, et Glaucias, roi des Taulantiens, peut-être fils de Pleurias, s'entendent toutefois encore, à l'avénement d'Alexandre, pour prendre les armes contre lui [1]. Alexandre fait ravager par Langaros, son allié, le territoire des Autariates (vallées de la Tara et de la haute Narenta, S.-E. de la Bosnie et N. de l'Herzégovine), les moins belliqueux des peuples de ces régions [2], et lui-même, renonçant à la guerre contre les Péoniens, marche, en suivant le cours de l'*Erigon* (Tscherna), contre les rois alliés et la ville de *Pélion* [3], sur l'*Eordæos* (Pliassa, sur le Devol), la plus forte de la contrée, près de laquelle Clitos s'est établi sur de hautes collines boisées en attendant Glaucias. L'arrivée de celui-ci avec une forte armée contraint le roi de Macédoine à renoncer au siége de la place. Sa position est critique, la retraite périlleuse, et le bruit de sa mort se répand même en Grèce. Philotas, qu'il a détaché pour fourrager dans la plaine, poursuivi par Glaucias, est sauvé par l'approche d'Alexandre, mais les Macédoniens ne peuvent plus songer qu'à la retraite. Le défilé qu'il faut franchir [4], resserré entre le

[1] Arrien; *Exp. Alex.*, I, 5.

[2] Arrien, *loc. cit.* Strabon (VII, 5, 11) dit au contraire qu'ils furent longtemps le peuple le plus nombreux et le plus vaillant de l'Illyrie.

[3] Cf. Desdevises du Dézert ; *Géog. anc. de la Macédoine*, pag. 234.

[4] Probablement celui de Biklista, sur la route de Durazzo à Castoria.

fleuve et une montagne abrupte et très élevée, ne peut donner passage qu'à quatre hommes de front. La tactique d'Alexandre [1], la discipline et la solidité de ses troupes, lui assurent la victoire. L'excessive confiance des ennemis en leur nombre et en leur force fait place, en présence de ses habiles manœuvres, à l'étonnement et à l'effroi. Dès les premiers mouvements des Macédoniens, les barbares abandonnent les hauteurs d'où ils menaçaient le passage. Les cris des Macédoniens, le bruit des boucliers frappés avec les lances, tout cet appareil retourné contre eux, effraient les Taulantiens, qui se replient en toute hâte vers la ville. Ceux qui essaient d'arrêter sa marche sont culbutés; le fleuve est franchi. Trois jours après, les deux rois, surpris par un retour offensif d'Alexandre, sont mis en pleine déroute. Clitos incendie la ville, où il ne se croit plus en sûreté, et se retire chez Glaucias, dans le pays des Taulantiens ; à son tour, la plus grande partie de l'Illyrie est soumise à la Macédoine [2]. Alexandre incorpore dans son armée quelques milliers de ces barbares [3], et 5,000 Illyriens, Odryses et Triballes, placés sous les ordres de Parménion [4], prennent part à la bataille d'*Issos*, excités par l'appât du riche butin qu'ils pourront faire dans le camp des Perses [5].

A la mort du conquérant, les Illyriens passent sous la

[1] Arrien; *Exp. Alex.*, I, 5.
[2] Diodore, XVII, 8.
[3] Confinis domitarum gentium barbaries (Justin, IX, 5).
[4] Diod., XVII, 17.
[5] Justin, XI, 9.

conduite de Philon [1]. Mais Antipater, qui commande en Europe par la volonté d'Alexandre, ne peut les empêcher de se joindre aux Athéniens dans la guerre Lamiaque. Quelques-uns lui sont toutefois encore fidèles et lui fournissent des cavaliers[2]. Cynna, l'Illyrienne, après avoir vaillamment lutté contre les Illyriens et tué de sa propre main leur reine, se dirige vers le *Strymon* (Strouma), à la tête d'une armée, mais est bientôt mise à mort par ordre d'Alcetas, frère de Perdiccas, dont elle avait épousé le fils Amyntas. Eurydice, sa fille, à laquelle elle a communiqué sa passion pour la guerre et les combats singuliers[3], périt, à son tour, par les embûches d'Olympias. Partout éclatent la discorde et la guerre.

A la faveur de ces dissensions, Glaucias, reprenant l'offensive, vient assiéger *Apollonie*. Sur les conseils du Spartiate Acrotatos, fils de Cléomène, il consent à traiter avec elle et promet à Cassandre, qui a envahi l'Illyrie, de ne plus attaquer ses alliés (315). Mais deux ans après, *Épidamne* et *Apollonie* se soulèvent contre les Macédoniens, et, aidées par les Corcyréens, chassent leurs garnisons macédoniennes. *Épidamne* est livrée à Glaucias ; *Apollonie*, devenue libre, fait alliance avec lui ; Cassandre est vaincu par les coalisés sous les murs de la ville, après un long et sanglant combat, et forcé de rentrer en Macédoine [4]. Il se venge sur les Autaria-

[1] Justin, XIII, 4.

[2] Lucien ; *Éloge de Démosthène.*

[3] Polyen, VIII, 60 ; Duris de Samos; *Fr. hist. gr.*, II, pag. 475, ap. Athénée, XIII.

[4] Diod., XIX, 67, 70, 78, 89.

tes[1]. Venu au secours d'Autoléon, roi des Péoniens, qu'ils attaquaient, il les transporte avec leurs femmes et leurs enfants au nombre de 20,000, près du mont *Orbelos* (Spatz) (310). Mais les luttes de Cassandre contre les généraux d'Alexandre ne lui permirent plus de s'occuper activement des affaires de ces contrées. Du reste, si l'on retrouve encore, dans la guerre de Lysimaque contre Démétrios, 5,000 Illyriens, que leur chef fait mettre à mort après la bataille de *Lampsaque* (Tchardak, en face de Gallipoli, sur le détroit des Dardanelles), où ils ont perdu leurs bagages, nous voyons alors ceux qui obéissent à Glaucias entretenir pendant quelque temps des relations amicales avec leurs voisins.

Éacide, roi d'Épire, allié d'Olympias, avait été chassé par ses sujets, et son fils Pyrrhos, encore au berceau, n'avait échappé à la poursuite des Molosses que par le dévouement de deux serviteurs[2] (312). Beroa, femme de Glaucias, elle-même de la race des Éacides, nourrit le jeune enfant, qu'adopte Glaucias. Vainement Cassandre lui offre 200 talents pour qu'il lui livre son hôte. Glaucias le protége, résiste même aux menaces de guerre du roi de Macédoine, et, douze ans après, ramène Pyrrhos dans son royaume à la tête d'une armée. Pyrrhos, reconnaissant, vient trois ans plus tard en Illyrie, assister aux noces d'un des fils de Glaucias, et lui-même épouse une parente de ses bienfaiteurs, Bircenna, fille de Bardylis, de laquelle naît son plus jeune fils Helenos. L'éléva-

[1] Diod., XX, 19.
[2] Justin, XVII, 3; Plut., *Pyrrh.*, 3.

tion en Épire de la puissance de Pyrrhos allait cependant arrêter les progrès de Glaucias, dont la capitale tombera même aux mains des Épirotes[1].

La nouvelle invasion des Gaulois[2], qui sous la conduite de Bolgius se jetaient alors (280) sur l'Illyrie et la Macédoine[3] causait en même temps un grand ébranlement dans toutes ces contrées. Les Autariates, désireux de se venger, se joignirent aux Gaulois pour marcher sur *Delphes*; mais leur défaite devant la ville, dans des circonstances rapportées à la fois par Appien et par Justin, fut suivie d'autres fléaux qui amenèrent la ruine de cette peuplade entière. La peste, résultant de la guerre et de la décomposition des grenouilles lancées sur leur territoire par la divinité offensée d'Apollon, détermina leur émigration. Personne ne voulant les recevoir, par crainte de la peste qu'ils portaient avec eux, ils marchèrent pendant vingt-trois jours[4] et se fixèrent dans la région marécageuse et inhabitée des Gètes, dans le voisinage des Bastarnes. On a cru[5] les reconnaître dans les Σαυραβάται dont parle une inscription[6], qui furent, à la suite de l'invasion des Cimbres, rejetés par les Scordisques au-delà du Danube, sur les bords du Dniéper (*Borysthène*).

[1] Frontin, III, 6.
[2] Justin, XXIV, 4.
[3] Paus., X, 19.
[4] App.; *Ill.*, 4; Strab., VII, 5, 4; Justin, XXIV, 4 et suiv.; Diod., V, 30; Élien; Περὶ ζώων, XVII, 41.
[5] Zippel, *Op. cit.*, pag. 153 et suiv.
[6] *C. I. G.*, 2058.

Pendant cette invasion, le chef d'une tribu illyrienne, Monios[1], roi des Dardanes, a pu offrir au roi de Macédoine Ptolémée Céraunos, son ennemi de la veille, un secours de 20,000 hommes[2]. Mais faut-il en conclure, avec M. Zippel[3], qu'il ait été assez puissant pour s'étendre jusqu'à l'Adriatique et conquérir *Dyrrachium*, et surtout assez civilisé pour faire frapper des médailles à son effigie? Les Dardanes nous sont représentés par les historiens comme les plus sauvages de tous les Illyriens. Je suis d'accord avec lui pour voir dans Mytile, contre lequel lutta plus tard Alexandre, fils de Pyrrhos, le fils et le successeur de Monios. Mais Monynios, dont le nom est transmis par des médailles trouvées à *Dyrrachium*, me semble n'avoir, malgré la similitude de nom, rien de commun avec le roi des Dardanes, et je reconnais en lui un chef indépendant, dynaste de cette ville, affranchie de la domination des Taulantiens, comme le fut vers le même temps Ballæos dans l'île de *Pharos*.

Quoi qu'il en soit, l'établissement définitif de la famille d'Antigone sur le trône mit comme une trève aux guerres des Illyriens avec la Macédoine, et ceux-ci cherchèrent d'autres théâtres à leur ardeur belliqueuse. Des bandes fournies probablement par les tribus de l'intérieur, Dardanes et autres, se mêlèrent aux guerres qui désolaient les contrées voisines. On vit des Illyriens sur tous les champs de bataille, comme ennemis ou alliés

[1] Trogue Pompée, prol. XXIV et XXV.
[2] Justin, XXIV, 4.
[3] Zippel, *Op. cit.*, pag. 42.

des Étoliens, des Macédoniens, des Achéens ou des Spartiates, mais c'est sur mer qu'ils exercèrent surtout leur redoutable activité.

Sous Pleuratos, les Ardiéens courent sur la mer Ionienne, commerçant, pillant, redoutés de tous à cause de leurs pirateries. A *Mothone* (Modon), en Messénie (vers 240), ils se présentent comme amis et marchands, achetant du vin, vendant les produits de leurs pays, attirent par l'appât du gain hommes et femmes sur leurs navires, et les emmènent de force[1].

Agron, fils de Pleuratos, conquiert *Pharos*[2] (Lesina), où les anciennes institutions républicaines avaient disparu, la pille et transporte sur le continent toutes ces médailles de son roi Ballæos[3], que l'on retrouve en si grand nombre sur tout le littoral des Bouches de Cattaro, d'où elles vont orner tous les musées et toutes les collections de la Croatie et de la Dalmatie. *Issa* (Lissa) et plusieurs places de l'Épire tombent en son pouvoir. Allié des Liburnes[4], il a une armée de terre et une flotte plus nombreuses que les rois qui ont avant lui régné sur les Illyriens[5]. Devenu, moyennant un subside, l'allié de Démétrios, père de Philippe III, il va secourir *Médione* (Katuna), en Acarnanie, asssiégée par les Étoliens. Cent

[1] Paus, IV, 35.

[2] App.; *Ill.*, 7.

[3] Cf. *Ann. de l'Inst. arch. Rom.*, 1842, pag. 122 et passim; Gliubich, *Numografia dalmata.*

[4] Florus, II, 5.

[5] Polybe, II, 2, 3 et suiv.

navires débarquent près de la ville 5,000 Illyriens. L'expédition est habilement conduite. Les Étoliens, surpris de l'audace de leurs ennemis, essaient vainement de leur résister. Une sortie des Macédoniens rend la déroute complète et les Illyriens se retirent sur leurs navires avec tout leur butin. Les côtes d'Élide et de Messénie sont le théâtre de déprédations continuelles. Contre eux, les habitants de *Phénice* font même appel aux Gaulois.

Agron, fier de sa puissance, maître de *Pharos*, de *Corcyre*, de tout le pays entre la Cettina et l'Épire[1], et de plusieurs places de cette contrée, étourdi par ses succès, se livre à la boisson et à des excès qui le tuent. Son fils, Pinnès[2], est mineur. Une des femmes d'Agron, Teuta[3], aidée par quelques chefs, prend le pouvoir, et, cédant elle aussi à l'entraînement général, ordonne des expéditions nouvelles. Tandis que des pirates vont pour leur propre compte piller de tous côtés, une flotte et une armée royales se portent sur *Phénice*, la plus riche ville de l'Épire (Phéniki, entre la Pavla (*Xantos*) et la Pistritza[4], tributaire du lac *Pelodes* ou de Boutrinto). Les mercenaires gaulois chargés de sa défense la livrent aux Illyriens. Une armée de secours, amenée par Scerdilaïdas à travers les défilés d'*Antigonie* (auj. de Cormovo, près de Tebelen), défait

[1] Creglianovich (*Memorie per la storia della Dalmazia*) étend même sa domination jusqu'à l'Istrie et à la Carniole, en y comprenant tout le pays des Liburnes.

[2] App.; *Ill.*

[3] Polybe. Florus, II, 5, l'appelle Teutana.

[4] Pouqueville: *Voyage dans la Grèce*, I, chap. XXVI.

les Epirotes, qui veulent reprendre la ville. Les Étoliens et les Achéens s'avancent jusqu'à *Hélicrane*, sur le Dryno (*Celydnos*), près d'Argyrocastro, entre *Antigonie* et *Phénice*, pour porter aide aux vaincus; mais au moment d'engager la bataille, les Illyriens, rappelés par Teuta, traitent avec les Épirotes. Ils rendent la ville et les hommes libres, mais gardent les esclaves et le butin, qu'ils emmènent par terre et par mer. Bien plus : pour se mettre à l'abri de nouveaux pillages, les Épirotes et les Acarnaniens envoient à Teuta des ambassadeurs et concluent avec elle une alliance.

Teuta est au comble de la puissance. Les tribus qui habitent entre la Kerka (*Titius*) et la Cettina (*Tilurius*), où commence le territoire Ardiéen[1], sont, ou domptées ou entrées dans son alliance, comme les Liburnes, les Épirotes et les Acarnaniens, ou trop faibles pour lutter contre elle. Elle a apaisé les troubles suscités au dedans par les partisans de Pinnès et de Triteuta, sa mère, soutenue par les Dardanes; *Issa* seule est en rébellion contre son autorité; une expédition est envoyée contre elle. Cléemporos invoque, au nom des Isséens révoltés, la protection romaine.

[1] Strab., VII, 5, 5.

CHAPITRE IV.

La Conquête Romaine.

§ I. Soumission de l'Illyrie grecque.

Les Illyriens étaient devenus les ennemis communs de tous les peuples [1]. Les Italiens avaient, comme les Grecs, à souffrir de leurs attaques continuelles. Nulle sécurité pour le commerce ; les navigateurs et les marchands étaient sans cesse exposés à l'esclavage ou à la mort. Les attentats devenaient de jour en jour plus fréquents. Rome venait de jeter les fondements de sa puissance maritime. Les vainqueurs de Carthage ne pouvaient plus tolérer ces insultes. Ils saisirent avec empressement l'occasion qui leur était offerte de se venger de l'invasion de Pyrrhos.

Rien n'autorise à admettre qu'ils eussent déjà, comme le feraient supposer Appien et Zonaras, des clients ou des alliés dans cette mer. Il est plus naturel de croire, avec Polybe, le plus complet des historiens de cette guerre, le plus rapproché des événements, le plus intéressé aux affaires de cette région, que c'est au cours de cette expé-

[1] Οὐ γάρ τισιν, ἀλλὰ πᾶσι τότε κοίνους ἐχθροὺς εἶναι συνέβαινε τοὺς Ἰλλυριούς (Pol., II, 12).

dition qu'ils y constituèrent leur première clientèle.

Deux ambassadeurs, C. et L. Coruncanius, sont envoyés à Teuta pour lui demander raison de ses méfaits. Cléemporos se joint à eux. La reine écoute avec une colère mal contenue l'exposé de leurs griefs, et leur répond avec fierté que : « pour ce qui est des attaques faites par les forces publiques, elle veillera avec soin à ce que les Romains n'aient point à en souffrir ; quant aux particuliers, les rois illyriens n'ont pas de loi qui leur permette de les priver des bénéfices de la mer ». — « Les Romains, Teuta, réplique avec une hauteur peu réfléchie le jeune Coruncanius, ont l'habitude de venger avec les forces publiques les offenses faites aux particuliers, et, avec l'aide des dieux, s'efforceront de vous contraindre promptement à redresser les coutumes des rois d'Illyrie. » Pleine de rage, la reine ordonne alors, contre tout droit des gens, de poursuivre les ambassadeurs ; le plus jeune des Coruncanius et l'envoyé d'*Issa* sont assassinés, quelques navires brûlés ; les autres parviennent à fuir à travers les barques qui leur donnent la chasse. L'irritation produite à Rome par cet attentat est extrême. On élève, selon l'usage, comme à tout Romain mis à mort contre le droit des gens, des statues sur le Forum aux victimes de Teuta[1], et la guerre contre les Illyriens est immédiatement résolue.

[1] Pline; *Hist. nat.*, XXXIV, 2, 3. Pline les appelle P. Junius et T. Coruncanius, et la reine Teuca; n'omettons pas, ajoute-t-il, ce qui est noté dans les annales, que ces deux statues élevées dans le Forum avaient trois pieds : c'était alors la dimension en usage.

Teuta, toujours aussi confiante dans ses forces, n'en persévère pas moins dans ses idées de conquêtes et envoie contre la Grèce une flotte plus nombreuse que la précédente. Une partie se dirige sur *Épidamne*, s'y présente comme amie, pour faire de l'eau et prendre des vivres. « Sans défiance, les habitants lui font bon accueil, et les Illyriens, partis en costume de travail pour chercher de l'eau, mais ayant leurs épées cachées dans leurs outres, se jettent sur les postes, s'emparent de la porte, tandis que des renforts leur arrivent, comme c'était convenu, des navires. Ils prennent facilement toute l'enceinte. » Ce sont là les ruses que les pirates normands emploieront avec le même succès bien des siècles plus tard. Le triomphe des Illyriens fut cette fois de courte durée, et les habitants revenus de leur surprise ne tardèrent pas à les chasser.

Mais le gros de l'expédition s'était porté sur *Corcyre* (Corfou). Demétrios, gouverneur de *Pharos* depuis le règne d'Agron, en avait le commandement. Débarqués près de la capitale de l'île, les Illyriens vont immédiatement l'assiéger. Les Corcyréens font appel aux Étoliens et aux Achéens, qui leur envoient dix navires ; les Illyriens, de leur côté, en reçoivent des Acarnaniens, et une bataille navale s'engage près de *Paxos* (Paxo). Du côté des Acarnaniens, le combat est indécis; mais les Illyriens attachent ensemble quatre navires, les lancent, sans se préoccuper d'eux, sur les éperons des navires ennemis. Ces navires endommagés, attachés aux éperons, gênent les bâtiments ennemis ; les Illyriens montent à l'abordage, et, grâce à

leur nombre, sont vainqueurs. Il s'emparent ainsi de quatre navires à quatre rangs de rames et en coulent un de cinq rangs avec son équipage. Le succès de cette aile entraîne la retraite des Achéens, qui luttent à l'autre, donne une nouvelle ardeur aux assiégeants, jette les assiégés dans le désespoir et détermine la reddition de la ville, qui reçoit une garnison illyrienne et Démétrios pour gouverneur. Le reste de l'expédition fait ensuite voile pour *Épidamne*, afin d'en reprendre le siége (229).

Sur ces entrefaites, deux flottes romaines partaient du port de *Brindes*. La guerre avait paru assez sérieuse pour nécessiter l'envoi des deux consuls : l'un, Cn. Fulvius Centumalus, à la tête de deux cents navires, se dirigeait sur *Corcyre*; l'autre, Aulus Postumius, ayant sous ses ordres une armée de débarquement de 1,000 fantassins et 2,000 cavaliers, cinglait vers *Apollonie*. *Corcyre* avait succombé, mais les Romains connaissaient les dispositions de Démétrios. Il aspirait à succéder à Teuta, comme tuteur de Pinnès, dont il devait plus tard épouser la mère, Triteuta. Il leur livra la ville et la garnison, et les Corcyréens, ne voyant que ce moyen d'échapper aux attaques des Illyriens, se donnèrent aux Romains, qui les reçurent dans leur alliance.

L'armée de terre n'était pas moins heureuse. *Apollonie*, attaquée par les deux consuls, fait soumission, et les Illyriens abandonnent en désordre le siége d'*Épidamne*, qui entre à son tour dans l'alliance de Rome. Pénétrant dans l'intérieur, les Romains soumettent une partie des Ardiéens, acceptent les propositions d'amitié des Parthins,

au nord du Skoumbi (*Genusos*), et des Atintanes (sur la haute Voïoussa (*Aoos*) et le *Celydnos* (Dryno), canton de Conitza), tandis que la flotte va délivrer *Issa*, reçoit l'amitié des Isséens et, revenant sur les côtes, s'empare de plusieurs villes et notamment de *Nutria*[1], dont la prise coûte des pertes sensibles. Vingt navires chargés de vivres, d'autres chargés du butin fait sur les côtes de Péloponèse, tombent entre les mains des Romains.

Ceux des Illyriens qui assiégeaient *Issa* parviennent cependant à se réunir à *Narona*. Teuta se réfugie à *Rhizon* (Risano), la seconde ville de son royaume, à l'extrémité de la branche la plus reculée du golfe de Cattaro, au pied de montagnes de l'accès le plus difficile, et une défaite des Romains près du mont *Atyrios*[2] (au-dessus de Cattaro) la met pour un instant à l'abri de toute nouvelle attaque. Les Romains donnent à Démétrios, pour prix de sa trahison, le gouvernement de toutes les îles enlevées à Teuta; la flotte et l'armée romaines rentrent à *Épidamne*, d'où une partie revient en Italie sous les ordres de Fulvius, qui, l'année suivante, obtient un triomphe pour ses victoires navales sur les Illyriens[3]. Mais Postumius, ayant encore à sa disposition une partie

[1] La position de cette ville est inconnue. Le nord du pays étant, comme le prouvent les événements qui vont suivre, resté au pouvoir des Illyriens, c'est au sud qu'il faut la chercher, et peut-être à l'endroit le plus favorable pour tenter une marche sur *Scodra*, c'est-à-dire entre Antivari et l'embouchure du Drin.

[2] Dion. Cass., fr. U. 151.

[3] Eutr., III, 4. Cn. Fulvius Cn. f. Cn. n. Centumalus. a. DXXV pro. cos. ex Illurieis naval. egit X. K. Quint. (*Act. tr. cap.*, *C. I. L.*, I, pag. 458.)

de l'armée avec quarante navires, reste dans le pays, et Teuta, qui avait compté sur l'hiver pour éloigner les Romains, se décide, au printemps suivant, à envoyer des ambassadeurs à Rome pour traiter de la paix. On la lui accorde à ces deux conditions :

Elle ne conserve que la partie de ses États que n'ont pas occupée les Romains, et s'engage à payer les tributs qu'ils exigeront et à ne pas naviguer au-delà de *Lissos* avec plus de deux navires et sans armes.

Ce fut comme une délivrance pour les Grecs, qui accueillirent avec enthousiasme la nouvelle de l'écrasement des Illyriens. Étoliens, Achéens, Athéniens et Corinthiens célébrèrent à l'envi la victoire des Romains. Les libérateurs d'*Apollonie* et de *Corcyre*, les anciennes colonies de *Corinthe*, furent, en reconnaissance, admis pour la première fois aux jeux Isthmiques. Les Athéniens leur décernèrent le droit de cité et les admirent à l'initiation éleusienne. Postumius revint avec ses forces à *Corcyre*, désormais soumise à Démétrios, dans lequel les Romains pensaient trouver un docile instrument[1].

D'autres pirates, les Istriens, les menaçaient encore. Délivrés de la guerre contre les Gaulois cisalpins, les Romains envoyèrent contre eux une armée qui, conduite par P. Cornelius et M. Minutius Rufus, soumit une grande partie de leur pays (221). L. Veturius et C. Lutatius s'avancèrent jusqu'aux Alpes en continuant les conquê-

[1] Sur cette guerre, v. Pol., II, 8-12 ; App.; *Ill.*, 7-8 ; Liv. (supp. Freinsh.), XX, 24-33 ; D. Cass., fr. P. 45 et fr. U. 151.

tes; mais il ne semble pas que cette guerre se soit étendue au-delà de la portion de l'Istrie qui regarde l'Italie, et la conquête ne fut ni définitive ni complète. La guerre maritime réussit mieux ; les pirates tombèrent entre les mains des Romains [1].

Démétrios avait fait alliance avec eux. Voyant les Romains occupés dans la Cisalpine, il crut pouvoir braver ses protecteurs et enfreindre les traités. Il se jeta donc sur les villes de l'Illyrie continentale amies de Rome, et détacha les Atintanes de leur alliance avec elle; des pirates écumèrent de nouveau les mers. Ses troupes allèrent se joindre à celles du roi de Macédoine, Antigone, et aux Achéens contre Cléomène, et un corps de 1,600 Illyriens prit une part importante à la bataille de *Sellasie* [2] (222). Pendant ce temps, d'autres Illyriens envahissaient et ravageaient les terres du roi de Macédoine; Antigone les battait, mais mourait des suites des fatigues et des efforts que lui avait causés cette guerre.

Bientôt un autre chef, Scerdilaïdas, ancien lieutenant de Teuta, son successeur contesté, il est vrai, par quelques tribus dans la tutelle de Pinnès, se joignait à Démétrios pour d'autres expéditions. Des navires armés en guerre paraissaient au-delà de *Lissos* [3]. Les alliés attaquent de concert *Pylos* (vieux Navarin), en Messénie, mais échouent. Scerdilaïdas revient alors à *Naupacte* (Lépante), s'unit aux Athamanes (à l'O. du

[1] App.; *Ill.*, 8. Liv. (suppl. Fr.) XX., 56.
[2] Pol., II, 65-68.
[3] Ibid., IV, 16.

Pinde, cantons de Djoumerca et de Radovich[1]) qui l'appellent et aux Étoliens, pille avec eux *Cynéthé* (Kerpéni[2]), en Arcadie, prise par trahison; mais sur leur refus de partager avec lui, conformément aux conditions de leur alliance, le butin d'esclaves et de bestiaux fait dans cette ville, refuse de les suivre en Achaïe et écoute les propositions de Philippe. Celui-ci l'aidera à apaiser les troubles de l'Illyrie et à ramener sous son autorité les tribus rebelles; Scerdilaïdas, moyennant vingt talents par an, armera vingt navires et fera par mer la guerre aux Étoliens.

De son côté, Démétrios, avec cinquante navires, s'est dirigé sur les Cyclades, rançonne les unes, pille les autres et, poursuivi par les Rhodiens, revient chargé de butin à *Cenchrées*. Sur la demande de Taurion, lieutenant du roi de Macédoine, il fait passer ses barques à travers l'isthme pour surprendre les Étoliens pendant leur traversée d'Achaïe en Étolie, les manque, pille leurs côtes, et revient à *Corinthe*.

Cependant les Romains, effrayés des succès de la Macédoine et irrités de la trahison et des pillages de Démétrios, décident de régler les affaires d'Illyrie. Les Carthaginois auraient trouvé dans les Illyriens de précieux auxiliaires, et déjà la prise de *Sagonte* (Murviedro) par Annibal annonçait la deuxième guerre punique. Aussi le Sénat, désireux d'en finir promptement, résout-il l'envoi des deux consuls, M. Livius Salinator et Æmilius Paulus, dont le pre-

[1] Pouqueville, *Op. cit.*, II, chap. XXXVII.

[2] Ibid., *Op. cit.*, IV. pag. 342. Sel. Leake et Forbiger, Kalavryta.

mier commandera les forces de terre et l'autre la flotte. Démétrios se prépare à la résistance. Il met dans *Dimale*[1], sur le *Genusos* (Skoumbi), de grands approvisionnements et une forte garnison, se délivre par des supplices de tous ses ennemis, et confie à ses amis la défense de toutes les places du continent. Lui-même, avec 6,000 combattants d'élite, gardera sa capitale, *Pharos*.

Les consuls, débarqués en Illyrie, décident l'attaque immédiate de *Dimale*. Elle est prise de force en sept jours, et la chute de cette place, regardée comme imprenable, effraie les Illyriens, qui de toutes parts envoient aux consuls leur soumission et leur amitié. Livius Salinator reste sur le continent pour contenir les peuples voisins et surveiller la Macédoine ; Paul-Émile marche sur *Pharos*.

La place (Citta-Vecchia[2]), située sur la face occidentale de l'île, à l'extrémité d'une longue baie ouverte sur la pleine mer et environnée de collines, était en bon état de défense, bien fortifiée, bien pourvue de vivres et garnie de troupes d'élite commandées par Démétrios en personne. Le siége pouvait en être long et difficile; le consul eut recours à la ruse. Une partie de son armée, mise à terre pendant la nuit, se porte, à l'insu de l'ennemi, dans des fo-

[1] M. Zippel (*Op. cit.*) la place sur la mer, la *Real-Encyclopédie* de Pauly à Tebelen. M. Desdevises dans la vallée de *l'Eordæos* (Devol) au pied des défilés de la Candavie, M. Gliubich (*Numografia dalmata*) à Dumno, et quelques-uns veulent même que *Dalmium* se soit élevé plus tard sur ses ruines ; elle me semble devoir être reportée un peu plus au nord sur le *Genusos* et les limites du pays des Parthins, dont Démétrios vient de saisir les villes.

[2] Gliubich; *Faria, Citta Vecchia e non Lesina*. Agram, 1873.

rêts et des ravins qui avoisinent la ville, et lui-même avec vingt navires se dirige vers le port le plus voisin comme pour y tenter le débarquement. Démétrios veut l'empêcher : le petit nombre des ennemis donne confiance aux siens ; les Romains résistent énergiquement ; de nouveaux secours arrivent sans cesse de la ville à Démétrios, et, tout occupés de cette lutte, les Illyriens laissent le corps descendu la nuit occuper une hauteur fortifiée entre le port et la ville. Démétrios tourne alors contre ces derniers toutes ses forces ; il exhorte les siens et les lance à l'assaut de la colline. La colonne s'avance en bon ordre. Les Romains se précipitent sur elle avec fureur. En même temps, Paul-Émile, avec les troupes qui ont débarqué dans le port, l'attaque par derrière, et les Illyriens, pris entre ces deux armées, sont saisis d'épouvante. Le désordre se met dans leurs rangs ; la déroute commence : les uns fuient dans la ville, les autres se dispersent dans l'île. Démétrios gagne une anse déserte où des navires étaient toujours à l'ancre prêts à partir, et se retire, avec ses trésors, chez le roi de Macédoine, dont il devient le confident, et par lequel il aspirera sans cesse à se faire venger sur les Romains. Les vainqueurs entrent dans *Pharos* et la détruisent. *Issa*[1] et les autres places possédées par Démétrios tombent rapidement en leur pouvoir, et, après avoir tout réglé à leur guise, les consuls reviennent à Rome (219).

Les guerres que Rome eut à soutenir dans la suite pu-

[1] Zonaras, VIII, 20.

rent bien affaiblir l'importance de cette victoire ; la lutte contre les Istriens et les Illyriens paraîtra à distance n'avoir été qu'un jeu[1] ; mais au premier moment de l'enthousiasme causé par l'issue de cette expédition vigoureusement conduite[2], les deux consuls obtinrent les honneurs du triomphe. L'envie s'attaqua bientôt à eux. Comme ils avaient fait dans cette guerre un immense butin; accusés de l'avoir inégalement réparti entre les soldats et d'en avoir détourné une grande part à leur profit, ils furent cités devant le peuple. Livius fut condamné ; Paul-Émile dut sans doute à l'éclat de ses derniers succès d'échapper, grâce au partage des voix, au même sort. Quelques années après, le souvenir de ses victoires[3] le faisait choisir pour venger l'échec du *lac Trasimène* (de Pérouse), et sauver, s'il se pouvait, Rome, aux portes de laquelle on craignait de voir paraître Annibal. Livius lui-même, malgré sa flétrissure, devait être invoqué comme un sauveur.

Aucun historien ne dit ce que devint l'Illyrie. Une partie des dépouilles, donnée à Hiéron, alla orner à *Syracuse* le temple de Jupiter Olympien[4]. Les Romains « pardonnèrent aux Illyriens, par égard pour Pinnès, qui les implora de nouveau », dit Polybe. Pinnès resta donc souverain des États que lui avait laissés le premier traité, et

[1] « Istros atque Illyrios lacessisse magis, quam exercuisse, romana arma. » (Liv., XXI, 16.)

[2] Pol., III, 19.

[3] App.; *G. Ann.*, 170.

[4] Liv., XXIV, 21.

que Scerdilaïdas continua à gouverner comme tuteur, et plus tard comme roi. Les États de Démétrios restèrent sous la suzeraineté de Rome, mais avec une autonomie véritable, comme le prouve l'appel fait plus tard par les Isséens contre Gentios.

Les embarras de Scerdilaïdas sur le continent ne lui permirent pas de tenir tous les engagements qu'il avait pris avec Philippe. Il ne put envoyer que quinze navires rejoindre à son mouillage de *Céphallénie* (Céphalonie) la flotte macédonienne, qui se préparait à attaquer la capitale de l'île, alliée des Étoliens. Mais des soldats illyriens figurent partout dans les armées du roi de Macédoine. 400, sous la conduite de Plator, forment le noyau principal du secours envoyé en *Crète* (Candie) aux Polyrrhéniens (Palæocastro) contre *Cnosse* (Makrotycho) et ses auxiliaires étoliens [1]. D'autres sont dans l'armée qui va en Étolie prendre, piller et détruire *Thermos* [2] (à 1 h. N.-E. de Vrachori), son temple et ses trésors. Ce sont les Illyriens qui dans la retraite de *Stratos* (près de Lépenou [3]), à *Limnée* (près de Kervasara [4]), sauvent l'arrière-garde du roi de Macédoine, pressée par les Étoliens [5]. Ce sont eux encore qui, conduits par Philippe en personne, décident le succès longtemps compromis de la bataille livrée près de *Sparte*, à Lycur-

[1] Pol., IV, 55.
[2] *Ibid.* V, 13.
[3] R. d. de l'Aspropotamo (*Acheloos*).
[4] Sur le golfe d'Arta (*Ambracie*), au nord de l'Acarnanie.
[5] Pol., V, 14.

gue [1]. Mais Philippe, à son tour, oublie sa promesse. Il ne paye pas à Scerdilaïdas la somme stipulée par le traité, et se fait un ennemi du roi d'Illyrie au moment même où il aurait besoin de son concours contre les Romains. Scerdilaïdas envoie alors quinze navires à *Leucade* [2], où ils s'emparent par surprise de quatre navires macédoniens qui se sont approchés d'eux sans défiance, et de là vont jusqu'à l'extrémité du Péloponèse, capturant et pillant tous les bâtiments qu'ils rencontrent.

A ces nouvelles, Philippe veut se venger de son ancien allié, et semble ajourner tout autre projet. Cinquante navires sont envoyés contre les Illyriens, mais les manquent. Revenu à *Cenchrées* (Kékriès), port de Corinthe sur le golfe d'Athènes (*g. Saronique*), il ordonne à ses douze vaisseaux pontés de doubler *Malée* (cap Malia), à la pointe orientale de la Morée (*Péloponèse*), pour gagner *Ægion* en Achaïe (Vostitza) et *Patras* (sur le golfe de ce nom), et le reste de la flotte va à travers l'isthme à *Léchée*, sur le golfe de Lépante ou de *Corinthe*, près de cette dernière ville. Pendant ce temps, Scerdilaïdas marche sur la Macédoine, pénètre dans la Pélagonie, anc. Péonie, entre le *Mt Bertiscos* (Tourianska) et l'*Axios* (Vardar), prend *Pissæon* vers les sources de l'*Erigon* (Tscherna), gagne par des ambassades [3] les villes de la Phœbatie (canton de Coulonias), plusieurs de la Dassarétie, sur le cours supérieur et moyen

[1] Pol., V, 22-23.

[2] «Tum peninsula erat, occidentis regione arctis faucibus cohærens Acarnaniæ. (Liv., XXXIII, 17.)

[3] Pol., V, 108.

de l'*Apsos* (Ergent) : *Antipatrie* (Bérat, sur l'Ergent), *Chrysondyon* (près des mines de *Damastion* et de l'Ergent), et *Gertous* (Korinni, sur le même fleuve), et pille quelques villes de la Macédoine.

Déjà Philippe, à la nouvelle des succès d'Annibal en Étrurie, a cédé aux conseils de Démétrios et traité avec les Carthaginois. Il veut en finir d'abord avec les Illyriens. Une brillante campagne les dépouille de toutes leurs conquêtes. Il occupe en Dassarétie *Créonion* (vieille Devol), sur l'*Eordæos* (Devol), et *Gérous*, peut-être la même que *Gertous*; autour du lac *Lychnitis* (d'Ochridha), *Enchelana* (Hélinas aux sources de l'Ergent (*Apsos*) suivant M. Desdevises, au S.-O. du lac suivant M. Zippel), qui occupait peut-être l'emplacement d'Achridha, où l'on mettait autrefois *Lychnidos*, *Cérax* (près du lac de Presba), *Sation* (sur le fleuve du même nom, auj. Sateska, tributaire N. du lac d'Ochridha), *Bœes* (Bohoun, sur le fleuve du même nom (*Bévus*), tributaire N. du lac de Presba); dans le pays des Calicœnes ou Calœcines, *Bantias* (au S.-O. de Pliassa (*Pelion*) au S. du Devol), et dans celui des Pisantins[1], *Orgyssos* sur le *Polyanthes* (Argora, sur la Viosa). Les Romains réclamaient à ce moment même à Pinnès le terme échu du tribut[2]; Scerdilaïdas, ne pouvant le payer, les informe des préparatifs de Philippe, et invoque leur secours.

[1] M. Zippel (*Op. cit.*) place ces deux peuples au nord de la Dassarétie, entre les Parthins à l'est et le Bagora. Je suis l'opinion de Forbiger et de M. Desdevises.

[2] Liv., XXII, 33.

Le roi déchu de *Pharos* montrait à Philippe, comme prix de sa victoire, non-seulement la conquête de ses domaines perdus, mais la domination universelle. Les Romains, dit le traité, ne pourront jamais faire la guerre aux Macédoniens, ni posséder *Corcyre*, *Apollonie*, *Épidamne*, *Pharos, Dimale*, le pays des Parthins, ni l'Atintanie, et mettront en liberté ceux des sujets de Démétrios qui sont en leur pouvoir[1] : tels étaient les résultats beaucoup moins brillants que l'on se proposait d'atteindre et d'imposer, en cas de succès, aux Romains. Philippe devait payer chèrement sa docilité aux excitations de Démétrios.

Il fait construire sur le modèle des vaisseaux illyriens cent navires, les arme promptement, rassemble ses troupes au commencement de l'été, exerce ses soldats à ramer, et part[2]. La flotte franchit l'*Euripe*, double *Malée*, longe *Céphallénie*, relâche à *Leucade*, et, sur la nouvelle que la flotte romaine est ancrée près de *Lilybée* (Marsala, en Sicile), marche hardiment vers *Apollonie*. Déjà elle approche de l'embouchure de l'*Aoos*, quand elle est saisie d'une terreur panique. Des bâtiments de l'arrière-garde ayant relâché à *Sason* (Saseno, île en face d'Avlona), des navires venant du détroit arrivent pandant la nuit, et annoncent à Philippe avoir laissé à *Rhegium* (Reggio) des quinquérèmes romaines en route pour *Apollonie* et pour défendre Scerdilaïdas (215). A cette nouvelle, Philippe effrayé fait en toute hâte lever l'ancre et battre en retraite ; on navigue jour et nuit sans ordre jusqu'à *Cé-*

[1] Pol., VII, 9.
[2] *Ibid.*, V, 109.

phallénie, où l'on s'arrête enfin. *Apollonie* était sauvée. Mais les Romains étaient trop occupés d'Annibal et des suites de la bataille de *Cannes* pour s'engager dans une guerre avec le roi de Macédoine. Aussi, revenu de ses terreurs, Philippe marcha contre *Lissos*, dont il méditait depuis longtemps la conquête. S'inspirant de la tactique suivie par les Romains devant *Pharos*, il attire par une attaque contre *Lissos* la garnison d'*Acrolissos* hors de son imprenable refuge. La redoutable citadelle, à la défense de laquelle les Illyriens étaient accourus de toutes parts, tombe presque sans combat entre ses mains, et *Lissos* elle-même succombe après des engagements nombreux et sanglants contre toutes les forces illyriennes. Philippe soumet, par suite de ce fait d'armes, tout le pays d'alentour. La plupart des villes illyriennes viennent lui apporter leur soumission. « Aucune ne semblait plus assez forte pour lui résister, ni assez sûre pour ses défenseurs, après la conquête qu'il venait de faire[1]. » Ce fut, ce semble, un coup sensible pour la puissance de Scerdilaïdas, dont les flottes même disparurent pendant quelque temps des mers. Les tentatives contre *Apollonie* réussissaient moins à Philippe. Son armée de terrre fut battue devant la ville ; sa flotte fut surprise à l'embouchure de l'*Aoos* par le préteur M. Valerius Levinus (214), et il dut l'incendier pour qu'elle ne tombât pas au pouvoir des Romains[2].

Trois ans plus tard, le même préteur traitait avec les

[1] Pol., VIII, 16.
[2] Liv., XXIV, 40.

Étoliens et organisait contre Philippe une coalition dans laquelle entrait Scerdilaïdas [1]. Avant de marcher contre les Étoliens, le roi de Macédoine assura sa frontière du côté de l'Illyrie par une démonstration sur *Apollonie*, le ravage des confins et la prise d'une ville des Dardanes qui pouvait donner passage dans son royaume. Lorsque, à l'assemblée d'*Ægion*, les Étoliens voulurent imposer comme condition de la paix la restitution de l'Atintanie aux Romains et du pays des Ardiéens à Scerdilaïdas et à Pleuratos, il refusa [2]. Malgré l'alliance de Scerdilaïdas, les Étoliens, vaincus, durent cependant accepter la paix (208). A peine était-elle conclue, que P. Sempronius arrivait avec une armée et une flotte. Les Parthins et les nations voisines se soulevaient à son approche; *Dimalle* était assiégée. Philippe marche en toute hâte sur *Apollonie*, dévaste le pays d'alentour, mais ne peut décider les Romains à accepter la bataille qu'il leur offre. Désireux, lui aussi, de la paix, il consent enfin à traiter, livre aux Romains le pays des Parthins [3], *Dimalle*, *Bargylon* et *Eugenion*, qui défendent à l'ouest les passages du *Bercétésios* (Grammos), mais garde l'Atintanie. Pleuratos est compris dans le traité, sur la demande des Romains, et remis sans doute en possession de cette partie du pays des Ardiéens que Philippe avait, quelques années avant, refusé de rendre à son père Scerdilaïdas [4] (205).

[1] Liv., XXVI, 24, 25.
[2] *Ibid.*, XXVI, 30.
[3] *Ibid.*, XXIX, 12.
[4] *Ibid.*, XXVII, 30.

La paix fut de courte durée : les incursions macédoniennes recommencèrent [1]; le pays cédé fut occupé de nouveau ; Rome ne put qu'envoyer trois légats pour empêcher ses alliés de se donner à Philippe et organiser la résistance [2].

Lorsqu'en 200, les Romains, vainqueurs des Carthaginois, reprirent la guerre contre Philippe, Pleuratos, à la nouvelle de leur premier succès, accourut au camp du consul P. Sulpicius, qui promit d'employer son armée et celle des Dardanes aussitôt que les légions seraient entrées en Macédoine [3]. Les Illyriens l'envahirent en effet par la Pélagonie [4], dont Philippe avait été forcé de dégarnir les défilés, la ravagèrent, et, quoique les Dardanes aient été, dans leur retraite, battus par Athénagoras dans le traité imposé par T. Quinctius à Philippe, le roi de Macédoine dut, non-seulement restituer aux Romains les points de l'Illyrie qu'il avait occupés depuis la conclusion de la paix [5] en Épire, c'est-à-dire le territoire de *Dyrrachium* et d'*Apollonie* et le littoral de l'Adriatique [6], mais céder à Pleuratos la Lychnidie et la Parthinie, qu'il avait conquises [7] (197). La politique romaine réservait ainsi à

[1] Liv., XXX, 26.
[2] *Ibid.*, XXX, 42.
[3] *Ibid.*, XXXI, 28.
[4] *Ibid.*, XXXI, 34, 38, 40, 43.
[5] *Ibid.*, XXXII, 33.
[6] Romanis eum cedere tota Illyrici ora. (Liv., XXXII, 35.)
[7] Λυχνίδα καὶ Πάρθον οὔσας μὲν Ἰλλυρίδας, ὑπὸ Φίλιππον δὲ ταττομένας. (Pol., XVIII, 30.) Pleurato Lychnidus et Parthini dati : Illyriorum utraque gens sub ditione Philippi fuerat. (Liv., XXXIII, 34.)—M. Zippel

Pleuratos un rôle analogue à celui qu'elle attribuera bientôt en Asie au roi Eumène. Par *Lychnidos*, il surveillait la Macédoine et gardait le principal passage en Épire. Que Philippe devînt de nouveau menaçant, Rome, au besoin, pouvait immédiatement faire occuper à titre d'alliée cette importante position, par laquelle devait passer plus tard la voie Egnatia. Le territoire des Parthins, ajouté aux anciennes possessions de Scerdilaïdas, faisait de Pleuratos le plus puissant des rois d'Illyrie; sa marine devait tenir en échec les flottes des Étoliens et de leurs alliés, sans pouvoir être maintenant dangereuse pour les vainqueurs de Carthage. La Macédoine, les Étoliens, les tribus indépendantes de l'Illyrie, dont quelques-unes même, les Tralles par exemple, fournissaient à Philippe de nombreux contingents, étaient des voisins trop turbulents et trop dangereux pour que Pleuratos songeât de sitôt à s'affranchir de la tutelle de Rome ou à inquiéter

(*Die römische Herschaft in Illyrien*, pag. 77-78) conteste l'exactitude de la traduction de Polybe par T.-Live, et n'admet pas que les Romains aient pu donner ainsi aux brigands illyriens un territoire si voisin d'*Apollonie* et de *Dyrrachium*. Il distingue donc les « *Parthini* » des « *Partheni* », et place plus au nord, vers la Narenta, le pays donné alors à Pleuratos. Il distingue également « *Lychnis* » de « *Lychnidos* », et met cette Lychnis, dont il ne trouve pas d'autres traces, dans une partie plus septentrionale de l'Illyrie. *Apollonie* et *Dyrrachium* étaient, avant tout, des cités maritimes ; il est cependant hors de doute que Pleuratos rentra, par le fait des Romains, dans la possession d'une partie du littoral. Ne valait-il pas mieux, d'un autre côté, mettre *Lychnidos* entre les mains d'un allié capable de la défendre que de la laisser exposée par sa faiblesse, en la déclarant libre comme l'Orestie voisine, à tomber au premier choc entre les mains de Philippe ?

les cités ou les îles qui, à l'exemple des villes grecques, jouissaient, comme villes libres ou alliées, de leur autonomie et d'une indépendance presque complète. Les Romains, au contraire, voulaient, pour quelque temps encore, s'éviter toute préoccupation de ce côté de l'Illyrie[1]. *Apollonie* leur restait toujours ouverte. Manius Acilius Glabrion y débarqua les troupes qu'il menait contre Antiochos[2], dont les alliés, les Étoliens, eurent à combattre Pleuratos. En 189, le roi d'Illyrie parut avec soixante navires dans le golfe de *Corinthe*, et, de concert avec la flotte achéenne, qu'il avait ralliée à Patras, dévasta la côte de l'Étolie. Sa fidélité aux Romains ne semble pas s'être démentie. Son énergie maintint dans le devoir les Dalmates[3], dont il avait conquis le territoire, et qui après sa mort se révoltèrent contre son fils et successeur, Gentios.

Meurtrier de son frère Pleuratos[4] ou Plator[5]; dur à ses sujets; d'un naturel à la violence duquel ajoutaient encore ses habitudes d'ivresse[6]; ayant à la fois toute l'audace et toute la timidité d'un barbare; incapable de suivre une politique, Gentios allait être impuissant à empêcher le démembrement de son empire, dont une seule campagne de trente jours lui enlèvera plus tard les derniers

[1] Pol , XXXII, 19.

[2] App.; *Syr.* 17.

[3] Pol., XXXII, 18.

[4] Polybe.—[5] T.-Live.

[6] Popularibus gravis... insitam violentiam ingenii intemperantia vini accendebat. (Liv., XLIV, 30.) Νύκτωρ τε ἀεὶ καὶ μεθ' ἡμέραν μεθύοντα. (Pol., XXIX, 5.)

débris. Au début, il laisse les Illyriens reprendre leurs courses en mer et s'attaquer de nouveau aux sujets ou aux alliés de Rome. Les Istriens, de leur côté, ont recommencé à piller les côtes de l'Italie. *Tarente* et *Brindes*, éprouvées par leurs brigandages, réclament l'assistance d'une flotte romaine. Le préteur L. Duronius est chargé de la protection des côtes d'Apulie et de la surveillance des Istriens (181); pour les contenir, on décide l'envoi d'une colonie à *Aquilée*, aux portes de l'Istrie, près de la ville fondée par les Gaulois[1] et détruite par M. Claudius; les barbares s'y opposent. Lorsque la guerre contre eux a été décidée, ils s'emparent même par surprise d'un camp établi par les Romains près des bords de *Timave* : victoire éphémère, bientôt suivie d'une éclatante revanche, de la destruction de *Nesactium* (Barbana, sur l'Arsa), de deux autres villes et de plusieurs milliers de ces barbares, dont la sauvage énergie avait été jusqu'à mettre à mort leurs femmes et leurs enfants sous les yeux mêmes de leurs ennemis[2].

Après les Istriens, vinrent les Carnes; mais leur ville forte de *Carnunte* (Zuglio), au pied d'un passage des Alpes, échappa aux attaques dirigées contre elle. Forcé de lever le siége, Q. Mucius dédommagea ses soldats de cet échec en leur laissant piller deux villes qu'il avait d'abord épargnées dans l'espoir d'amener par sa clémence

[1] Medea, à 17 kil. d'Aquilée. (Czœrnik, *Mittheil. der k. k. Geog. Gesellschaft in Wien*, 1878, n° 2.)

[2] Liv., XLI, 9, 12.

Carnunte à se rendre[1]. En même temps, le consul C. Cassius tentait de mener ses légions en Macédoine à travers l'Illyrie, demandait des guides aux Gaulois, aux Carnes, aux Istriens, aux Iapodes, et, après avoir parcouru une partie du pays, revenait en pillant et incendiant tout. Le Sénat jugea peut-être imprudent de montrer ainsi le chemin de Rome à ces barbares, mais on ne voit pas qu'il ait donné aux plaintes de ces peuples d'autre satisfaction que l'envoi d'ambassadeurs et de 2,000 marcs d'argent[2].

Ces succès de Rome sur les Istriens privaient Gentios d'une précieuse alliance. Les pirates illyriens s'étaient joints en effet à ceux de l'Istrie. «Bien plus, c'était de son royaume qu'étaient partis tous les bâtiments qui avaient ravagé les côtes de la mer supérieure, disait Duronius à son retour à Rome ; des citoyens romains étaient retenus par lui à *Corcyre noire* (Curzola), et il avait refusé de recevoir les ambassadeurs envoyés auprès de lui. C'était sans doute des Isséens que Duronius tenait des renseignements si précis. Gentios s'en excusait, il est vrai, sur une maladie qui l'avait arrêté aux extrémités de son royaume, ses envoyés venaient l'attester à Rome même ; il n'en était pas moins dès lors, et avec juste raison, suspect au Sénat (180). Des embarras intérieurs, comme le soulèvement des Dalmates et la présence à *Issa* d'une flotte de vingt navires chargés sous deux «*duumviri navales*» de défendre la côte contre la flotte illy-

[1] Liv., XLIII, 1.
[2] *Ibid.*, XLIII, 1, 5.

rienne [1], l'empêchèrent sans doute de porter secours aux Istriens ; leur écrasement le rendit plus circonspect. Sa position était difficile entre les Romains et Persée. Les Parthins et les Dassarètes avaient secoué le joug en même temps que les Dalmates. Son royaume vers le sud s'arrêtait maintenant à *Lissos*. Avec 15,000 hommes seulement et des ressources épuisées par l'amoindrissement de ses États, la cessation des pillages maritimes, l'appauvrissement du pays par les Gaulois, comment n'aurait-il pas hésité entre la Macédoine et Rome ? Quel autre espoir lui restait que de se ménager une neutralité qu'il pût invoquer en sa faveur auprès du vainqueur, quel qu'il fût? Les Illyriens étaient très partagés. Quelques-uns inclinaient vers le roi de Macédoine. Le chef d'une de leurs tribus, Arthetauros, coupable d'avoir révélé aux Romains les propositions qu'il avait reçues de Persée, avait été assassiné [2]. D'autres faisaient appel à Rome et lui demandaient de mettre des garnisons dans leurs places voisines de la Macédoine, et le préteur Cn. Sicinius leur envoyait 2,000 hommes [3] ; d'autres essayaient de se concilier à prix d'or les représentants du Sénat [4].

Gentios se défendait de toute pensée hostile aux Romains, et se faisait justifier par des ambassadeurs des accusations que les Isséens renouvelaient contre lui [5](172);

[1] Liv., XLI, 1.

[2] *Ibid.*, XLII, 13.

[3] *Ibid.*, XLII, 36.

[4] Decimius ... captarum etiam pecuniarum ab regibus Illyriorum suspicione infamis. (Liv., XLII, 45.)

[5] Liv., XLII, 26.

à Rome même, on ne le regardait pas encore comme un ennemi déclaré[1]. Si l'on refusait de répondre à ses envoyés, on déléguait en mission auprès de lui A. Terentius Varron, C. Pletorius et C. Cicereius, plus tard encore Decimius, non sans espoir de l'entraîner à faire la guerre en commun[2]. Bien plus, M. Lucretius, frère du préteur, commandant la flotte, ayant trouvé à *Dyrrachium* cinquante-quatre de ses navires, feignit de les croire préparés pour le service des Romains, les emmena à *Corcyre*, et de là à *Céphallénie*, avec les vaisseaux des alliés[3]. Cette perte d'une partie de sa flotte, l'expédition des Romains contre les Carnes, la nouvelle de la marche de Cassius vers la Macédoine à travers l'Illyrie, la présence à *Issa* d'un magistrat romain, C. Furius, et l'arrivée dans cette île, que son séjour ne suffisait plus à protéger, d'une flotte de huit navires et de 2,000 soldats; l'occupation de *Lychnidos* par 4,000 soldats romains et 8,000 auxiliaires, le firent incliner vers Rome[4], dont les forces le cernaient de tous côtés par terre et par mer. Mais l'échec d'App. Claudius dans sa première attaque d'*Uscana* (Dibra Sipéré[5], sur le Drin noir), la reprise de cette ville par Persée, la vente des 500 jeunes Illyriens qu'il y fait prisonniers, sa marche rapide vers les frontières des Labéates, la dévastation sys-

[1] Liv., XLII, 29.

[2] *Ibid.*, XLII, 87.

[3] *Ibid.*, XLII, 48.

[4] Gentium quoque regem jam diu dubium (cernens Perseus). Liv. XLIII, 18 (20).

[5] Uskup, selon Pouqueville et M. Desdevises; Voscopoli, suivant Forbiger.

tématique du pays[1], événements qui effraient les Romains eux-mêmes et leur donnent à craindre des défections, font enfin pencher la balance du côté de la Macédoine.

Les ravages des Macédoniens avaient été si terribles que ce ne fut qu'au prix de mille souffrances[2] que les ambassadeurs de Persée purent gagner *Scodra*. Gentios était à *Lissos*. Malgré le tableau que lui firent Pleuratos et Adæos de la puissance de Persée, il hésitait encore. Comment faire la guerre aux Romains sans approvisionnement et sans argent ! Persée était avare. L'ambassade le rejoignit à *Styberra* (Perlépé, près de Monastir[3]), où il vendait son butin. Il se plut à trouver obscure la réponse, pourtant si claire, de Gentios. La présence de Pleuratos, sans doute un des parents de Gentios, une de ses victimes, n'était-elle pas la cause de ses hésitations ?

Il adjoignit cette fois à Adæos un de ses gardes du corps, Glaucias, et un autre Illyrien sachant la langue du pays, leur donnant pour instruction, non pas encore de vaincre par des offres les derniers scrupules du roi, mais de lui faire déclarer à quelles conditions il pourrait s'entendre avec lui. Quand Gentios leur eut répété que l'argent lui manquait, Persée, rendu plus clairvoyant par l'approche d'une armée romaine, lui fit offrir par Hippias 300 talents d'argent, et le traité fut enfin conclu à *Météon*, (Medeon[4]) chez les Labéates, entre Gentios et Pantauchos,

[1] Pol., XXVIII, 8 ; Liv., XLIII, 20, 21 (22, 23).
[2] Pol., *loc. cit.*
[3] Heuzey ; *Mission de Macédoine*, pag. 316.
[4] Medeon, sur la r. g. de la Boïana (Forbiger) ; Saint-Jean de Medua

un des intimes du roi de Macédoine. Il ne lui en coûta rien de recevoir en grand apparat, en présence de son armée, l'ambassadeur de Gentios, Olympion, les otages qu'il livrait et les agents qu'il envoyait pour toucher le prix convenu; mais, quand il fallut payer, Persée se montra moins magnifique. Déjà il avait perdu par ses lésineries le concours d'Eumène et des Gaulois de Clondicus. Comme Gentios s'était déjà compromis en envoyant Parménion et Morchos en ambassade à *Rhodes* avec les députés des Macédoniens, Pantauchos ne lui remit que 10 talents, et l'incident sur lequel comptait Persée le mit définitivement en guerre avec Rome. M. Perperna et L. Petillius arrivaient au même moment auprès de lui comme ambassadeurs : Gentios les accusa d'être venus comme espions et les fit jeter en prison. Le reste des 300 talents promis fut rapporté à *Pella* (Allah-Kilissia), où il devait tomber entre les mains des Romains victorieux.

Le sort en était jeté. Gentios, excité par Pantauchos, semblait vouloir agir avec vigueur. Quatre-vingts navires allèrent ravager le territoire de *Dyrrachium* et d'*Apollonie*; Caravantios, frère utérin du roi, se jeta avec 1000 fantassins et 300 cavaliers sur le pays des Caviens, et, avec le reste des 15,000 hommes qu'il avait rassemblés, lui-même vint

(M. Desdevises); Medun, près de Spuj et de Podgoritza (M. Tomaschek: *Die vorslavische Topographie der Bosna, Herzegowina, Crna-gora und der angrenzenden Gebiete*, ap. *Mittheilungen der k. k. Geographischen Gesellschaft in Wien*, novembre et décembre 1880).

Bien que cette remarquable étude de M. Tomaschek ait été publiée depuis l'achèvement de mon travail, j'ai pu la consulter au cours de l'impression et j'aurai souvent occasion de la citer.

assiéger *Bassania*, à cinq milles de *Lissos*. La conduite de la guerre contre Gentios avait été confiée au préteur Anicius, tandis que les deux consuls devaient, l'un sur terre et l'autre à la tête de la flotte, mener les opérations contre Persée.

Caravantios, bien reçu à *Dyrnion*, avait été repoussé par une autre ville, *Caravantis* [1], et s'en vengeait par des dévastations. Mais les habitants des campagnes s'étaient soulevés, quelques-uns de ses soldats avaient été tués, et App. Claudius, renforcé par des auxiliaires Bulliniens[2], Apolloniates et Dyrrachiens, campait sur les bords du *Genusos* (Scoumbi). Anicius, ayant appris à *Apollonie* les ravages faits par la flotte, alla se mettre à la tête de l'escadre romaine qui stationnait près de là, vint en hâte sur les Illyriens, les mit facilement en déroute, leur prit quelques navires et força les autres à rentrer dans leurs ports. Il courut ensuite rejoindre Claudius, vola au secours de *Bassania*, et par sa marche seule détermina Gentios à lever précipitamment le siége, sans même emmener toute son armée. Cette lâcheté indigna les soldats, qui se rendirent en foule au préteur; les villes l'accueillirent avec empressement, et il arriva enfin devant *Scodra*[3]. Le siége pouvait être long et difficile ; la situation de la ville, ses défenses naturelles, la présence de tous les Illyriens

[1] La situation de ces deux villes et du pays des Caviens lui-même est encore inconnue.

[2] Habitants de *Bullis* ou *Byllis* (Gradista) sur l'*Aoos*, à trois lieues du golfe d'Avlona. (Pouqueville, *Op. cit.*, I, pag. 275.)

[3] Liv., XLIV, 31.

accourus en masse, le désespoir qui pouvait s'emparer des défenseurs et du roi poursuivi dans son dernier asile, pouvaient faire échouer l'entreprise. Mais les assiégés firent une sortie imprudente ; leur courage ne se soutint pas, la déroute se mit bientôt dans leurs rangs ; plus de deux cents, enveloppés dans leur fuite, périrent aux portes mêmes de la ville, et la terreur fut si grande que Gentios envoya aussitôt deux des principaux Labéates, Teuticos et Bellos, demander une trêve au préteur. Après trois jours, pendant lesquels les Romains campèrent à 500 pas seulement de la place, le roi, ne voyant pas arriver Caravantios, au-devant duquel il s'était tranporté en barque jusqu'au lac *Labeatis* (lac de Scutari), se rendit au camp du vainqueur. Le successeur de Teuta s'accusa de folie, fondit en larmes, se jeta en suppliant aux pieds du préteur et se rendit à discrétion.

Anicius le rassura, l'invita à sa table, lui permit de retourner près des siens dans la ville, le traita pendant le repas avec beaucoup d'honneur, et après le repas ordonna à ses licteurs de le jeter en prison sous la garde de C. Cassius, tribun des soldats. Les ambassadeurs furent rendus à la liberté et rétablis dans leurs dignités. Perperna, envoyé à *Météon* pour s'assurer des amis et des parents du roi, amena au camp de *Scodra* la femme de Gentios, Etleva ou Etuta, fille du prince des Dardanes, Honunos, à l'occasion de laquelle il avait fait tuer Plator, avec ses deux fils Scerdilædos et Pleuratos et son frère Caravantios. La mère du roi, Eurydice, vint bientôt rejoindre les autres prisonniers. Per-

perna alla porter à Rome la nouvelle de cette victoire, dont la captivité de toute la famille royale, qui le suivit à peu de jours, était un témoignage. La guerre n'avait duré que vingt jours. Ce fut la seule dont on ait appris à Rome l'achèvement avant même d'avoir su qu'elle était entreprise [1].

Pantauchos et les jeunes Macédoniens qui avaient été livrés en otage apportèrent à Persée cette funeste nouvelle, qu'il essaya vainement de tenir secrète : le royaume d'Illyrie n'était plus ! Celui de Macédoine allait bientôt succomber.

Restait à régler le sort du pays conquis. Appien parle de 70 villes de Gentios pillées en une heure, sur un ordre du Sénat, dans des circonstances singulièrement déloyales, par Paul-Émile, un des plus honnêtes généraux de Rome cependant. Mais les autres historiens placent avec raison ces villes en Épire, et les détails donnés par Tite-Live ne laissent sous ce rapport aucun doute. Le nom d'Illyriens, sous lequel cet écrivain lui-même désigne les populations qui furent atteintes, explique l'erreur d'Appien. Les Illyriens se répandaient volontiers sur tout le pays d'alentour, et l'on en trouve établis en Macédoine, ayant déposé leurs goûts d'aventure et de pillage pour devenir une population d'agriculteurs laborieux [2]. Le Sénat agit au contraire avec une grande modération vis-à-vis de peuples dont la soumission avait été si facile. Après avoir ordonné

[1] Liv., XLIV, 30-32 ; Florus, II, 13 ; App.; *Ill.*, 9.

[2] Incolas quoque permultos Gallos et Illyrios, impigros cultores. (Liv., XLV, 30.)

trois jours de prières publiques pour remercier les dieux, il prorogea dans son commandement en Illyrie, jusqu'à ce que, d'accord avec les commissaires, il ait achevé la pacification du pays et décidé de sa nouvelle forme de gouvernement, Anicius, dont la clémence et la justice avaient beaucoup contribué au succès [1]. Cinq commissaires furent nommés à cet effet : P. Ælius Ligus, consulaire; C. Cicereius et Cn. Bæbius Tamphilus, anciens préteurs; P. Terentius Tuscivicanus et P. Manilius [2]. Leurs instructions étaient des plus libérales : de même qu'aux Grecs, c'était la liberté et non la servitude que devaient apporter aux peuples de Macédoine et d'Illyrie les victoires des Romains. «Il fallait attendre, dit Montesquieu, que toutes les nations fussent accoutumées à obéir comme libres et comme alliées, avant de leur commander comme sujettes [3] ». La guerre n'étant pas encore terminée en Épire, Anicius laissa une garnison dans *Scodra* [4], plaça des gouverneurs romains à *Rhizon* (Risano) et à *Olcinium* (Dulcigno), et reprit la campagne. L'expédition heureusement achevée, il revint à *Scodra*, où il trouva les commissaires et y convoqua les notables de toute la province. « Là, du du haut de son tribunal et de l'avis de son conseil, il déclare que, par la volonté du Sénat et du peuple romain, les Illyriens sont libres; les garnisons évacueront

[1] Liv., XLIV, 31. Adjuvante inclinationem animorum clementia in omnes et justitia prætoris romani.

[2] Liv., XLV, 16.

[3] Montesquieu *Gr. et déc. des Rom.*, ch. 6.

[4] Liv., XLV, 26.

toutes les villes fortes, toutes les citadelles, tous les forts. Les Isséens, les Taulantiens, les Pirustes de Dassarétie (bassin supérieur du Drin blanc), les Rhizonites et les Olciniates seront non-seulement libres, mais exempts d'impôts pour s'être ralliés aux Romains quand Gentios régnait encore. Même faveur est accordée aux Daorses (à gauche de la Narenta), pour avoir abandonné Caravantios et passé en armes du côté des Romains. Les Scodriens, les Dassarenses, du bassin de l'*Oriundes* (Moratcha), les Sélépitans, à l'ouest du *Bercetesios* (Grammos), et tous les autres Illyriens paieront la moitié des redevances qu'ils donnaient au roi. Ensuite, il divisa l'Illyrie en trois parties : la première fut celle que nous avons dite ; la seconde comprit tous les Labéates (entre le lac *Labeatis* et le *Drilo*) ; la troisième, les Agravonites (habitants d'*Acruvium* (Teodo) et de la partie sud du golfe de Cattaro), les Rhizonites et les Olciniates et leurs voisins.»

La suite que le Sénat romain mit toujours dans sa politique nous permet de suppléer aux lacunes de Tite-Live, et de reconstituer cette première partie de l'Illyrie, dont la description qu'il annonce ne nous est pas parvenue.

Elle comprenait évidemment toute cette portion de pays qui plus tard fut rattachée à la province de Macédoine, avec *Apollonie*, *Dyrrachium* et le territoire des Dassarètes, des Parthins et des Taulantiens jusqu'à l'embouchure du Drin.

C'était là l'Illyrie romaine, la route de Macédoine, et les villes alliées d'*Apollonie* et de *Dyrrachium* reçurent une bonne partie des 220 navires pris sur le roi Gentios.

Les Labéates étaient, comme l'ont été les Monténégrins jusqu'à nos jours, exclus de la mer. *Issa* restait une cité libre fédérée [1] et les autres îles étaient sans doute rattachées au conventus de *Rhizon*, dont le siége fut plus tard transféré à *Narona*. La similitude des instructions données aux commissaires de l'Illyrie et de la Macédoine, l'adoption à l'égard des deux pays d'une politique identique, la ressemblance complète des deux formules lues par Anicius à *Scodra* et par P.-Émile en Macédoine, amènent à conclure que l'organisation donnée aux deux pays fut la même. Les villes nommèrent elles-mêmes leurs magistrats annuels, jouirent, sauf dans le district de *Scodra*, où elles devaient payer un tribut, de tous les avantages accordés aux villes «*immunes et liberæ*», mais n'en étaient pas moins assez sous la dépendance de Rome, comme toutes les villes dans ces conditions, pour que Tite-Live les désignât déjà sous le nom de « *Illyricum provincia* [2]».

Le triomphe d'Anicius [3] fut l'épilogue de la conquête. Celui de Paul-Émile, qui avait eu lieu quelques jours auparavant, nuisit sans doute à son éclat, mais le préteur, du moins, ne se le vit pas contester. Gentios, sa femme, ses enfants, son frère et plusieurs nobles Illyriens marchèrent devant le char du vainqueur, dont les soldats chantaient la gloire (168).

Le butin était plus considérable que ne l'eussent fait

[1] Cés.; *G. civ.*, III, 9, 1.

[2] Liv., XLV, 26. Cf. Marquardt: *Röm. Staats.*, I, 340 et suiv.

[3] (L. Ani)cius, L.f. M. n. Gallus pro. pr. de rege a. DXXCV (I) (Gentio) et Illurieis. Quirinalibus. (*Act. tr. cap.*, *C. I. L*, I, pag. 459.)

supposer la petitesse et la pauvreté du royaume. « Anicius fit passer sous les yeux des citoyens beaucoup d'étendards et d'autres dépouilles, les meubles du palais du roi, 27 livres d'or et 19 livres d'argent, 3,000 deniers et 120,000 autres pièces d'argent d'Illyrie... Anicius prit sur le butin les gratifications qu'il fit distribuer aux soldats ; chaque fantassin eut 45 deniers, chaque centurion le double et chaque cavalier le triple ; les alliés du nom latin eurent autant que les citoyens et les troupes de mer autant que celles de terre... Valerius d'Antium rapporte que la vente du butin produisit 20,000,000 de sesterces, sans compter l'or et l'argent qui furent portés dans le trésor public ; mais comme on ne voit pas trop d'où peut provenir une somme aussi forte, je me borne à citer, sans rien affirmer à cet égard[1]. »

Gentios et sa famille furent emmenés en captivité à *Spolète*, et de là à *Iguvium* (*Eugubium*, Gubbio). L'Adriatique était délivrée d'une partie des pirates qui inquiétaient son commerce, mais l'intérieur de l'Illyrie n'était pas soumis, et les populations campées dans les montagnes devaient encore coûter à Rome bien des efforts.

§ II. — Soumission de la Dalmatie.

La première tribu qui rappela les légions en Illyrie fut celle des Dalmates.

Cette tribu, composée sans doute, comme plus tard en

[1] Liv., XLV, 43.

Germanie les Francs, des débris de populations vaincues ou décimées par des guerres intestines, était arrivée par la révolte à une vie indépendante. De la haute vallée du *Tilurius* (Cettina) et de *Delminium* (Gardun-Voynitch près de Trigl), d'où elle tire son nom, elle s'était, à la faveur des désastres des Illyriens de Gentios, avancée peu à peu jusqu'à la mer. Sortie par le défilé de Clissa des forêts de ses impénétrables montagnes, elle plaçait les populations du littoral dans cette condition pénible où les possessions vénitiennes restèrent si longtemps vis-à-vis des Turcs, exposées à d'incessantes attaques, à de continuels dommages. Leurs voisins avaient dû se soumettre à un tribut en moutons et en blé [1] qui ne les mettait cependant pas à l'abri d'autres incursions et d'autres violences. Les colonies isséennes d'*Epetium* (Stobrez) et de *Tragurium* (Trau) avaient surtout à s'en plaindre. Les ambassadeurs que les Isséens chargèrent de demander justice ayant été mis à mort, ceux-ci et les Daorses s'adressèrent aux Romains [2].

Ces incursions barbares, dont l'Italie elle-même avait souvent à souffrir, n'étaient pas de nature à émouvoir beaucoup les Romains de cette époque ; d'autres motifs que le soin de la défense de clients et d'alliés les décidèrent à prêter l'oreille à cet appel. « Il y avait douze ans que l'on avait terminé le guerre de Persée et les affaires de Macédoine. Ils voulaient donc, en faisant la guerre aux Dalmates, renouveler en quelque sorte l'ardeur et l'énergie de leurs propres troupes en même temps qu'effrayer

[1] Pol., XXXII, 18-19.

[2] Zonaras, IX, 25.

les Illyriens et les forcer à obéir, par la suite, à leurs ordres[1]. » C. Fannius fut donc envoyé près d'eux en mission. Non-seulement il n'obtint aucun des honneurs ni des prévenances que l'on accordait d'ordinaire aux ambassadeurs; mais après avoir reçu des Dalmates cette dure réponse « qu'ils n'avaient rien de commun avec les Romains », il se vit enlever ses chevaux et ne put éviter que par une fuite secrète des traitements plus durs encore.

Revenu à Rome, le légat fit le récit de sa mésaventure au Sénat, qui, indigné, déclara la guerre aux Dalmates, pour venger l'insulte faite à son ambassadeur. Le cas était prévu et l'expédition justifiée. Mais une guerre contre ce peuple grossier et barbare ne semblait plus rien à Rome, habituée à combattre et terrasser d'autres ennemis. On la traita même avec trop de dédain, car au début C. Marcius Figulus fut battu (156), forcé dans son camp et contraint de reculer jusqu'au *Naron* (Narenta), dans la direction d'où était sans doute partie l'expédition. Mais Figulus ne voulut pas rester sous le coup d'un échec; l'hiver approchait, et le moment où un nouveau consul viendrait prendre le commandement de l'armée. Il pouvait espérer aussi que, selon leur usage, les barbares, une fois l'ennemi repoussé, se seraient dispersés. Il reprit donc rapidement l'offensive. Contre son attente, il les trouva rassemblés hors de leurs villes, prêts à défendre leur capitale, autour de laquelle il les resserra bientôt. C'est

[1] Pol.; *loc. cit.*

ainsi que les Illyriens de Gentios avaient autrefois réuni toutes leurs forces autour de *Scodra*. La prise de *Delminium* devait donc, comme celle de *Scodra*, terminer d'un seul coup la guerre. La ville succomba; mais quel fut le vainqueur ? Appien et Florus[1] désignent formellement Figulus; Strabon, Frontin, Aurélius Victor, Zonaras et les Fastes triomphaux, Nasica. Ces différentes assertions sont loin d'être inconciliables. Le récit d'Appien[2], les détails qu'il donne sur les opérations du siége de *Delminium* par Figulus, sont des plus précis. « Ne pouvant rien par un coup de surprise contre une place aussi forte que sa position élevée mettait en outre à l'abri des machines, il enlève, en passant, les autres, vides de défenseurs à cause de la concentration dans *Delminium*. Puis il fait jeter par des catapultes dans *Delminium* des bâtons de deux coudées avec de la poix, du soufre et des étoupes. La force du jet leur faisait prendre feu quand ils tombaient. Une grande partie de la ville fut brûlée, et ce fut la fin de la guerre de Figulus contre les Dalmates.» Les Dalmates étaient comme décapités[3]. Nasica, succédant à Figulus arrivé à la fin de son commandement, n'eut plus qu'à en retirer le profit et la gloire. Ce n'était pas la première fois qu'un général se voyait ravir ainsi par un autre le fruit de ses succès. Sylla et Pompée, entre autres, devaient ainsi avoir plus tard le bonheur qui échéait à Nasica. En présence de l'incendie de leur capitale, les

[1] Strab., VII, 5, 5; Front., III, 6; Aur. Vict., 44; Zon., IX, 25.
[2] App.; *Ill.*, 11.
[3] Quasi detruncaverat. (Florus, IV, 12.)

Dalmates se retirèrent dans les villes encore libres, mais leur dispersion et leur petit nombre ne leur permirent pas d'opposer une résistance victorieuse. Toutes tombèrent entre les mains de Nasica, qui revint ensuite sur *Delminium* vide de défenseurs [1], et les soldats, dans leur enthousiasme pour un si facile succès là où ils craignaient de trouver une résistance semblable à celle qu'avait éprouvée Figulus, saluèrent leur général du titre d'imperator. Le Sénat, à leur suite, lui décerna le triomphe, mais Nasica refusa modestement un honneur qui revenait mieux à Figulus (155). La ville fut rasée, son territoire transformé en pâtis[2]; les prisonniers furent vendus et la sécurité assurée pour quelque temps aux voisins des terribles Dalmates.

Ce résultat suffit à Rome, peu soucieuse d'établir sa domination dans ces pauvres montagnes. L'expédition que fit vingt ans plus tard Fulvius Flaccus contre les Ardiéens et les Paraliens, qui tenaient les deux rives de la Narenta, n'eut pas d'autre motif ni d'autres conséquences. Ce sont toujours les plaintes de l'Illyrie romaine qui forcent le Sénat à jeter les yeux sur le rivage oriental de l'Adriatique. Comme toujours, on envoie d'abord une mission pour blâmer et contenir ces peuples; ceux-ci n'en continuent pas moins leurs excès, et une armée marche contre eux. Ces populations, plus voisines de la mer, n'avaient pas la fougueuse ardeur des Dalmates. Elles se laissent effrayer par l'approche des légionnaires au nom-

[1] Vacuatam auxiliis. (Frontin; *Str.*, III, 6.)

[2] Str., VII, 5, 5.

bre de 10,000 fantassins et 600 cavaliers, promettent réparation, n'exécutent pas leurs promesses, et y sont contraintes par la force. « Cette guerre ne fut qu'une promenade, car je ne lui trouve pas de conclusion précise », dit Appien [1]. Il suffisait à Rome d'avoir éloigné de la mer ces audacieux pirates, et de les avoir fait renoncer à leurs brigandages. Repoussés dans l'intérieur, réduits à cultiver la terre, ils se lassèrent bientôt de cette lutte contre un sol ingrat et stérile, sous un aussi rude climat, et dépérirent complétement ou peu s'en faut [2].

Rome, ailleurs si avide de conquêtes, semblait n'avoir dans ces contrées d'autre souci que d'assurer la sécurité du présent. Ces guerres « sans conclusion précise » étaient donc inévitablement bientôt suivies d'autres guerres. Le premier moment de terreur passé, dès que la génération qui avait vu la dernière guerre avait disparu, les vaincus, poussés par la nécessité de vivre, le voisinage de peuples turbulents, etc., à des invasions nouvelles, reprenaient courage, et les brigandages recommençaient. Les succès sur les Istriens, la destruction de la ville fondée par les Gaulois, la fondation d'*Aquilée*, n'avaient terminé que pour un temps les difficultés au nord de l'Adriatique. Là où finissait la zone littorale et commençait le Karst, là aussi s'arrêtait la protection de Rome. De ces côtés, comme plus au sud, les mouvements de population, les guerres intestines, les mélanges de tribus, la formation de peuplades nouvelles, amenaient des ébranlements dont les territoi-

[1] App., *Ill.*, 10.
[2] Str., VII, 5, 6.

res placés sous la suzeraineté de Rome ressentaient le contre-coup.

Établis au nord de l'Adriatique, entre l'Istrie et la Pannonie, près du *mont Albios* (Carso liburnien), «qui termine les Alpes[1]», les Iapydes avaient les mœurs des Thraces et les armes des Gaulois. Le *Timave* formait leur frontière[2], et de là jusqu'au *Tedanius*[3] (Zermagna) ils occupaient, sans toutefois s'avancer jusqu'à la mer, comme le dit Strabon, les deux revers des Alpes. L'âpreté de leur sol, qui les condamnait à ne vivre que d'épeautre et de millet, contribuait à entretenir et développer chez eux le goût des aventures et du pillage. Pandusias Tiberius et P. Sempronius Tuditanus furent envoyés contre eux[4]. Comme Figulus, ils furent malheureux d'abord; mais Sempronius, secouru par C. Junius Brutus, le vainqueur de la Lusitanie, répara bientôt sa défaite par une éclatante victoire. Les Iapydes en deçà des Alpes firent une apparente soumission, et il obtint les honneurs du triomphe[5] (130).

Dix ans plus tard, une nouvelle guerre fut nécessaire. Cette fois, les deux consuls L. Cotta et Metellus pénétrèrent jusqu'à l'extrémité du pays des Iapydes. Les Ségestans, après la prise de leur ville (*Siscia*, Sissek), semblèrent, eux aussi, domptés, mais se révoltèrent bientôt[6].

[1] Str., VII, 5, 4.

[2] Sall.; *Fr.*

[3] Pl.; *Hist. nat.*, III, 25.

[4] App.; *Ill.*, 10.

[5] Pline; III, 23. C. Sempronius C.f. C. n. Tuditan(us) a. DCXXIV cos. de Iapudibus k. oct. (*Act. tr. cap.*, *C. I. L*, I, pag. 459.)

[6] App.; *Ill.*, 10.

Metellus, sentant combien ses succès sur eux étaient peu décisifs, et voulant obtenir un triomphe, au lieu de revenir par la Macédoine ou la Cisalpine, d'où étaient dirigées et sur lesquelles s'appuyaient toutes ces expéditions, traversa le pays par le centre et pénétra chez les Dalmates. «Ceux-ci le reçurent comme un ami ; il prit ses quartiers d'hiver à *Salone*, revint à Rome et eut un triomphe[1]» (118). Le «Dalmatique» voulut perpétuer la mémoire de son heureuse campagne, et le butin fait sur la Dalmatie et les Ségestans servit à l'édification d'un temple à Castor. Les victoires d'Æmilius Scaurus sur les Carnes[2], le succès du préteur M. Cosconius sur les Scordisques[3], nous montrent ces peuplades toujours battues, jamais domptées, et conservant toujours leur indépendance, qu'elles ne perdront que sous Octave.

L'extension de la domination romaine mettait la République en contact avec des peuples nouveaux contre lesquels il lui fallait incessamment défendre ses frontières et son territoire. Les Scordisques, restes de l'invasion de Bellovèse, établis sur les bords de la *Save*[4], s'étaient rendus maîtres de la plus grande partie de la Thrace et d'une grande partie de l'Illyrie. Les Autariates, les Dassarètes,

[1] App.; *Ill.*, 11; Liv., ep. LXII; Eutr., IV, 23; *Act. tr. cap.*, *C. I. L.* I, pag. 460 ; L. Cœcilius L. f. Q. n. Metellus ann. DCXXXVI Delmatic. procos. de Delmateis, III n (v).

[2] M. Æmilius M. f. L. n. Scaurus cos. (an.) DCXXXIX de Galleis Karneis V... (de) C. (*C. I. L.*, I, pag. 460). Cf. Zippel; *Op. cit.*, pag. 139.

[3] Liv., ep. LVI.

[4] Justin, XXXII, 3.

les Hybrianes et d'autres peuples encore avaient été domptés par eux et leur territoire pillé « jusqu'à ce qu'ils aient rendu le pays désert et couvert de forêts sans route pendant plusieurs jours [1] ». Un tel pays convenait bien à un peuple[2] que les historiens nous disent barbare et sans lois, cruel et féroce, sacrifiant ses prisonniers à Bellone et à Mars, et buvant avidement le sang humain dans des crânes [3]. Ils s'étaient déjà plusieurs fois trouvés en face des légions. En 159, ils s'étaient unis aux Dalmates [4] et avaient été battus avec eux. En 195, Cosconius les avait vaincus en Thrace, et leur ville de *Siscia* (Sissek) était tombée en 119 sous les coups des consuls Cotta et Metellus. La Macédoine, sans cesse en butte à leurs attaques et à celles de leurs redoutables voisins, les Dardanes et les Mædes (à l'est du *Strymon*) «barbares entre les barbares[5]», et « qui ont mérité d'être appelés brigands par les brigands eux-mêmes[6]», était pour le Sénat l'objet d'une préoccupation constante, et pour les consuls et les légions un théâtre de luttes continuelles.

En 117, poussés par les Cimbres, les Scordisques s'ébranlèrent en masse. Ils se dirigèrent d'abord vers la Thrace, descendirent sur *Salonique*, et rencontrèrent dans la plaine du littoral, près de l'*Axios* (Vardar), non

[1] Str., VII, 5, 12.

[2] Silvarum et montium situs cum ingenio consentiebant. (Florus, III, 4.)

[3] Amm. Marc., XXVII, 4.

[4] Jul., Obs. 16.

[5] Florus, IV, 12.

[6] Str., VII, 5, 12.

loin de *Lété*[1], que devait menacer encore plus tard une invasion des Mædes (78), le consul Sextus Pompée à la tête d'une armée. Le consul fut tué, l'armée refoulée dans son camp. Le questeur M. Annius parvint à le sauver, tuant un grand nombre de barbares et prenant une grande quantité d'armes et de chevaux; mais il dut rappeler à sa défense toutes les garnisons voisines et abandonner le pays aux envahisseurs. Pendant que les uns restaient en Macédoine, les autres pénétrèrent en Thessalie et descendirent jusqu'à *Delphes*[2], où ils mirent le temple au pillage; d'autres s'avancèrent à travers la Dalmatie jusqu'à l'Adriatique[3], et, arrêtés par la mer, lancèrent leurs traits dans les flots, comme leurs ancêtres les avaient autrefois dardés vers le ciel. M. Annius repoussa une seconde attaque contre le camp, malgré l'assistance prêtée aux assaillants par les Mædes et leur roi Tipatès, osant même reprendre l'offensive, aller leur offrir et gagner une nouvelle bataille; mais, quelques pertes qu'aient éprouvées les barbares en hommes et en chevaux, la sécurité ne fut pas assurée pour longtemps. Trois ans après, un nouveau consul subissait en Thrace un nouveau désastre. Le consul Caton échappait presque seul à la destruction de son armée[4].

[1] Εἰς τοὺς κατ'ἄργος τόπους. Duchesne ; *Revue arch.*, 1775, Insc. et Comment. A *Argos* en Macédoine, suivant M. Zippel. Le fr. de Salluste (*Hist.*, 81, 82) qui parle de l'invasion des Mædes vient à l'appui de l'opinion de M. Duchesne sur le lieu de la bataille : « Apud Lete oppidum » — « repulsus a Lete oppido ».

[2] App.; *Ill.*, 5.

[3] Florus, III, 4.

[4] *Ibid.*

La route de la Macédoine était de nouveau ouverte. Enivrés par ce succès, les barbares se dispersèrent, pillant en tous lieux, mais ils furent chassés par le préteur M. Didius[1], qui vengea l'échec de Caton comme Annius avait vengé celui de Pompée, et reçut même les honneurs du triomphe. Rome, après l'épouvante causée par deux désastres aussi rapprochés, effrayée en même temps par l'invasion des Cimbres, multiplia les témoignages de sa reconnaissance à ses généraux victorieux. L'année même où Caton était vaincu par les Cimbres à *Noreia* (Neumark en Styrie), son collègue Metellus Caprarius[2] triomphait pour ses victoires en Thrace (113). En 112, Drusus, continuant la poursuite, les rejetait jusqu'au *Danube*, qu'il les empêchait de franchir. En 110 enfin, les barbares ayant, dans un dernier effort, pénétré de nouveau jusqu'à l'*Hebros* (Maritza), M. Minucius Rufus[3], lançant contre eux sa cavalerie sur le fleuve gelé, acheva de les détruire, au prix, il est vrai, d'un grand nombre d'hommes et de chevaux emportés par un dégel subit, et obtint un magnifique triomphe[4]. Rome déploya une sauvage et impitoyable rigueur. On retourna contre eux leurs habitudes cruelles et sanguinaires, les tuant par le fer et le feu, et, par un raffinement inouï, leur coupant les mains en les laissant survivre à cet affreux supplice[5]. Ce qui échappa

[1] Ingenti destinatione pressit. (Amm. Marc., *loc. cit.*)

[2] Eutr., IV, 25.

[3] Eutr., IV, 26; Florus, *loc. cit.*

[4] Vell. Pat., II, 8, 3.

[5] Florus, III, 4.

à cette destruction systématique se joignit aux peuplades restées indépendantes et prolongea longtemps encore la lutte contre les Romains [1].

Toute la presqu'île des Balkans était au reste en ébullition. Les attaques se succédaient, des barbares contre la Macédoine et des Romains contre les barbares : en 104 [2], en 97 [3], en 92 [4]. C'est une véritable ligue des tribus fixées entre les limites de la protection romaine et le Danube, que les légions ont à combattre. Ainsi, lors des invasions germaniques et normandes, on verra les bandes se grossir de tous ceux qui, trop faibles pour résister, aimeront mieux se joindre à elles qu'essayer une défense inégale. Il ne faut donc pas s'étonner de voir des Dalmates au nombre des alliés de Mithridate, luttant contre Sylla [5], avec les Dardanes, les Scordisques, les Mædes, les Densélètes [6], les Enètes et les Sintes [7]. Les colonies isséennes et l'Illyrie romaine étant fermées à leurs attaques, une partie des Dalmates dut, comme autrefois les Autariates s'étaient unis aux Gaulois, se mêler aux Scordisques, s'associer à leurs courses et à leurs combats, parcourir avec eux la Macé-

[1] Amm. Marc., XXVII, 4, 10; Strab., VII, 5, 6, 11 et 12; Eutr., VI, 2.

[2] J. Obseq. c. 43. C'est à cette date que M. Zippel place l'expédition de T. Didius. (Cic.; *In Pis.*, 25, 61; *Pro Plancio.*)

[3] J. Obseq., c. 48; Eusèbe; *Chr.*

[4] Liv., ep. LXX; J. Obseq.

[5] Eutr., V, 7.

[6] Liciniani quæ supersunt, l. XXV. Les Densélètes ou Denthélètes habitaient les hautes vallées de l'*Œscos* (Isker) et de l'*Hebros* (Maritza).

[7] Au sud des Mædes, cours moyen du *Strymon*. App.; *G. Mithr.*, 55.

doine et la Grèce, piller *Delphes* et partager leur défaite par L. Scipion [1] (85). De ces peuples, les uns, Mædes et Dardanes, qui avaient corrompu Scipion avec l'or sacré et obtenu de lui la paix, furent vaincus par Hortensius et par Sylla (85), dont cette victoire enrichit l'armée. Les autres firent soumission[2], les Densélètes sans doute, que Cicéron[3] représentera plus tard, malgré leur défection passagère, comme de fidèles amis de Rome, même dans ses malheurs. Leurs alliés de la veille ne tardèrent pas à reprendre la lutte. Les Dardanes et les Mædes[4] se jetèrent de nouveau dans la Macédoine, où ils assiégèrent *Lété* (78), les Dalmates sur l'Illyrie. Pendant qu'Appius Claudius allait mourir en Macédoine après avoir imposé aux Dardanes et à quelques autres tribus du *Rhodope* un tribut que Curion fit payer comme il put[5]; tandis que Curion était forcé de lutter trois ans (75-73) d'une guerre rude et dangereuse, odieuse aux légions[6], et de courir jusqu'au Danube, où il arriva le premier des généraux romains[7] avant d'obtenir le triomphe[8], C. Cosconius était envoyé comme proconsul en Illyrie (78). « Il soumit une grande partie de la Dalmatie, prit *Salone*, et, la guerre

[1] App.; *Ill.*, 5. M. Zippel pense que Scipion était préteur ou propréteur.
[2] Licin.; XXXV; Eutr., V, 7; Plut.; *Sylla*, 23.
[3] Cic., *In Pis.*, 34, 84; 40, 96.
[4] Sall.; *Fr. hist.*, I, 81, 82.
[5] Amm. Marc., XXVII, 4, 10; Str., VII, 5, 6, 11 et 12; Eutr., VI, 2; Sall.; *Fr. hist.*, II.
[6] Frontin; *Strat.*, IV, 1, 43.
[7] Rufus, VII.
[8] Eutr., VI, 2; Liv., ep. XCII.

terminée, revint à Rome après deux années[1] ». Il avait fallu plus d'une légion au proconsul[2] pour cette guerre, dont l'intérêt fut diminué par les événements de Thrace; mais lorsque la guerre de Lucullus contre les Besses[3] eut achevé la soumission de la Thrace et des Balkans, l'Illyrie occidentale appela de nouveau l'attention des Romains[4].

§ 3. — Soumission de l'Illyrie septentrionale.

La situation de la Dalmatie en face de l'Italie, entre la Gaule cisalpine et la Macédoine, imposait aux Romains, indépendamment de ce qu'exigeait la sécurité de la partie de l'Illyrie déjà soumise, la nécessité d'une prompte conquête. Il fallait fermer de ce côté le chemin à toute invasion nouvelle. La paix de l'Italie ne pouvait être assurée que par l'extension de la frontière jusqu'au Danube et la réduction de toutes les tribus fixées en deçà du fleuve. Bien que les armées romaines en eussent déjà parcouru victorieusement quelques cantons, l'*Illyricum* n'avait pas encore été désigné par le Sénat, sous le nom de *Provincia*,

[1] Eutr., VI, 4.

[2] Cic.; *Pro Cluentio*, 35, 97.

[3] Amm. Marc., XXVII, 4, 11; Eutr., VI, 10; Ruf., IX. Région de l'*Hemos* (Balkans) et principalement vallée du *Nestos* (Mesta ou Karasou).

[4] Il est question, dans Frontin (II, 5, 28), d'un proconsul P. Licinius en guerre contre les Iapydes. Aucun autre historien ne parle du fait, auquel on a voulu voir une allusion dans un fragment de Salluste (*Hist.*, III, 74). Le personnage n'étant pas autrement connu et le fait ne pouvant se rapporter à aucun des Licinius, il est impossible de fixer une date à cet événement. (Cf. Zippel, *Op. cit.*, pag. 79.)

pour une conquête et une occupation définitives avant l'année 78 et le proconsulat de Cosconius. Les expéditions dirigées dans cette contrée avaient été confiées, suivant les circonstances, aux gouverneurs de la Macédoine ou de la Cisalpine. La partie de l'Illyrie qui depuis la défaite de Gentios était sous la dépendance de Rome, assez rapprochée de la Macédoine pour être en partie plus tard confondue avec elle, était par cela même placée plus spécialement sous la protection du gouverneur de cette province, tandis qu'au contraire celui de la Cisalpine devait veiller sur les territoires voisins d'*Aquilée* et de *Tergeste* (Trieste). Tous deux pouvaient être au besoin, et avaient été en effet appelés à unir leurs efforts contre les peuples de cette région; mais nous ne trouvons, avant Cosconius, aucune indication formelle d'une province d'*Illyricum*, et l'issue des guerres, qui se terminaient le plus souvent, non par une prise de possession de territoire, mais par des traités et l'imposition d'un tribut, nous montre Rome plus préoccupée de la protection des provinces acquises que d'une annexion nouvelle.

Ce qui n'avait été, au temps de Cosconius, qu'une indication, se manifesta bientôt comme une décision formelle.

La loi Vatinia attribua, au mépris des lois antérieures, à César le commandement pour cinq années de la Gaule cisalpine et de l'Illyrie, auxquelles le Sénat ajouta la Gaule chevelue, «craignant, dit Suétone, que, s'il la lui refusait, le peuple ne la lui donnât encore [1]». Quatre légions

[1] Suét.; *César*, 22; —Plut.; *Cés.*, 14; *Pompée*, 48; *Cat. U.*, 33; *Crassus*,

étaient en même temps placées sous ses ordres[1]. Il est évident, dit Appien[2], qu'il eut le commandement de l'Illyrie en même temps que celui de la Gaule. Toutefois il ne commanda pas à toute l'Illyrie, mais à toute l'Illyrie alors soumise aux Romains. » Cette remarque d'Appien vise une autre époque. L'organisation provinciale n'était pas encore réglée comme elle le sera plus tard sous Auguste. César eut l'Illyrie au même titre que la Gaule transalpine, c'est-à-dire non seulement comme gouverneur, mais comme défenseur naturel, en cette qualité, de ces provinces, ce qui pouvait au besoin lui permettre les guerres offensives nécessaires pour la sécurité des possessions romaines. La réunion, dans le vote populaire, de la Gaule cisalpine et de l'Illyrie annonce d'une manière formelle la séparation antérieure des deux provinces. A quoi bon en effet une mention spéciale de l'Illyrie si elle avait été régulièrement et de plein droit comprise dans la désignation de Gaule cisalpine ?

Mais quel besoin César avait-il de l'Illyrie ? Une légion de plus était placée sous ses ordres ; était-ce cependant le seul motif qui la lui ait fait désirer ? La conquête de la Gaule était dans ses projets ; Pompée, son allié d'alors, allait, pendant son absence, rester maître de Rome : ne fallait-il pas prévoir tous les événements qui auraient pu faire de lui un personnage trop populaire,

14 ; —App. ; *G. civ.*, II, 13 ; *Ill.*, 15 ; Dion, XXXVIII, 8, 5 ; Vell. Pat., II, 44, 5 ; Eutr., VI, 17 ; Orose, VI, 7.

[1] Eutrope dit 10, Orose 7 ; l'erreur est évidente.

[2] App. ; *Ill.*, 15. Cf. Zippel, *Op. cit.*, pag. 180 et suiv.

un rival trop puissant ? Qu'un danger fût venu fondre sur l'Italie par les Alpes du nord ou de l'est; qu'une autre invasion comme celle des Cimbres eût menacé sa tranquillité, celui qui en aurait préservé Rome aurait assurément retiré de ce service beaucoup plus de prestige que n'en pouvaient donner à César ses campagnes lointaines. Or l'Illyrie était toujours en agitation. Les Boïens, partis de la Bohême actuelle, avaient franchi le Danube et pénétré dans le Norique, entre l'Inn (*Ænus*) et le Kahlenberg (*M. Cetius*), le Danube et les Alpes Carniques (*Alp. Carnicæ*) et Juliennes (*Ocra*); les Gètes ou Daces s'agitaient à l'est. Là, les peuples se succédaient, toujours dangereux, malgré les victoires réitérées des Romains. Après les Bastarnes[1] et les Scythes vaincus par Antonius (61), parurent immédiatement les Gètes sous Burvistas[2], qui pillèrent la Thrace jusqu'aux confins de la Macédoine et de l'Illyrie, où ils se rencontrèrent avec les Boïens de Critasiros[3]. L'Italie pouvait être menacée; César ne voulait pas laisser à d'autres qu'à lui le soin et le bénéfice de la défense.

Les peuples de l'Illyrie ne supportaient d'ailleurs qu'impatiemment la domination de Rome. Celle-ci s'étendait maintenant sur toute la côte de l'Adriatique, des frontières de la Macédoine à celles de la Cisalpine, c'est-à-dire, l'Illyrie grecque[4] ayant été réunie à la pre-

[1] Justin, XXXII, 3.

[2] Jornandès; *H. Goths*, 11, Βυρεβίστας (Strab , VII, 3, 5); *Burobostes*. (Trog. P., 32.)

[3] Strab., VII, 5, 2.

[4] Cic.; *De prov. cons.*, 3, 5; *In Pis* ; 34, 35; Dion, XLI, 49.

mière de ces deux provinces, de l'embouchure du *Drilo* (Drin) au *Formio*[1] (Formione ou Risano), près de Trieste. Au nord du Drin, les deux divisions formées des pays proclamés libres après la défaire de Gentios constituaient l'Illyrie romaine. La soumission des Vardæi en 135 l'avait étendue au-delà de la Narenta, et *Narona* (Viddo) semble avoir été sa capitale. Après l'expédition de Cosconius (78-76), le pays des Dalmates, parcouru plutôt que conquis, comme nous l'avons vu, par Metellus (118), y avait été réuni et organisé en un nouveau *Conventus* dont le chef-lieu, *Salone*, reçut alors cette colonie de citoyens romains que nous y trouvons au temps de César. Au nord, les Liburnes, les Iapydes[2] et les Taurisques[3] étaient tributaires, et les Romains avaient le droit de lever chez eux des contingents[4]. Au centre de l'Adriatique, *Issa*, la ville la plus noble de cette région[5], n'avait pas cessé d'être l'alliée de Rome. Un légat résidait dans l'île, et l'un de ces représentants de Rome, choisi comme patron par les Isséens, allait à ses frais embellir la ville d'un portique[6]. *Iader* (Zara), une des plus anciennes villes de la Liburnie, ne cessait de montrer les meil-

[1] Pline; *Hist. nat.*, III, 19.

[2] Dion, XLIX, 34, 2.

[3] Dion, *loc. cit*; App.; *Ill.*, 16.

[4] Civitatibus milites imperat certumque in locum convenire jubet. (César; *Guerre des Gaules*, V, 2.)

[5] Nobilissimum earum regionum oppidum. (Hirt.; *G. d'Alex.* 47.)

[6] Q. Numerius q. f. Vell. Rufus leg. patron. porticus reficiund (os) de sua pecun(ia) coer(avit) idem q(ue) prob(avit). *C. I. L.*, III, 1, 3078. (Rufus fut consul en 697, 54 av. J. C.)

leurs sentiments pour Rome[1]. Mais l'esprit de révolte et de turbulence n'avait pas disparu, surtout chez les Dalmates. Pendant le séjour de César en Gaule cependant, la province fut tranquille. César la visita au commencement de l'hiver de 57 (a. u. c. 697)[2]. Quelques années plus tard, il revint, rappelé par les plaintes qu'il recevait sur les brigandages qu'exerçaient dans la basse vallée du *Drilo* (Drin) les Pirustes de la vallée supérieure du Drin blanc. Sa venue seule suffit à les faire rentrer dans l'ordre (54). Les Pirustes protestèrent de leurs intentions pacifiques et livrèrent pour la réparation de ces dommages, dont la nation, disaient-ils, n'était pas responsable[3], les sommes et les otages qu'on leur demanda. L'excuse était celle qu'avait jadis invoquée Teuta, mais elle s'était montrée moins traitable.

L'insurrection des Dalmates fut plus sérieuse. Leurs affaires, dit Appien, n'avaient jamais été plus prospères[4]. Autour d'eux s'étaient groupés d'autres peuples illyriens. Soixante villes s'étaient ainsi ajoutées aux vingt

[1] Quorum semper in rempublicam singulare constiterat officium (Hirt.; *loc. cit.*). L'ancienneté de cette ville est attestée en outre par Constantin Porphyrogénète, dont le passage est assez curieux pour être cité. La ville de Διαδώρων, dit-il, s'appelle dans le dialecte romain Ἰάμ ἔρα, ce qui veut dire ἀπάρτι εἶτον, évidemment parce que cette ville existait avant la fondation de Rome. C'est une grande ville que l'on appelle vulgairement Διάδωρα. Const. Porph.; *De adm. imp.*, ch 19, éd. Meursius. Leyde, Elzévir, 1617.)

[2] Eas quoque nationes adire et regiones cognoscere volebat. (César ; *G. des Gaules*, V, 1.)

[3] Nihil earum rerum publico factum consilio. (Cés.; *G. des Gaules.*, V, 1.)

[4] App.; *Ill.*, 12.

cités des Dalmates[1]. Sur le refus des Liburnes d'entrer dans l'alliance, les confédérés dalmates se jetèrent sur leur ville de *Promona* (Tepliu, sur la Ciccola, affluent de la Kerka), enlevée sans doute quelque temps auparavant par les Liburnes, ou qui leur avait été donnée par les Romains en échange de quelques services, et s'en emparèrent. Au même moment, la colonie de *Tergeste* (Trieste) était pillée par les Iapydes[2]. César se trouvait alors en Cisalpine; les Liburnes se donnèrent à lui. Le proconsul envoya des ambassadeurs sommer les maîtres de *Promone* de la rendre aux Liburnes. « Ceux-ci ayant refusé, il envoya une forte division de troupes qui fut tout entière tuée par les Illyriens. César ne les vengea pas, son différend avec Pompée ne lui en laissant pas le loisir[3]. »

Lui eût-il été possible de laisser impuni le désastre d'une légion? Son indifférence s'explique mieux s'il ne s'agissait, comme dans la guerre contre les Pirustes, que de contingents locaux[4]. La défaite toutefois avait assez d'importance pour détruire son prestige dans cette région qu'il eût été satisfait, disait-il dans les dernières négociations qui précédèrent l'explosion de la guerre civile, de conserver provisoirement avec la Cisalpine et une seule légion[5], et il lui fallut pendant la guerre détourner de

[1] Viginti oppida sunt Dalmatiæ antiqua, quæ ipsa sibi adsciverunt amplius sexaginta. (Cic.; *Ad. div.*, V, 10.)

[2] Cés.; *G. des Gaules*, VIII, 24; App.; *Ill.*, 18.

[3] App.; *Ill.*, 12.

[4] Cf. Mommsen; *Hist. rom.*, trad. Alex., VII, pag. 114.

[5] Plut.; *Pompée*, 63; *César*, 25; Suét.; *J.-Cés.*, 29.

ce côté une partie de ses forces. Non que les Dalmates et les autres Illyriens aient embrassé avec conviction le parti de Pompée, car on voit celui-ci, se défiant des Parthins, laisser, quand il passe en Macédoine, Caton à *Dyrrachium* (Durazzo), pour les observer, et ce dernier réprimer un mouvement de ce peuple[1]; mais César, qui comme proconsul avait pendant dix années gouverné leur province, représentait pour eux, mieux que ses adversaires, l'ennemi de la domination duquel ils voulaient s'affranchir. « Ils craignaient que, par suite de leur conduite récente, sa victoire ne fût leur perte[2]. » Cette contrée se trouvait donc destinée, et par ces motifs et par sa situation géographique, à être un des théâtres de la guerre civile. Déjà, au temps de Sylla (83), Carbon et Cinna avaient fait passer en Liburnie une petite armée qu'ils comptaient diriger contre lui; mais, des soldats qu'ils avaient envoyés, les uns avaient péri dans une tempête, les autres s'étaient révoltés; le reste, parvenu en Dalmatie, en avait été rappelé par Carbon après la mort de son collègue[3]. Dans cette nouvelle phase, Pompée ayant cherché son principal appui dans le monde grec et choisi l'Illyrie grecque comme champ de bataille, la possession de l'Adriatique devenait une des premières nécessités de la lutte. Deux des lieutenants de Pompée, M. Octavius et L. Scribonius Libo[4], la par-

[1] Dion, XLII, 10.
[2] App.; *Ill.*, 12.
[3] App.; *G. civ.*, I, 77-78.
[4] Dion, XLI, 40. Florus dit par erreur, confondant les deux noms en un seul, Octavius Libo (IV, 2, 30-33). César les nomme plus tard tous

couraient avec une flotte. César, alors en Espagne, avait confié la défense de l'Italie septentrionale et du littoral nord de l'Adriatique à C. Antoine et à Dolabella. Dolabella avait établi son camp au nord du golfe de Quarnero, et Antoine, pour le protéger, avait jeté l'ancre dans un port du voisinage [1]. Dolabella fut attaqué le premier et chassé de l'Illyrie [2]. Antoine fut plus malheureux encore en voulant lui porter secours, car resserré dans l'île de *Curicta* (Veglia), dont les habitants lui étaient hostiles; trahi peut-être par Tib. Pulcio [3], il fut forcé par la faim de se rendre [4] avec tous ses navires et toutes ses troupes, dont les soldats vinrent grossir le nombre des légions de Pompée [5]. Deux navires seulement s'échappèrent : l'un put aborder

les deux comme chefs de la flotte sous le commandement supérieur de Bibulus. (*G. civ.*, III, 5.)

[1] Appien (*G. civ.*, II, 41) et avec lui Suétone (*J.-Cés.*, 36), Lucain et Orose (VI, 15), placent au contraire C. Antoine à la tête de l'armée de terre et Dolabella de la flotte. Mais Appien s'accorde avec Dion, Florus et César lui-même pour la défaite d'Antoine par Octavius (II, 47). M. Mommsen adopte la version d'Appien (*Hist. rom.*, trad. Alex., tom. VII, pag. 281). G. Antonius, dit-il, se trouvait avec deux légions dans l'île de *Curicta*, et P. Dolabella, avec sa flotte, croisait dans l'étroit bras de mer qui sépare *Curicta* de la terre ferme. Comment admettre, étant donnée la supériorité inconstestée de Pompée sur mer, que le commandant des troupes de terre ait été, pour défendre l'entrée de l'Italie, s'établir à *Curicta* (Veglia)?

[2] Dion dit « Dalmatie », mais seulement parce que le lieu de la rencontre était situé de son temps dans la dépendance de cette province. Dalmatie est ici synonyme d'*Illyricum* (XLI, 49).

[3] Cés.; *G. civ.*, III, 67.

[4] Liv., ep. CX.

[5] His Antonianos milites admiscuerat. (Cés.; *G. civ.*, III, 4.)

à la côte et ceux qui le montaient s'enfuirent par le continent ; l'autre, monté par mille (?) Opitergins que commandait Vulteius, opposa tout un jour à l'ennemi une résistance héroïque, après l'insuccès de laquelle tout l'équipage, plutôt que de se rendre, se donna mutuellement la mort[1].

La guerre ne fut pas toujours aussi heureuse pour les Pompéiens, même sur mer, et la victoire de *Curicta* (Veglia) ne fut qu'une mince compensation à l'échec, bien autrement grave, que subit le reste de la flotte en arrivant trop tard pour empêcher le débarquement de César en Épire. En vain Bibulus échelonna alors tous ses vaisseaux sur la côte, de *Salone* à *Oricum* (Palæocastro)[2]. En vain Octavius avec la flotte liburnienne détacha *Issa* du parti de César et s'unit aux Dalmates et aux autres Illyriens soulevés[3]; il ne put entraîner *Salone* et fut contraint d'en faire le siége.

Adossée à une colline voisine du *Iader* (Iadro), sur la rive droite de cette petite rivière; fortifiée surtout vers le nord, du côté où l'on pouvait la dominer, la ville était enfermée dans une enceinte dont les matériaux avaient été fournis par les carrières du voisinage et dont les blocs énormes rappellent ceux de constructions plus anciennes. Elle avait environ 2,780 mètres de tour et deux portes, l'une

[1] Tout cet épisode manque dans les *Commentaires*. Selon les critiques, il était raconté à la fin du deuxième livre de la Guerre civile. (Note de M. Mommsen.) Il forme un des plus émouvants passages du quatrième livre de la *Pharsale* (v. 402-530).

[2] Cés.; *G. civ.*, III, 8.

[3] Concitatis Dalmatis reliquisque barbaris. (Cés. ; *G. civ.*, III, 8.

au levant, l'autre au couchant[1]. Les citoyens romains qui y étaient établis ajoutèrent encore des tours de bois aux défenses de la ville; ils appelèrent les esclaves aux armes; les femmes donnèrent leurs cheveux pour en faire des cordages[2]. En vain Octavius entoura la ville de cinq camps, pressa les opérations, multiplia les assauts ; bien que pressés par la faim, les Salonitains résistèrent encore et finirent par enlever dans une surprise tous les retranchements élevés à l'approche de leur ville, forçant aussi Octavius à se rembarquer après avoir éprouvé de grandes pertes.

Libon avait rejoint Bibulus[3] et fait de son côté une pointe malheureuse sur *Brindes*. Au sud de l'Illyrie, les navires rhodiens au service de Pompée ne purent, à cause du vent contraire, inquiéter les navires de César[4], ancrés dans le port de *Nymphée*, à 3 milles au-dessus de

[1] F. Lanza; *Scavi di Salona, Bull. dell' inst. di Corr. arch.*, 1849 ; Carrara; *Topografia di Salona*. Trieste, 1850.

[2] Cés., *loc. cit.* Dion, d'accord avec César sur tous les points importants, rapporte autrement que lui divers épisodes de ce siége. Tandis que César fait donner l'attaque par les Salonitains en plein midi, c'est la nuit, selon Dion, que les assiégés opérèrent leur sortie. Les femmes, les cheveux en désordre, couvertes de voiles noirs, des torches à la main, s'étant donné l'aspect le plus terrible, s'avancèrent au milieu de la nuit vers le camp des assiégeants. La vue de ces furies jeta l'épouvante parmi les grand'gardes, et elles, se précipitant dans le camp, mirent le feu partout à la fois. Les hommes, qui les suivirent, tuèrent à la faveur de ce tumulte les assiégeants effrayés ou même encore endormis, et enlevèrent ainsi le camp et la marine qu'occupait Octavius. (D. Cass., XLII, 11.)

[3] Cés.; *G. civ.*, III, 16.

[4] D. Cass., XLI, 48.

Lissos (Alessio). *Lissos* même, où commandait Otacilius Crassus, lui échappait, grâce à l'énergie de 200 vétérans et à l'appui de la colonie romaine[1] établie par César pendant son proconsulat et dont l'attitude résolue détermina Crassus à la fuite. Antoine s'y porta alors avec quatre légions et 800 cavaliers, envoyant la flotte chercher en Italie le reste des troupes, et ne gardant à *Lissos* que trente embarcations gauloises[2] que Sextus Pompée y incendia quelque temps après, sans pouvoir prendre la ville. Malgré cette fidélité à toute épreuve, *Lissos* fut, comme tout le pays voisin des Parthins, naturellement très pauvre[3], et déjà pillé par Pompée, mis à réquisition par César, que la disette allait contraindre à porter ailleurs le théâtre de la guerre.

Mais César laissa en Illyrie le questeur Q. Cornificius, auquel il avait confié, avec le titre de propréteur, le gouvernement de la province (48). La tâche était difficile, vu l'état de misère où les insurrections, les dissensions intestines et la guerre avaient réduit cette contrée[4]. Ce-

[1] Conventus civium romanorum qui Lissum obtinebant, quod oppidum eis antea Cæsar attribuerat, muniendumque curaverat. (Cés; *G. civ.*, III, 29); defendentibus civibus romanis qui ejus erant conventus. (*Ibid.*, 40.)

[2] Pontones. (Cés.; *G. civ.*, III, 29 et 40.)

[3] Id erat per exiguum (frumentum) quum ipsius agri natura, quod sunt loca aspera et montuosa, ac plerumque utuntur frumento importato. (Cés.; *G. civ.*, III, 42.)

[4] Hirt.; *G. Al.*, 42 et suiv. L'idée de cette désolation est à plusieurs reprises exprimée dans ces chapitres d'Hirtius : « Minime copiosa ad exercitus alendos, et finitimo bello ac dissensionibus vastata et confecta ». — « In tanta provinciæ desperatione. » — « Neque provinciæ facultatibus sublevabatur, quæ partim erat exinanita, partim infidelis. »

pendant, par sa prudence et son habileté, par le soin extrême qu'il prit de ne hasarder aucune marche téméraire, bien que n'ayant que deux légions sous ses ordres, Cornificius parvint à la reconquérir et à la défendre. Il emporta d'assaut plusieurs châteaux forts et la place de *Promona* (Tepliu), si disputée pendant ces guerres [1]. Le butin fut abandonné aux soldats; il était maigre, mais le bien-venu au milieu de la désolation de la province, surtout parce qu'il était la récompense de leur valeur. Sur mer il put aussi, avec les navires des Iadertins et quelques bâtiments enlevés à Octavius, lutter contre la flotte que celui-ci amena dans l'Adriatique après la bataille de *Pharsale.* Mais bientôt de nouveaux dangers se présentèrent. Les débris de l'armée de Pompée se ralliaient dans le voisinage de l'Illyrie et menaçaient de se jeter sur elle. Gabinius s'avançait cependant à la tête de quinze cohortes de fantassins et de 3,000 chevaux dans le nord de la province. N'ayant pas osé s'aventurer par mer ni voulu remettre à d'autres le commandement, comme le lui prescrivait César, s'il se refusait à cette périlleuse tentative [2], il était parti par la voie de terre [3]. On était en hiver; le temps était affreux,

[1] App.; *Ill.*, 25.

[2] App.; *G. civ.*, 58-59.

[3] Appien et Hirtius diffèrent sur la date du départ de Gabinius pour l'Illyrie. Appien s'accorde avec les *Commentaires* pour la sortie d'Antoine de *Brindes* et les circonstances de son débarquement sur la côte opposée; mais, tandis qu'Appien et Plutarque (*Ant.*, 9) font partir immédiatement Gabinius, sur lequel les *Commentaires* sont muets, Hirtius ne lui fait donner l'ordre de se mettre en marche qu'après *Pharsale.* Il est vraisemblable que Gabinius, parti en même temps qu'Antoine, n'arriva en

son armée formée de conscrits levés récemment ; Gabinius ne soupçonnait pas toute la pauvreté de la province: les difficultés se multiplièrent sous ses pas. Le pays était vide de ressources ; la flotte ne pouvait approcher à cause de l'état de la mer ; l'ennemi, fortement retranché dans ses montagnes, ses villes et ses châteaux forts, repoussait toutes les attaques que, dans sa détresse, le lieutenant de César dirigeait contre lui. Gabinius essaya alors de gagner *Salone*, où il était sûr d'être bien accueilli par la colonie romaine ; mais les Dalmates, enhardis par leurs succès, vinrent lui tendre sur la route une dernière embuscade. Surpris près de *Synodion* (Otavitje), dans une forêt, au fond d'un ravin profond et allongé entre deux montagnes, il perdit plus de 2,000 soldats, 38 centurions, les tribuns et ses aigles[1], et se retira presque seul à *Salone*, où il mourut bientôt.

Cette victoire, l'argent et les armes qu'elle leur procura, accrurent l'audace et la confiance des Dalmates et donnèrent à Octavius l'espoir de s'emparer de la province. Il traita avec les barbares et les envoya mettre le siége devant les places occupées encore par les Césariens ; lui-même alla par mer en attaquer d'autres, notamment *Salone*, contre laquelle il avait gardé un vif ressentiment de

Illyrie qu'après *Pharsale*, et que la venue de la flotte d'Octavius et des débris de l'armée de Pompée contribua, avec les intempéries du climat, à l'issue malheureuse de sa marche dans un pays qu'il connaissait mal et croyait sans doute mieux dompté par Cornificius. — Appien ne parle pas de la première expédition de Vatinius pour le venger.

[1] App.; *Ill.*, 13.

son échec, et dont les habitants eurent beaucoup à souffrir[1].

Mais sur l'appel pressant de Cornificius, Vatinius, qui se trouvait à Brindes, sans même attendre la flotte qu'il avait mandée d'Achaïe, arma d'un éperon, pour les transformer en navires de guerre, tous les bateaux qu'il put réunir, fit embarquer sur des transports improvisés les vétérans qui se trouvaient en grand nombre dans la ville et passa en Illyrie. Se mettant hardiment à la recherche d'Octavius, il reprit quelques-unes des villes qui s'étaient données à lui, le força à se retirer de *Salone*[2] et à lever le siége d'*Épidaure* (Ragusa-Vecchia), qu'il assiégeait par terre et par mer, en recueillit la garnison[3], et, malgré l'infériorité de sa flotte, s'acharna à sa poursuite. Octavius, rendu confiant par les nouvelles qu'il recevait sur la composition de la flotte ennemie, prit position près de l'île de *Tauris*[4] (Torcola). Vatinius, qui l'ignorait et s'était avancé dans le canal qui sépare l'île du continent, vit tout à coup se diriger sur lui un navire dont les antennes étaient à mi-mât et garni de combattants. Malgré cette surprise, les marins se préparèrent à soutenir le choc. Payant d'audace, Vatinius les lance à l'abordage des navires ennemis; lui-même marche avec sa quinquérème sur la quadrirème d'Octavius, dont le rostre est brisé par la violence du choc. Dès que les na-

[1] D. Cass., XLII, 11.
[2] *Ibid.*, 11.
[3] Hirt.; *G. Al.*, 44.
[4] *Ibid.*, 45. — Giupana, sel. M. Tomaschek (*Op. cit.*).

vires se sont accostés, les soldats de Vatinius sautent à bord, et dans un combat à armes égales la supériorité manifeste de leur valeur leur donnait l'avantage. « Le navire d'Octavius fut coulé; beaucoup furent pris ou coulés également après avoir été ouverts par les rostres; les soldats d'Octavius furent ou égorgés ou précipités dans la mer. Octavius se jeta dans une barque; mais comme trop de passagers l'y suivirent, elle coula. Blessé, il gagna un canot à la nage, y monta, et, comme la nuit empêchait le combat, s'enfuit à la voile par une grande tempête[1]. » La victoire de Vatinius lui valut le soumission de *Tauris* et d'*Issa*, dont les habitants, dévoués à Octavius, se rendirent en suppliants. « Ainsi, en peu de temps, par une éclatante victoire, la province était recouvrée et rendue à Cornificius, la flotte ennemie chassée de tout ce golfe[2] » (47).

Cette victoire coïncidait avec le retour de César à Rome. Les Illyriens, effrayés, offrirent leur soumission. César, repoussant leurs propositions d'alliance et d'amitié, leur promit néanmoins le pardon « s'ils se soumettaient au tribut et donnaient des otages ». Ils acceptèrent ces conditions, et ce fut le vainqueur de *Tauris* (Torcola) qui, succédant au gouvernement de la province à Cornificius, rappelé par le dictateur après deux ans de fonctions en Illyrie, fut chargé d'aller recevoir et les tributs et les otages. Il ne semble pas toutefois que la confiance fût grande dans les bonnes dispositions des Dalmates, car Vatinius partait avec trois légions et beaucoup de cavaliers,

[1] Hirt.; *G. Al.*, 46.
[2] *Ibid.*, 47.

et on lui donnait comme instructions de ne lever que de «légers» tributs[1]. Vatinius, à la province duquel on avait adjoint l'ancienne Illyrie grecque[2], distraite pour un instant de la Macédoine et qui s'était soulevée comme le reste de l'Illyrie, ne s'établit pas dans la cité restée fidèle de *Salone*, mais à *Narona*[3] (Viddo). Pour la protection des intérêts commerciaux dont cette ville était le centre, ses habitants l'avaient fortifiée et ses magistrats venaient encore d'en augmenter les défenses[4]. Sa présence contint les Vardéens, et cette place lui servit de base d'opération contre les Dalmates, qui de fait n'avaient pas posé les armes[5]. C'était déjà un résultat important que d'avoir brisé la confédération de tous les peuples illyriens, et il s'empressa d'en rendre compte au Sénat. César lui fit attendre cependant le triomphe et les supplications qu'il demandait; il finit pourtant par admettre les motifs qu'alléguait Vatinius au retard de sa marche sur la Dalmatie : la rigueur de la saison[6] et les difficultés de l'entreprise, et se décida à lui accorder les supplications. Vatinius se mit alors en route pour la Dalmatie, et l'événement prouva combien étaient justifiées ses hésitations et ses craintes.

Chacune des soixante villes du pays était transformée en redoutable citadelle. Six d'entre elles tombèrent en son pouvoir, mais à quel prix! Une seule, la plus grande

[1] App.; *Ill.*, 13.
[2] Cic ; *Phil.*, V, 11.
[3] Cic.; *Ep. ad div.*, V, 9, 10.
[4] *C. I. L.*, III, 1, 1820.
[5] App.; *Ill.*, 25.
[6] Frigus dalmaticum. Cic., *loc. cit.*

il est vrai, dut être prise quatre fois pour ainsi dire, et après qu'il eut successivement enlevé les quatre tours, les quatre enceintes, la place entière, il lui fallut, contraint par la neige, le froid et les pluies, l'abandonner et renoncer, la mort dans l'âme, à cette conquête si chèrement achetée, et dont il avait regardé la chute comme devant terminer la guerre[1] (fin 45). Au printemps suivant, lorsque fut arrivée la nouvelle de la mort de César, ce fut pis encore. Cinq cohortes et leur chef, le sénateur Bébius, furent exterminés[2]. Vatinius dut se retirer avec ses troupes à *Épidamne* (Durazzo). Antoine, qui s'était fait donner par le Sénat la Macédoine[3], essaya vainement de se les faire livrer[4]; mais quand M. Brutus Cœpion eut obtenu le gouvernement de la Macédoine, enlevée à Antoine, et de l'Illyrie, avec le commandement de toutes les troupes qui restaient dans les deux provinces[5], ce fut à lui que, détesté de ses soldats[6], Vatinius dut, bien que son adversaire, abandonner ses trois légions[7]. Sa laborieuse campagne avait toutefois suffi à illustrer son nom[8], et deux ans après il obtenait les honneurs du triomphe (42)[9].

[1] Cic.; *Ep. ad. div.*, V, 10 (éd. Lem.).

[2] App.; *Ill.*, 13.

[3] App.; *G. civ.*, III, 8.

[4] Cic.; *Phil.*, V, 11.

[5] App.; *G. civ.*, III, 63; Cic.; *Phil.*, X.

[6] D. Cass., XLVII, 21.

[7] App.; *G. civ.*, IV, 75; Liv., ep. CXVIII; D. Cass., *loc. cit.*

[8] Illustrabunt res tuas gestas. (Cic.; *Ep. ad. div.*, V, 11.)

[9] P. Vatinius . p. f. procos. de Illurico pr. k. sex. a. 711. (*Act. tr. cap.*, *C. I. L*, I., pag. 461.) — P. Vatinius de Eillurico prid. k. sex. triumphavi(t) palmam dedit. (*Tab. Barberiniana*, ibid., pag. 478.)

Brutus allait, comme Pompée naguère, trouver chez les Illyriens de précieux et dévoués auxiliaires [1]. Des cavaliers illyriens et parthins figurent dans son armée à côté de ceux des Celtes, des Lusitaniens, des Thraces et des Thessaliens [2]. Ce concours qu'il recevait d'eux, les événements politiques qui se pressaient, tout le condamnait à ne rien tenter pour venger son prédécesseur. Aussi les Dalmates, continuant leurs succès, s'emparèrent-ils de *Salone*. Mais lorsque, dans le partage des provinces qui suivit la victoire de *Philippes* (42), l'Illyrie eut été attribuée à Octave, et la Macédoine, dont on la séparait, à Antoine [3], les deux triumvirs s'entendirent pour une action commune sur la rive orientale de l'Adriatique, et leur réconciliateur à *Brindes*, Asinius Pollion, reçut le commandement de l'Illyrie avec l'extension qui avait été donnée à cette province au temps de Vatinius. C'était lui fournir l'occasion d'un triomphe dont il serait redevable à l'un et à l'autre triumvir.

Parti d'*Aquilée*, Pollion, après avoir enlevé les rochers d'où sort le *Timave* [4], suivit avec sa flotte le littoral de l'Adriatique [5], reprit *Salone* [6], ravit aux Dalmates leurs troupeaux et leurs armes, ravagea leurs champs [7], et, arrivé après une course rapide au sud de la province, se

[1] *Παρθηνοὺς.... προθυμοτάτους γενομένους* Βρούτῳ (App.; *G. civ.*, V, 75.)
[2] App.; *G. civ.*, IV, 88.
[3] D. Cass., XLVIII, 28 ; L, 6 ; App.; *G. civ.*, V, 65.
[4] Magni superas jam saxa Timavi. (Virg.; *Eg.*, 8, v 6.
[5] Sive oram Illyrici legis æquoris. (*Ibid.*, v. 8.)
[6] Servius; *Proem. ad. egl.* 4; Porphyre ; *Comm. in Hor.*
[7] Florus, IV, 12, 11.

mit à la tête d'une partie des légions d'Antoine[1] contre les Parthins, qu'il soumit en quelques combats[2]. La récompense ne se fit pas attendre. Avant même la fin d'une année de proconsulat, il obtenait le triomphe sur les Parthins[3]. Sa victoire sur les Dalmates n'avait pas été assez complète pour lui valoir cet honneur, mais la réputation belliqueuse de ce peuple[4] donna au succès qu'il avait remporté sur eux plus de valeur aux yeux du public[5] que sa facile victoire sur les Parthins, et lui-même voulut perpétuer le souvenir de son plus beau fait d'armes en donnant à un fils qui lui naquit à cette époque le surnom de *Saloninus*[6]. Les dépouilles de la Dalmatie lui servirent à fonder à Rome la première bibliothèque publique[7].

Octave devait quelques années plus tard reprendre cette guerre en personne. Outre que la soumission de l'Illyrie et des peuplades alpestres était pour l'Italie, qu'elles pillaient si souvent, un impérieux besoin, il importait en même temps de ne pas laisser plus longtemps indépendante une province qui, malgré les succès partiels remportés par les généraux de Rome, était de fait depuis plus

[1] App.; *G. civ.*, V, 75.

[2] D. Cass., XLVIII, 41.

[3] C. Asinius Cn. f. Pollio procos. ex Parthineis an. 714, VIII k. novem. (*Act. tr. cap.*, *C. I. L.*, I, pag. 461). C. Asinius ex Parthineis a. d. VIII k. nov. triumphavit, palmam (dedit). *Tab. Barberiana*, *C. I. L*, I, pag. 478.

[4] Cic.; *Ep. ad. div.*, V.

[5] Cui laurus æternos honores
Dalmatico peperit triumpho. (Hor.; *Od.*, II, 1.)

[6] Serv.; *loc. cit.*

[7] Pline; *Hist. nat.*, VII, 31, 7 XXXII, 5; Isid.; *Orig.*, VI, 5.

de dix ans affranchie de sa souveraineté. Il se consacra donc, dès que les événements le lui permirent, à cette œuvre, dans laquelle il devait trouver la popularité dont il avait besoin et un moyen d'exercer et de s'attacher ses légions.

Son premier soin, avant de s'aventurer dans l'intérieur du pays, fut d'achever la soumission des peuples de la côte ou de ceux qui avaient été récemment battus. « Les Oxyéens [1], les Perthéenates [2], les Bathiates [3], les Taulantiens, les Cambéens [4], les Cinambres [5], les Méromennes [6] et les Pyrisséens [7] furent vaincus en une seule attaque. Mais il eut plus de peine à soumettre et à contraindre de payer de nouveau les tributs dont ils s'étaient affranchis les Docléates [8], les Carnes [9], les Interfrurins [10], les Narésiens [11], les

[1] Tenere eum tractum (Naronitanum) Ozuæi. (Pl.; *H. nat.*, III, 36.)

[2] Les mêmes que les Parthins.

[3] Habitants de *Buthoe* (Budua). Les Taulantiens ont été déjà souvent nommés.

[4] Sont-ce les mêmes que les Caviens, dont il a été question sous Gentios ? ou les mêmes que les Grabæi de Pline ?

[5] Serait-ce les habitants de *Cinna*, au nord du lac de Scutari?

[6] Melcoméniens de Ptolémée, voisins des Daorses et des Ardiéens.

[7] Peut-être les mêmes que les Pyræi de Pline et de Mela (II, 5) et les Πληραῖοι de Strabon, qui avaient « dans leur voisinage l'île de *Corcyre Noire* ».

[8] Habitants de *Docléa* (Dukle, près de Podgoritza).

[9] Une partie de cette tribu gauloise, dont le siége principal était plus au nord, était sans doute venue, à la suite des derniers événements, se fixer dans le voisinage des Docléates, comme les Taurisques nommés plus loin.

[10] Faut-il voir en eux les Enderudini de Pline, voisins des Labéates ?

[11] Narinsiens de Ptolémée, Naresii de Pline ; habitants de la région de la haute Narenta.

Glintidions[1] et les Taurisques[2]. » Plusieurs de ces peuples ne nous sont connus que par ce passage d'Appien; mais ce que nous savons d'ailleurs de quelques-uns d'entre eux nous permet d'établir avec une précision suffisante le but, le caractère et le résultat de cette expédition. Le premier groupe, qui rentra si facilement sous l'autorité romaine, comprenait des peuples qui avaient été antérieurement, non pas seulement tributaires, mais réduits à l'obéissance, et qui étaient fixés au sud du conventus de *Narona* et dans l'Illyrie grecque. Les autres, dont on se contenta d'exiger de nouveau le tribut, devaient être en effet, vu la nature de la région qu'ils occupaient à l'intérieur du pays, plus difficilement domptés. Les guerres et les bouleversements les avaient affaiblis néanmoins, comme leurs voisins de Thrace, les Hippasins et les Besses, qui après leur défaite envoyèrent leur soumission à Octave.

Revenu sur la côte, Octave, à la tête de sa flotte, se porta contre les îles de *Melita* (Meleda) et de *Corcyre noire* (Curzola), dont les habitants se livraient à la piraterie, et les ruina de fond en comble, faisant mettre à mort les jeunes gens et vendre les autres. Les Liburnes furent pour le même motif dépouillés de tous leurs navires, qui devaient plus tard lui être d'un si grand secours à *Actium*, et, après avoir ainsi pacifié le littoral, il aborda dans le voisinage des Iapydes.

Là encore, comme au sud de la province, tout le pays qui regarde la mer rentra facilement dans le devoir.

[1] Glinditiones (Pl.), au-dessus des Narésiens.

[2] App.; *Ill.*, 16.

Les Moentins et les Avendéates se soumirent dès qu'il se présenta. Les Arupins, plus nombreux et plus belliqueux, se concentrèrent dans leur ville principale, puis à son approche se retirèrent dans les forêts, aujourd'hui encore si nombreuses sur ce revers des Alpes. Bientôt même ils firent soumission et rentrèrent dans leur ville, qu'Octave, dans l'espérance d'amener cette prompte reddition, n'avait pas livrée aux flammes [1].

Il semble qu'Octave n'ait pas poussé plus loin cette première campagne et que, rappelé par d'autres soins en Sicile [2], il ait laissé le commandement de l'armée à Messala Corvinus, qui se borna à tenir en respect les Iapydes établis dans les montagnes, les Pannoniens, leurs alliés, et les Arupins, récemment vaincus [3]. Lorsqu'Octave fut revenu se mettre à la tête de l'armée, Messala Corvinus fut envoyé dans les Alpes occidentales contre les Salasses, et les opérations contre les Iapydes reprirent avec activité.

Des quatre villes que leur attribue Strabon [4], une seule leur restait encore, leur capitale [5], *Metulum* [6], située dans

[1] App ; *Ill.*, 16 ; D. Cass., XLIX, 35.

[2] D. Cass., XLIX, 34.

[3] Testis mihi victæ
Fortis Iapydiæ miles, testis quoque fallax
Pannonius, gelidas passim disjectus in Alpes,
Testis Arupinas et pauper natus in armis.
(Tibulle, IV, 1, *Pan. de Messala*, v. 107-110.)

[4] Str., VII, 5, 4.

[5] App.; *Ill.*, 19 ; D. Cass., XLIX, 35.

[6] Auj. Mœttling, sur la Kulpa. — La situation de *Metulum* est encore l'objet de quelques doutes. Que son emplacement ait été celui du village

des montagnes extrêmement boisées, sur deux collines séparées par une étroite vallée. L'accès en était difficile, et les Iapydes, en coupant des arbres et les plaçant sur la route, l'avait rendu plus difficile encore. Ce fut en vain toutefois que, embusqués dans les bois, ils essayèrent d'arrêter sa marche près de *Terponos* (Tschernembl). Grâce à la prudence et à la tactique d'Octave, ils ne réussirent qu'à tuer un certain nombre d'hommes. *Terponos*, tombée entre les mains des Romains, fut épargnée comme l'avait été *Arupium* (Vital), et ses habitants, qui après la défaite s'étaient retirés dans les bois, firent leur soumission [1].

La prise de *Metulum* (Mœttling) offrit des difficultés bien

actuel de Metule, sur les bords du lac de Zirknitz, l'ancien lac *Lugeum*, où aboutissait une route venant de Trieste à travers l'*Ocra* (Str., VII, 5, 2), comme le veulent Mannert et Menke, ou, comme l'admettent la plupart des géographes, celui de Mœttling, sur la Kulpa, son éloignement d'*Arupium* et la direction, tout opposée à celle qu'avait jusque-là suivie Octave, dans laquelle il fallait en tout cas s'avancer pour marcher contre elle, viennent à l'appui de notre opinion sur cette interruption de la campagne dirigée par Octave contre les Iapydes. Le doute n'est plus aujourd'hui possible sur la marche de la première expédition, par suite de la détermination précise de la situation d'*Arupium*. Dans la seconde partie de la guerre, *Senia* ou un point en avant de cette ville peuvent encore avoir été pris, les troupes se trouvant dans le voisinage, comme point de départ de la marche vers la vallée de la Kulpa. Outre que l'emplacement de *Terponos*, dans la région où Mannert place *Metulum*, serait difficile à déterminer, celui-ci nous paraît étendre beaucoup trop au nord la domination des Iapydes. La découverte récente d'inscriptions romaines à Gradatz, près de Tschernembl (*Eph. ep.*, IV, 1 et 2, n[os] 469 et 470), dans la direction de Mœttling, nous semble résoudre ces difficultés en confirmant l'opinion de ceux qui faisaient de Tschernembl l'ancien *Terponos*, et plaçaient par suite *Metulum* à Mœttling.

[1] App.; *Ill.*, 18.

plus grandes. Appien, abréviateur des mémoires d'Auguste, nous en retrace avec soin toutes les péripéties, comme d'un des plus beaux faits d'armes du triumvir: 3000 combattants jeunes, braves et bien armés, l'élite des Iapydes, défendaient la ville, soutenus par les encouragements des femmes, dont, dans ces contrées, l'histoire enregistre si souvent les traits d'héroïsme. Lorsque les Romains, dont les premières attaques contre les remparts furent facilement repoussées, commencèrent des travaux réguliers d'approche, ils eurent à lutter contre d'incessantes sorties et à se préserver des machines établies sur les remparts, « machines qu'ils (les Iapydes) possédaient depuis la guerre faite dans ces contrées par Decimus Brutus à Antoine et à Octave[1] ». La première enceinte ayant beaucoup souffert, ils en construisent une seconde, à l'abri de laquelle ils continuent avec la même énergie la résistance. Octave les fait investir de tous côtés et prépare tout pour une dernière attaque. Le premier retranchement est tombé entre les mains des Romains, des ponts sont préparés pour être lancés sur la seconde muraille; mais les défenseurs sont sur leurs gardes.

La diversion tentée pour détourner leur attention du point principal de l'attaque est sans succès. Trois ponts sont successivement abattus par les Métuliens, et lorsqu'un quatrième a été jeté, Octave doit quitter la tour d'où il observe les opérations pour marcher lui-même à l'escalade. Un bouclier à la main, il s'élance le premier sur le pont, et

[1] App.; *Ill.*, 19.

déjà il touche aux murailles, quand ses soldats, entraînés par son exemple, se précipitent à sa suite avec une telle furie que le pont trop chargé s'écroule avec tous ceux qu'il porte, et Octave lui-même est blessé dans la chute à la jambe droite et aux deux bras [1]. « Il monte cependant aussitôt sur la tour avec ses enseignes, et se montre debout aux soldats, dans la crainte que le bruit de sa mort n'amène une panique », et donne l'ordre de construire immédiatement de nouveaux ponts.

Effrayés par cet acharnement, les Métuliens demandent à traiter. Ils livrent 50 otages choisis par Octave lui-même et la plus élevée de leurs deux collines. Mais quand ils sont sommés de livrer leurs armes, saisis de désespoir et de rage, ils enferment leurs femmes et leurs enfants sous bonne garde dans le lieu ordinaire de leur réunion, donnent l'ordre de l'incendier en cas de malheur et se jettent avec furie sur les Romains. Ceux-ci, grâce à la position qu'ils occupent, triomphent facilement de ces efforts désespérés. Alors la curie est incendiée ; des mères tuent leurs enfants et se tuent elles-mêmes sur leurs cadavres; les autres se précipitent avec eux dans les flammes ; ceux des Métuliens qui ont échappé aux combats, faits prisonniers, se donnent volontairement la mort ; le feu consume entièrement la ville : de cette vaillante cité, rien ne reste debout, ni une pierre, ni un habitant. L'histoire a peu de pages aussi belles, et l'héroïsme de *Metulum* mérite

[1] D. Cassius, XLIX, 35 ; Florus, IV, 12, 6 et 7 ; Suét., *Aug.*, 20 ; Pline; *Hist. nat.*, VII, 46, 2.

d'être placé dans la mémoire à côté de celui de Souli, tant célébré dans notre siècle.

Les autres Iapydes transalpins, terrifiés, se rendirent et obéirent alors pour la première fois aux Romains. Les Poséniens (Pasini de Pline), qui tentèrent une révolte après l'éloignement d'Octave, furent domptés par M. Helvius, qu'il envoya contre eux ; les chefs furent mis à mort et les autres vendus [1].

La guerre qu'il dirigea ensuite contre les Pannoniens fut moins difficile. Il n'avait contre eux aucun grief, nous dit Dion, mais il voulait exercer ses soldats, les engraisser aux dépens d'autrui, et il pensait que les plus forts ont le droit d'entreprendre ce qui leur plaît contre les plus faibles. Exemple et principes qui ont, hélas ! trouvé des imitateurs et des approbateurs. La guerre contre *Metulum* avait été très peu productive en effet[2]; mais pouvait-il espérer tirer beaucoup plus de la Pannonie ? « Les Pannoniens sont, de tous les hommes, ceux qui vivent le plus mal : ni la terre ni l'air ne leur sont favorables ; ils ne récoltent ni huile ni vin, ou du moins très peu et de mauvaise qualité, car l'hiver est chez eux très dur et très long... Mais ils sont réputés les plus courageux des hommes, car ils sont très violents et très enclins au meurtre, comme des hommes à qui la vie n'offre aucun côté agréable[3]. » Il y fit cependant, en présence de la résistance des Pannoniens, dont il avait d'abord espéré la

[1] App.; *Ill.*, 21.
[2] D. Cass., XLIX, 35.
[3] *Ibid.*, 36.

soumission volontaire, tout le butin qu'il put, « brûlant tout ce qui ne pouvait pas être emporté, mais épargnant, malgré sa résistance de trente jours et les combats qu'il avait eu à soutenir sur terre et sur eau, *Siscia* (Sissek) dont il voulait se faire une place d'armes contre les Daces. » La ville toutefois dut payer une amende, recevoir dans la partie qu'il transforma en citadelle une garnison de 25 cohortes, que les Ségestains essayèrent vainement de massacrer après son départ. Leur soumission par Fufius Geminus lui permit de marcher immédiatement contre les Dalmates, qu'Agrippa avait été chargé de contenir pendant sa guerre contre les Pannoniens[1].

En présence du danger qui les menaçait, toutes les tribus dalmates resserrèrent leur alliance; 12,000 hommes d'élite, sous la conduite de Versos, se portèrent sur *Promona*, voisine des Liburnes, par le territoire desquels s'avançait Octave, la prirent, la fortifièrent, occupèrent toutes les hauteurs environnantes et se crurent assez forts pour défier dans ce vaste camp retranché toutes les attaques des Romains. Bien que située sur une colline, *Promona*, aujourd'hui Tepliu, était dominée par des hauteurs.

Laissant la plus grande partie de ses forces en garnison dans la ville, le chef dalmate fit occuper, mais par des détachements insuffisants, tous les points culminants de la chaîne[2]. A la faveur de la nuit et des bois, quelques soldats romains parvinrent à se hisser jusqu'au plus élevé de ces

[1] D. Cass., XLIX, 38.

[2] Λόφοι πάντοθεν ὀξεῖς, οἷα πρίονες. (App.; *Ill.*, 25.)

sommets et massacrèrent les gardes. Octave, prévenu par un signal, jeta le désarroi dans les rangs ennemis par un simulacre d'attaque générale contre la ville, destiné à masquer le véritable but de ses efforts, l'occupation du poste conquis par surprise. Lorsque, de là, les Romains se lancèrent à l'attaque des autres collines, ceux qui les occupaient, craignant d'être coupés et de manquer d'eau, se réfugièrent en foule dans l'enceinte. Deux seulement restèrent au pouvoir des Dalmates et Octave entreprit de les renfermer avec la ville elle-même dans un mur de circonvallation d'un périmètre de 40 stades (7400 m env.); mais il n'eut pas le temps d'achever ce travail. Une armée amenée par un autre chef, Testimos, au secours de la place assiégée, ayant été rejetée dans les montagnes, Testimos la reforma à la hâte, reparut près de *Promona*, et la garnison profita de sa présence pour tenter une sortie. Elle fut repoussée; les assiégeants pénétrèrent dans la place pêle-mêle avec ses défenseurs, dont un tiers fut tué, pendant que les survivants s'enfermaient dans la citadelle. Quatre nuits après, ils tentaient une sortie, surprenaient la cohorte d'observation et se précipitaient dans la ville; mais ils furent refoulés et capitulèrent le lendemain. Quant à la cohorte qui avait abandonné son poste, elle fut décimée, deux centurions furent exécutés, et pendant tout l'été le reste ne reçut pour nourriture que de l'orge au lieu de froment[1].

Désespérant alors du succès de toute résistance en

[1] App.; *Ill.*, 25, 26; D. Cass., XLIX, 38.

masse, Testimos opposa à l'armée victorieuse une guerre de partisans que la nature du pays et l'ignorance où étaient les Romains des routes pouvaient en effet rendre dangereuse pour les envahisseurs. Octave, sans s'attacher à sa poursuite, continua d'avancer avec toutes ses troupes, évita les embûches qu'on lui tendit dans la forêt où avait été défait Gabinius, prit et incendia *Synodium* (Otavitje), et de là, partageant son armée en deux corps qui s'avancèrent parallèlement, l'un sur les hauteurs, l'autre, qu'il commandait lui-même, dans la plaine, coupant les forêts, incendiant les villes [1], poussa jusqu'à *Setovia* (Sign) [2] et l'assiégea. Une armée de secours essaya de le déloger. En la repoussant, il reçut une blessure au genou qui le força de renoncer à la conduite des opérations, de rentrer à Rome et de remettre pour quelque temps à Statilius Taurus la direction de la guerre. Mais il revint bientôt pour recevoir la soumission des Dalmates, qui, exténués par la faim, privés de tout arrivage du dehors, vinrent en suppliants se rendre à discrétion, donnant pour otages 700 enfants qu'exigea le vainqueur, rendant les aigles enlevées à Gabinius [3] et s'engageant à payer le tribut dont ils s'étaient affranchis depuis J.-César. Il continua néanmoins à parcourir le pays. « Les Derbans (dont la ville principale

[1] Str., VII, 5, 5.

[2] Biletcha, entre Trébinyé et Gatchko, sel. Tomaschek. (*Op. cit.*, ap. *Mitth. der k. k. G. Gesellschaft in Wien*, vol. XXIII, pag. 558.) Forbiger place *Synodium* à Sign, *Setovia* à Zettova.

[3] Signa militaria complura per alios duces amissa devictis hostibus reciperavi.... et à Dalmateis. (*Mon. Anc.*, *C. I. L.*, III, 2, pag. 296, chap. 29.)

était *Derba* ou *Arduba*, aujourd'hui Nikchitch) et toutes les autres tribus dont il put s'approcher se soumirent aux mêmes conditions que les Dalmates »; mais celles que sa maladie l'empêcha d'aborder, s'abstinrent de donner des otages et de traiter avec lui. On les trouve cependant plus tard également sujettes de l'empire. Leur soumission fut sans doute l'œuvre de Statilius Taurus, qui continua, malgré l'apparition d'Octave à l'armée, de diriger les opérations militaires et d'administrer le pays conquis.

Ainsi, Octave avait dompté toute la partie de l'Illyrie qui s'était révoltée contre Rome et celle qui ne lui avait pas obéi jusque-là[1]. Aussi le Sénat lui vota-t-il un triomphe, mais il en ajourna la célébration jusqu'au jour de celui qui lui fut décerné pour sa victoire sur Antoine[2]. Le butin fait dans cette guerre fut consacré à la construction, à Rome, d'un portique et d'une bibliothèque qui fut appelée, du nom de sa sœur, Octavienne[3].

La Dalmatie tout entière était désormais romaine. Quand la Grèce et Carthage sont tombées sous les coups des légions; quand un peuple encore barbare et recommandable seulement jusqu'alors par sa discipline et ses vertus miiltaires a triomphé des nations qui avaient joué

[1] Eutr., VII, 9; Liv.; ep. CXXXII.

[2] App.; *Ill.*, 28; D. Cass., LI, 21; Suét ; *Aug.*, 22; Liv.; ep. CXXXIII. Imp. Cæsar de Dalma(tis) eid. sex. triumph. palmam. dedit (725). (*Tab. Barberiniana*, *C. I. L.*, I, pag. 478.)

[3] D. Cass. XLIX, 43.

dans le monde un rôle si considérable et y tenaient encore une si grande place; quand le génie si vif et si brillant des Grecs, l'habileté marchande et colonisatrice de Carthage, ont succombé devant le rude et âpre génie de Rome, on se sépare volontiers des dieux pour se ranger du côté des vaincus. Mais ici, comment ne pas reconnaître que la conquête fut un bienfait pour ces pays et pour ces peuples ? L'influence des peuples vaincus avait maintenant assoupli et comme élargi le génie romain. Après avoir eu ses grands orateurs, ses grands historiens, ses grands poètes, dont les traditions allaient, malgré le silence du Forum, se perpétuer encore pendant plus d'un siècle, Rome allait s'avancer dans la voie où elle devait trouver de plus grands titres aux yeux de la postérité que ses immenses conquêtes : celles de l'administration et du droit. Qu'était en revanche la Dalmatie ? Qu'avait-elle produit jusqu'alors ? Que pouvait-on attendre d'elle pour la civilisation et le bien de l'humanité ? Placés sur les confins du monde grec, frères par leur première origine des premiers habitants de la Grèce, ces peuples étaient restés impénétrables à son action. Ceux d'entre eux qui touchaient à la mer en étaient demeurés à cette période primitive où la piraterie ne s'est pas encore transformée en voyages de commerce. Elle se trouvait comme écrasée entre deux géants, semblable à un de ces arbres souffreteux et rabougris auquel les énormes branchages de colosses voisins viennent ravir la lumière et ne laissent, malgré sa vigueur naturelle, sous leur ombre épaisse, qu'assez d'air et de terre pour ne pas mourir sans leur permettre d'ar-

river véritablement à la vie. Le foyer jadis si ardent de la Grèce avait cessé de luire ou n'avait plus tout au moins de rayons assez vifs pour aller réchauffer ces contrées lointaines. Et cependant il y avait là des éléments vivaces, une séve vigoureuse, une énergie dont les dernières manifestations venaient d'illustrer la chute de la Dalmatie indépendante. Toutes ces qualités allaient trouver à s'exercer au service de Rome, qui, en échange de la paix et de la prospérité qu'elle va donner à ces régions jusque-là si troublées et si pauvres, puisera chez elles de précieuses et intrépides recrues pour ses légions et ses flottes.

CHAPITRE V.

Le premier siècle de l'Empire.

(30 av. J.-C. — 70 après J.-C.)

§ I. — Révolte et soumission de l'Illyrie.

La conquête, quels que soient les bienfaits qui doivent en résulter par la suite, ne s'opère jamais sans laisser derrière elle des ressentiments légitimes. Bien plus, lorsqu'elle se justifie, si l'on peut dire, comme dans le cas qui nous occupe, par la supériorité morale des vainqueurs et l'état de barbarie des vaincus, elle provoque fatalement d'inévitables protestations chez des peuples qui n'ont pas encore été soumis aux conditions et aux charges d'un gouvernement régulier. Déjà quelques-unes des peuplades récemment domptées avaient été astreintes aux exigences de Rome et s'en étaient affranchies. Il eût fallu, pour leur faire accepter la domination à laquelle leur héroïsme n'avait pu les soustraire, une prudence et des ménagements auxquels n'étaient pas encore habitués les gouverneurs que la Ville éternelle envoyait administrer en son nom les provinces. La paix ne devait donc durer cette fois encore que le temps nécessaire pour permettre à une génération nouvelle d'arriver à l'âge d'homme. Et

lorsque les griefs si naturels et si vifs de ces populations contre leurs maîtres eurent été encore envenimés par la rapacité des gouverneurs ; quand Rome eut, comme le dira plus tard si énergiquement Baton, «envoyé pour garder ses troupeaux non des chiens et des bergers, mais des loups[1], » la révolte éclata, terrible, entraînant dans un mouvement unanime toute cette vaste région qui, des Alpes au Danube, était encore désignée du nom commun d'*Illyricum*, et qu'elle ne put qu'au prix d'efforts gigantesques faire rentrer sous ses lois.

Rien toutefois n'était à craindre sur l'heure, tant avaient été grandes les pertes subies dans les dernières guerres, tant était affreux l'épuisement du pays. Aussi lorsque, en 27 avant J.-C., Auguste fit avec le Sénat le partage des provinces, il put sans danger lui abandonner le *Dalmaticum*[2]. «Plus tard, ajoute presque immédiatement Dion, il rendit au Sénat et au peuple Cypre et la Narbonnaise, et prit en échange la *Dalmatie*[3]. Il le fit ensuite pour d'autres provinces, comme on le verra dans la suite du récit. Je les ai nommées ainsi, parce que maintenant chacune d'elles va avoir son gouverneur particulier, quand autrefois et souvent un seul commandait à la fois deux ou trois provinces ensemble[4].» Et dans le livre suivant, rappelant cet échange au moment où il s'est produit : «A partir de ce moment, dit-il (11 avant J.-C.), la

[1] D. Cass., LVI, 16.

[2] D. Cass., LIII, 12 : τὸ Δαλματικόν.

[3] Τὴν Δαλματίαν.

[4] D. Cass., *loc. cit.*

Dalmatie fut confiée aux soins d'Auguste, comme ayant toujours besoin d'être gardée par les armes, soit à cause d'elle-même, soit à cause de son voisinage avec la Pannonie [1]». Du rapprochement de ces passages et de la différence de l'expression employée dans l'un et dans l'autre pour désigner la province, il ressort clairement que lors du partage de l'an 27 avant J.-C., tout l'ancien *Illyricum* était encore réuni en un seul groupe provincial que les souvenirs des dernières luttes et la part qu'y avait prise Auguste faisaient maintenant appeler «*Dalmaticum*», tandis qu'en l'an 11 la Pannonie en est nettement distinguée, et le terme nouveau de *Dalmatia* ne s'applique plus qu'à une partie de la contrée. La Dalmatie eut donc comme les autres provinces sénatoriales un proconsul à sa tête.

Le calme relatif dont elle jouit après la pacification opérée par Stat. Taurus, qui la quitta en 28, pour passer en Afrique; l'obscurité dans laquelle devaient rester tous ceux qui ne tenaient pas directement leurs pouvoirs de l'empereur; l'absence de tout grand événement, n'ont pas permis aux noms de ces proconsuls de sortir de l'obscurité. Deux seulement nous sont connus : C. Antistius, sous la ferme administration duquel la Dalmatie fut, nous dit Velleius, à l'abri même des brigandages qui sont comme la vie de ses peuples, et P. Silius, qui vainquit plusieurs tribus des Alpes, chassa de l'Istrie, qu'ils avaient envahie, les Pannoniens et les Noriques, soumit les Noriques et réprima facilement une révolte des Dalma-

[1] D. Cass., LIV, 34.

tes[1], qui voulaient s'unir à leurs voisins (16 après J.-C). Par là, ce Silius mérita que son nom fût gravé sur la pierre, et une ville de la province, *Ænona* (Nona), le choisit même pour son patron[2]. Les cités de la côte avaient en effet tout à gagner à la paix. Auguste ne négligeait rien pour assurer leur sécurité. Déjà, en 33 avant J.-C., *Tergeste* (Trieste) avait été, par ses soins, fortifiée et mise à l'abri de nouveaux pillages[3]. Des travaux semblables furent entrepris à *Iader* (Zara), où de plus une colonie[4] fut envoyée par lui, à l'instar de celles qui, dans les guerres précédentes, avaient rendu tant de services par leur résistance aux barbares. Un temple élevé à Jupiter-Auguste et à Livie-Augusta témoigna de la reconnaissance d'*Iader* pour ce bienfait[5]. Dans les îles même, la ville d'*Arbe* était dotée d'une enceinte[6].

Les populations de l'intérieur étaient moins résignées au joug.

Les Rhétiens s'étant de nouveau jetés sur l'Italie et la Gaule, et ayant nécessité l'envoi contre eux de Drusus et de Tibère[7] (15 av. J.-C.), la Pannonie remua à son tour, et Agrippa dut en plein hiver marcher contre elle[8] (12 av. J.-C.). Son approche arrêta le mouvement; il recommença

[1] D. Cass., LIV, 20.
[2] *C. I. L.*, III, 1, 2973.
[3] *Ibid.*, V, 525, 526.
[4] *Ibid.*, III, 1, 2907.
[5] *Ibid.*, III, 1, 2904.
[6] *Ibid.*, III, 1, 3117.
[7] D. Cass., LIV, 22.
[8] *Ibid.*, 28.

après sa mort, et Tibère, auquel Auguste était maintenant forcé de recourir, dirigea contre cette province et les Scordisques, ses voisins, une expédition dans laquelle il ne ménagea ni le pays ni les habitants. Les armes leur furent enlevées, les jeunes gens furent vendus comme esclaves[1], et pourtant l'année suivante, les Dalmates s'étant insurgés, la Pannonie se révoltait encore.

L'absence de Tibère et le départ pour la Pannonie des légions qui avaient chez eux leurs stations et leurs camps, avait paru aux Dalmates une occasion favorable pour se soulever. Tibère se multiplia pour combattre à la fois tantôt les uns, tantôt les autres[2], et se flatta trop tôt d'avoir rétabli la paix. Auguste, qui venait de faire passer la Dalmatie au rang des provinces impériales, l'ayant rappelé la même année pour combattre une révolte suscitée par la levée des impôts (11 av. J.-C.), il ne put rendre encore au pays qu'une tranquillité éphémère[3]. La fermentation était grande et continuelle dans les contrées danubiennes. La Thrace s'était agitée elle aussi. Les Daces, franchissant le Danube sur la glace, s'étaient jetés sur la Pannonie. Toute la Germanie était en mouvement. Des symptômes alarmants annonçaient une nouvelle levée de boucliers dans l'*Illyricum*, d'autant plus dangereuse qu'elle pouvait s'appuyer sur les barbares. Elle éclata en l'an 6 de notre ère.

Valerius Messalinus était alors gouverneur de la Dal-

[1] D. Cass. LIV. 31.
[2] *Ibid.*, 34.
[3] Liv.; ep. CXXXIX.

matie et de la Pannonie [1]. Tibère le fit venir avec la plus grande partie de l'armée qui occupait ces provinces pour combattre les Germains, et même ordonna, pour la renforcer, des levées en Dalmatie. Ce furent précisément ceux que l'on voulut enrôler ainsi qui donnèrent le signal du mouvement. Quand ils se virent rassemblés en nombre, jeunes et vigoureux [2], ils se laissèrent facilement entraîner par Baton le Désitiate, battirent les premiers soldats romains qui se présentèrent pour les faire rentrer dans le devoir, et leur succès entraîna les autres. En même temps, en Pannonie, les Breuces, établis au sud de la Save, dans la Bosnie actuelle, marchaient, sous un autre Baton, contre *Sirmium* (Mitrovitz).

Ayant échoué devant cette ville, vaincus sur les bords de la Drave (*Dravus*) par Cecina Severus, gouverneur de la Mésie voisine, ils essayèrent de se réunir aux Dalmates, dont le chef Baton venait d'être grièvement blessé dans une attaque infructueuse contre *Salone*. Pannoniens et Dalmates ravagèrent alors de concert toute la côte jusqu'à *Apollonie*, massacrant les Romains établis dans ces contrées et les marchands qu'ils y rencontraient, semant partout la ruine, sans que les Romains, victorieux dans un premier combat, mais vaincus ensuite, réussissent à les arrêter. « Le nombre des peuples et des nations soulevés s'élevait en tout à plus de 800,000 individus,

[1] Ὁ τότε καὶ τῆς Δαλματίας καὶ τῆς Παννονίας ἄρχων. (D. Cass., LV, 29.) Præpositus Illyrico. (Vell. Pat., II, 42.)

[2] D. Cas., *loc. cit.* τὴν ἡλικίαν σφῶν ἀνθοῦσαν εἶδον. — Adulta viribus Dalmatia. (Vell., Pat., II, 110.)

dit Velleius Paterculus[1] ; ils avaient réuni environ 200,000 fantassins exercés et 9,000 cavaliers. Obéissant à des chefs ardents et expérimentés, une partie de cette immense multitude avait résolu de gagner l'Italie, qui lui tenait par le voisinage de *Nauport* (Ober Laibach) et de *Tergeste* (Trieste). » La Macédoine était en même temps envahie par une partie de leurs bandes, et la Mésie par les Sauromates et les Daces. Seuls, les Thraces, sous le roi Rhymetalce, restaient fidèles aux Romains. L'effroi était grand dans Rome : « Ce fut, dit Suétone[2], la plus sérieuse de toutes les guerres étrangères après les guerres Puniques ».

Tibère était, aux premières nouvelles de ces événements, revenu de Germanie, ramenant avec lui la plus grande partie de l'armée, et précédé par Messalinus avec une faible avant-garde[3]. Celui-ci, malgré sa vaillance, fut battu par Baton le Dalmate, qui, bien que n'étant pas encore remis de ses blessures, s'était avancé à sa rencontre ; mais il prit bientôt sa revanche. Les deux Baton se réunirent alors. Vaincus par Rhymetalce dans un petit combat, ils s'établirent sur le mont *Alma*[4], y défièrent les attaques de Severus, et, celui-ci ayant été forcé de

[1] Vell. Pat., II, 110.

[2] Suét.; *Tib.*, 16.

[3] Vell. Pat , II, 112 : cum semiplena legione vicesima.

[4] Entre la Save et la Drave, près de la rive droite de ce dernier cours d'eau, au nord de *Sirmium*; aujourd'hui Verdnik ou Fruska-Gora, encore appelé par les Italiens : *colli Sirminei*; groupe isolé de coteaux, au milieu des plaines de la Slavonie, couvert de vignobles et dont le point culminant n'est que de 537m d'élévation, d'après M. Él. Reclus.

rentrer en Mésie pour défendre sa province, Tibère et Messalinus, désespérant de résister à l'attaque furieuse de ces forces, s'étant arrêtés à *Siscia* (Sissek), le pays resta à leur discrétion. Ils s'y répandirent à l'envi, entraînant partout avec eux de nouveaux alliés. En vain Tibère vint leur offrir la bataille ; ils la refusèrent, et, grâce à la connaissance qu'ils avaient du pays, à la légèreté de leur armement, à l'approche de l'hiver, ils se livrèrent à un pillage effréné. Mais la Macédoine, une seconde fois envahie, fut délivrée par les Thraces ; la plaine fut dévastée par les consuls Cæcilius Metellus et Licinius Silvanus, et les révoltés, vaincus à grand'peine dans un combat acharné où les légionnaires ne purent qu'à force de valeur ressaisir la victoire [1], retournèrent dans leurs montagnes, sur le mont *Claudius* [2], d'où ils firent encore quelques incursions. Tibère reprit habilement ses quartiers à *Siscia*, et, bien que son inaction ait paru suspecte à Auguste, elle le servait mieux que ne l'aurait fait une campagne indécise : les barbares préparaient leur propre perte en faisant le désert autour d'eux.

[1] Vell. Pat., II, 112.

[2] Vers Varasdin, sur la Drave, dit M. Desjardins (*T. Peut.*). Il semble difficile d'admettre cette opinion. Mons Claudius « cujus in fronte Scordisci, in tergo Taurisci, dit Pline (III, 28). Les barbares s'étaient, d'après le témoignage de Velleius, qui a pris une part active à cette guerre, divisés en plusieurs troupes. Il s'agit évidemment ici de l'armée du sud, à laquelle étaient opposés les consuls, tandis que Tibère observait celle du nord. S'il est difficile de déterminer d'une manière précise la position de cette montagne, il est évident toutefois qu'il faut la chercher au midi de la Save.

Cependant, à Rome, Auguste qui connaissait, pour l'avoir éprouvée, la valeur de ces peuples, prenait les mesures les plus énergiques pour expédier des renforts en Illyrie. On arma les affranchis et jusqu'aux esclaves, auxquels leur enrôlement valait la liberté [1]; Germanicus reçut l'ordre de se rendre sur le théâtre de la guerre, et l'empereur lui-même s'avança jusqu'à Rimini.

Les hostilités reprirent, mais sans événement bien mémorable et sans grand résultat. Severus, attaqué près des *marais Volcéens* [2], sur les confins de sa province, repoussa l'ennemi; Germanicus défit les Mazéens dans une bataille meurtrière pour eux; partout ailleurs il n'y eut que des escarmouches. Le système de temporisation et d'attente adopté par Tibère allait porter ses fruits. Les Dalmates et les Pannoniens commençaient à souffrir de la faim et des maladies qu'elle engendre; la désunion se mit parmi eux; une de ces révolutions obscures si fréquentes chez les barbares éclata: Pinnès, roi des Breuces, ou tout au moins un de leurs principaux chefs, fut renversé par Baton, qui prit pour lui seul le commandement et le livra aux Romains. Baton espérait par là obtenir grâce pour lui-même et pour les Pannoniens, « réduits à se nourrir d'herbes et de racines dont on

[1] Suét.; *Aug.*, 23; Pl.; *Hist. nat.*, VII, 46, 2.

[2] Πρὸς τοῖς Οὐολκαίοις ἕλεσι (D. Cass., LV, 32) Ortelius (*Th. geog.*) les assimile au lac Balaton; or Dion dit formellement: « ayant épié le moment où Severus sortait de la Mésie »; c'est donc près des frontières de cette contrée qu'eut lieu l'engagement, près d'un des nombreux marécages du cours inférieur de la Save, probablement entre la rivière et son affluent de gauche, le *Bacuntius* (auj. Bojut).

n'use pas d'ordinaire (761 — 8 ap. J.-C.) ». Toute la Pannonie, dit Velleius, la guerre se trouvant maintenant concentrée en Dalmatie, demanda la paix. Ces milliers de jeunes gens, si arrogants tout à l'heure et menaçant l'Italie de la servitude, vinrent déposer les armes auprès du fleuve *Bathinus* (*Bacuntius*, Bojut) et se prosterner aux pieds de Tibère. De leurs chefs principaux, Baton et Pinnès, l'un avait été pris et l'autre livré par trahison [1].» Auguste rentra dans Rome, où des sacrifices furent célébrés en l'honneur de son retour; la guerre était pourtant loin d'être terminée.

Tibère, dans l'espoir fondé que Baton le Breuce, suspect et odieux à cause de sa trahison envers Pinnès, lui resterait fidèle et serait, par les dissensions qu'exciterait sa présence, une cause de faiblesse pour les Pannoniens, lui avait laissé la liberté. Irrité en effet contre son ancien allié, Baton le Dalmate marcha contre lui, le battit, l'enferma dans une forteresse, et, après qu'il lui eut été livré par la garnison, le fit amener devant l'armée, condamner à mort et exécuter. Mais le Dalmate comptait en vain sur une nouvelle levée de la Pannonie. Elle eut lieu en effet, mais ne lui fut d'aucun secours. Silvanus battit les Breuces, ravagea le pays soulevé, reçut la soumission de tous les peuples, dont quelques-uns même n'essayèrent pas de lutter, et Baton fut réduit à rentrer en Dalmatie, dévastant, lui aussi, le pays qu'il traversait, laissant quelques garnisons sur la route, et il ne subsista

[1] ell., II, 114.

plus en Pannonie que quelques bandes isolées et sans direction. M. Lepidus fut chargé de les maintenir et de pacifier le pays.

Germanicus resta pendant quelque temps seul investi de la conduite de la guerre en Dalmatie. *Splonum* et plusieurs autres villes tombèrent en son pouvoir, la première après des assauts inutiles, par une circonstance toute fortuite[1]. « Pusion, cavalier germain, ayant lancé une pierre contre le mur, ébranla tellement le parapet qu'il écroula aussitôt, entraînant avec lui le soldat qui s'y appuyait. Frappés et effrayés par cet accident, les autres abandonnèrent le mur, se refugièrent dans la citadelle et se rendirent ensuite avec elle. » Mais il ne fut pas heureux contre *Rhætinum*[2] (Zastrog). Les barbares, serrés de près, s'étant retirés dans la citadelle après avoir allumé dans le mur d'en-

[1] D. Cass., éd. Gros et Boissée. Paris, 1866, LVI, 11. Les circonstances dans lesquelles succombe *Splonum* étaient précédemment rapportées à la chute d'une ville innommée, assiégée par Germanicus en 761 — 8 ap. J.-C., avant la soumission de la Pannonie (D. Cass., éd. Reimar. Hambourg, 1752, LV, 33.) L'emplacement de *Splonum* n'est pas déterminé. M. Tomaschek (*Op. cit.*) le placerait, en s'appuyant sur l'étymologie illyrienne du mot «plu» ou «splu», « laver », dans la région minière de Stari-Maydan, à l'O. de la Sanna, affl. de l'Unna. Il me semble devoir être porté beaucoup plus à l'est, et d'après les indices fournis d'un côté par la proximité de *Salone*, *Æquum* et *Rider*, nommés dans l'inscription 2,026 du *Corpus* (III, I), où il est fait mention d'un *Curatori reipublicæ Splonistarum*, de l'autre par la marche de Germanicus du pays des Mazéens, dans le voisinage des Iapydes, vers *Rhætinum* (Zastrog), il serait peut-être à propos de le fixer dans la vallée de la Cettina.

[2] M. Tomaschek le place dans le cercle de Bihatch, à Bihatch même ou à Izatchitj. (*Op. cit.*, pag. 509.)

ceinte et les constructions voisines un sourd incendie, les Romains se lancèrent sans défiance dans la ville et furent bientôt entourés par le feu. Beaucoup périrent par les flammes ou les traits des assiégés, et le reste ne put s'échapper qu'en se faisant un pont avec des cadavres.

La prise de *Seretium*[1] (Sorich) et d'autres villes ne sembla pas compenser cet échec, et Tibère fut envoyé de nouveau en Dalmatie (10 ap. J.-C.). Les Romains étaient fatigués de cette longue et pénible guerre. Déjà Tibère avait dû, dans la crainte d'une sédition, diviser son armée[2]. Cette fois encore il plaça deux corps sous les ordres de Silvanus et de Lepidus, lui-même prenant avec Germanicus le commandement du troisième. Au reste, l'étendue même des pays qui avaient pris part à la rébellion, la nécessité de surveiller encore ceux qui avaient déposé les armes et de contenir ceux dont la fidélité pouvait être douteuse, lui imposaient cette mesure. Silvanus, resté en Pannonie, où ses succès antérieurs lui méritèrent les ornements triomphaux, n'eut que peu de difficultés à vaincre. Pendant que Tibère se mettait à la poursuite de Baton jusque dans les montagnes et les forêts impénétrables des Pirustes et des Désitiates (Bosnie orientale),[3] et parcourait pour ainsi dire tout le pays, Baton paraissant sans cesse dans des lieux différents[4],

[1] Vallée de la Cettina.—M. Tomaschek l'assimile à *Saritte* de la *Table* et la met à Saritchi, près de Sokolatz, sur la Pliva.

[2] Vell., II, 13.

[3] *Ibid.*, 115.

[4] D. Cass., LVI, 12.

Lepidus marchait de son côté vers la Dalmatie pour rejoindre le général en chef. « Ce fut, dit Velleius[1], à travers des populations encore intactes et épargnées par les maux de la guerre, par cela même fières et exaltées, et après avoir lutté contre la difficulté des lieux et les forces de l'ennemi, en détruisant ceux qui s'opposaient à sa marche, dévastant les champs, brûlant les édifices, massacrant les habitants, que, fier de sa victoire et chargé de butin, il parvint jusqu'à César. » Or, la partie orientale de la Dalmatie, le pays des Mazéens et des Désitiates, avait été parcouru par Germanicus dans la campagne précédente. C'est donc par l'ouest qu'a dû s'avancer Lepidus, par les territoires de l'Iapydie et de la Liburnie, qui lui offraient la route directe de *Siscia* vers la mer. Cette campagne lui valut les ornements triomphaux, et c'est peut-être à lui qu'il faut rapporter l'inscription de *Vérone*, parlant d'un commandant de l'Iapydie et de la Liburnie pendant cette guerre contre Baton[2].

Tibère avait cependant réussi à enfermer Baton dans *Andetrium* (Mutch). Située à 16 mille pas de *Salone* [3], sur un rocher abrupt et d'un accès difficile ; entourée de fossés profonds dans lesquels coulaient des torrents, la place était en outre munie d'une forte garnison, bien approvisionnée et au milieu de montagnes par lesquelles on pouvait la ravitailler et gêner l'arrivée des vivres

[1] Vell., II, 115.

[2] (Bello) Batoniano præfuit Iapudiai et Liburn., *C. I. L.*, V, 1, 3346.

[3] *Tab. Peut.*, éd. Desjardins, segm. V, 1re partie.

pour les assiégeants. Aussi les fatigues et les dangers d'un pareil siége provoquèrent-ils les murmures des soldats. Tibère, cerné avec son armée dans une position des plus périlleuses[1], et n'osant rien tenter, malgré la supériorité de ses forces, avec des soldats découragés et mutins, était même sur le point d'abandonner une opération qu'il jugeait inutile et fort dangereuse, lorsque Baton, désespérant lui aussi de la victoire, voyant le pays presque tout entier occupé par l'ennemi, lui fit demander à traiter. C'était pour ainsi dire lui rendre la liberté[2]. Les négociations n'aboutirent pas, il est vrai; mais Baton, ne pouvant décider ses compagnons à cette résolution extrême, quitta la ville, et Tibère en pressa l'attaque. Il lança, en dépit des obstacles, ses soldats à l'assaut de la montagne voisine. En vain les Dalmates, rangés sur l'escarpement même, firent pleuvoir sur les soldats des pierres, des flèches, des roues, des chars remplis de pierres : la situation, critique un instant pour les assaillants, malgré les troupes fraîches que Tibère envoyait incessamment soutenir les premières colonnes, se dessina bientôt à leur avantage, lorsque les Dalmates se virent tournés et séparés de leur enceinte par un corps ennemi[3]. Ils se jetèrent alors dans les montagnes boisées d'alentour, où ils furent chassés et traqués comme des bêtes fauves, tués en grand nombre, tandis

[1] Suét.; *Tib.*, 20.

[2] « Passus esset evadere. » Suét., *loc. cit.*

[3] Les *Fastes d'Antium* (*C. I. L.*, I, pag. 328) placent au 3 août une victoire de Tibère en Illyrie, probablement cette prise d'*Andetrium*.

que ceux qui étaient restés dans la citadelle étaient forcés de capituler.

Germanicus se mit alors à la poursuite des dernières bandes. Baton, résistant à toutes les instances, refusait de reprendre les armes; un fort parti s'était déjà formé en faveur de la paix ; seuls, les transfuges et les femmes s'opposaient à la soumission; il fallut cependant encore assiéger *Arduba* [1] (Nikchitch).

«La ville était bien fortifiée, et un fleuve rapide (la Seta) l'entoure presque entièrement à sa base [2].» Il aurait peut-être échoué dans son entreprise si la discorde ne se fût glissée parmi les défenseurs. Les habitants voulaient traiter, les transfuges s'y opposèrent, et on en vint aux mains. « Les femmes qui étaient dans la ville prirent parti pour eux (les transfuges), car , contre l'avis des hommes, elles voulaient la liberté et se déclaraient prêtes à tout souffrir plutôt que l'esclavage. Le combat fut acharné; les transfuges, vaincus, se soumirent, et quelques-uns s'échappèrent; mais les femmes, ayant saisi leurs enfants, se jetèrent, les unes dans le feu, les autres dans le fleuve. *Arduba* ayant été prise de cette façon, les autres places du voisinage se rendirent volontairement à Germanicus. Après cela, il revint vers Tibère ; Postumius fut chargé de soumettre le reste [3]. » Ainsi se terminait, par

[1] D. Cass., LVI, 15. *Sanderua* (*T. P.*), Andarba (*It. A.*), Anderba (*Rav.*). M. Tomaschek (*Op. cit.*) distingue *Arduba* de *Anderba* et place *Arduba* à Wranduk, sur la Bosna.

[2] D. Cass., *loc. cit.*

Ibid.

un nouveau trait de sauvage énergie, cette grande guerre de Dalmatie [1], cette dernière guerre de l'indépendance. Comment s'étonner de la difficulté qu'eurent les Romains à triompher d'un peuple où les femmes, héroïques jusqu'à la folie du sacrifice, montraient un si grand amour de la liberté, une si grande aversion pour l'esclavage ? Quant à Baton, il envoya son fils Sceva traiter avec Tibère des conditions de sa soumission. Sur la promesse qui lui fut faite de l'impunité, il se rendit auprès de Tibère, ne demanda rien pour lui, mais plaida longuement la cause de ses compagnons, et Tibère, en reconnaissance de sa conduite pendant le siége d'*Andetrium*, le fit transporter à *Ravenne*, comblé de grands présents[2]. Quand Tibère lui avait demandé pourquoi les Dalmates s'étaient révoltés et lui avaient fait si longtemps la guerre : « C'est vous, avait-il répondu, qui êtes les coupables, car pour garder vos troupeaux vous n'envoyez ni des chiens ni des bergers, mais des loups [3]». Ils seront en effet toujours ra-

[1] « Donatus ab Ti. Cæs. Aug. f. Aug. torq. majore bello delmatico. (*C. I. L.*, III, 2, 3158.)

[2] Suét.; *Tib.*, 20.

Maxima pars horum vitam veniamque tulerunt
In quibus et belli summa caputque Bato.

(Ov.; *Pont.*, II, 1, v. 45-46.)

M. Ern. Desjardins (*Rev. arch.*, sept. 1880) a cru retrouver ce nom de Baton (Batinius), dans une inscription découverte en Bourgogne ; mais rien ne vient à l'appui de cette supposition. Le nom de Batonius sur l'absence duquel en Gaule elle repose surtout, figure dans une inscription de Narbonne. (Herzog; *Gall. Narb.*, *app. ep.*, 7.)

[3] D. Cass., LVI, 16.

aux généraux, les ornements triomphaux furent décernés à Messalinus[1], à Silvanus[2], à M. Lepidus[3] et à Vibius Postumus[4]; un chef parthe, Ornospades, qui avait rendu de brillants services, reçut en retour le droit de cité romaine[5]; des distinctions furent distribuées aux officiers[6] et aux soldats[7], et le jour du triomphe de Tibère, «un repas fut servi au peuple sur mille tables ; les soldats reçurent 300 sesterces par tête[8], et avec son butin il dédia un temple à la Concorde et un autre à Castor et Pollux, au nom de son frère et au sien[9]. »

Vibius Postumus, après avoir achevé avec L. Apronius la pacification du pays, resta en Dalmatie en qualité de gouverneur[10]. « Il força, dit Florus, cette nation barbare à fouiller la terre et à retirer des mines cet or que cette nation, la plus cupide de toutes, cherche partout avec un soin diligent, afin de le conserver pour son usage[11]. » Incompréhensible égoïsme auquel les administrateurs romains s'étaient déjà chargés de porter remède et dont la

[1] Vell., II, 112; Ov.; *Pont.*, II, 2.
[2] Orelli, I, 622.
[3] Vell., II, 115.
[4] Vell., II, 116 ; Florus, IV, 12.
[5] Tac.; *Ann.*, VI, 37.
[6] Magius Celer Velleianus, frère de l'hist. Velleius Paterculus, « quo adjutore legato que usus sit.... amplissimorum honorum.... signat memoria ».
[7] *C. I. L.*, III, 2, 3158.
[8] 58fr,10. (Suét., éd. Nisard.)
[9] Suét.; *Tib.*, 20.
[10] Vir consularis præpositus Dalmatiæ. (Vell., II, 116.)
[11] Florus, IV, 12.

dernière guerre avait sans doute achevé de faire comprendre toute l'indélicatesse aux Dalmates ! Florus fait sans doute allusion à ce qui se passa lors de la découverte, rapportée par Polybe, de mines d'or chez les Taurisques, aux environs d'*Aquilée*[1], car ce ne fut que plus tard que commença l'exploitation de ces mines de Dalmatie, qui allaient donner au pays des farouches Dalmates un tout autre aspect aux yeux des Romains.

§ 2. — Pacification de la Dalmatie.

Tibère employa, pour prévenir le retour de ces troubles, un moyen bien plus sûr. Il dota, suivant le système adopté par Auguste, le pays de grandes voies qui devaient servir à la fois de chemins aux légions et de routes au commerce. Jusque-là, les produits de la Dalmatie danubienne et de la Pannonie avaient le plus souvent emprunté la voie des rivières pour remonter par la Save jusqu'à l'entrée du col de *Nauport* (Ober Laibach), au-delà duquel ils descendaient vers *Aquilée* et *Tergeste* (Trieste). Les relations commerciales avaient même précédé de beaucoup la conquête.

Elles avaient déjà, s'il faut en croire Velleius[2], porté chez les Pannoniens la langue, les habitudes, les mœurs des Romains, et jusqu'à une certaine culture intellectuelle. Un historien dalmate, Creglianovich[3], va même jusqu'à

[1] Str., IV, 6, 12.
[2] Vell., II, 110.
[3] Creglianovich ; *Memorie per la storia della Dalmazia.*

conclure, du fait sans doute que la Bibliothèque Octavienne fut construite avec le butin fait en Dalmatie, et en s'appuyant sur un passage trop largement interprété de Galien[1], qu'Octave aurait rapporté de *Promona* une importante collection de manuscrits grecs et latins qu'il y déposa et qui périrent plus tard dans un incendie sous Titus.

Si les difficultés que présentait l'exploration de la Bosnie et celles que l'on rencontre encore dans les parties de l'ancienne Dalmatie situées hors de la monarchie austro-hongroise n'ont pas permis de suivre partout les traces de ces grandes artères, nous pouvons du moins constater, d'après les monuments et les découvertes, l'existence de plusieurs d'entre elles.

La plus anciennement construite doit être, comme le pense M. Mommsen, celle qui, longeant le littoral, reliait *Iader* (Zara) à *Salone* et à *Narona* (Viddo di Metkovitj), d'où elle allait, comme nous le verrons, par *Scodra* (Scutari) et *Dyrrachium* (Durazzo), rejoindre la grande voie qui réunissait la mer Ionienne au golfe de Salonique (*Thessalonique*).

Cinq autres voies, dit M. Mommsen[2], nous sont indiquées par les inscriptions comme ouvertes par Dolabella, sous les ordres de Tibère, de *Salone* vers différents points de la Dalmatie.

La première est la *voie Gabinienne*, de *Salone* à *Andetrium* (Mutch), construite par la 7e légion[3] et traversant

[1] Galien, éd. Kuhn, tom. XIII, pag. 362.
[2] *C. I. L.*, III, 1, pag. 407.
[3] *Ibid.*, 3200.

sans doute les lieux témoins du désastre de Gabinius.

La deuxième était dirigée par une montagne dont le nom a disparu de l'inscription, de la colonie de *Salone* vers le pays des Ditiones, sur une longueur de 178 mille pas, ce qui placerait les Ditiones à l'extrémité de la province de Dalmatie, dans la direction de la Mésie[1] (16 apr. J.-C.).

La troisième, longue de 156 mille pas, dans la même direction, mais plus au sud de *Salone*, aboutissait à un poste fortifié des Désitiates [2] (19-20 apr. J.-C.).

De la quatrième [3] et de la cinquième[4], les inscriptions telles qu'elles nous sont parvenues ne nous font connaître que la longueur, qui est, pour la quatrième de 158 mille pas, et de 167 mille pour la cinquième.

Les pays dont le sol est aussi tourmenté que celui des régions qu'administrait Dolabella ne laissent pas, pour le tracé des routes principales, le choix entre beaucoup de directions. Les communications s'y établissent d'abord naturellement par les voies les plus facilement accessibles, que la civilisation ne fait que rendre plus praticables. Une route dut être nécessairement ouverte dès cette époque entre la Dalmatie et l'Italie. Il est peu probable que la voie Gabinienne n'ait pas eu de continuation au-delà d'*Andetrium* ; seulement cette seconde partie de la voie ne porte pas un nom qu'aucun motif ne pouvait lui faire attribuer ou conserver. La voie romaine de 167 mille pas,

[1] *C. I. L.*, III, 1, 3198
[2] *Ibid*, 3201.
[3] *Ibid.*, 3201, ad fin.
[4] *Ibid*, 3200, ad fin.

que construisirent la 7e et la 11e légion, peut donc fort bien avoir été la suite de celle que désigne la même inscription.

La 7e légion aurait été employée à la partie voisine d'*Andetrium*, jusqu'où elle avait mené la *voie Gabinienne*, et la 11e à la partie la plus éloignée de la côte. Bien que les titres qui peuvent servir à fixer l'emplacement des légions nous montrent des soldats de la 7e à *Corinium* (Carin) et à *Iader* (Zara), c'est dans le sud de la province qu'on a trouvé le plus grand nombre de ces inscriptions. Par contre, c'est *Burnum* (Suplyaya) qui a fourni la plus grande quantité de titres relatifs à la 11e, et M. Mommsen en a justement conclu que les quartiers-généraux de ces deux légions étaient, pour la 7e à *Delminium* (Gardun-Voynitch, près de Trign) et pour la 11e à *Burnum* (Suplyaya, Archi Romani). Il paraît donc naturel de conclure de la participation des deux légions à la construction de la route que cette voie devait mettre en communication le nord et le sud de la province; et de la juxtaposition dans une même inscription de ces deux routes, dont l'une est précisée par l'indication de son nom, de son point de départ et de son point d'arrivée, tandis que la partie de la pierre qui contenait probablement pour l'autre des indications identiques est perdue, que ces deux routes devaient se faire suite, et que la première mentionnée achevait, en partant d'*Andetrium*, la communication entre le siége du gouvernement, la Liburnie et le pays des Iapydes. Quant à la route qui, s'embranchant sur celle qui menait au pays des Désitiates et d'une longueur

presque égale à celle-ci, est indiquée à la fin de l'inscription 3201, on peut l'assimiler à la route stratégique d'une si haute importance qui dans les Itinéraires réunit *Salone* et *Siscia* (Sissek) par la Bosnie actuelle.

L'administration de P. Dolabella fut un véritable bienfait pour la province. Dans les îles même, Cherso vit une de ses villes s'embellir d'une curie et d'un portique [1]. Aussi, tandis que la 7e et la 11e légion, bien qu'employées par lui, comme ailleurs au reste les autres légions [2], à de rudes travaux, élevaient à leur ancien général Tibère, sous son lieutenant Dolabella, un monument de leur reconnaissance (18-19 apr. J.-C.), les villes, de leur côté, érigeaient en mémoire de Dolabella une colonne que l'on voit encore à Ragusa-Vecchia (*Épidaure*), où on l'appelle improprement le tombeau de Dolabella, et dont l'inscription [3] est une des mieux conservées de la Dalmatie. Les soins immenses que nécessitait après la guerre le gouvernement de ces régions, leur importance et leur étendue, ne permettaient pas de confier tout l'*Illyricum* à un seul homme. Aussi, en même temps que Dolabella était à la tête de la partie qu'on appelait Illyrie supérieure ou maritime [4], le nord du pays, la Pannonie, avait pour

[1] Auj. Caisole; *C. I. L.*, III, 1, 3148.

[2] Manipuli... Nauportum missi, ob itinera et pontes et alios usus. (Tac.; *Ann.*, I, 20.)

[3] P. Cornelio Dolabellæ cos. VII, viro epuloni sodali Titiensi leg. pr. pr. divi Augusti et Ti. Cæsaris Augusti civitates Superioris provinciæ Hillurici. (*C. I. L.*, III, 1, 1741.)

[4] Cujus (Junii Blæsi) curam ac fidem Dolabella quoque, vir simplici-

administrateur Junius Blæsus, dont le neveu Séjan devait arriver à une si haute fortune. Comme Dolabella, il conserva sous Tibère les fonctions dont il avait été investi sous Auguste[1], sans qu'il soit possible de préciser les limites des deux provinces dans lesquelles ils exerçaient simultanément leurs pouvoirs, puisque *Promona* semble avoir été, d'après l'inscription trouvée sur son emplacement, dans le gouvernement de Blæsus. Mais il nous manque pour celui-ci le témoignage des services qu'il a pu rendre comme administrateur. Les difficultés avec lesquelles il se trouva aux prises lorsque ses légions se révoltèrent à l'avénement de Tibère, et le succès qu'il remporta en Afrique sur Tacfarinas, l'ont rendu plus célèbre que ses talents d'administrateur, dont l'éloge que fait de lui Velleius [2] n'est pas un assez sûr garant.

Pour achever l'œuvre d'apaisement et donner peut-être à la province comme un dédommagement à la perte de son indépendance ; peut-être aussi pour réprimer chez elle toute idée de révolte en lui montrant l'attention de l'empereur, plus particulièrement fixée sur elle, Drusus, fils de Tibère, qui avait déjà paru une première fois dans l'*Illyricum* pour apaiser la sédition des légions de Pannonie, y fut renvoyé quelques années après pour y apprendre la guerre et se concilier l'affection des troupes [3] (17 ap. J.-C.). Si la soumission de Maroboduus

tatis generosissimæ, in maritima parte Illyrici per omnia imitatus est (Vell. Pat., II, 125.)

[1] *C. I. L.*, III, 2, 6407. Cf. Tac.; *Ann.*, 16 ; Vell., II, 125.

[2] Viro nescias utiliore in castris, an meliore in toga. (Vell., II, 125.)

[3] Tac.; *Ann.*, II, 44.

lui fit décerner par le Sénat l'ovation, il semble n'avoir pas eu exclusivement en vue une mission militaire. Sa femme l'accompagnait dans ce voyage princier[1]. Établi dans la partie la plus riante du pays, en Dalmatie, sur les bords de la mer, il y reçut la visite de Germanicus, qui parcourait à la tête d'une flotte le littoral illyrien. Revenu en Italie pour assister aux funérailles de son frère, il retourna bientôt après dans son apanage[2], où se rendit Pison, qui croyait pouvoir compter sur sa bienveillance, puis revint à Rome, et y rentra sans pompe, ajournant jusqu'après le procès de Pison la célébration de son ovation. En 23, Tibère, faisant devant le Sénat l'énumération des légions et des provinces qu'elles avaient à défendre, expliquait l'intérêt exceptionnel qu'il portait à cette province. « Deux légions en Pannonie[3], deux en Mésie, défendaient la rive droite du Danube. Deux autres, placées en Dalmatie, se trouvaient, par la position de cette province, en seconde ligne des précédentes et assez près de l'Italie pour voler à son secours dans un danger soudain. »

Aussi importait-il d'éviter de nouvelles causes de désordres. « Il veillait, nous dit encore Tacite[4], à ce que de nouvelles charges ne portassent point l'effroi dans les provinces, et il empêchait que les anciennes ne fussent aggravées par l'avarice et la cruauté des magistrats », et

[1] Tac.; *Ann.*, III, 34.
[2] *Ibid.*, 7.
[3] *Ibid.*, IV, 5.
[4] *Ibid.* 6.

ce fut, comme on le voit par le long séjour de Dolabella en Dalmatie, moins par incurie, comme le dit Suétone[1], que par principe, qu'il renonça aux changements trop fréquents de gouverneurs.

Grâce à ce sage système, la Dalmatie prospéra pendant son règne. Les villes de Liburnie érigèrent en commun un monument en l'honneur de Néron, fils de Germanicus[2]. D'autres invoquèrent, pour régler un différend survenu entre elles, à propos des limites de leurs territoires, la médiation du propréteur T. Volusius Saturninus, le premier dont les monuments nous fassent connaître le nom depuis le départ de Dolabella. Celui-ci semble avoir résidé de préférence dans le sud de la Dalmatie, Saturninus dans l'ancienne Liburnie. C'est à Nona[3], à Carin[4], à Starigrad[5] qu'ont été trouvées les inscriptions qui portent son nom. *Ænona* (Nona) le choisit comme patron et célébra par un monument son élévation à la préfecture de Rome[6], ce qui témoigne des bons souvenirs que laissa son administration, que ces documents nous permettent de placer dans les dernières années de Tibère et au début du règne de Caligula.

Au commencement de celui de Claude, la Dalmatie faillit faire un empereur. Rien dans le fils de Germanicus

[1] Suét.; *Tib.*, 41.
[2] *C. I. L*, III, 1, 2808.
[3] *Ænona*. (*C. I. L.*, III, 1, 2974, 2975, 2976.)
[4] *Corinium*. (Ibid., 2882.)
[5] *Ortopula* (*Eph. ep.*, vol. IV, fasc. 1 et 2, 366; *Bull. di arch. e storia dalm.*, I, pag. 85.
[6] *C. I. L.*, III, 1, 2976.

n'était fait pour imposer le respect ; les circonstances dans lesquelles les prétoriens l'avaient proclamé, l'entourage qui le dominait, n'étaient pas de nature à lui donner le prestige qui lui manquait. Aussi vit-on les légions essayer dès lors quelques-uns de ces mouvements qui devaient éclater si nombreux plus tard, pour donner l'empire à leurs généraux. Furius Camillus Scribonianus, gouverneur de la Dalmatie [1], personnage consulaire et d'une illustre famille, se croyant digne de l'empire et l'étant en effet, excité par Vinicianus, que l'on avait songé à opposer à Claude, soutenu par des personnages considérables, comme Cæcina Pætus [2], le mari de la célèbre Arria, le beau-père de Thraseas, par des chevaliers et des sénateurs, avant même d'avoir fait aucun acte d'hostilité [3], écrivit à Claude une lettre pleine d'un insultant mépris, pour le sommer de renoncer à l'empire. Claude, en la recevant, réunit son conseil. Il se demandait encore s'il ne devait pas obéir, que déjà Scribonianus était mort. La petite secte stoïcienne était la seule, hélas ! à désirer le retour de la liberté. Au lieu de promettre à ses soldats le donativum accordé par Claude aux prétoriens, Camille leur parla du peuple, leur fit entrevoir comme prix de leurs efforts le rétablissement de l'antique gouvernement. Les citoyens qui se trouvaient dans son armée ne comprirent pas mieux ce langage que les étrangers qui servaient avec eux. Quand il fallut se mettre en marche, l'aigle et les

[1] D. Cass., LX, 15 ; Suét. ; *Cl.*, 13.

[2] D. Cass., LX, 15. et s. ; Pl. J. ; *Lettres*, III, 16.

[3] Suét. ; *Cl.*, 25.

étendards furent levés d'une main timide, il sembla qu'ils hésitaient à se mouvoir; on y vit ou feignit d'y voir un avertissement des dieux [1], un mauvais présage; les soldats refusèrent de s'ébranler, massacrèrent leurs chefs [2], et l'un d'eux tua Scribonianus [3]. Suivant Dion, il se serait enfui à *Issa*, où il se serait donné volontairement la mort. De ses complices, les uns se tuèrent, comme Vinicianus; d'autres, comme Pætus, furent ramenés en Italie, où ils suivirent plus tard son exemple. La femme de Scribonianus, moins héroïque qu'Arria [4], révéla leurs noms. Messaline, Narcisse et les autres affranchis arrachèrent à Claude, qu'ils avaient rendu avide de vengeance, de nombreux arrêts de mort; le Sénat fut, suivant l'usage de cet empereur, associé à ces poursuites. Quant aux deux légions, elles reçurent, en récompense de leur retour rapide à l'obéissance, les titres de *Claudia Pia Fidelis*, désormais attachés à leurs noms [5]. L'assassin de Scribonianus fut promu aux grades les plus élevés de l'armée [6], ceux des autres officiers reçurent également des récompenses [7]; mais M. Salvius Othon, le futur empereur, envoyé en Illyrie avec des pouvoirs extraordinaires, les fit, pour ces mêmes actes qui leur avaient mérité la faveur de Claude,

1 Suét.; *Cl.*, 13.
2 Suét.; *Oth.*, 1.
3 Tac.; *Hist.*, II, 75.
4 Pl. J., *loc. cit.*
5 D. Cass., LV, 15.
6 Tac.; *Hist.*, II, 75.
7 Suét.; *Oth.*, 1.

décapiter en sa présence devant le quartier-général.

La province elle-même était restée absolument indifférente à ces événements. Sa vie se déroulait maintenant calme et paisible, sous la tutelle des magistrats de Rome et la garde des légions. Les travaux de viabilité se continuaient, les cités s'organisaient. La tâche de gouverneur devenait de plus en plus facile. Parmi eux, nous connaissons A. Plautius, légat de Claude [1], dont toutefois le passage en Dalmatie ne repose que sur une conjecture ;

C. Ummidius Durmius Quadratus [2], que nous trouvons en 51 à la tête de la Syrie[3], où il aura pour successeur Corbulon ;

P. Anteius [4] (51-52 apr. J.-C.), également légat de Claude, ami d'Agrippine, que ce titre et ses richesses désigneront plus tard à la haine de Néron et qui sera contraint de se donner la mort [5] (66);

L. Salvidienus Salvianus Rufus[6] (60), nommé dans un acte de Néron concédant le droit de cité pour eux et leur descendance aux vétérans de sept cohortes placées en Illyrie sous ses ordres et ayant au moins 25 ans de services;

M. Ducenius Geminus [7], préposé ensuite par Néron

[1] *C. I. L.*, V, 1, 698.

[2] Orelli, II, 3128.

[3] Tac.; *Ann.*, XII, 45 ; XIV, 26. Tacite l'appelle Titus; mais il y a une telle concordance d'indications et de dates entre l'inscription et l'historien, qu'on peut sans crainte conclure à l'identité du personnage.

[4] *C. I. L.*, III, 1, 1977.

[5] Tac.; *Ann.*, XVI, 14.

[6] *C. I. L.*, III, 2, pag. 844 et 845.

[7] *C. I. L.*, III, 1, 2883.

aux revenus publics [1] et préfet de Rome sous Galba [2];

Enfin M. Pompeius Silvanus [3] (69-70). Son administration fut moins paisible que celle de ses prédécesseurs. En effet, les agitations qui suivirent la mort de Néron s'étendirent à la Dalmatie. Les légions cantonnées dans l'*Illyricum* lui étaient généralement favorables. Il en avait même tiré quelques détachements qu'il avait fait venir pour sa garde personnelle à Rome, où leur présence fut un danger pour le vieux Galba[4]. Othon, au contraire, malgré la sévérité dont il avait fait preuve, était resté populaire parmi elles. Le souvenir de Néron, qu'il invoquait [5], bien qu'ayant été des premiers à se déclarer pour Galba, acheva de les lui concilier, et, quand les légions de Germanie eurent proclamé Vitellius, au milieu des nouvelles de défections qu'Othon recevait de toutes parts, ce fut des légions de Dalmatie, de Pannonie et de Mésie que lui revint la première lueur d'espérance. Non-seulement elles se déclarèrent en sa faveur, mais à son commandement elles s'ébranlèrent pour marcher à son secours [6]. Malheureusement pour lui, elles ne s'avancèrent qu'avec lenteur. Les plus avisés des généraux d'Othon conseillèrent vainement de les attendre pour livrer la

[1] Tac.; *Ann.*, XV, 18.

[2] Tac.; *Hist.*, I, 14.

[3] *Eph. ep.*, vol. II, fasc. 4, 563.

[4] Tac.; *Hist.*, I, 6. Une inscription découverte en 1874, à Spalato, porte cependant le nom de cet empereur: Sergio Sulpicio Galbæ imp. Cæsar. (*Eph. ep.*, II, 4, 522.)

[5] Suét.; *Oth.*, 7.

[6] Tac.; *Hist.*, II, 11.

bataille[1] ; leurs détachements qui combattirent à *Bédriac* sauvèrent l'honneur de l'armée d'Othon, mais non sa cause ni sa personne. Quant aux légions qui s'étaient avancées jusqu'à *Aquilée*, elles furent des plus empressées à se déclarer pour Vespasien. Parmi elles se trouvait la 7e légion Claudienne, passionnée, nous dit Tacite, pour la mémoire d'Othon, quoiqu'elle ne se fût pas trouvée à la bataille[2]. Les légions de Pannonie suivirent le signal donné par les légions de la Mésie ; la 11e légion, restée en Dalmatie, fut entraînée à son tour[3], «bien que dans ces deux provinces les lieutenants consulaires ne fissent aucun mouvement. C'étaient : pour la Pannonie, Titus Ampius Flavianus ; pour la Dalmatie, Pompeius Silvanus, riches et vieux l'un et l'autre. Mais près d'eux était un procurateur dans la force de l'âge et d'une grande naissance, Cornelius Fuscus, à l'esprit hasardeux, aimant aussi le danger pour lui-même et qui, passé sous les drapeaux de Vespasien, fut le plus ardent à secouer les brandons de la guerre ». — « L'espace d'un moment voyait s'allumer une guerre formidable dont les armées d'Illyrie avaient déjà levé l'étendard et dont les autres étaient prêtes à suivre la fortune[4]. » Une certaine unité subsistait, on le voit, dans l'*Illyricum*, en dépit des divisions administratives, analogue à cette communauté de sentiments qui de nos jours réunit ces contrées, malgré leur

[1] Tac.; *Hist.*, II, 32.
[2] *Ibid.*, 85.
[3] *Ibid.*, 86., trad. Burnouf.
[4] *Ibid.*

séparation politique. On voit aussi qu'un seul et même procurateur était chargé, dans la Pannonie et la Dalmatie et peut-être aussi la Mésie, de l'administration des domaines.

Antonius Priscus, dont l'influence avait entraîné les légions de Pannonie, et Cornelius Fuscus, engagés sans espoir de retour dans le parti de Vespasien, allaient être les principaux artisans de sa fortune.

Les Pannoniens et les Dalmates, embarqués sur la flotte de Ravenne, voyant leur pays au pouvoir de ce prétendant, se laissèrent, eux aussi, gagner à sa cause par le préfet de la flotte, Lucilius Bassus, auquel ils substituèrent toutefois Cornelius Fuscus, accouru en toute hâte. Vespasien les en récompensa en les établissant comme colons en Pannonie, avec le droit de cité pour eux et leur descendance[1] (an 71). Ce furent les légions de l'*Illyricum* qui battirent les Vitelliens à *Bedriac* (Calvatone, entre Mantoue et Vérone), mais ce furent elles aussi qui se déshonorèrent par l'odieuse destruction de Crémone; seule la 11e légion n'y prit pas part. Elle ne s'était décidée que tardivement; mais, le succès assuré, elle voulut avoir sa part de victoire et racheter ses hésitations par son zèle. Elle arriva en Italie, conduite par Silvanus, « officier nonchalant, consumant en paroles les jours où il aurait fallu agir[2] », mais guidé, sans s'en apercevoir, par le chef de la légion, Annius Bassus. Six mille Dalmates de nouvelle levée

[1] *C. I. L.*, III, 2, pag. 850; *Eph. ep.*, II, 4, pag. 457.
[2] Tac.; *Hist.*, III, 50.

l'accompagnaient ; on en mit une partie sur la flotte, dont les meilleurs soldats furent, sur leur demande, incorporés dans l'armée de marche, et l'on s'avança jusqu'à *Fanum Fortunæ* (Fano). Là on attendit les événements. Ils se prononcèrent en faveur de Vespasien. Silvanus fut bientôt après chargé par le Sénat de lever sur les particuliers un emprunt de 40 millions de sesterces pour parer à la détresse réelle ou simulée du trésor.

Les deux légions qui avaient quitté la Dalmatie ne retournèrent pas dans leurs anciens cantonnements. La province était désormais pacifiée et organisée, des troupes auxiliaires et les milices locales suffisaient à maintenir l'ordre et assurer le fonctionnement régulier de l'administration.

CHAPITRE VI.

Géographie politique de la Dalmatie ancienne.

DIVISIONS ADMINISTRATIVES.— VILLES.— VOIES DE COMMUNICATION.

Les frontières de la Dalmatie étaient désormais fixées pour deux siècles. Les agrandissements successifs de l'Italie avaient pris fin au nord. Sa limite, portée d'abord au-delà d'*Aquilée*, puis au *Formio* (Formione ou Risano), reculée au-delà de *Pola* sous Auguste, s'arrêtait définitivement à l'*Arsia* (Arsa). Là commençait, nous dit Pline [1], qui composait alors son immense et précieux répertoire, la « nation des Liburnes », dont le territoire était compris dans la province de Dalmatie, laquelle s'étendait jusqu'à *Lissos* (Alessio), où elle touchait à la Macédoine. Mais si les limites de la Dalmatie sur le littoral sont parfaitement précisées, il n'en est pas de même de celles de l'intérieur des terres. Laissées par les historiens et les géographes dans le vague le plus absolu, elles ne peuvent être déterminées d'une manière approximative que par la fixation des territoires occupés par les différents peuples de cette province ou des contrées voisines.

Que *Nauport* (Ober Laibach) ait appartenu à la Pannonie, comme le pensent avec raison MM. Mommsen et

[1] Pline; *Hist. nat.*, III, 23.

Strassburger [1], ou à l'Italie, comme le voudrait M. Zippel [2], cette place était en tout cas en dehors de la Dalmatie, dont la limite, traversant l'*Ocra* (Alpes Juliennes [3]), laissant à la Pannonie *Nauport* et la colonie d'*Æmona* (Laibach), et contournant l'*Albius* (Carso liburnien), venait vers l'est dans la direction de la *Kolapis* (Kulpa), passait au nord de *Metulum* (Mœttling), et coupait la rivière au sud de la ville actuelle de Carlstadt, c'est-à-dire à l'endroit où commence la plaine croate. Longeant ensuite la Save à quelque distance de sa rive droite, elle allait rejoindre le *Drinus* (Drina) à la hauteur du Zvornik actuel, ne laissant en dehors de la Dalmatie, agrandie, depuis l'époque de Strabon, de tout le massif montagneux occupé par les Mazéens, les Ditions et les Désitiates, que les derniers escarpements des monts Bosniaques et la vallée marécageuse de la Save. La frontière, remontant la Drina, inclinait un peu à l'est jusqu'au pays des Dardanes, et rejoignait le *Drilo* (Drin), à l'orient de l'embouchure duquel finissait la province.

La Dalmatie était divisée en trois ressorts judiciaires ou Conventus : celui de *Scardona* (Scardona) au nord, dont la circonscription s'étendait de l'*Arsia* (Arsa) au *Titius* (Zermagna) ; celui de Salone au centre, du Titius (Zermagna) au *Naro* (Narenta) ; celui de *Narona* (Viddo), au sud de cette rivière.

[1] Strassburger ; *Quomodo et quando Pannonia provincia romana facta sit.* Halle, 1875.

[2] Zippel, *Op. cit.*, pag. 195-196.

[3] Birnbaumer Wald. (Zippel, *Op. cit.*)

Le conventus de *Scardona* répondait donc à la Liburnie. Cette région, et l'Iapydie qui en dépendait, conservaient toujours une sorte de physionomie distincte, bien que l'Iapydie[1], épuisée par ses défaites, perdît chaque jour de son importance. Dans Strabon, la côte iapodique forme encore une division spéciale du littoral, s'étendant sur une longueur de 1000 stades (185 kil.) à partir de Pola (*Colonia Pietas Julia Pola*), qui appartient encore à l'Italie[2]. Il n'en est plus question au temps de Pline. L'Iapydie ne formait pas, de fait, une division naturelle du pays, mais simplement une division politique comprenant les territoires conquis et occupés par la belliqueuse tribu des Iapydes. Strabon ne leur donne aucune ville sur le littoral. Leur nom ne se trouve mêlé à aucun événement maritime. Cette locution de côte iapodique signifie donc simplement littoral du pays, dont les hauts plateaux sont occupés par les Iapydes. Il est certain, en tout cas, que si les Iapydes s'avançaient sur certains points jusqu'à la mer, les ports restèrent toujours entre les mains des Liburnes. Ils auraient formé alors, ce qu'ils étaient encore il y a quelques années, de véritables îlots au milieu d'un territoire occupé militairement, des « villes libres royales » au milieu des Confins.

Les Liburnes[3] étaient au contraire un peuple essentiellement maritime. Ils avaient quatorze cités, la plupart sur le littoral, et dont les principales étaient *Tarsatica* (Ter-

[1] Ni Scylax ni Mela ne partent des Iapydes.
[2] Str., V, 1, 9; VII, 5, 3.
[3] Pline; *Hist. nat.*, III, 25 (21).

sate), *Senia* (Segna), *Ænona* (Nona), *Iader* (Zara), et *Scardona* (Scardona).

Tarsatica[1] (Pl.; *T. P.*), *Tharsaticum* de l'*Itinéraire d'Antonin* et du géographe de Ravenne, placée au point de jonction de la route qui venait de l'Istrie, et de celle qui, à travers le Carso, se dirigeait d'*Aquilée* par la Liburnie vers *Siscia* (Sissek), avait des duumvirs et une organisation municipale régulière[2]. Ses débris se retrouvent au village actuel de Tersate, sur le plateau qui, au-dessus de Fiume, domine la mer et la fissure profonde au fond de laquelle gronde la Fiumara. Comme toutes les anciennes villes maritimes, elle possédait en dehors de l'acropole une « marine » sur les bords mêmes de la mer. Quand la sécurité des relations commerciales eut été assurée, la ville haute descendit peu à peu sur le littoral, comme en témoigne encore l'arc de triomphe élevé en l'honneur de Claude II. Ses débris sont une des rares traces que l'antiquité ait laissées à Fiume, dont une vieille rue passe sous sa voûte principale, tandis que les côtés sont engagés dans les maisons voisines. Tersate a aujourd'hui définitivement perdu son importance, bien qu'elle soit encore un lieu de pèlerinage très fréquenté.

Senia, fondée par les Gaulois Sénons, nommée peut-être comme *Tarsatica* par Scylax, mentionnée dans Pto-

[1] Voir pour tout ce chapitre : Pline; *Hist. nat.*, III, 25, 26, éd. Lemaire (21, 22, éd. Detlefsen); Ptolémée, II, 15 (éd. Wilberg et Grashof. Essen, 1839); II, 17 (éd. de Francfort, 1605, avec cartes de Mercator); *Itinéraire d'Antonin* (éd. Wesseling); *Table de Peutinger*, éd. Desjardins.

[2] *C. I. L.*, III, 1, 3028, 3029.

lémée (Σένια), dans l'*Itinéraire d'Antonin* (*Senia*), sur la *Table* (*Portus Senia*), auj. Segna ou Zeng, le port le plus important de la côte croate, a déjà joué un rôle dans les guerres d'Octave contre les Iapydes. Située sur la route qui menait en Dalmatie, elle était en outre le point d'arrivée d'une autre voie venant de *Siscia* (Sissek), par laquelle elle recevait les produits de la région inférieure de la Save et du Danube. Les inscriptions l'appellent *Senia*, mentionnent la *plebs Seniensium* [1], l'*ordo Seniensium* [2], sans nous donner sur son organisation intérieure des renseignements précis.

Forbiger, dans son *Manuel de Géographie ancienne* et dans la *Real Encyclopedie* de Pauly, fait d'elle cette « *colonia Seniensis* » dont parle Tacite au 4me livre des *Histoires* [3]. Si la leçon « *Senensi* », que substituent à la précédente quelques éditeurs, était la bonne, ils auraient raison de placer à Sienne l'épisode dont il s'agit. Mais les manuscrits et les éditions les plus récentes portent «*Seniensi*», et, bien que M. Mommsen [4] considère comme absolument abandonnée aujourd'hui l'opinion de Forbiger, elle s'impose. Les partisans de Sienne s'appuient surtout sur ce fait que Pline, parlant de *Senia*, ne la désigne pas comme colonie. Ce n'est pas la seule que Pline ait omis de noter, et la raison ne semble pas suffisante. Le silence des inscriptions serait plus significatif, et l'on pourrait

[1] *C. I. L.*, III, 1, 3016.
[2] *Ibid.*, 3017.
[3] Tac.; *Hist.*, IV, 45.
[4] *C. I. L.*, III, 1, v. *Senia*.

s'étonner que celles qui nous sont parvenues n'aient pas mentionné ce titre si honorable et si précieux de colonie romaine. Mais aucune de ces considérations ne saurait prévaloir contre l'assertion formelle de Tacite, et les plaintes du sénateur « pulsatus in *colonia Seniensi* » s'expliquent bien mieux s'il a été exilé dans l'ancienne capitale des Uscoques que s'il a été relégué à Sienne, en Étrurie, aux portes de Rome.

Ænona (Αἰνῶνα, Pt.), Nona, où tant d'inscriptions importantes du premier siècle de notre ère ont été découvertes, était placée dans une île reliée au continent par deux ponts. L'ancienne cité qui fut au moyen âge la capitale des rois de Croatie n'avait qu'un mille de circonférence. On reconnaît encore sous les constructions postérieures les assises des murs romains et les trois portes qui donnaient accès dans la ville. Des fragments de statues, des sculptures, des fûts de colonnes, des bains, y ont été retrouvés [1]; mais « les atterrissements formés par la vase qu'à la longue a roulée dans cette partie du golfe un ruisseau qui vient s'y perdre, ont totalement bouché l'entrée (du port), en sorte que ce port n'est plus maintenant qu'un marais infect [2]. » Bien que n'étant éloigné de Zara que de 9 milles (67 kil.), ce pauvre village de Nona, dévoré par la fièvre, peuplé seulement de 270 hab., et où l'on ne trouve ni auberge, ni café, ni boulanger, et pas d'autre eau que celle d'une citerne, est aujourd'hui rarement visité [3].

[1] Gliubich; *Studi archeologici.*

[2] Cassas, *Op. cit.*, pag. 87.

[3] *Jahrbuch des C. C.*, 1861, 5e vol.

Peut-être quelques-unes des antiquités qui sont à Zara proviennent-elles de *Ænona*[1]. Les inscriptions nous y montrent, comme partout, des duumvirs quinquennaux et des sévirs augustaux, sans révéler dans son organisation municipale aucune particularité saillante.

Iader (*It. Ant.*), *Colonia Iader* (Pt.; *C. I. L.*, III,1,2925), *Iadera* (*T. P.*), Ἰάδερα κολωνία (Pl.), Zara, a mieux gardé son ancienne importance que la ville qui fut quelque temps sa rivale. Une des plus anciennement connues des villes de cette région, capitale actuelle de la Dalmatie, elle renferme des ruines dont l'importance serait beaucoup plus célèbre sans l'écrasant voisinage de Spalato : porte monumentale, colonnes, inscriptions, traces d'un ancien temple. Si la richesse de ses collections provient en partie de la réunion des objets trouvés dans les localités voisines, on ne saurait nier qu'elle en ait tiré une bonne partie de son propre sol, dans lequel ont été récemment découvertes deux pierres importantes par les documents qu'elles contiennent : l'une, connue depuis longtemps, relatant la consécration d'un temple à Livie[2], et retrouvée en 1872; l'autre, plus petite que la première, mais dont l'inscription est conçue en termes identiques à ceux qu'elle

[1] Faut-il considérer les mots « *civitas Pasini* », dont Pline fait suivre *Ænona*, comme une apposition ou comme l'indication d'une autre ville ? Dans le premier cas, ils constitueraient un surnom dont on ne connaît ni le sens ni l'origine ; dans le second, ils désigneraient une ville entièrement inconnue. La première opinion est généralement admise. M. Tomaschek (*Op. cit.*) voit dans les *Pasini* la tribu iapyde des Ποσῆνοι d'Appien.

[2] *C. I. L.*, III, 1, 2904,

porte, découverte auprès du premier pilier de droite en entrant dans le temple de San Donato, où je l'ai vue en 1876 et publiée depuis par M. Glavinich dans le *Bulletin d'archéologie dalmate*[1]. Les habitants sont appelés Ἰαδασῖνοι[2], Ἱεραστάμναι[3], *Iadestini*[4], Iadertini[5]. Le site était au reste beaucoup plus favorable que celui d'*Ænona* à la fondation d'une ville prospère. Son nom même, si l'on en croit Creglianovich, signifierait doux, paisible; appellation que justifieraient son climat et la sécurité de son port, abrité contre le bora, et dont l'eau est incessamment renouvelée par un courant.

La colonie a été, nous l'avons vu, une des nombreuses colonies fondées par Auguste[6]. On y trouve des duumvirs[7], des édiles, des décurions[8], une aristocratie[9], une plèbe[10], des sévirs augustaux[11], des pontifes[12]. La colonie a un patron[13]. Sa prospérité est attestée par la mention sur

1 Jovi Augusto Appuleia M. f. Quinta suo et L. Turpilii Brocchi Liciniani filii nomine. (*Bull. di arch. e stor. dalm.*, I, pag. 36.)

2 Insc. de Pharos. (*C. I. G.*, II, add. 1837 c.)

3 Scylax, ch. 22.

4 *C. I. L.*, III, 1, 2919 ; *Id.*, III, 2, pag. 849 et 850.

5 Hirt.; *G. Al.*, I, 2.

6 Dedu [xi in coloni] as aut remisi in municipia sua stipen[diis emeri] tis millia aliquanto [plus qu]am trecenta et iis omnibus agros a[me emptos] aut pecuniam pro pr[ædiis a]me dedi. *C. I. L.*, III, pag. 788.

7 *C. I. L.*, III, 1, 2920, 2931, 2932, etc.

8 *Ibid.*, 2920, 2924.

9 *Ibid.*, 2919.

10 *Ibid.*, 2920.

11 *Ibid.*, 2921, 2928.

12 *Ibid.*, 2920, 2932.

13 *Ibid.*, 2932.

les inscriptions de négociants, d'un étudiant en droit. Son importance s'accroîtra sous Trajan.

Constantin Porphyrogénète parlera d'elle encore comme d'une grande ville. Deux routes en partaient : l'une allant à l'intérieur, vers *Nedinum* (Nadin) et *Asseria* (Podgradye) ; l'autre, par le littoral, à *Scardona*. On retrouve encore dans Forbiger et même dans le commentaire de la *Table de Peutinger* par M. Desjardins, l'opinion, désormais impossible à soutenir en présence de tous ces monuments et de toutes ces inscriptions, qui plaçait l'ancienne *Iader* dans la triste et maussade situation où gît aujourd'hui Zara-Vecchia.

C'est dans un pays désert que repose cette ancienne capitale des rois croates, Biograd, la ville blanche, comme l'appelaient les Slaves, à laquelle le souvenir et les traces, dans le voisinage, d'un ancien aqueduc, valurent si longtemps d'être prise pour l'ancienne *Iader*. Elle est assez loin de la mer, bien qu'ayant un port sur le canal de Zara, pour qu'on puisse voir en elle *Blandona* (*It. Ant.*) ou Βλανῶνα, que Ptolémée place parmi les villes de l'intérieur, et Mannert dans les landes pierreuses qui sont à l'est du lac de Vrana, près du village de Draschitch, à l'endroit où s'élevait probablement *Arauzona*[1].

Scardona (Pl.), *Sardona* (*T. P.*), *Municipium Flavium Scardona* (*C. I. L.*, III, 1,2802), *Scardonæ* (*Id.*, 2810), Σκάρδων (Str.), Σκαρδῶνα (Pt.), sur le *Titius* ou *Titus*, (Kerka), à 12,000 pas de la mer, était le siége du conventus.

[1] Ἀραύζωνα (Ptol.). Cf. *Bull. d'arch. e st. dalm.*, II, pag. 113.

Elle l'était en même temps du Concilium chargé de veiller sur l'autel que les cités liburniennes y avaient élevé à Auguste [1]. La ville, plus étendue que la bourgade actuelle du même nom, a cédé de nos jours la plus grande partie de son importance à Sebenico, mieux situé qu'elle, sur le canal qui mène à la mer les eaux de son fleuve. Les débris y sont rares [2], car elle est restée longtemps au pouvoir des Turcs; néanmoins des médailles en grand nombre, des sculptures, des restes de monuments et de murailles, témoignent de sa grandeur passée. Les traces de l'ancienne enceinte sont reconnaissables encore dans la plaine, où une porte basse subsiste à un des angles du parallélogramme qu'elle formait. Les Flaviens l'érigèrent en municipe. On y voit des duumvirs et des décurions; mais elle semble avoir eu peu d'importance dans la suite, bien qu'elle ait conservé son titre et son rang de capitale.

Outre ces grandes cités, beaucoup d'autres existaient encore sur cette longue côte liburnienne.

La première que l'on rencontrait en partant de l'embouchure de l'*Arsia* (Arsa), était *Albona*, à 12,000 pas du fleuve, sur l'emplacement de laquelle s'élève encore une ville qui a conservé son nom. Appelée par Ptolémée Ἀλούωνα, et *Alvona* sur la *Table de Peutinger*, elle formait une république, «*respublica Albonessium* [3]», administrée par des duumvirs et des édiles. Peut-être ses ha-

[1] *C. I. L.*, III, 1, 2809, 2810.
[2] Cf. Concina; *Voy. dans la Dalmatie*. Venise, 1831.
[3] *C. I. L.*, III, 1, 3049.

bitants étaient-ils ces Alutæ dont parle Pline, qui jouissaient du droit italique.

Le même droit et le même titre appartenaient à sa voisine *Flanona* (Pl.; *T. P.*), Φλανῶνα (Pt.), Fianona, qu'une inscription de *Pola*[1] appelle « *respublica Flanatium* ». Elle avait donné son nom au golfe dans le voisinage duquel elle s'élevait (Quarnero) : Φλανωνικὸς κόλπος dans Étienne de Byzance, *Portus Planaticus* dans la *Table*[2]. Sous l'empire, elle eut à sa tête un curateur.

A moitié chemin de *Tarsatica* (Tersate) et de *Senia* (Segna), à 20,000 pas de l'une et de l'autre, les Itinéraires[3] marquent une station qu'ils appellent « *Ad Turres* ». Ptolémée place dans le même intervalle, outre l'embouchure du fleuve *Œneus*[4], une ville d'Οὐόλκερα[5]. Ce fleuve est-il simplement la Rieka de Fiume, ou Ptolémée a-t-il considéré comme un estuaire la *foiba* de Buccari ? Si *Volcera* peut être identifiée avec cette dernière ville, il est plus difficile de déterminer la position de *Ad Turres*. Le petit havre de Tserziquenizza, à l'entrée du canal de Maltempo, répond assez bien aux indications des Itinéraires ; Mannert la place à Stranke.

Ces tours n'étaient au reste que des postes militaires que l'on devait entretenir avec soin et multiplier suivant les besoins[6].

[1] *C. I. L.*, V, 1, 60.
[2] *T. P.*, segment IV, 1.
[3] *It. Ant.*; *T. P.*
[4] Οἰνέως ποταμοῦ ἐκβολαί.
[5] Οὐέλκερα (éd. Francfort).
[6] *Cod. Théod.*, l. XIII : *De oper. publ.*

Après *Senia* (Segna), les routes données par les Itinéraires s'éloignaient comme aujourd'hui du littoral, pour ne le rejoindre qu'à *Iader* (Zara). Mais Pline, Scylax et Ptolémée nous font connaître d'autres points de la côte :

Lopsica (Pl.), Ἀλουψοί (Scyl.), Λοψίκα (Pt.), dont les habitants, appelés Lopsi par Pline, jouissaient du droit italique. Les inscriptions permettent de la placer au pauvre village de Saint-Georges sur Mer, qui s'élève en face de l'île de Pervicchio, entre une montagne calcaire et la mer.

Seul, par une erreur évidente, Ptolémée indique ensuite les bouches du *Tidanius* (Zermagna), le *Tedanius* de Pline, *Catarbates* de Scylax, se trouvant, nous l'avons vu, beaucoup plus au sud.

Ortoplinia (Pl.), Ὄρτοπλα (Pt.), *Orpela* (Rav.), la ville des Ὀρσοπελῆται de Scylax (correction Müller), se retrouve à Ortpla, près de Starigrad, en face de l'île d'*Arbe*, où ses ruines sont encore aujourd'hui visibles[1].

Une importante inscription récemment découverte à à Starigrad (janvier 1878)[2], et portant comme celles d'*Ænona* (Nona) le nom de L. Volusius Saturninus, nous indique qu'elle possédait une organisation municipale analogue à celles de *Flanona* (Fianona) et de *Senia* (Segna).

Vegium (Pl.), Οὐεγία (Pt.), est aujourd'hui Vega.

Quelques-uns croient voir les ruines d'*Argyruntum* (Pl.), Ἀργυροῦτον (Pt.), près d'Obrovazzo[3], où d'autres placent *Clambetæ*.

[1] H. Noé; *Dalmatien*, pag. 277.

[2] *Eph. ep.*, IV, fasc. 1 et 2; *Bull. di arch. e st. dalmata*. I, pag. 85.

[3] Cf. Noé., *loc. cit.*

Corinium (Pl.), Κορίνιον (Pt.), *Corinthion*, *Coriton* (Rav.), était situé près du village actuel de Carin, où l'on a trouvé les restes d'un amphithéâtre, sur une colline presque isolée, nommée aujourd'hui Gradina Miodrag, à deux milles de la mer (canal de la Morlacca), et reliée seulement vers le couchant à une autre colline. Quelques traces de son enceinte sont visibles du côté du sud; elle avait la forme d'un ovale de 80 mèt. de long et 600 de large [1]. Quelques inscriptions, des pierres précieuses, des monnaies romaines, y ont été découvertes.

Les habitants sont appelés Corinienses dans un acte antérieur au départ des légions [2]. La *Table* donne à la mer voisine de Novigrad le nom de *Portus Epilicus*.

Quant à l'intérieur de la Liburnie, avec ses âpres montagnes et ses ravins sauvages, il était, dans l'antiquité, comme de nos jours, mal connu et peu fréquenté. Les débris de l'époque romaine y sont fort rares. Dans l'Iapydie, on n'a trouvé, dit M. Mommsen, que les traces de deux villes, et encore n'est-on pas fixé sur le nom de ces cités évanouies. Au sud du *Tedanius* (Zermagna), le pays est moins désert, mais les mœurs sont encore bien rudes et bien grossières. Le district de Zara est une des contrées de l'Europe où les attentats contre la vie humaine sont le plus fréquents.

Strabon [3] ne nomme que quatre villes en Iapydie :

[1] Gliubich; *Studi archeologici sulla Dalmazia*. Cf. Forbiger, III, pag. 559; Mannert, VII, pag. 329. *C. I. L.*, III, 1, 2880-2901.

[2] *C. I. L.*, III, 1, 2883; Orelli, 3452.

[3] Str., VII, 5, 4.

Μέτουλον[1], Ἀρουπῖνοι, Μονήτιον, Οὐένδων, qui toutes ont été mentionnées dans l'histoire de la conquête du pays par Octave, et une seule en Liburnie, Σκάρδων (Scardona).

Metulum (Mœttling), sur les bords de la *Colapis* (Kulpa), comme nous l'avons établi plus haut[2], était de beaucoup la plus septentrionale et la plus grande, mais elle avait été ruinée par la guerre et son nom ne reparaîtra plus sous l'empire.

Arupium[3] (Vital, près d'Ottochatz), nommée par Strabon après *Metulum*, d'après son rang d'importance sans doute, l'est par Appien après les deux autres villes. La *Table* nous donne à partir de *Senia* : *Avendone* XX ; *Arypio* X.... On peut donc placer *Monetium* à moitié chemin de *Senia* à *Avendone*, identique assurément au Οὐένδων de Strabon, à la ville des Μοεντῖνοι d'Appien, et dont une inscription a révélé l'emplacement à « Vlasko Kompolye » près de Tserkvinye[4].

L'*Itinéraire d'Antonin* nous donne également ces deux villes, réduisant toutefois à XVIII M. P. la distance qui séparait *Senia* (Segna) d'*Avendo* (Kompolye), *Arupium* (Vital) restant à X M. P. de cette dernière.

Mais nous trouvons, tant en Iapydie qu'en Liburnie, un grand nombre d'autres localités et d'autres peuples, dans Pline, Ptolémée et les Itinéraires.

[1] Cf. App.; *Ill.*, 19; D. Cass., XLIX, 35.

[2] V. pag. 139.

[3] Peut-être l'*Aruccia* (Ἀρουκκία) de Ptolémée. *Arupium* (*It. Ant*). *Arypium* (*T. P.*), Αὐρουπῖνοι (habitants) (App.).

[4] *Eph. ep.*, II, 4, 571.— Habitants : Αὐενδεᾶται (App.).

Les *Lacinienses*, dont la cité est indiquée par Pline comme une des plus importantes des Liburnes, ne seraient-ils pas les habitants de *Senia* ? La supposition n'a rien de bien téméraire. Les manuscrits géographiques ont subi de telles altérations que leurs indications sont fréquemment méconnaissables et que leur intelligence nécessite souvent, comme pour Scylax, non un commentaire, mais une véritable restitution.

Tediastum (Τεδίαστον), que Ptolémée place un peu au N.-O. de *Senia*, est aujourd'hui Tedasto, peut-être fondé, comme *Senia*, par les Gaulois.

Ardotium (Ἀρδώτιον), au sud-est d'*Aruccia* ou *Arypium* (Vital), est sans doute la ville que nous trouvons dans la *Table* sous le nom « d'*Epidotio* », et que la distance de X M. P. d'*Arupium* (Vital), indiquée par elle, porte dans le voisinage du village actuel de Quarta. M. Tomaschek les distingue et place *Ardotium* à Kossiny, séparée d'*Epidotium* par un plateau calcaire.

Stlupi (Στλοῦπι), qu'habitaient les Stlupini de Pline, était, au dire de ce dernier, une des principales cités des Liburnes. Ptolémée l'indique au S.-E. de la précédente, mais son emplacement est encore ignoré, comme celui de *Curcum* (Κουρκούμ), que M. Tomaschek place, sans indiquer les motifs de son opinion, à Udbina, dans le bassin de la Kerbava.

A XVI M. P. d'*Epidotium*, la *Table* nomme une station « d'*Ancus* ». M. Kiepert, sur sa carte jointe au *Corpus*, la met près de Quarta et M. Tomaschek l'assimile à Siroka-Kula, à droite de la Lika, au nord de Gospitj.

A XV M. P. d'*Ancus*, la station désignée par le nom d'*Aufancalione* répond à l'*Ausancali* (Αὐσανκάλει) de Ptolémée et à la ville actuelle de Plotcha, sur la Yadova (Tomaschek).

Clambetæ, distante de XVI M. P. de ce dernier point, aurait été située, suivant les uns à Starigrad, suivant d'autres à Obrovazzo, près de cette dernière bourgade (auj. 68 maisons et 423 habitants), chef-lieu de district judiciaire du district politique de Benkovatz. Les meilleurs arguments en faveur de cette dernière opinion sont qu'Obrovazzo se trouve sur la route qui descend des hauteur du Vellebitj vers Zara, sur le tracé que, vu la nature des montagnes, devait suivre la voie romaine, tandis que Starigrad est en dehors de cette route ; que *Clambetæ*, si elle se fût trouvée sur le bord de la mer, eût été nommée par Pline, qui donne le nom de beaucoup de ports moins importants.

Dans le même district, des ruines ont été découvertes à Podgradye et Medvidye. Là, les villes se pressaient. A Medvidye, à 50 milles de Zara, aurait été l'ancienne *Hadra*, placée par la Table à XIII M. P. de *Clambetæ*. Le site de cette ville, qui fut peut-être plus tard, sous le nom de *Ludrum*, le siége d'un évêché [1], a été révélé par la découverte, en 1856, sur une colline appelée Gradina, des restes d'un château, de pierres finement travaillées, de piliers, de vases, de mosaïques, d'inscriptions. La colline, élevée de 400 mètres au-dessus de la plaine, porte un plateau

[1] Farlati; *Ill. sacr.*, II, pag. 173.

ovale de 800 mètres de long sur 300 de large. Ses bords sont abrupts partout, excepté au midi, où il était défendu par un mur [1]. Elle avait, elle aussi, ses magistrats municipaux et sa curie. Une route, dont on voit encore les restes [2], l'unissait à *Asseria* (Podgradye), où passait la route d'*Iader* (Zara) à *Salone* par *Burnum* (Suplyaya).

Asseria (*C. I. L.*), *Aserie* (*T. P.*), *Assesia*, Ἀσσεσία, Pt.), aujourd'hui Podgradye, à 2 milles à l'est de Benkovatz, occupait, elle aussi, une colline au pied de laquelle était, au nord, à l'est et au midi, une profonde vallée. D'énormes murailles, que M. Gliubich n'hésite pas à appeler cyclopéennes, l'entouraient. « Leur plus grande élévation, dit-il, est aujourd'hui de 8^{m}, la moindre n'est pas inférieure à 4^{m}; leur épaisseur va jusqu'à 3^{m},50 à la partie supérieure, plus large d'un mètre à la base et allant même, vers le couchant, jusqu'à 4^{m},80. L'espace qu'elles renferment a la forme d'un polygone allongé dont la plus grande longueur est de 450^{m}, et la largeur presque parallèlement à la façade de la petite chapelle du Saint-Esprit, qui en occupe à peu près le centre, de 180^{m}. Le circuit est de 1,200^{m} environ». M. Gliubich signale encore, comme une particularité de cette enceinte, l'existence de deux bastions adossés à la face du nord. Les murailles sont en marbre commun de Dalmatie. Quelques-unes des pierres qui les composent, entièrement taillées et travaillées en ruche, ont jusqu'à 4^{m} de long et 2^{m} de haut.

[1] Gliubich; *Studi archeologici sulla Dalmazia.*

[2] *Bull. d'arch. e st. dalm.*, II, pag. 65.

Elles sont percées de deux portes, l'une au nord, l'autre au couchant, et d'une poterne à l'est. Un aqueduc bien conservé y amenait les eaux d'une source appelée Tchernaya, située à 1 mille au nord. L'élévation du sol au-dessus des débris des anciennes murailles permet de supposer que la ville entière est ensevelie sous des décombres, peut-être par suite d'un tremblement de terre [1]. Bien que beaucoup de matériaux aient été employés à la construction de la chapelle du Saint-Esprit, on trouve encore au milieu de cette enceinte déserte des traces d'habitation. Malheureusement, les inscriptions qui y ont été trouvées jusqu'ici, dont beaucoup sont, «ou trop effacées pour pouvoir les lire, ou tellement brisées que l'on ne peut plus en réunir les mots [2]», ne nous apprennent rien sur son organisation intérieure, non plus que les documents ne nous disent ce qui lui avait valu l'immunité d'impôt [3].

Elles nous ont, en revanche, révélé l'existence, entre Podgradye et Medvidye, c'est-à-dire entre *Asseria* et *Hadra*, à l'est de la première, au sud de la seconde, au village actuel de Dobropolytchi, d'une cité d'*Alveria* [4]. La république des Alvéritains (*Rem P. Alveritarum*) jouissait-elle, comme celle des Assériates (*Rem P. Asseriatium*) de l'immunité d'impôt ? L'exiguïté de son territoire, l'oubli

[1] Cf. Concina; *Voy. dans la Dalmatie*; Fortis ; *Voyage en Dalmatie*, éd. franç., 2 vol. Berne, 1778 ; Cassas ; *Voyage pittoresque de l'Istrie et de la Dalmatie*, pag. 93.

[2] Cassas ; *loc. cit.*

[3] Immunesque Asseriates (Pline).

[4] *Eph. ep*, II, 4, 563.

dans lequel elle était restée à côté de ses modestes voisines, ne permet pas de croire qu'elle ait pu jamais mériter une si grande faveur, dont les Assériates étaient les seuls à jouir dans la Liburnie.

A l'ouest d'*Asseria* (Podgradye), on voit encore les traces de la voie romaine qui l'unissait à *Iader* (Zara) par *Nedinum* (*Nedino, T. P.*), Νήδινον (Pt.). Situé comme les villes précédentes sur une colline (de 136^{m}), *Nedinum* (Nadin) était entouré de murs d'une construction antérieure à la venue des Romains, selon M. Gliubich, des premiers temps de l'occupation plus probablement. Le revêtement de cette muraille, haute de 4 à 7^{m}, épaisse de 4^{m} au sommet et plus large à la base, est fait de parallélipipèdes réguliers dont la dimension varie depuis 1^{m} de long et 0,50^{cm} de hauteur, jusqu'à 2^{m} de largeur et 1^{m} de hauteur. Elle était percée de trois portes [1]. Des débris anciens s'y voient encore au milieu des constructions modernes. M. Mommsen rapporte à *Nedinum*, dont les habitants sont appelés dans les inscriptions *Neditæ* [2] et *Næditæ* [3], une inscription [4] relative à la reconstruction d'un portique long de cent pas et large de vingt, et d'une scène. Parmi les magistrats, nous trouvons un duumvir pontificalis, un édile, un officialis Næditarum. Près de là, vers le sud, dans la

[1] De la principale desquelles, celle de l'ouest, qui menait à *Iader* (Zara), les débris subsistent encore. (*Bull. d'arch. e st. dalm.*, II, pag. 21.

[2] *C. I. L.*, III, 1, 2882, 2883.

[3] *Ibid.*, 2868.

[4] *Ibid.*, 2871.

campagne, « où, l'hiver et une bonne partie de l'été, les eaux descendues des hauteurs voisines forment un grand lac, se trouvent de grandes vasques murées très anciennes, construites pour recueillir les eaux, d'où des conduits souterrains les mènent à la mer[1]. » 12 mille pas la séparaient d'*Iader* (Zara) et autant d'*Asseria* (Podgradye).

Enfin la Table nous nomme à XIII M. P. de *Hadra* (Medvidye), *Burnum*, Βοῦρνον (Pt.; Proc., *G. Goth.*, I, 16), auj. Suplyaya, sur la Kerka. M. Gliubich le fait appeler Λιβυρνή par Strabon[2], dans lequel ce mot n'est qu'une épithète de πόλις, Scardon, ville liburnienne. Des fragments de murs, des traces de canalisation d'un aqueduc, des restes d'un amphithéâtre enseveli extérieurement à 500 mètres de la ville, et surtout les arches romaines qui ont fait donner à ce site le nom d'*Archi romani*, attestent l'ancienne importance de cette ville. Ces débris d'une bonne époque sont considérés par quelques-uns comme ayant appartenu à un théâtre[3]; par d'autres, qui s'appuient sur les inscriptions vouées à Jupiter, la tête d'une statue de ce dieu et certains bas-reliefs trouvés en cet endroit, comme les débris d'un temple de Jupiter[4]; par

[1] Gliubich, *loc. cit.* — La description faite par le *Bulletin d'archéologie et d'histoire dalmates* constate bien l'existence de ces murailles de *Nedinum*, « bien conservées vers le sud et sur quelques points, hautes de plus de 2 mèt. », mais est loin de leur accorder l'importance que leur donne M. Gliubich. Le castrum seul aurait été sur la colline et le village dans la plaine. (*Bull. d'arch. e st. dalm.*, II, pag. 21.)

[2] Str., VII. 5, 4.

[3] *Jahrbuch der k. k. Centr. Comm.*, 1861.

[4] *Bull. d'arch. e st. dalm.*, II, pag. 84.

M. Gliubich enfin, fort des traces de voie romaine visibles en plusieurs endroits, comme ayant formé la principale entrée de la ville. Le monument se composait de cinq arcades; les deux de droite sont debout, celles de gauche ont disparu; celle du milieu, qui existait encore du temps de Fortis, est aujourd'hui à moité détruite. Elle a 21 pieds de haut et 10 de large. Les arcades latérales, qui présentent des deux côtés des traces d'ornementation, ont 11 pieds 3 pouces de largeur et entre 15 et 18 pieds de hauteur de voûte. La largeur du pilier qui les sépare est de 6 pieds 7 pouces; celle du pilier qui les unit au grand arc, de 12 pieds; l'épaisseur du mur, de 2 pieds 1/2[1] .L'aqueduc traversait peut-être la Kerka sur un pont qui devait conduire à *Promona* (Tepliu); les assises en ont été vues par Wilkinson en 1846 et M. Yriarte en 1874. Sur ces assises, Wilkinson[2] remarqua deux petits tubes qui ressemblaient à des conduites d'eau. Là aussi les débris de la ville ancienne ont été employés pour des constructions modernes. On y découvre encore des chapiteaux, des pierres précieuses, des monnaies en grand nombre.

M. Glavinich a vu, en 1872, environ mille monnaies romaines trouvées dans cette localité, dont une cinquantaine en or[3].

Les habitants, Burnistæ[4], jouissaient du droit italique.

[1] *Jahrburch der k. k. Centr. Comm.*, loc. cit.

[2] Wilkinson; *Dalmatia and Montenegro*, 2 vol.; Yriarte; *L'Istrie et la Dalmatie.* (*Tour du Monde*, ann. 1875 et 1876.)

[3] *Bull. di arch. e st dalm.*, I, pag. 106.

[4] Pl.; *C. I. L.*, III, 1, 2809.

Le nom de Trayanskigrad, donné à la plaine qui s'étend en avant des murailles, une inscription en l'honneur d'Adrien, témoignent encore de l'importance que *Burnum* avait conservée sous les Antonins, même après le départ des légions, dont l'une y avait établi, nous l'avons vu, son quartier-général.

Plus au nord, sur les bords du *Titius* (Kerka), jusqu'à proximité duquel s'avançaient les murs de *Burnum*, était *Varvaria*, dont les habitants, les Varvarini, Οὐαρουαρία (Pt.), possédaient, comme ceux de *Burnum,* le droit italique. Une inscription donnée par Orelli laisserait[1] croire qu'une colonie y avait été établie par Claude, comme sur tant d'autres points de ce pays. Une autre[2] a déterminé la position exacte de la ville, dont le territoire s'étendait jusqu'au fleuve, que l'inscription appelle *Titius*[3] (Kerka).

Ptolémée nomme encore Σιδρῶνα et Ὀουπόρουμ, dont nous ne pouvons préciser l'emplacement.

D'autre part, à X M. P. d'*Arupium* (Vital), l'*Itinéraire d'Antonin* mentionne une station nommée *Bibium*, de laquelle une route se dirigeait dans l'intérieur vers *Siscia* (Sissek), tandis que l'autre, dont il ne parle pas, descendait vers *Salone*. Les postes qu'il nomme sur cette voie sont à

M. P. X (de *Bibium*) *Romulam.*
M. P. XIIII *Quadratum.*

[1] D. M. | M. Valerio M. f. Claud. co | lono Liburn | Varvar. scrib. cl. | pr. Raven. Vix ann. L | mil. an. XXVI Valerii colonus et... Or. 3637.

[2] *C. I. L.*, III, 2, 6418.

[3] Finibus Varvarinorum in agello secus Titum flumen ad Petram longam.

M. P. XIIII *Ad Fines*.
M. P. XXI *Sisciam*.

Romula[1] et *Quadratum* nous sont inconnus. *Ad Fines* était évidemment le point où l'on passait de Dalmatie en Pannonie. Notre province s'avançait donc fort près de *Siscia*, à l'entrée, comme nous l'avons dit, du val de la Save[2].

Toutes les îles du Quarnero et celles qui relèvent aujourd'hui du district politique de Zara, ressortissaient en outre au conventus de *Scardona*. C'était d'abord, en face de l'embouchure de l'*Arsia*, le fameux groupe des *Absyrtides*[3], composé des deux grandes îles que les anciens paraissent avoir souvent confondues, séparées l'une de l'autre par un étroit canal artificiel, aujourd'hui franchi sur un pont, qui n'a que quelques pieds de largeur et forme comme une écluse[4], et des îlots qui les entourent;

Cherso, l'*Absoros* de Mela (II, 7) et de Ptolémée, *Absorus* du géographe de Ravenne, le *Crexi* de Pline, dont le nom semble revivre dans l'appellation slave, Kerès; c'est peut-être l'*Istris* de Scylax;

[1] Une ville du même nom se trouve en Dacie. (Or. Henzen, 5280.)

[2] M. Tomaschek (*Op. cit.*, pag. 502) suppose qu'il faut lire L X M.P. entre *Bivium* et *Romulam*, et place *Romula* à Yesenitze, *Quadrata* à l'O. de Remetinetz, au S. de la Save, *Ad Fines* au confl. de la Buna et de l'Odra. Il est certain que la distance de 69 milles donnée par l'*Itinéraire* est inférieure à la distance réelle, qui est à vol d'oiseau de 90 milles (120 kil.) à peu près.

[3] Pl., III, 30 (26); Ἀψύρτιδες (Str.).

[4] Yriarte; *L'Istrie et la Dalmatie* (*Tour du Monde*, 1876, 1er sem.; V. *supr.*, pag. 12.

Lussin, appelée encore île d'Osero, bien que le village de ce nom soit dans la grande île, l'*Absyrtis* de Mela, l'*Absyrtium* de Pline ;

Et plus bas :

Ursaria (Rav.), *ins. Ursaria* (*T. P.*), auj. Unie ;

Eckronis (*T. P.*), *Erafronia* (Rav.), auj. Sansego;

Moa (Rav.) ; auj. Maou ;

Pamodos (*T. P.*), *Primodia* (Rav.), auj. Pago.

Les deux villes indiquées par Ptolémée, *Crepsa* (Κρέψα) et *Apsoros* (Ἀψοῤῥός), se retrouvent encore aujourd'hui dans Cherso, la capitale de l'île, petite ville de 7,500 hab., très commerçante, au fond d'un golfe de la côte occidentale, et Osero (ἡ Ὄψαρα, Const. Porph.) sur le point le plus resserré de la Cavanella. L'île « est remarquable par l'extrême petitesse de ses chevaux ; ils n'en sont pas moins vifs ni moins vigoureux, et ils réunissent la grâce à la délicatesse des formes [1] ». « Ils s'y reproduisent en liberté. Dans maint endroit, on voit encore des troupeaux de bœufs sauvages. Les moutons et les chèvres trouvent un abri dans les épais massifs de genévriers que le bora incline vers le sud. Le plus important de tous les règlements des Chersiotes concerne ces buissons, qui fournissent aux animaux la fraîcheur pendant l'été et une retraite paisible pendant l'hiver [2]. » C'est surtout à Osero, à Caisole, au N.-E de l'île, et dans l'île voisine de Sansego, que des inscriptions ont été découvertes. Elles

[1] Cassas; *Op. cit.*, pag. 79.

[2] H. Noé; *Dalmatien*, pag. 16.

mentionnent l'existence dans ces trois villes de duumvirs[1], d'édiles[2], de décurions. Caisole avait un portique et une curie construits, nous l'avons vu, sous Tibère. Elle tirait sans doute son importance des forêts, aujourd'hui encore considérables dans le nord. L'île était au reste fertile, arrosée par de nombreux ruisseaux ; le climat est tempéré et sain ; ses bestiaux, son vin, son miel et son huile sont estimés[3].

Lussin Piccolo, dans l'île du sud, est aujourd'hui, par l'excellence et la sûreté de son port et ses chantiers de construction, une des positions les plus importantes de l'Adriatique. On appelle ce port *val d'Auguste*, d'après une tradition qui voudrait que cet empereur y eût hiverné avec sa flotte.

Quant à l'écueil long et bas de Sansego, longtemps désert et fréquenté seulement pour la chasse aux lapins, il possède aujourd'hui 150 hab., qui s'y sont fixés depuis peu[4].

Veglia est la Κυρικτική de Strabon, la Κουρίκτα de Ptolémée, l'*ins. Curica* de la *Table,* le *Curricus* du Ravennate. Son nom italien actuel est déjà en germe dans l'appellation que lui donne Constantin Porphyrogénète[5], ἡ Βέκλα, mais son nom ancien se retrouve mieux dans la dénomination slave de Kerk. C'est la plus fertile et la plus

[1] *C. I. L.*, III, 1, 3138, 3140.
[2] *Ibid.*, 3188, 3139, 3147.
[3] Cassas ; *loc. cit.*
[4] Noé ; *Dalmatien*, pag. 16.
[5] Const. Porph. ; *Adm. imp.*, 19.

peuplée de toutes ces îles, exportant, comme Cherso, les produits de son sol et des chevaux. La défaite, si longuement racontée par Lucain[1], qu'y subit Antonius (48), l'a rendue célèbre. La ville de Veglia, située sur le canal qui la sépare de Cherso, est la plus importante, mais deux autres petits ports participent au mouvement des échanges de cette île : Malinska au nord, en face de Fiume, et Bescanuova au sud. Dans les temps anciens, deux villes y avaient acquis de la notoriété : *Curicum* (Κούρικον) et *Fulfinium*) (Φουλφίνιον), dont les habitants, que M. Mommsen reconnaît avec raison dans les *Fertinates* des copistes de Pline, avaient obtenu la jouissance du droit italique. La première surtout, dont le nom rappelle celui de l'île entière, s'était élevée au rang d'une cité splendidissime « patroni splendidissimæ civitatis Curictarum[2] », sans toutefois qu'aucune particularité soit à signaler dans son organisation intérieure.

Arbe, *Arba* (Pl.; *C. I. L.*, III, 1, 2931), *ins. Arva* (*T. P.*); Ἄρβα (Ptol.), est placée par Ptolémée dans l'île de Scardona. Le géographe a sans doute voulu désigner par ces mots Σκαρδῶνα νῆσος, l'archipel de Scardona, c'est-à-dire les îles de sa circonscription autres que celles qu'il avait déjà nommées. Son port, fortifié par Auguste, fut une station navale très fréquentée du temps des Romains et au moyen âge, lors de la grande puissance de Venise. Encore aujourd'hui la ville, qui ne compte que 240 maisons et un

[1] Curictico littore. (Florus, IV, 2, 30.)
[2] *C. I. L.*, III., 1, 3126.

millier d'habitants, présente, de la mer, un aspect intéressant et pittoresque avec les hautes murailles qui l'entourent et les églises et campanilles qui les dominent. On y trouve encore fréquemment des traces de la domination romaine.

Des inscriptions en l'honneur des empereurs Marc-Aurèle, Pertinax, Alexandre Sévère, Gallus, y ont été découvertes.

L'une d'elles, de l'année 173 ap. J.-C., célèbre l'arrivée dans cette ville, grâce à la générosité et à l'énergie d'un de ses concitoyens, de l'eau qui lui avait manqué jusque-là[1]. Mais une peste terrible l'a dépeuplée en 1456, et malgré les ressources que ses pêcheries, ses bois et ses salins offrent au commerce, elle ne s'est pas relevée.

Arbe appartient déjà à ce groupe que Strabon a désigné sous le nom général de *Liburnides*, et qui comprenait suivant lui 40 îles. Pline l'indique, «non pauciores Liburnicæ[2] », et en nomme quelques-unes. Peut-être faut-il ranger parmi elles une partie de ces îles inconnues mentionnées par Mela. Constantin Porphyrogénète, après avoir cité les îles du Quarnero, Arbe et une autre où se trouve une place, *κάστρον*, appelée *τὸ Λυμβρικάτον*, ajoute : « Les autres sont inhabitées et ont des villes désertes. Leurs noms sont : Καταυτρεβενώ, Πιζὺχ, Σελβὼ (Solve), Συερδὰ (Scarda, au sud de Premuda), Ἀλωὴπ (Ulbo, à l'est de Selve, Fortis), Σκιρδάκισσα (Scardizza, à

[1] Aquam quam nullus antiquorum in civitate meminerit inventam impendio et voluntate C. Cæci Rufi clarissimi viri. *C. I. L.*, III, 1, 3116.

[2] Pl., III, 30 (26).

l'est de Pago), Πυρότιμα (Premuda, au sud de Lussin), Μελετὰ (Melada, au nord d'Isola longa), Ἐστιουνὴζ (Sestrugna, à l'est d'Uglian), et beaucoup d'autres dont les noms sont ignorés». «Aujourd'hui elles sont peuplées, dit Cassas; mais malgré les soins de la culture, que l'on y exerce avec intelligence, elles produisent peu. Le terrain est si pierreux, l'eau y est si rare, que le blé ne peut y prospérer, qu'à peine les oliviers peuvent y jeter des racines, et que les grappes sont rares et maigres sur la vigne. »

On voit dans Pago la *Pamodos* de la *Table*, la *Primodia* du Ravennate, la *Gissa* de Pline, la *Dyscelados* de Mela, et même la ville que le Porphyrogénète appelle *Lymbricatum*. Malgré l'importance de ses salines, l'île semble avoir été effacée autrefois par ses voisines. Les découvertes archéologiques qui y ont été faites se bornent à quelques inscriptions sans portée.

La *Portunata* de Pline est sans doute, bien que cette appellation convienne mieux à Pago, l'Isola longa, et la *Lissa* qu'il place *contra Iader* est Uglian, célèbre par ses escargots et sa parure de pins, la plus fertile de ces îles, mais dépourvue d'eau et dévorée par des insectes.

Quant aux *Crateæ,* que le même auteur place « *contra Liburnos* », on s'accorde à les reporter plus au sud.

Enfin Pline nous nomme *Colentum*, le Κόλλεντον de Ptolémée, à 30 mille pas de *Iader* (Zara); c'est aujourd'hui Morter, «qui porte en abondance des muscats et des olives[1]»,

[1] Spon et Wheler; *Voyage d'Italie, de Dalmatie, de Grèce, et du Levant.* Lyon, 1678.

où l'on voit encore, rapporte Fortis[1], qui ne l'a pas vérifié par lui-même, de grands restes d'un ancien mur sur le sommet de la colline. « Les vestiges qui en restent présentent si peu d'importance, lisons-nous dans Cassas, que le citoyen Cassas ne jugea pas convenable de les dessiner. Quelques fragments de murs, de corniches d'un bon style, de vases antiques, des pierres sculptées par la main des hommes, mais aujourd'hui extrêmement frustes : voilà seulement ce que l'on y rencontre. Quelques médailles, quelques inscriptions, y ont été trouvées; mais les curieux s'en sont emparés, elles ont disparu, et sans doute sont reléguées dans quelques cabinets particuliers.... On assure que c'est au sommet de cette colline que l'on voyait jadis les restes les plus considérables de l'ancienne ville, mais la barbarie les a encore moins respectés que le temps ; elle les a détruits pour en construire les murs d'une église consacrée à la Madona di Gradina[2]. »

Ainsi de *Surium*, auj. Zuri, dans l'archipel de Sebenico, près de laquelle sont les *Celadussæ* bruyantes, dont l'une, Zlarin, où l'on a trouvé quelques antiquités, entre autres une inscription dans laquelle Fortis a cru voir l'épitaphe d'une reine Pansiana, reine barbare reléguée là après le triomphe[3], serait, selon quelques critiques, cette *Dyscelados* de Mela que M. Gliubich, par nouvelle hypothèse, assimile à Brazza[4].

[1] Fortis, *Op. cit.*

[2] Cassas, *Op. cit*, pag. 109-110.

[3] Fortis, *Op. cit.* Cf. Cassas, *Op. cit.*, pag. 112-113.

[4] Gliubich ; *Numografia dalmata*.

Au-delà du *Titius* (Kerka) commençaient la Dalmatie proprement dite et le conventus de *Salone*.

Son chef-lieu, qui était en même temps la capitale de toute la province, s'élevait, nous le savons, à quelques kilomètres de Spalato, sur les bords du *Iader* (Iadro), près duquel un pauvre village porte encore le nom de *Salona*[1]. Elle resta jusqu'à Marc-Aurèle renfermée dans l'enceinte que sa population avait défendue contre Octavius avec tant d'héroïsme[2]. Mais elle reçut sous cet empereur un agrandissement notable.

Huit cents pieds de murs et une tour élevés par la première cohorte militaire de Dalmates, sous la direction de son tribun Granus Fortunatus[3] ; deux cents pieds par des détachements de la deuxième légion Pia et de la troisième Concordia, sous celle du munitionnaire de la deuxième légion Trajane, P. Ælius Amyntianus[4] ; une troisième partie, longue de huit cents pieds comme la première, et comme elle renfermant une tour, édifiée par une autre cohorte de Dalmates, sous la direction du tribun L. Annæus Servilianus[5], portèrent son périmètre à 4,635^{m}. Deux portes plus petites que celles qui existaient antérieurement furent percées dans l'ancienne enceinte, au nord-ouest et au nord[6]. La porte occidentale de la première

[1] V. *supr.*, pag. 15.
[2] V. *supr.*, pag. 126-127.
[3] *C. I. L.*, III, 1, 1979.
[4] *Ibid.*, 1980.
[5] *Ibid.*, 2, 6374.
[6] Lanza ; *Bull. de corr. arch.*, 1849.

enceinte avait trois ouvertures, l'une plus grande au milieu pour les chars, les deux autres latérales pour les piétons, et était flanquée au dedans de deux tours octogonales. Les quatre portes sont nommées par Carrara : Porta Andertia (?), Capraria, Suburbia et Cæsarea. L'amphithéâtre, dont on ne connaissait avant 1846 que des débris sans importance, date probablement de la même époque que cette nouvelle enceinte, dans laquelle il est renfermé. Des conduits y amenaient l'eau nécessaire pour remplir l'arène les jours où l'on y donnait des fêtes nautiques. D'autres traces d'aqueduc ont été découvertes, l'une au nord avec une inscription fameuse[1] sur une des conduites en plomb du canal, l'autre près de la porte occidentale. Les thermes étaient situés dans la première enceinte, et les mosaïques que l'on a retrouvées témoignent de leur magnificence. Toutes ces ruines aujourd'hui visibles, cette enceinte mise à nu, cet amphithéâtre moins grand que ceux de Pola et de Vérone, mais dont la masse constitue encore, au pied de la colline dont les dernières terres recouvrent une partie de ses murailles, un ensemble grandiose, témoignent de la richesse et de la prospérité de l'ancienne *Salone*.

Elle communiquait avec la mer par le *portus Salonitanus* (canal des Castelli), qui n'était lui-même qu'une partie du grand golfe que l'on appelait *Manius sinus* (golfe de Spalato), du nom d'un ancien peuple, les Μανίοι, nommés par Scylax, qui avaient habité sur ses bords. Ce voi-

[1] Reip. Salonæ Julius Eucarpus f.

sinage de la mer, la beauté du site, la fertilité de la campagne voisine, sa position au centre du littoral, avaient décidé de son choix comme capitale, et assurèrent sa fortune pendant toute la durée de l'empire.

Peu de villes anciennes ont fourni plus d'inscriptions que la « *Colonia Martia Julia Salona*[1] », appelée quelquefois plus simplement *Colonia Salonitana*[2], *Salon*, *Salona* ou *Salonæ*, Σαλῶνα (Ptol.). Le nom de ses habitants, Salonitani, se retrouve dans plusieurs documents. Elle était, en même temps qu'un centre administratif, une ville d'études avec des écoles, et une ville de commerce et d'industrie. Son organisation municipale ressemblait à celle que nous avons indiquée pour les autres villes et que nous exposerons complétement plus loin. Nous y trouvons des duumvirs, des édiles, des décurions, des questeurs, des augustales, des fonctionnaires de l'administration des finances en grand nombre, des corporations industrielles[3], etc.

Pline place à l'entrée du conventus de *Salone* l'ancienne région des *Tariotes*, le château de *Tariona*, le promontoire de Diomède et la péninsule d'*Hyllis*.

Faut-il par les *Tariotes* entendre, comme on l'a fait

[1] *C. I. L.*, III, 4, 1933.

[2] *Ibid.*, 2026, 2066, 2078, 2087.

[3] V. encore pour les ruines de Salone, outre les publications et mémoires déjà cités : Lanza; *Monumenti Salonitani inediti*. Vienne, 1856 ; A. Dumont; *Découvertes récentes à Salone*, *Rev. arch.*, 1872, et le recueil récemment fondé par M. Glavinich, directeur du Musée de Spalato et préposé aux fouilles : *Bull. di archeologia e storia dalmata*. Spalato, (1878-1881)

quelquefois, les *Autariates* ? Ils habitaient, nous l'avons vu, avant d'être transportés par Cassandre (315) au pied du mont *Orbelos* (Spatz), bien plus au sud, au-dessus des Ardiéens, vers les sources de la Narenta et de la Tara. Il est plus simple d'admettre que ce nom désigne simplement les habitants de *Tariona*, le *Lorano* ou *Torano* de la *Table*, où, suivant la tradition, Diomède aurait fondé une colonie. Ce serait la *Tambia* du géographe de Ravenne, nommée par lui entre *Prætorium* et *Rider*, et que l'on pourrait néanmoins placer à Trau Vecchio, au fond de la baie dont l'entrée est en effet protégée par une saillie de la côte qui serait le *promontoire de Diomède*, la punta della Planca.

La péninsule d'*Hyllis* a été successivement assimilée à la presqu'île de Sabbioncello, à celle de Sebenico, à celle enfin à la base de laquelle s'élève Zara. Les dimensions que donne Scylax ne pouvant convenir qu'à cette dernière, la question semble tranchée en sa faveur. Scylax, au reste, bien que mentionnant les Ὕλλοι après les Βουλινοί et les Ἱεραστάμναι, dit ensuite, en parlant des Hylles : «Ils habitent une presqu'île un peu moindre que le Péloponèse. Après cette presqu'île, la côte est droite, elle est habitée par les Bulins. La navigation le long du pays des Bulins est d'une grande journée jusqu'au fleuve *Nestus*[1].» Le fleuve *Nestus* étant, la suite de la description l'indique nettement, le *Titius* ou Kerka, la presqu'île qu'habitaient les Hylles ne peut être que celle de Zara.

[1] Scylax, ch. 22.

Cette partie du pays est du reste le point voisin du littoral sur la géographie duquel on soit le moins fixé. La *Table* et l'*Itinéraire d'Antonin* diffèrent ici d'une manière sensible.

Sur la *Table*, la route littorale d'*Iader* (Zara) à *Salone* est ainsi tracée :

	Iadera.
XX	*Sardona.*
XX	*Ad Prætorium.*
XX	*Lorano.*
XV	*Siclis.*
VIII	*Salona.*

L'*Itinéraire* donne :

	Iader.
M. P. XX	*Blandonam.*
XX	*Arausam.*
XXX	*Prætorium.*
XVI	*Tragurium.*
XIII	*Salonas.*

On pourrait admettre l'existence entre *Iader* (Zara) et le *Titius* (Kerka), de deux routes : l'une littorale, celle de l'*Itinéraire*, dont nous connaissons déjà les deux premières stations; l'autre intérieure, comme la principale route actuelle entre Scardona et Zara. Mais le point où toutes deux se réunissent (*Prætorium*), et que la *Table* indique même comme beaucoup plus important que *Iader*, *Scardona* et *Salone*, n'est pas encore fixé. Wesseling[1], dans

[1] *Vet. Rom. Itineraria.*

ses commentaires, cite, à propos de cette station, la phrase suivante de Cassiodore, qui explique l'indication de la *Table* : « Prætoria longe lateque lucentia, in margaritarum speciem putes esse disposita ; ut hinc appareat, qualia fuerint illius provinciæ majorum judicia quam tantis fabricis constat ornatam ».

Mais où était ce *Prætorium ?* A Sebenico ? à Sebenico Vecchio ? à Trau Vecchio ? La position de *Siclis* étant nettement déterminée (Castelnuovo, près de Trau), si nous admettons l'assimilation de *Lorano* ou *Tariona* à Trau Vecchio, ce que permettent les distances, et de la punta della Planca au *promontoire de Diomède*, *Prætorium* doit se trouver entre ce dernier point et *Scardona*, mais sur la route littorale que suit l'*Itinéraire* et plus éloigné de *Sardona* que ne l'est la ville actuelle de Sebenico. Sebenico Vecchio[1] serait alors indiqué comme ayant été le siége de ce prétoire.

Ajoutons que quelquefois *Arausa* est considérée comme distincte de l'*Arauzona* de Ptolémée et placée à Vissovatz, en amont de Scardona, près de la grande chute de la Kerka[2].

Tragurium (Pl.; M.), auj. Trau, dont les habitants avaient, comme ceux de leur métropole *Issa*, les droits de citoyens romains, était située dans une île. La *Table* la mentionne sous le nom de *Ragurio,* mais n'y fait pas pénétrer la route. « La ville de *Tetranguris* (Τετράγγουριν), dit

[1] Où l'on a trouvé des sépulcres anciens et des inscriptions. (Gliubich; *Studi arch.*

[2] Noé; *Dalmatien.*

Constantin Porphyrogénète [1], est une petite île dans la mer ayant un col très étroit dans la direction de la terre, en guise de pont, qui sert au passage de ses habitants : on l'appelle *Tetranguris* parce qu'elle ressemble à un petit concombre (ἀγγυρίον).» *Tragurium* était connu par son marbre, que l'on tirait d'une colline voisine appelée, comme tant d'autres, mont Saint-Élie. La richesse des campagnes voisines lui donnait de l'importance comme place de commerce.

Cependant Claude avait établi à ses portes, ne pouvant la fixer sur le territoire d'une ville alliée, une colonie de vétérans à *Siclis* (Σικοῦν, Pt.), sur la rivière des Castelli. Le nom qu'elle porte dans Pline, *Siculi*, rappelle précisément le voisinage de la colonie syracusaine, passée d'*Issa* à *Tragurium*. Elle n'était distante que de treize mille pas de la capitale du conventus et de toute la province, *Salone*.

Près de *Salone*, non loin de l'endroit où devait s'élever plus tard le palais de Dioclétien, à l'ouest de Spalato, la *Table* mentionne à l'extrémité de la presqu'île qui vient fermer le golfe de Salone (*Portus Salonitanus*), à l'endroit où il y a aujourd'hui une église de Saint-Georges, *Ad Dianam*, « à cause, dit la relation de Spon et Wheler, de quelque temple de Diane qui y était [2] ».

On rencontrait ensuite sur la côte, en descendant vers le sud, l'autre colonie isséenne, *Epetium*, *Epetio*, *portus*

[1] Const. Porph.; *Adm. imp.*, 19.

[2] Spon et Wheler; *Voyage d'Italie, de Dalmatie*, etc.

Epetius, *T. P.*) ; Ἐπέτιον (Ptol.), dont les traces ont été retrouvées sur les bords de la Tsarnovissa, près du village de Stobrez[1]. Elle formait une île réunie plus tard au continent par les atterrissements qui ont comblé son port, et Pline range encore les Epetini parmi les insulaires. M. Mommsen croit, d'après les inscriptions, à une sorte d'alliance : *Epetium*, écrasé par le voisinage de la capitale, se serait laissé absorber par elle sans perdre son indépendance nominale. Mais si les inscriptions, toutes relatives à des particuliers, autorisent cette hypothèse, elles ne nous donnent à cet égard aucun renseignement précis.

Au-delà de ce territoire de *Salone*, après surtout que l'on a franchi la chaîne de montagnes qui vient fermer le bassin de la Cettina (*Tilurius*), l'incertitude recommence sur la position des villes anciennes.

Pline nous nomme, entre *Salone* et *Narona* : *Peguntium* et *Rateoneum*; Ptolémée, *Peguntium* et *Onæum* (Πηγούντιον, Ὀναιὸν); la *Table*, *Œneo* à VII M. P. d'*Epetium*, à XII M. P. d'*Œneo*, *Inaronia*, et elle s'arrête à VII M. P. de là, à une station innommée, sur les bords d'un fleuve appelé plus haut *Drinum fl.* L'*Itinéraire* d'*Antonin* ne donne pas cette route littorale entre les deux chefs-lieux de conventus. Fortis inclinerait à placer *Onæum* à Almissa ; *Peguntium*, par des raisons étymologiques, dans le val de Vrullia, et *Rateoneum* (*Rætinio* Or. 5270 ;

[1] Ceux qui l'ont prise (Spalato) pour l'ancienne ville d'*Epetium* se sont écartés de six ou sept milles, car on en voit les ruines plus au-delà, vers l'embouchure de la petite rivière de Zarnovissa. (Spon et Wheler, *Op. cit.*)

Ῥαίτινον, D.C., LVI) à Macarsca. M. Mommsen n'ose pas se prononcer et se borne à indiquer les lieux où ont été trouvées des inscriptions. Ce sont Almissa, petit port de 173 maisons et 824 habitants (1874), à l'embouchure de la Cettina ; Beskavoda, à quelque distance au sud du val de Vrullia ; Macarsca, et plus loin, en face la pointe orientale de Lesina (*Pharos*), Zastrog, où est aujourd'hui le plus riche et le plus peuplé des nombreux couvents de la Dalmatie. Procope, outre les villes énoncées ci-dessus, nomme un poste fortifié qu'il appelle *Muicurum*[1]. Quelque hésitation que l'on ait à sortir d'une difficulté en invoquant une erreur de copiste, l'erreur de la *Table* est ici évidente. M. Glavinich se demande, dans le *Bulletin d'archéologie dalmate*[2], si *Oneum* et *Rateoneum* ne seraient pas une seule et même ville, et ajoute qu'*Œneum* devait être à la fin du VIe siècle le nom du fleuve que l'on appelle aujourd'hui Cettina.

Les noms d'*Oneum* (ville) et *Onestinum* (territoire) se retrouvent dans les actes du deuxième concile de Salone, où il est aussi question de l'érection d'un évêché « *in Muccuro* », nom qui désigne évidemment Macarsca, le seul point de la côte où ait existé et existe encore un évêché. Constantin Porphyrogénète cite également Τὸ Μοκρὸν, le géographe de Ravenne (IV, 16) *Aronia, id est Mucru*. Macarsca serait aussi l'*Inaronia* de la *Table*. Nous proposerions donc de placer *Œnœum* à Almissa, *Peguntium*

[1] « Ἐν χωρίῳ Μουικούρῳ καλουμένῳ.... ὅπερ ἐπιθαλάσσιον ἄγχιστά πη Σαλώνων ἐστί. » *De bell. Goth.*, III, 35.

[2] I, pag. 42.

à Beskavoda, ce qui s'accorderait avec les raisons étymologiques données par Fortis; *Muicurum* à Macarsca (auj. 399 maisons et 1725 hab.), *Rætinium* enfin à Zastrog.

Quant à l'intérieur, des trois villes que nous signale Pline, l'une, *Burnum*, se trouve sur les confins des deux conventus, mais, par sa situation sur la rive droite du *Titius* (Kerka), rangée dans la circonscription de *Scardona*, où Pline a lui-même, nous l'avons vu, placé les *Burnistæ*. La situation d'*Andetrium* (Insc., Pl.) 'Ανδέκριον (Ptol.), *Andetrio* (*T. P.*), *Endetrio* (Rav.),'Ανδήτριον (Str.), 'Ανδήριον (D. Cass.), est aujourd'hui parfaitement déterminée, et l'opinion, si longtemps accréditée, qui voyait en elle la gardienne du défilé de Clissa, s'élevant où trôna au moyen âge la redoutable forteresse de ce nom, est complétement abandonnée. Les ruines trouvées à Mutch et les inscriptions ont fixé près de ce village l'ancien fort où aboutissait la voie Gabinienne. Il ne semble pas qu'*Andetrium* ait été appelé à une vie municipale indépendante. C'était comme un poste militaire établi sur le territoire d'*Æquum*, dont relevait, suivant M. Mommsen, le bourg qui s'était formé à ses pieds.

Quant à *Tribulium*, *Triburium*, est-ce le *Silurio* ou *Tilurio* de la *Table* à XVI M. P. de *Salone*, ou le *Billubio* placé par elle à XII M. P. de *Tilurio*, c'est-à-dire à XXVIII de *Salone*? L'*Itinéraire* nomme sur la route de *Salone* à *Dyrrachium* (Durazzo):

Pontem Tiluri,	M. P. XVI.
Tronum,	M. P. XII.
Biludium,	M. P. XIII.

Pontem Tiluri et *Tilurio* désignent évidemment la même station. Le passage de la rivière était d'autant plus important à garder, que la route se bifurquait à quelques pas au-delà du pont sur lequel on la franchissait, et l'appellation de *castellum*, donnée par Pline à *Tribulium*, s'applique parfaitement à la tête de pont qui existait en cet endroit. Les villes étaient à quelque distance. C'étaient *Novæ*, *Delminium*, *Riditæ*, que nous voyons reconstruire à frais communs, sous le règne de Commode (184 après J.-C.), le pont rongé par la vétusté[1]. Mais, outre ces trois postes, qui semblent avoir constitué comme la défense avancée de *Salone*, beaucoup d'autres points de l'intérieur nous sont connus.

Strabon dit des Dalmates : «Il (ce peuple) a eu cinquante colonies dignes d'être mentionnées, dont quelques-unes sont des villes : *Salone*, *Priamon*, *Ninia* et *Sinotion le neuf* et *le vieux*, villes que brûla Auguste. Il y a aussi le poste fortifié d'*Andetrium* et *Dalmium*, grande ville, dont le peuple tire son nom[2].» Pline les divise en 342 décuries.

Priamon (Πριάμων), à laquelle quelques éditeurs proposent de substituer *Promon*, est sans aucun doute la ville de *Promona*, sur la Ciccola, affluent de la Kerka, qu'assiégea et prit Auguste. Des inscriptions provenant probablement des ruines de la ville, qui, écrivait il y a trente ans M. Gliubich[3], n'a pas laissé de traces, ont été décou-

[1] *C. I. L.*, III, 1. 3202.
[2] Strab., II, 5, 5.
[3] Gliubich; *Studi arch.*

vertes à Tepliu, dont la situation, dit M. Glavinich, s'accorde parfaitement avec la description d'Appien. La quantité de monnaies grecques et romaines trouvées dans cette localité, ajoute-t-il [1], surpasse toute croyance. Qu'il suffise de dire qu'il ne se passe pas de semaine sans que les villageois en portent, pour les vendre, à Dernis et à Sebenico. On y découvre des fragments architectoniques qui, brisés, servent de pilastre, des vases de toute forme, des pierres fines, des bijoux d'hommes, de femmes, etc. Dernis, où on la plaçait autrefois, est peut-être l'*Adrise* du Ravennate.

Ninia s'élevait sur l'emplacement de Knin, où M. Glavinich a reconnu en 1872, sur la colline de Spas, près de la forteresse, des restes de murs « cyclopéens », et où l'inscription suivante a été découverte : Imp. Cæsar D. f. Ninienses sub. pot. P. R. red [2].

Sinotium, ou Synodium[3], est Otavitje, près de laquelle ont été trouvées les traces d'une ville [4].

Dalmium, plus souvent appelé *Delminium*, bien que déchue de son rang de capitale, n'en restait pas moins une position militaire importante. Ptolémée la nomme encore (Δελμίνιον) ; mais elle ne figure ni sur la *Table* ni sur l'*Itinéraire* d'*Antonin*. C'est en 1849 que fut découverte à Trigl, district de Sign, l'inscription déjà citée [5], qui, lue

1 *Bull. di arch. e st. dalm.*
2 *Ibid.*, I, pag. 104. Cf. Noé; *Dalmatien.*
3 Vid. *supr.*, pag. 130, 146.
4 *Bull. di arch. e st. dalm.*, I, pag. 95.
5 *C. I. L.*, III, 1, 3202.

et rendue publique par Carrara [1], a fixé l'emplacement de cette ville. Elle s'élevait à quelque distance de la route, sur la colline de Gardun-Voynitj, dominant de 150 à 200^{m} la Cettina, que l'inscription appelle *Hippus*. On reconnaît encore sa double enceinte, celle qui fut détruite par Nasica, et celle plus restreinte qu'il lui donna [2], ainsi que les traces d'un aqueduc et d'un amphithéâtre. Elle devait toute son importance à la nature du pays d'alentour. La Cettina (*Tilurius* ou *Hippus*) ne pouvait guère être franchie dans son cours supérieur. Ici, au contraire, les collines peu élevées, d'accès facile, et les plateaux de largeur peu considérable qui s'étendent entre *Delminium* et la vallée du Trébijat, avaient facilité sur cette voie naturelle l'établissement d'une route dont l'importance faisait précisément celle de *Delminium* comme position militaire.

Le Ravennate est le seul des géographes anciens qui fasse mention, sous le nom de *Rider*, de cette cité des *Riditæ*, que les inscriptions nous montrent comme un municipe [3] ayant conservé même, car quelques-unes datent de la fin de l'empire [4], assez longtemps sa splendeur. Elle était située à 10 milles à l'est de la ville actuelle de Sebenico, au village de San-Danillo, où les traces des murs se rencontrent aujourd'hui sur un long parcours, en partant d'auprès de l'église. Tous les jours

[1] *Bull. dell' Inst. di corr. arch.*, 1851.
[2] *Bull. d'arch. e st. dalm.*, I, pag. 23.
[3] *C. I. L.*, III, 1, 2026, 2774.
[4] *Ibid.*, 2771.

on en découvre des débris nouveaux : chapiteaux, vases, briques, monnaies, troncs de colonnes, quelques-uns de 1m,20 de diamètre[1].

Æquum (*Æquo*, *T. P.*; *C. I. L.*, III, 1, 1323, 1596; Αἰκουὸν κολωνία, Pt.), à XVI M. P. au nord de *Salone*, sur la route de *Siscia*, avait, comme *Siclis*, reçu de Claude une colonie (*Colonia Claudia Æquum*, *C. I. L.*, III, 1, 1323); *col. Æquitas*, *Ibid.*, 3024). Jusque-là elle avait été municipe (*Æquenses municipes*[2]); les inscriptions nous y montrent des II viri[3] j. d. et des IIII viri[4] j. d., ce qui indique généralement dans le premier cas une colonie, dans le second un municipe[5]. L'inscription 2733 est au reste antérieure au départ des légions, puisqu'il y est question d'un vétéran de la 7e légion.

L'emplacement d'*Æquum* a été retrouvé à Tchitluk, près de Sign[6], où l'on voit encore « des inscriptions et des vestiges rassemblés dans le musée du collége; ce sont pour la plupart des fragments de statues brisées, de poteries en mauvais état, des dalles, qui n'attirent nullement par la recherche de la forme ; mais il y a là tel ou tel vestige d'un haut intérêt[7] ». Malheureusement M. Yriarte ne nous en fait connaître aucun. On y arrivait de *Salone* par le fameux défilé de Clissa et un plateau

[1] Gliubich ; *Stud. arch.*
[2] *C. I. L.*, III, 1, 2732.
[3] *Ibid.*, 2730.
[4] *Ibid.*, 2733.
[5] Duruy ; *Du rég. mun.* (*Rev. hist.*, I, pag. 329.)
[6] Sign = 342 maisons et 1,820 hab. (1874).
[7] Ch. Yriarte ; *La Dalmatie.* (*Tour du Monde*, 1876, 1er sem.)

pierreux avec lequel la grande plaine de Sign, fertile et hantée par de nombreux troupeaux, malgré les marais qui la recouvrent en partie et les fièvres qu'ils engendrent, tranche par sa verdure et ses arbres.

La *Table* nous donne à XIIII M. P. d'*Andetrium* et VIII de *Promona*, une autre ville que ne mentionnent ni Ptolémée ni Pline : le municipe de *Magnum*. Il était situé, comme l'a prouvé une inscription découverte en 1871, sur la colline de Balina Glavitza, à environ 5 kilom. de Klyake, sur laquelle et à proximité de laquelle on voit encore des restes de constructions anciennes et particulièrement d'un aqueduc. Avec ces débris ont été construites une église et la plus grande partie des maisons d'alentour, et l'on en retire encore chaque jour des monnaies grecques et romaines[1].

Les autres stations de la route de *Salone* à *Narona* (Viddo), d'après l'*Itinéraire d'Antonin*, le plus complet sur ce point, sont ainsi déterminées par M. Glavinich[2]:

Pontem Tiluri (*Tilurio, T. P.*; *Tilurion* et *Ponteluri*, Rav.), Trigl di Sign.

XII

Tronum. Lovretj d'Imoski. Outre que la distance s'accorde avec celle de l'*Itinéraire*, il est certain, dit-il, que les ruines du château de Lovretj révèlent l'existence d'une ville très ancienne.

XIII

Bilubium. (*Bilubio, T. P.*). Bérinovatz d'Imoski, à la dis-

[1] *Bull. di arch. e st. dalm.*, I, pag. 92.
[2] *Ibid.* pag. 31.

tance portée par l'*Itinéraire*, où l'on a trouvé un certain nombre de débris antiques, monnaies, pierres précieuses et autres.

XVIII
Aufustianas. (*Ad Fusciana, T. P.*; *Aufustianis*, Rav., IV, 16). Jelinatchko-polye di Tihalyina.

XXV
Narona. Viddo di Metkovitj.

La *Table* omet la station de *Tronum*, simple faute de copiste, car la distance donnée par elle de XII M. P. entre *Tilurio* et *Bilubio* est celle de *Tilurio* à *Tronum*, et les XIII M. P. qui séparent *Tronum* de *Bilubium*, dans l'*Itinéraire*, manquent au total de la longueur de la route, qui n'est que de 58 M. P. dans la *Table*, tandis qu'elle atteint dans l'*Itinéraire* le chiffre exact de 68.

En revanche, la *Table* porte deux stations omises dans l'*Itinéraire* : celle de *Ad Novas* (*Novas*, Rav.), à moitié chemin entre *Bilubio* et *Ad Fusciana* et celle de *Bigeste*, à égale distance de ce dernier point et de *Narona* (Viddo) (XIII M. P).

M. Glavinich, qui a reconnu en 1873-74 la route de *Narona* à *Bigeste* et au-delà, les place :

Ad Novas, à Runovitj d'Imoski, avec M. Mommsen.
Bigeste, à Vitina di Lyubuski.

Le pont qui traverse à Vitina le Mlade, nom du haut Trébijat, a été, suivant une tradition conservée par les habitants, construit sur l'emplacement d'un pont plus ancien. Une église voisine a été bâtie avec des pierres d'un cimetière. Quelques rares fragments d'inscriptions

latines en ont été tirés. A Tihalyina, la route a 8^{m},12 de largeur.

Lyubuski est dans la vallée du Trébijat, vaste et belle plaine au S.-E. de celle d'Imoski, où des débris, un temple et des inscriptions ont été découverts [1]; la région est remplie, paraît-il, de ces débris, de châteaux, de nécropoles[2], etc.

Des inscriptions et les traces d'une ancienne cité ont fixé à Runovitj l'emplacement de *Ad Novas*, dont les habitants, les *Novenses*, figurent parmi ceux qui ont participé à la reconstruction du pont sur l'*Hippus* (Cettina).

Le Ravennate, enfin, nomme sur cette même voie, après *Tilurion*, *Julianum*, qu'à cause de la ressemblance du nom M. Glavinich assimile à Ugliana di Sign.

La route de *Salone* à *Siscia* (Sissek) s'avançait au-delà d'*Æquum* (Tchitluk), dans la Bosnie actuelle, au milieu d'un territoire encore bien peu exploré et bien peu connu.

Elle est la même pendant quelque temps dans la *Table* que celle de *Sirmium* (Mitrovitz), dans l'*Itinéraire d'Antonin*, mais la *Table* est plus complète.

TABLE.	ITINÉRAIRE.	RAVENNATE.
Æquo.	*Æquo.*	
VIII	XVII	
In Alverio.	*Pelva.*	*Derva.*
XIIII	XVIII	
Ionnaria.	*Silviæ.*	

[1] De Sainte-Marie; *L'Herzégovine*, pag. 17 et 31.

[2] *Bull. di arch. e st. dalm.*, I, pag. 70-76.

Table.	Itinéraire.	Ravennate.
XIII	XXIV	
Sarute (ou *Saritte*).	*Sarnade.*	*Sapua.*
VII		
Indenea.		
V	XVIII	
Baloie.		*Baloia.*
XII		
Leusaba.	*Leusaba.*	*Lausaba.*
X	XIII	
Lamatis.	*Æmate.*	*Lamatis.*
XII	XIX	
Castra.		
XII	*Ad Ladios.*	
Ad Fines.		*Fines.*
XVI	XXIV	
Servitio.	*Servitii.*	*Serbitium.*

La différence est notable pour l'évaluation des distances. La *Table* compte 50 milles entre *Æquo* et *Leusaba*; l'*Itinéraire*, 77 ; elle est moins sensible entre *Leusaba* et *Servitium* : 51 dans la *Table*, 56 dans l'*Itinéraire*. Si l'on admet que *Sarnade* de l'*Itinéraire* soit le *Sarute* ou *Saritte* de la *Table*, celle-ci mettant 24 milles entre *Saritte* et *Leusaba*, l'*Itinéraire* 18 seulement de *Sarnade* à *Leusaba* , la différence , quelque grande qu'elle soit, est moindre que celle qui existe dans les deux itinéraires entre *Æquum* et *Sarnade*. Comme il est difficile de faire concorder entre eux les noms des différentes stations, on doit en conclure que deux routes distinctes existaient entre *Leusaba* et *Sarute*, d'une part, et de l'autre entre ce dernier point et *Æquum*.

M. Kiepert, sur la carte qui accompagne le *Corpus* (III, 2), place quelques-unes de ces stations près des localités actuelles ci-dessous :

Pelva.	Lichtani.
Salviæ.	Glavitza.
Leusaba.	Podrajnitza.
Æmate.	Bunari.
Castra.	Dobrinye.
Ad Ladios.	Banyalouka.
Ad Fines.	Latyatche.
Servitium.	Gradisca.

Je trouve d'un autre côté, reproduite par M. de Sainte-Marie[1], sans indication de sources et sans préoccupation des tracés que nous venons d'exposer, la nomenclature suivante :

Sarute.	Serayevo.
Baloie.	Busovatz.
Leusaba.	Travnik.
Ad Fines.	Kotor.
Servitium.	Banyalouka.

Banyalouka se trouvant ainsi acceptée comme terme ou seulement station de la route, il serait déjà difficile d'admettre que le tracé d'une route de Sign à Banyalouka ait été aussi détourné. Mais la disproportion est énorme entre la distance réelle de Sign à Serayevo et les données des itinéraires. Elle est, à vol d'oiseau, de 150 kil. environ, triple de celle qu'indique la *Table* (35 milles) et

[1] De Sainte-Marie; *Les Slaves méridionaux*, pag. 42.

supérieure de plus de moitié (59 milles = 88k,500) à celle de l'*Itinéraire*. Il y a donc là un obstacle décisif à l'assimilation de *Sarute* à Serayevo.

La distance à vol d'oiseau de Travnik à Sign étant au contraire à peu près la même que celle qui est indiquée sur la *Table*, et celle qu'elle donne de *Leusaba* à *Servitium* étant aussi assez sensiblement égale à celle de Travnik à Banyalouka, on pourrait placer *Servitium* à Banyalouka, *Leusabe* à Travnik et *Sarute* au point où la route traverse le Verbas, à Skopia, dont l'éloignement de Travnik se rapporte aux chiffres donnés par la *Table*, si des raisons capitales ne s'opposaient à l'adoption de cette hypothèse.

M. Glavinich placerait *Sarute*, la *Sarzia* des Actes des Conciles, dans la vallée de l'Unnatz supérieur, entre le Yadovnik et la Tsernagora, indication assez vague; *Silviæ* ou *Silvia*, le Σαλούια de Ptolémée, le *Salviaticum* des Actes des Conciles, serait dans le territoire de Graovo, le long de la pianura de Tserni-lug, vers Livno, entre le Dinara-Prolog, qui le séparerait du territoire d'*Æquum* (Tchitluk) et le Yadovnik. Wesseling, enfin, propose pour *Æmate* et *Lematis*, Imatz, dont le nom rappelle le leur.

La route de Sign à Travnik se trouve décrite au chapitre LX de l'ouvrage de Pouqueville, *Voyage dans la Grèce*. La pente du Prolog, douce à la montée, descend rapidement à travers bois et rochers vers la plaine de Livno, au-delà de laquelle on remonte vers un pays aride que l'on traverse pendant quatre lieues avant de redescendre à Snitza. A une heure de cette localité, on trouve une

plaine couverte d'herbages, à l'extrémité de laquelle est le village de Kuprès (Kupresch), plaine presque impraticable en hiver, à cause de son élévation, etsouvent dévastée par des tourbillons de neige. Au-delà de collines couvertes de bois, la vallée de Skopia présente de tous côtés des champs cultivés, des habitations nombreuses et est traversée par le Verbas. Une vallée étroite et profonde mène au bout de trois lieues à une montagne couverte de beaux arbres, d'où la vallée de la Lassova conduit à Travnik. « Comme la Bosnie ne fut jamais qu'un lieu de passage des Romains, on ne trouve, ajoute-t-il, ni sur la route que je viens de décrire, ni aux environs de Travnik, aucunes traces d'antiquité. »

M. Tomaschek [1] propose les assimilations suivantes :

Servitium.	Gradisca.
Ad Fines.	Latyatche.
Ad Ladios.	Tern, à droite du Verbas.
Castra.	Banyalouka.
Lamatis, Æmute.	Han Pavitj.
Leusaba.	Podrajnitza.

A ce dernier point, la route se bifurquait pour aller, d'un côté au S.-O. vers la Pechka et les sources de la Sanna, c'est le chemin donné par l'*Itinéraire*; de l'autre, c'est la voie décrite par la *Table*, au sud, vers Varcarevo et la haute Pliva.

Les stations de la première route sont ainsi fixées par lui :

[1] *Op. cit.*

Sarnade.	Petchka.
Salvia.	Glavitza.
Pelva.	Listani.

Celles de la seconde :

Baloia.	Varcarevo.
Indenea.	Jezero.
Saritte.	Saritchi.
Ionnaria.	Vagany (sources de la Yanska).
In Alperio.	Bilibrig (Prologh).

Le point de départ et le point d'arrivée de la route étant connus; à savoir : *Æquum* (Tchitluk) et *Servitium*, que l'indication donnée par la *Notitia dignitatum*, de la résidence dans cette ville d'un commandement de la flotte, ne permet pas de placer ailleurs qu'à Gradisca, sur la Save; le tracé par Travnik se trouvant écarté, la première partie de cette voie, de *Servitium* (Gradisca) à *Leusaba* (Podrajnitza), peut être considérée comme définitivement acquise. Les deux stations de *Ad Ladios* et *Castra* n'en formaient en réalité qu'une seule, *Castra ad Ladios*, que les antiquités découvertes près de Banyalouka [1] autorisent à placer près de cette dernière ville.

Quant à la partie comprise entre *Leusaba* (Podrajnitza) et *Æquum* (Tchitluk), la position centrale de *Sarute*, *Saritte* ou *Sarnade*, n'étant pas encore bien fixée, il est plus difficile de la déterminer. M. Tomaschek rejette, comme on l'a vu, l'assimilation entre *Saritte* et *Sarnade*. Je ne

[1] O. Blau; *Reisen in Bosnien und Herzegovina*. Berlin, Reimer, 1877, pag. 131.

vois pas de raisons suffisantes pour accepter la distinction qu'il veut établir. L'emplacement proposé pour *Saritte* par M. Glavinich se rapproche beaucoup de celui que préfère M. Tomaschek, et il semble naturel d'admettre pour la première direction celle qui est proposée par MM. Mommsen et Glavinich, sans qu'il soit encore possible de se prononcer pour la route voisine, indiquée par les itinéraires.

Après le passage du *Tilurius* ou *Hippus* (Cettina), une route s'éloignait vers le nord de celle qui conduisait à *Narona* (Viddo) et allait à *Argentaria* (Srebnitza). On y rencontrait à

XXII M. P.	*Ad Libros* (*T. P.*), *Libros* (Rav.).
IX	*In Monte Bulsinio* (*T. P.*), *Montebulsi* (Rav.).
VI	*Bistue Vetus* (*T. P.*), *Bistue Betus* (Rav.).
XXV	*Ad Matricem.*
XX	*Bistue Nova.*
XXIV	*Stanecli.*
	Argentaria.

Le désaccord est plus grand encore pour le tracé de cette route que pour celui de la précédente.

Ad Libros est aujourd'hui Livno. On voit encore de la route qui y conduisait, près du village de Prisap, une chaussée comprise dans la route actuelle, entre les deux plaines de Buchkoblato et de Livno, dont elle sépare les eaux. Elle est longue de 5 kilomètres, haute de 8 mètres environ au minimum, et d'une largeur assez grande pour que trois grandes voitures puissent y passer de front. La

distance de Livno à *Salone* correspond à celle que donne la *Table*. Les traces de la route se retrouvent encore au-delà de Livno, et M. Glavinich identifie *In Monte Bulsinio* à Borovaglava, *Bistue Vetus* à Chuitza di Duvno[1].

M. Menke adopte pour cette route un tracé beaucoup plus méridional :

Bistue Vetus	serait	Gabella-Potschitel sur la Narenta.
Ad Matricem		Goransi.
Bistue Nova		Bitsche.
Stanecli		Vischegrad sur la Drina.
Argentaria		Srebnitza, mot qui a le même sens, près des sources de la Drina.

M. Kiepert place sur la carte jointe au *Corpus* :

Ad Matricem, à Gornye-Skoplye, sur le Verbas, près des mines d'argent de Krupa, où nous avons placé *Sarute*.

Bistue Nova, à Foinitza.

Stanecli serait alors Serayevo.

M. Mommsen émet l'opinion que *Stanecli* pourrait bien être Taschlydye ou Plevlye, sur la Tyahotina, affluent de droite de la Bosna, où M. Otto Blau a trouvé de nombreuses inscriptions, dont l'une[2] indique l'emplacement d'un municipe dont le nom commencerait par S...

Plusieurs de ces tracés empruntent, on le voit, en partie, des tracés adoptés par d'autres critiques pour la route précédente.

[1] O. Blau; *Op. cit.*; chap. 9, pag. 87. *C. I. L.*, III, 2, 6343.

[2] *Bull. di arch. e st. dalm.*, I, pag. 51 et suiv.

Trois faits restent acquis : l'existence d'une voie romaine, reconnue par M. Glavinich [1], entre Boroglava et Duvno, où il place *Monte Bulsinio* et *Bistue Vetus* ; celle d'une ancienne ville sur l'emplacement de Duvno, et d'une autre à Plevlye.

Duvno [2] a même été, à cause de l'importance de ses ruines grandioses, longtemps prise pour l'ancien *Delminium*. Une autre route, également reconnue par M. Glavinich, descendait de ce point vers *Sarsiteron* (Rochkopolye), plus tard chef-lieu du diocèse appelé *Sarsenterensis*, et *Emanio* (Imoski). Si l'on admet que Duvno soit *Bistue Vetus*, la distance entre ce point et Plevlye est en réalité beaucoup plus grande que celle que met la *Table* entre *Bistue Vetus* et *Stanecli* ; il en est de même de la distance de Gabella-Potschitel à Plevlye, si l'on se range pour *Bistue Vetus* à l'opinion de Menke. Il semble néanmoins qu'il soit, en l'état actuel de nos connaissances, préférable de se rallier à l'identification proposée par M. Glavinich, qui a visité avec soin ces contrées. Mais au-delà de Duvno l'incertitude recommence, et l'on ne peut, pour *Ad Matricem* et *Bistue Nova*, que hasarder des hypothèses. Mostar est trop rapproché de Duvno pour qu'on puisse y placer *Ad Matricem*. Le chemin qui conduit de cette dernière ville, où la route franchissait la Narenta, sur le pont autour duquel elle s'est formée, à Plevlye, passe aujourd'hui par Névésinyé et Fotcha, deux chefs-lieux de district de l'Herzégovine, au nord d'un massif qui contourne

[1] *Bull. di arch. e st. dalm.*, I, pag. 54 et suiv.

[2] Cf. Sainte-Marie ; *Herzégovine* ; Blau ; *Op. cit.*

au sud la route qui se dirige de Nikchitch sur le même point. Je proposerais donc de placer *Ad Matricem* à Névésinyé, *Bistue Nova* à Fotscha, *Stanecli* à Plevlye, *Argentaria* à Srebnitza, comme on le fait le plus souvent.

Le Ravennate indique quelques points intermédiaires sur cette route. Entre *Novas* et *Ad Libros*, il nomme *Epilentio*, *Naurtio* et *Orbam*.

M. Glavinich pense que l'*Ausustis* du Ravennate est l'*Aufustianis* de la *Table*, et, partant de là, place:

Orbam, entre le château ruiné de Lovretj, appelé Verhgradina, et celui que l'on voit à quelque distance de là, sur le Terbotor;

Naurtio, dans la vallée de Grabovatz-Zaguozd au municipe de Lontino;

Epilentio, dans celle de Kerstatitje-Slivno au municipe de *Stantino* des Actes des Conciles;

tous sur la route de Tihaljina (*Aufustianis*) à Chuitza di Duvno (*Bistue Vetus*) par Imoski, route dont les traces sont encore visibles.

Quant à *Splonum*[1], que mentionnent, outre le passage cité de Dion, deux inscriptions trouvées, l'une en Dacie[2], l'autre à *Salone*[3], l'identification n'en étant possible avec aucune des villes citées par les géographes ou les itinéraires, il ne nous reste, pour essayer de déterminer son emplacement, que l'indice résultant de la proximité de *Salone*, d'*Æquum*, de *Riditæ* mentionnés dans l'inscri-

[1] D. Cass., 56, 11 (éd. Gros).

[2] Ex m(unicipio) Splono; *C. I. L.*, III, 1, 1322.

[3] Curatori reipublicæ Splonistarum. (*Ibid.*, 2026.)

ption 2026, et celui fourni par la marche de Germanicus du pays des Mazéens vers *Rhætinum*, et il serait peut-être à propos de le fixer dans la vallée de la Cettina.

Ptolémée mentionne en outre *Aleta* et *Herona*, entre *Andecrium* (Mutch) et *Delminium* (Gardun), et au-delà d'*Æquum* (Tchitluk), *Saloniana*, dont la position nous est inconnue.

Pline et Ptolémée nous donnent les noms de quelques peuples du conventus, qui semble s'être étendu fort avant dans l'intérieur, au nord même de la Liburnie. « Au-delà du *Tedanius*, en Liburnie, dit Ptolémée, à l'ouest, les Mazéens, ensuite les Derriopes et les Derriens; et au-dessus des Derriopes, les Dindariens, au-dessus desquels les Ditions, mais au-dessus des Derriens, les Cerauniens; mais en Dalmatie, les Daursiens, au-dessus desquels les Melcoméniens et les Vardæens, mais au-dessous d'eux les Narensiens et les Sardiotes, et encore au-dessous d'eux les Siculotes et les Docléates, et les Pirustes et les Scirtons, près de la Macédoine. » Cette dernière partie de l'énumération confond, on le voit, entièrement les deux conventus de Dalmatie, ceux de *Salone* et de *Narona*. Mais Pline est plus précis.

Les Mazéens sont donc voisins du *Tedanius* (Zermagna) et des Iapydes. Les inscriptions les appellent *Mæzei*[1]. Ils étaient divisés en 269 décuries et formaient la plus importante de toutes les tribus après celle des Dalmates. Strabon[2]

[1] Finibus Mæzeis; *C. I. L.*, III, 2, 6383. Pr | æfectus | civitatis Mæze (iorum). Henzen, 5420; *I. N.*, 4987. Cf., *C. I. L.*, III, 2, pag. 850.
[2] Str., VII, 5, 3.

les énumère, ainsi que les Désitiates, parmi les peuples pannoniens. Les limites de la Dalmatie et de la Pannonie furent, nous l'avons vu, quelque temps très indécises, mais le territoire occupé par ces deux peuples fut attribué plus tard à la Dalmatie, comme le prouve, outre le témoignage de Pline, celui de Dion Cassius, qui fut gouverneur de la province, et a, pour tout ce qui concerne la géographie de ces régions, une autorité toute particulière. Ils habitaient donc au nord-ouest de la Bosnie actuelle.

Les Derriopes, que Pline passe sous silence, et les Derriens, qui sont sans doute les Deuri de Pline, divisés en 25 décuries, n'avaient pas une grande importance. Ils étaient, eux aussi, fixés sur le territoire de la Bosnie actuelle, au sud-est des précédents. Les *Delmatæ* ou Dalmates occupaient tout le centre de la province et éclipsaient toutes ces peuplades. Les 52 décuries des Sardéates ou Sardiotes étaient dans le territoire de *Sarzia* ou *Sarute*, entre Sign et Banyalouka, et les Ditiones, qui comprenaient encore 239 décuries, étaient, comme nous l'a montré l'inscription que nous avons citée plus haut, relégués sur les confins de la Mésie, vers l'embouchure de la Drina. Nous retrouverons les autres dans le conventus de *Narona*.

Un grand nombre d'îles relevaient en outre du ressort judiciaire de *Salone*.

En face de *Tragurium* (Trau) et île comme elle, Bua (*ins. Boa*, *T. P.*; *Bavo*, Pl., III, 30 (26); *Boa*, R.), peut-être la Προτερὰς de Scylax, fut au temps des Romains un lieu de déportation. « Bua joint Traou, dit Spon ; et on l'appelle

aussi l'île des Perdrix, à cause de la grande quantité qu'on y en trouve. On les envoie pour la plus grande partie à Venise, salées et encaissées dans des barils comme des harengs. »

Solta (*Solentii*, *T. P.*; *Solenta*, Rav., V, 24; Ὀλύντα, Scyl.), à l'entrée du golfe *Manius*, est sans doute celle qu'habitaient les Colentini de Pline.

Brazza (*ins. Brattia*, *T. P.* ; *Brattia*, Pl.; *Brazia*, Rav.; ὁ Βράτζης, ἡ Βράτζω, Const. Porph.; Βρεττία, île dans l'Adriatique ayant un fleuve, *Brettius*; les Grecs l'appellent Ἐλάφουσσαν, les autres Βρεττανίδα, Ét. B.), célèbre par ses chèvres, nous dit Pline, la plus grande de toutes les îles de l'archipel, avec ses vingt villages et ses 1,700 habitants, est riche en vins, en bois, en soies, en asphalte. Elle devrait, d'après une tradition rapportée par M. Gliubich[1], qui voit en elle, nous l'avons dit, l'ancienne *Dyscelados*, son nom de *Brattia*, *Bracia*, à une colonie grecque venue d'*Ambracie*. Des inscriptions trouvées près des villages de Skrip et de Putchischie nous indiquent l'existence, sur son territoire, de centres d'habitation dont l'un même, qui avait un centurion chargé de la garde du théâtre[2], devait jouir d'une certaine opulence. C'est de cette île que furent tirées plus tard les pierres qui servirent à la construction du palais de Dioclétien.

Lesina, ainsi nommée, nous dit Fortis, à cause de la ressemblance de sa figure avec l'alène d'un cordonnier, a joué, nous le savons, sous le nom de *Pharos*, un rôle

[1] Gliubich ; *Numografia dalmata*.

[2] Curagentem theatri centurionem. *C. I. L.*, III, 1, 3096.

important dans l'histoire. (*Pharos*[1], Str., Mela ; *Pharia*, Pl., Ptol.; *ins. Faria, T. P.*; *Faria*, Rav.). Les ruines de Citta Vecchia, où M. Gliubich a démontré[2] qu'était l'emplacement de l'ancienne cité de *Pharia*, et de Lesina[3], qui a pu lui disputer cet honneur, témoignent encore de sa grandeur passée. L'île a fourni d'assez nombreuses inscriptions grecques et latines, mais la trahison de Démétrios et les guerres qui la suivirent la dépossédèrent de la supériorité qu'elle avait eue quelque temps sur *Issa*.

Lissa[4] (*Issa* civium romanorum, Pl.; Ἴσσα, Str., Pt. ; *Issa*, M. ; *ins. Issa, T. P.*), avec une ville du même nom, entra de bonne heure dans l'alliance de Rome. « L'endroit où s'élevait l'ancienne *Issa*, nous dit M. Gliubich[5], est la partie du port opposée à celle où l'on voit aujourd'hui la bourgade de Lissa. Son emplacement est, de fait, le plus agréable et le meilleur de ce vaste golfe ; on l'appelle Gradina, et il consiste en une colline qui n'a pas plus de 100 mèt. au-dessus du niveau de la mer. Sa forme

[1] Aussi rapprochée de *Brundusium* que l'autre *Pharos* d'Alexandrie, dit Méla. L'erreur est évidente.

[2] Faria ; *Citta Vecchia e non Lesina*. Agram, 1873.

[3] Lesina, malgré son siége épiscopal et sa cour de justice, est aujourd'hui encore inférieure en population (1,970 hab.) à Citta Vecchia (2,897 hab.).

[4] « Il y a de très bon pain et de très bon vin (à Lésina) et force sardines pour exciter l'appétit, dont ils fournissent l'Italie et la Grèce. Les meilleures se trouvent à l'île voisine de Lissa. Les Turcs, qui ne manquent pas d'esprit, se guérissent de plusieurs maladies avec des sardines, qui sont rares en Turquie. » (Spon et Wheler., *Op. cit.*)

[5] Gliubich ; *Stud. archeol.*

était celle d'un cercle complet de 500 mèt. environ de diamètre. On en trouve la preuve dans les murs qui en restent aujourd'hui et présentent deux caractères différents de constructions, les unes cyclopéennes et les autres romaines. Les premières apparaissent çà et là à fleur de terre, le long de la partie méridionale de la colline: ce sont des polygones irréguliers de forme colossale, adossés l'un à l'autre et unis étroitement sans usage de ciment.» M. Gliubich en a découvert la base à 2 mèt. de profondeur. La construction romaine y est adossée. Elle a sur le côté méridional 300 mèt. de long., sur 4 mèt. d'élévation au-dessus du sol et 2 mèt. de largeur.

Au XVII[e] siècle, il y avait encore, rapporte l'abbé Caramanéo, une tour dont les pierres ont servi à bâtir une église et d'autres restes qui ont fourni des matériaux de construction. On trouve à chaque pas, dit-il, sur cette colline aujourd'hui cultivée, des débris de l'antiquité, des pierres travaillées, des statues, des monnaies, des vases, etc. En 1803, une statue d'Apollon y fut découverte et emmenée par le général Gillié au-delà des Alpes. Au midi de la colline, près de la mer, on a trouvé les murs de bains pavés en mosaïque; à l'ouest, l'ancien cimetière; ailleurs enfin, les restes d'un amphithéâtre. C'est d'un ancien chef de la contrée, originaire d'*Issa*, que serait venu, d'après Théopompe, le nom du golfe Ionien[1]. Sa position avancée, qui lui a valu le nom de Malte de l'Adriatique, en faisait une station militaire des plus importantes,

[1] Str., VII, 5, 9.

utilisée, nous l'avons vu, par les Romains dans leurs guerres contre la Macédoine, et aujourd'hui encore, l'île, dont le nom a eu de nouveau en 1866 un grand retentissement, compte près de 7,000 habitants, dont plus de 3,000 dans sa capitale.

Elle resta tout le temps de l'empire dans la situation privilégiée que lui avait assurée son titre d'alliée et que gardèrent avec elle ses colonies continentales de *Tragurium* (Trau) et *Epetium* (Stobrez).

Tauris (*Teraria*, Rav.) ou Torcola (Desjardins, comm. de la *Table*) doit à la bataille qui se livra dans ses eaux (47 ans av. J.-C.) son peu de célébrité.

Curzola (Κόρκυρα μέλαινα, Str.; Κόρκουρα ἡ μέλαινα, Ptol.; *Corcyra Nigra*, M.; *Corcyra Melæna*, Pl; *ins. Corcyra*, *T. P.*; *Corcora*, Rav.) dépendait-elle du conventus de *Salone* ou de celui de *Narona?* Aucun document ne nous permet de le dire. Elle avait été, au reste, comme *Melita*, ravagée par Auguste. Les inscriptions qui y ont été découvertes sont rares et de peu d'importance; elle contenait cependant une ville, puisqu'on y trouve des sévirs[1] et des autels, dont un à Vénus maritime, Veneri Pelagiæ[2]. Mais elle devait se relever plus tard. «Courzole, dit Fortis, est fort utile à la République de Venise, parce qu'elle lui sert comme d'arsenal pour fabriquer et radouber les bâtiments, étant toute couverte de bois de haute futaie. Les sardines et le vin sont ses principaux revenus. Elle

[1] *C. I. L.*, III, 1, 3067.
[2] *Ibid.*, 3066.

a cinq villages peuplés de 1,400 à 1,500 âmes chacun, mais la ville n'en a guère plus de mille, et l'enceinte n'a pas plus d'un quart de lieue. Les murailles ont été bâties par Dioclétien, aussi bien que le dôme de Saint-Marc, qui est au miiieu, sur une éminence, et auquel toutes les rues vont aboutir en montant. Les matériaux en sont presque tous de marbre qui se taille dans l'isle même à quatre ou cinq milles de là, mais ils ne prennent pas le soin de le polir.» La ville, aujourd'hui, a près de 2,000 habitants (1992), et l'île entière environ 7,000.

Lagosta est sans doute l'*Æstria* de Mela, l'*Iadestris* de la *Table*, peut-être la *Leporaria* du Ravennate.

Meleda (*Melita* de Pline et de la *Table; Malata*, Rav.) ne s'est pas relevée de la destruction et des ravages qui avaient suivi sa conquête par Octave. Elle tomba même dans une obscurité qui lui a fait ravir l'honneur d'être le berceau de ces petits chiens «Melitæi», en faveur, aux temps de la décadence, auprès des courtisanes. L'usage prévalut de les appeler « chiens de Malte », et c'est sous ce nom qu'ils sont mentionnés et décrits dans le *Dictionnaire des antiquités grecques et romaines* de M. Saglio[1]: « Catulus Melitæus, Μελιταῖον κυνίδιον, chien de Malte, chien dameret, bichon...; c'est un chien de petite taille, au front assez large et au museau pointu; les oreilles sont droites, le poil long et fourni, la queue touffue, ordinairement retournée sur elle-même.» L'application d'un de ces petits chiens sur le ventre était, au rapport de Pline[2], un re-

[1] Art. *Canis.*

[2] Pline; *Hist. nat.*, XXX, 14.

mède infaillible contre les maladies de cet organe. Mais c'est d'une simple question géographique qu'il s'agit ici. Strabon[1] les fait originaires de Malte. La race ne se retrouvant aujourd'hui ni dans l'une ni dans l'autre de ces îles, la question ne peut être décidée que par le poids des témoignages de l'antiquité. De quelque légitime autorité que jouisse Strabon et quelque sanction que son assertion ait reçue de l'usage, je n'hésite pas à me ranger ici du côté de Pline. Il est postérieur à Strabon, dont il a connu l'opinion, et c'est peut-être pour le réfuter qu'il cite ici celle de Callimaque. Plus haut, il a invoqué Varron dans sa description de l'Illyrie ; il s'est donc entouré de tous les renseignements, il a consulté, compilé, si l'on veut, ce qui, dans le cas dont nous nous occupons, donne plus de portée à ses paroles, et l'appellation de chiens de Meleda serait celle qui traduirait le mieux, à mon avis, l'expression de κυνίδια Μελιταῖα, ou Melitæi catelli.

D'autres îles ne sont même pas arrivées à un aussi humble degré de célébrité. Mela nomme encore *Pytia*, qui serait peut-être la Πιτύεια d'Apollonios, et la même que *Pharos; Hydria*, *Electrides*, qui sont les îles de l'embouchure du Pô; *Diomedia*, qu'il faut reporter dans l'archipel des Tremiti, sur la côte italique.

Le géographe de Ravenne en nomme un certain nombre d'autres sans qu'il soit possible de savoir lesquelles il a voulu désigner et dont beaucoup tirent, ainsi qu'on l'a remarqué, leurs noms d'animaux qui devaient s'y

[1] Str., VI, 2, 11.

trouver en grand nombre : *Pullaria, Leporaria*[1], etc.

Le chef-lieu du 3e conventus, *Narona*, déjà romaine au temps de la République, avait reçu une colonie. Son port était depuis longtemps connu et fréquenté. « Après les Nestiens est le fleuve *Naron* (Narenta), dit Scylax[2]. L'entrée du fleuve n'est pas étroite. Une trirème peut y pénétrer et naviguer vers le marché, qui est plus haut, à 80 stades de la mer. Les Maniens, qui l'habitent, sont un peuple illyrien. » Son emplacement est aujourd'hui fixé à Viddo, à quelque distance de la rive droite de la *Narenta*, où l'on a trouvé des ruines considérables de murs, de bains, d'aqueducs et de bâtiments magnifiques[3]. Des inscriptions nombreuses et importantes ont été de là transportées en Italie, d'autres portées dans la localité voisine de Tchitluk, en assez grand nombre pour tromper un instant sur la véritable situation de l'ancienne ville, que remplace mal le pauvre village fiévreux de Metkovitj, avec ses 154 maisons et ses 547 habitants. Les thermes[4], les temples[5], les autels[6], les colléges de prêtres qu'elle renfermait, témoignent d'une ville opulente. La « République[7] » de *Narona* avait ses questeurs[8], ses tribuns[9],

[1] Vid. Rav., V, 24.
[2] Scylax, chap. 24.
[3] Fortis, *Op. cit.*
[4] *C. I. L.*, III, 1, 1805.
[5] *Ibid.*, 1769, 1789, 1790.
[6] *Ibid.*, 1772, 1794, etc.
[7] *Ibid.*, 1805.
[8] *Ibid.*, 1820.
[9] *Ibid.*, 1797.

ses sévirs[1], etc. Les atterrissements du fleuve l'ont ruinée. C'est dans la plaine de Mostar que se trouvait l'ancien lac dont parle Scylax[2], et déjà *Narona* était beaucoup plus près de la mer que l'emporium du vieux géographe, dont il faudrait chercher l'emplacement à 5 kil. au nord de Viddo, près de Struge[3].

La route littorale, qui se continuait au-delà de *Narona* vers le sud, après avoir franchi la station de *Ad Turres* M. P. XXII (*T. P.*), arrivait à *Dilunto* XII (*T.*), *Dallunto* XXV (*It. A.*) et par *Pardua* XIIII (*T. P.*), *Pardua*[4] *id est Stamnes* (Rav.), joignait *Ad Zizio* XVI (*T. P.*), *Zidion* (Rav. IV, 16), *Assidium* (Rav. V, 14), où elle bifurquait, pour gagner *Scodra* par le littoral et par l'intérieur. La première route que nous donnent la *Table* et le Ravennate touchait *Asamo* XXVIII (*T.*), *Asamon* (Rav.), *Epitauro* XX (*T.*), *Epitaurum id est Ragusium*[5] (Rav.), *Resinum* XX (*T.*), *Rucinium* (Rav.), *Vicinium* XX (*T.*), *Buccinium* (Rav.), *Batua* XV (*T.*), *Butua* (Rav.); mais celui-ci ajoute *Decadaron*, entre *Buccinium* et *Batua*. Enfin, viennent sur la *Table* *Scodra* XX, *Lissum* XXX, tandis que le Ravennate continue la voie (VI, 16) par *Saluntum*, *Aleta*, *Burzumi*. Ailleurs (V, 14), il donne, lui aussi, *Scodris* et *iterum civitas Lissum*.

[1] *C. I. L.*, III, 1, 1768, 1769, 1792, etc.

[2] Scylax, *loc. cit.*

[3] *Bull. di. arch. e st. dalm.*, I, pag. 155; Cf. Lago; *Mem. sulla Dalmazia*, II, pag. 211; De Sainte-Marie, *L'Herzégovine*.

[4] Le Rav., V, 14, met au lieu de *Pardua*, *Bretorum*.

[5] Au livre V, 14, il dit ici : *Butua*, *Decadoron*, *Bicinion*, *Epitauron*

M. Mommsen propose avec raison de modifier la distance donnée par la *Table* entre *Narona* et *Ad Turres*, en supprimant un X introduit par un copiste. La correction rend alors la concordance parfaite entre l'*Itinéraire* et la *Table*. Cette route est encore mal reconnue. On place *Diluntum* à *Neum* (?), *Pardua* à Stagno, bien que cette ville soit en dehors de la route. Elle serait mieux à Slano; *Assidium* ou *Ad Zizio* pourrait être alors entre Slano et Raguse, *Asamo* à Raguse, *Epitauro* à Ragusa Vecchia, où tant d'inscriptions et de débris attestent l'existence d'une ancienne ville.

Séjour préféré de Dolabella, *Épidaure* àvait reçu une colonie romaine[1]; mais lorsque la constitution définitive de la province eût fait de *Salone*, plus au centre et mieux située, la capitale, elle perdit de son importance, jusqu'à ce qu'enfin les dévastations des barbares et les tremblements de terre aient forcé ses habitants à fuir dans la nouvelle Raguse et fait disparaître jusqu'à la certitude de son ancienne situation, que l'on a voulu reporter à Prevlaca, à l'entrée des Bouches de Cattaro.

On dit qu'une partie de ses anciennes murailles existerait encore au fond de la mer, à quelque distance du rivage, comme à Risano celles de l'ancien *Risinum*, autre colonie romaine[2], détruite également par un tremblement de terre. J'ai parfaitement reconnu à la faveur d'une belle matinée, en face de la partie de la ville de Risano appelée Tsarina,

[1] Pl., III, 26; habitants *Epitaur*. (*C. I. L.*, III, 2, pag. 850.)

[2] Dec(urioni) col(oniæ) Ris(ini) de(functo). *C. I. L.*, III, 1, 2766. Les habitants Risinitani (*Id.*, III, 2, pag. 850); *Rhizon*, Rhizonites.

à 30^{m} à peu près du rivage, et environ un mètre de profondeur, la base d'un mur de 3^{m} environ de longueur et 25 à 30 centim. de hauteur. Mais le mur est recouvert d'herbes qui empêchent de saisir le détail de sa construction. Quant au reste de l'enceinte, j'ai bien vu sur une ligne inclinée de gauche à droite en regardant le fond de la baie, de 20 à 60^{m} du rivage, sur une longueur de 50^{m} environ, des pierres qui ont pu appartenir à des constructions mêlées à des pierres descendues de la montagne; j'ai même reconnu quelques pierres, en petit nombre, qui proviennent évidemment d'édifices romains, mais je n'en puis tirer aucune conclusion certaine sur l'étendue de l'enceinte de la ville ancienne. Des médailles et des monnaies se retrouvent journellement sur les flancs de la colline; d'assez nombreuses inscriptions y ont été découvertes; j'ai pu même voir à Perasto, avec M. G. Gelcich, professeur au gymnase de Raguse, qui m'en avait signalé l'existence, un fragment remarquable par son état de parfaite conservation[1]. Il est en très beau marbre blanc, encastré dans le mur en maçonnerie d'une terrasse, et se présente sous l'aspect d'une plaque que les ouvriers n'ont, on le voit, consenti qu'à regret à ne pas recouvrir de plâtre. Il se compose d'un fronton dans l'intérieur duquel est une rosace. Au-dessous, une inscription très lisible :

ΖΩΡΙΚΙΩΙ ΗΓΗΣΙΑΣ ΜΕΝΕΚΡΑΤΗΣ
ΦΙΑΩΝΟΣ ΘΕΩΝΟΣ ΜΕΝΕΚ

[1] Cf. *Memorie storiche delle Bocche di Cattaro*, di Giuseppe Gelcich. Zara, 1880.

c'est-à-dire à Zorikion, fille de Philon[1], Égésias, fils de Théon, Ménécrate, fils de Ménécrate.

La fin du dernier mot de la 2e ligne a seule été emportée par un éclat. Plus bas le mot **XAIPETE**, puis en relief trois têtes : une de femme devant laquelle est un miroir rond dans lequel elle se mire ; une tête d'homme sans barbe, de face ; une autre tête d'homme un peu plus haut, presque de face. La cassure du marbre est immédiatement au-dessous des têtes. La dimension du monument est, dans sa partie la plus large, de 0^{m},448 ; la hauteur de 0^{m},255. Les lettres de la première ligne mesurent 0^{m},01, celles de la seconde, 0^{m},021 ; la première tête à gauche, 0^{m},084 ; la seconde, 0^{m},073 ; la troisième, 0^{m},068 ; toutes les lettres ne sont pas de même dimension.

Ce monument, qui semble appartenir à une bonne époque, est une preuve des relations qu'entretenait avec la Grèce cette ancienne colonie phénicienne.

Buccinium, que le Ravennate place entre *Decadaron* et *Rucinium*, est, vu surtout la distance de XX M. P. que met la *Table* entre *Resinum* et lui, plus difficile à placer. Les traces de voie romaine qui ont été découvertes il y a quelques années, en ouvrant un chemin le long du golfe, indiquent qu'il faut chercher cette localité sur les bords de la mer, peut-être, puisque le Ravennate la distingue de *Decadaron*, tout près de cette ville, à Dobrota.

Quant à Cattaro, dans laquelle on s'est cru autorisé par les inscriptions à reconnaître *Acruvium,* ce qu'en dit

[3] Je corrige ΦΙΑΩΝΟΣ en ΦΙΛΩΝΟΣ.

Constantin Porphyrogénète est d'une remarquable exactitude. «La ville de *Decatera* (*τῶν Δεκατέρων*) veut dire, dans le dialecte romain, un lieu étroit et battu par la mer, parce que la mer entre comme une langue très étroite jusqu'à 15 et 20 milles, et cette ville est située sur ce complément de la mer. Elle est entourée d'un cercle de hautes montagnes qui ne lui permettent de voir le soleil qu'en été, lorsqu'il est au milieu du ciel, et jamais en hiver[1].»

Des traditions locales veulent qu'une ville ancienne ait existé au fond de la baie de Teodo, et l'on m'a affirmé que dans certaines conditions d'éclairage et de calme absolu, on pouvait, comme à Risano, en apercevoir les débris au fond de la mer. Sans m'arrêter aux fables qui font de Teodo une ancienne résidence de Teuta, comme on m'affirmait qu'un très grand nombre de monnaies avaient été et étaient encore fréquemment trouvées sur le flanc occidental du mont Saint-Élie, comme cet emplacement pouvait correspondre à l'ancien *Acruvium*, dont les itinéraires auraient certainement fait mention s'il se fût trouvé sur la route de *Budua*, je m'y suis rendu, mais il m'a été impossible de rien voir et je n'ai pu que recueillir de nouvelles affirmations de l'existence d'un reste de

[1] Const. Porph.; *Adm. imp.*, 19. Palladius Fuscus donne du nom de Cattaro une autre étymologie : « In fine (sinus) ubi tellus expatianti pelago fit obvium, sub prærupti montis cacumine consurgit *Ascrivium* quondam civium romanorum oppidum, quod nunc propter aquarum quæ ex alto defluunt descensum, « *Catarum* » vocari constans est opinio. (Pall. Fusci Patavini; *De situ oræ Illyrici*, 1540.)

mur analogue à celui de Risano. Ce côté du canal est trop fertile et trop bien situé pour qu'une ville ne se soit pas élevée sur ses bords. Ne serait-ce pas là qu'aurait existé l'ancien *Acruvium*, peu à peu abandonné, comme l'est aujourd'hui Teodo, pour l'emplacement où s'élève maintenant Cattaro ? Ce changement assez fréquent, qu'expliquerait le développement des communications le long de la route et avec les pays placés au-dessus, dans la montagne, se serait opéré après l'époque de Pline et avant celle où écrivait le Ravennate. Déjà les Catarienses sont mentionnés dans la *Notitia dignitatum*[1] et une inscription[2]. Il existait donc alors, en même temps qu'*Acruvium*[3], dont il est peu probable que le nom ait changé pendant la durée de l'empire, une ville de *Catarum*, *Decatera*, ou *Decadaron*, ce qui justifierait mon hypothèse. *Acruvium* était un municipe de citoyens romains.

Budua[4] et *Scodra* ne nous ont encore rien livré, mais ont conservé dans leurs noms la mémoire de leur vie passée. *Batua*, aux souvenirs mythologiques plus qu'historiques, était au débouché de la route qui venait des bords du golfe, à l'extrémité d'une plaine qui s'étend jusqu'au fond de la baie de Teodo, au pied d'un cratère volcanique; *Scodra*, sur les bords de la Bojana, aujour-

[1] *Nat. dign. Occ.*, c. VII, pag. 35, 23, éd. Bœcking.

[2] Caddarensium (Or. Henzen, 5271).

[3] Ce sont très probablement les habitants d'*Acruvium* que Tite-Live désigne à côté des Rhizonites et des Olciniates sous le nom d'Agravonites (XLV, 26).

[4] *Batua* (*T. P.*), Βουθόη (Byz.); ses habitants sont appelés Bathiates par Appien (*Ill.*, 16)

d'hui le principal bras du Drin. L'ancienne capitale de Teuta est encore une des principales cités de l'empire Ottoman, mais « aucune ville n'a davantage l'aspect d'un village ; Scutari cependant compte plus de 35,000 âmes. Au printemps, le vaste espace qu'elle occupe devient une forêt de verdure ; malgré les arbres, la poussière et le soleil y sont alors insupportables; en hiver, la ville est un lac de boue au milieu duquel les maisons s'élèvent comme des îlots[1] ».

Quand la Prévalitane aura été détachée de la Dalmatie par Dioclétien, *Scodra* reprendra son rang, depuis longtemps perdu, de capitale.

La route qui de *Ad Zizio* ou *Assisium* y menait par l'intérieur, quoique décrite à la fois par l'*Itinéraire* et par la *Table*, est encore moins bien connue que celle du littoral.

Voici les deux tracés :

TABLE.	ITINÉRAIRE.	RAVENNATE.
Pilunto.	*Dallunto.*	
XIIII		
Pardua.		
XVI		
Ad Zizio.		
VIII		
Leusino.	*Leusinio* M. P. XL.	
XII		
Sallunto.		

[1] Alb. Dumont; *Le Balkan et l'Adriatique*, 2e éd., pag. 262.

TABLE.	ITINÉRAIRE.	RAVENNATE.
XVII		
Sanderua.	*Andarba* M. P. XXVIIII.	*Anderba.*
VI		
Varis.		
XI		
Sallunto.	*Sallunto* M. P. XVIII.	*Saluntum.*
XVIII		
Nalata.	*Alata* M. P. XVII.	*Aleta.*
X		
Bersumno.	*Birziminio* M. P. X.	*Burzumi.*
XVI		
Sinna.	*Cinna* M. P. XVIII.	
XX		
Scobra.	*Scodra* M. P. XII.	

Sauf pour la distance entre les deux derniers points, les itinéraires s'accordent ici. Cette route intérieure est sans doute celle de la Trebintchitza. « La vallée de Popovo la menait à Trébinyé, d'où, pour éviter la traversée si difficile du massif de la Tsernagora, elle devait gagner Nikchitch, y rejoindre une autre route venue de Mostar par les vallées de Névésinyé et de Gatsko et le défilé de Douga[1], pour gagner ensuite par la vallée de la Seta *Doclea* (Dukle) et aboutir à travers la plaine couverte de prairies qui s'étend à l'est du lac de Scutari (*Labeatis*) à cette dernière ville.

Leusinio serait alors Trébinyé ; *Andarba*, la même sans doute que l'*Arduba* de Dion Cassius, Nikchitch, que baigne un affluent de gauche de la Seta. Mais la *Table* et les

[1] Cf. De Sainte-Marie; *Herzégovine et Bosnie.*

itinéraires n'auraient assurément pas omis *Doclea* si cette ville, dont les ruines encore aujourd'hui visibles au village de Dukle, près de Podgoritza [1], s'était trouvée sur le parcours de la route. Celle-ci la laissait sans doute à quelque distance, de même que celle qui desservait *Delminium* passait à *Tilurium*. Ce tracé est celui qu'adoptent MM. Kiepert et Mommsen. Le point voisin de *Doclea* serait *Bersumno, Birziminio, Burzumi*, dont la distance de Nikchitch correspond à celle que donnent la *Table* et l'*Itinéraire* entre cette ville, *Andarba* ou *Sanderua* ; c'est cette station de *Burzumi* que le Ravennate prend comme point de départ pour son voyage à travers le pays, et ce choix se trouverait justifié par sa situation à l'intersection de plusieurs routes. L'éloignement de *Scodra* est plus grand que celui que donne l'*Itinéraire*, il est vrai, mais répond exactement aux chiffres portés sur la *Table*.

Les points intermédiaires entre ces stations ne sont pas encore déterminés d'une façon précise, mais nous pouvons fixer d'une manière à peu près certaine la position de la plupart des peuples dont les noms nous ont été transmis par les historiens et les géographes. Les Ceraunes (*Cerauni*), que Pline nomme les premiers, divisés en 24 décuries, sont placés par Ptolémée au-dessus des Derriens, dans l'intérieur de la Bosnie actuelle, à l'est des Derriopes, au sud des Dindares et des Ditions. Ces derniers occupaient, à l'orient des Mazéens, la frontière septentrionale de la Dalmatie. Il faut donc

[1] Vid. *infr.*, chap. VIII.

chercher les Céräuniens au centre de ce pays, plaçant à côté d'eux, en se dirigeant vers le levant, les Daorses [1], réduits à 17 décuries, puis les Désitiates [2], qui en comptaient encore 103 et tenaient, au-dessous des Ditions, la rive occidentale de la Drina (*Drinus*). Plus bas, les Docléates [3], que nous mettions tout à l'heure près de Podgoritza; les Enderudins, autour d'Endero (Ενδηρον, Pt.), dans l'Albanie actuelle, près de la Servie [4], et les Deremistes ou Deræmestes [5].

Pline distingue les Deretins des Enderudins, dont il fait les voisins des Labéates. Peut être alors conviendrait-il d'assimiler les Deretins aux Derriens de Ptolémée, et de les reporter vers Mostar, où quelques-uns veulent qu'ait existé une ville d'*Anderium* ou *Mandetrium*. Nous descendrions alors avec eux dans cette vallée de la Narenta, où les Naresiens, au nombre de 102 décuries, ont hérité de l'ancienne puissance des Vardéens, réduits à 20 décuries et relégués à la droite du fleuve, au-dessous des Melcumans et des Glinditions.

Les Siculotes étaient les descendants des colons établis par les Syracusains à Lissos, chassés des bords de la mer et établis avec les Pirustes et les Scirtons ou Scirtares (Pl.) près de la Macédoine.

[1] Davers(o) ou Daorso. *C. I. L.*, III, 2, pag. 859; *Bull. dell. Inst. arch.*, 1841, pag. 189; 1842, pag. 125.

[2] *C. I. L.*, III, 1, 3201; III, 2, pag. 849; *Eph. ep.*, IV, 1 et 2, 350.

[3] Respublica Docleatium.—*C. I. L.*, III, 1, 1705.

[4] Pouqueville; *Voyage dans la Grèce.*— Var. Enderoduni.

[5] *C. I. L.*, III, 2, pag. 859. Deræmestæ (Pline; éd. Jahn. Teubner, Leipzig, 1870).

Avant d'arriver à cette province, de laquelle dépendait déjà depuis longtemps l'Illyrie grecque, avec les territoires des Parthins et des Taulantiens, se trouvaient encore sur la côte des Labéates quelques ports importants : ainsi, *Olcinium* (Dulcigno), fondé par les Colchidiens, nous dit Pline, qui eut un moment d'éclat plus tard et, quoique bien déchu, sert encore, avec Antivari, de port à Scutari; *Lissos* (Alessio) enfin, abandonnée aujourd'hui et par la mer, sur les bords de laquelle elle s'élevait autrefois, et par le fleuve, qui baignait encore il y a quelques années ses murs, et par ses habitants, que les fièvres paludéennes ont chassés de ses dernières masures. *Lissos* avait reçu de César une colonie romaine; peut-être aussi, mais le fait est plus douteux, bien que l'importance de cette ancienne capitale des rois d'Illyrie le rende très possible, un établissement semblable avait-il été fait à *Scodra* (Scutari)[1]. Les Enchèles avaient disparu; les Labéates restaient autour de Scutari.

Ainsi, par les dix colonies de *Senia*, *Iader*, *Siclis*, *Salone*, *Æquum*, *Narona*, *Épidaure*, *Risinum*, *Scodra*, *Lissos*, dont une seule, *Æquum*, était située dans l'intérieur des terres[2]; par les villes, alliées ou fédérées, d'*Issa*, *Tragurium*, *Epetium*; par les municipes de citoyens romains, les villes libres ou républiques, les municipes et les cités

[1] Spanheim; *De usu numismatum*, II, pag 603.

[2] Peut-être une onzième colonie leur fut-elle ajoutée plus tard, établie, comme celle d'*Æquum*, à l'intérieur, dans cette ville d'*Asseria* (Podgradye) dont les habitants avaient, au temps de Pline, l'immunité d'impôts. Le numéro de juin 1881 du *Bull. di arch. e st. dalm.*, IV, pag. 82,

de droit latin, les Romains étaient fortement établis sur les côtes et dans la plus grande partie du versant de l'Adriatique. Mais en dehors du territoire de la Dalmatie actuelle, l'intérieur du pays échappait encore à leur action civilisatrice. Les postes fortifiés tenaient les habitants en respect; les routes établies partout témoignaient de la puissance de Rome; les levées faites en Dalmatie pour le service des légions auxiliaires mettaient à son service les forces vives du pays; mais la plupart des tribus subsistaient avec une sorte d'indépendance qu'elle n'essaiera jamais de leur enlever. La civilisation devait longtemps encore s'arrêter au seuil de ces rudes montagnes.

contient en effet trois inscriptions, dont deux, si leur authenticité était prouvée, ne laisseraient sur ce point aucun doute.

1º Pont. fel. nom. Gratiani in usum Sena | tus ac Populi Romani constr. dedic. jusse | runt dni nri Imp Cæsar.

2º Colon. Rom. dil. Ass.

Ces trois inscriptions, ajoute M. Glavinich, trouvées dans un vieux manuscrit par le conservateur Mons. Bianchi, de Zara, communiquées à la Commission centrale de Vienne et retenues inédites, ont été publiées dans les *Mittheilungen* de 1880 (pag. 87). Elles auraient été découvertes à Podgradye de Benkovatz en 1760.

Ce transport de colons romains à *Asseria*, par Gratien, aurait eu pour but de faire de cette ville un des boulevards de la Dalmatie et de l'Italie contre les invasions des Goths.

CHAPITRE VII.

La province romaine de Dalmatie, de Vespasien à Dioclétien (70-285).

Les légions qui avaient quitté la Dalmatie pour s'associer aux troubles civils ne devaient plus y rentrer. Néanmoins, bien que gardée seulement désormais par des troupes auxiliaires [1], la province allait, à partir du règne de Vespasien[2], jouir, pendant plus d'un siècle, d'une paix profonde. Les légions campées en Mésie et en Pannonie lui faisaient en effet un rempart contre les populations barbares du bas *Danube*.

Il semble même qu'au moment de la guerre des Daces elle ait été réunie aux provinces voisines sous L. Funi-

[1] Celles que nous donnent les inscriptions sont : Cohors III Alpinorum, VIII voluntariorum, I Belgarum, cohors aquitanorum, I Flavia Brittonum , I Bracaraugustanorum, I Morinorum, I Sebastenorum, I miliaria Delmatarum, alæ Pannoniorum, legio IIII macedonica, II Pia Concordia. (*C. I. L.*, III, 1 : *Dalmatiæ res militares*.)

[2] Borghesi; *Bull. di corr. arch.*, 1853., B., pag. 188, dit en parlant de L. Antonius Saturninus: Che si ribella a Domiziano *nella Dalmazia*. Rien ne vient à l'appui de cette assertion, que contredit au contraire formellement Suétone. Il termine, dit-il (*Dom.*, 6), sans sortir de Rome et par un bonheur singulier, la guerre civile excitée par L Antonius, gouverneur de la Haute-Germanie. Au moment même du combat, le dégel, ayant tout à coup entraîné les glaces du Rhin, empêcha les troupes des barbares de venir se joindre à celles d'Antonius.

sulanus Vettonianus, que deux inscriptions[1] nous donnent comme légat propréteur de la province de Dalmatie, *item* de la province de Pannonie, *item* de la Mésie supérieure.

Beaucoup d'autres titres sont attribués dans ces inscriptions à ce personnage, qui fut investi d'un grand nombre de fonctions civiles et militaires, servit contre les Parthes à la tête de la 4e légion Scythique[2], notamment dans la malheureuse expédition de Pætus, s'illustra dans la guerre des Daces, reçut de Domitien, pour prix de ses services, les récompenses les plus honorables, et fut choisi enfin comme patron par une ville des bords de la *Save* où a été retrouvée la plus importante des inscriptions qui le concernent. Il serait néanmoins surprenant qu'il ait été successivement appelé au commandement de ces trois provinces voisines. Ce qui autorise, mieux encore que ne le ferait ce simple fait isolé, l'hypothèse de la réunion de ces trois provinces sous une autorité unique, c'est que vers la même époque nous trouvons encore, quelque temps apres lui, Q. Pomponius Rufus en Dalmatie et en Mésie, A. Cæcilius Faustinus en Mésie et en Dalmatie.

Les diplômes de Domitien[3] et de Trajan[4], qui nous montrent Q. Pomponius Rufus gouverneur de la Dalmatie en 93, et de la Mésie inférieure en 99, pourraient, il est vrai, être interprétés dans un sens contraire à cette

[1] Leg. pro pr. Provinciæ Dalmatiæ, item provinc. Pannoniæ, item Mæsiæ superioris. *C. I. L.*, III, 1, 4013 ; Or. Henzen, 5431, 5432.

[2] Tac.; *Ann.*, XV, 7.

[3] *C. I. L.*, III, 2, pag. 859.

[4] *Ibid.*, pag. 863.

supposition. Que le même gouverneur soit resté plus de six ans, sous trois empereurs différents, dans la même province, cela serait en effet extraordinaire. Rufus aurait été appelé, comme Vettonianus avant lui, de la Dalmatie paisible au commandement de la Mésie, menacée par les Daces. Mais A. Cæcilius Faustinus[1] aurait été au contraire transféré de Mésie en Dalmatie, ce qui serait moins probable. Tout au moins ressort-il de ces faits la preuve de la communauté d'intérêts qui ne cessait d'unir ces fragments, maintenant séparés, de l'*Illyricum*. Dans les trois provinces, on multipliait les établissements de vétérans[2], on créait des appuis à Rome en concédant à des étrangers le titre et les droits de citoyens romains; on s'efforçait de se concilier l'affection, de s'assurer la fidélité des auxiliaires en leur faisant entrevoir cette concession et ces priviléges comme prix de leurs services et de leur dévouement. Le mot de Dalmates revient souvent sur les diplômes que nous avons conservés. La flotte[3] s'alimente chez eux comme l'armée de terre. On les retrouve partout où il y a la guerre: en Germanie[4], en Dacie[5], en Bretagne[6]. Une de leurs cohortes, la 1re, eut même comme tribun ou préfet le poète satirique Juvénal[7]. Aussi,

[1] *C. I. L.*, III, 2, pag. 865; Or., I, 802 (Leg. Aug.) pro pr. Provinc. Mæsiæ Dalmati...).
[2] *C. I. L.*, III, 2, pag. 854, 855, 859, 863, 865.
[3] *Ibid.*, pag. 850.
[4] *Ibid.*, pag. 852, Cohors V Dalmatarum (an. 74); pag. 870 (an. 116).
[5] *Ibid.*, pag. 876 (an. 129).
[6] *Ibid.*, pag. 864 (an. 103), 866 (an. 105), 873 (an. 124).
[7] *Insc. Neapol.*, 4312; Or. Henzen, 5599.

ayant été à même d'apprécier leur valeur, conseillait-il à la jeunesse efféminée de Rome, avide de hauts postes, d'éviter l'*Illyricum latus*[1]. Il nous montre cependant les Liburnes de son temps bien dégénérés, eux aussi, de leurs indomptables ancêtres. Les esclaves liburniens sont surtout recherchés comme porteurs de litières[2], huissiers[3], souffre-douleurs au service des dames romaines[4], comme plus tard les Suisses le seront également comme valets de parade et soldats.

La Dalmatie ne fut pas plus négligée que les autres provinces, au milieu de l'immense essor que prirent sous les Antonins les travaux publics. Trajan, successeur de Nerva, auquel une inscription conservée au musée de Spalato fut consacrée vers la fin de son règne[5], fit construire l'aqueduc qui des montagnes voisines amenait l'eau à *Iader* (Zara). Il en reste encore quelques conduits souterrains, dont les apports ne sont pas suffisamment remplacés par les cinq puits auxquels la population vient demander aujourd'hui l'eau dont elle a besoin[6]. Peut-être est-ce à la même époque qu'il faut attribuer l'arc élevé par Melia Anniana. Les travaux disparus ou oubliés dont il con-

[1] Horrida vitanda est Hispania, Gallicus axis,
Illyricumque latus. (Juv.; *Sat.*, VIII, v. 114-115.)

[2] Juv.; *Sat.*, III, v. 225.

[3] *Ibid.*, IV, v. 74-75.

[4] *Ibid.*, VI, v. 339-341.

[5] Imp. Nervæ | Cæsari Aug. | pontif. max | trib. pot., III | cos. III. (*Mitth. der. k. k. Central Commission*, neue Folge, I Band, 3e Heft, 1875. Vienne.)

[6] *C. I. L.*, III, 1, 2909.

sacre la mémoire, témoignent comme lui de la richesse et de l'importance que cette ville avait alors acquises[1].

A Mostar, «on voit encore un superbe pont en pierre, intact, d'une seule arche, de 80 pieds de hauteur[2]», construit, lui aussi, suivant une tradition, en 98, sous le règne de Trajan, et duquel la ville aurait tiré son nom de Mostar, vieux pont. M. Otto Blau[3] n'est pas d'acord, il est vrai, avec M. de Sainte-Marie sur l'origine de ce monument, dans lequel, selon lui, rien ne dénote une origine ancienne. «Ni le pont ni ses alentours ne nous offrent, dit-il, ni inscriptions, ni sculptures, ni trace quelconque de l'art romain»; et, s'appuyant sur une inscription voisine, il en attribue la construction aux Turcs. Il est vraisemblable qu'un pont s'élevait autrefois sur la Narenta, là où est aujourd'hui Mostar, l'*Unione id est Musaro* du Ravennate, *Massarum* des Actes des Conciles[4], et que la construction actuelle s'est élevée sur ses ruines.

Enfin, la conquête de la Dacie, sa réduction en province, et les travaux que d'un autre côté Trajan fit à *Ancône,* en face de Zara, pour faciliter l'accès de ce port, favorisèrent le développement du commerce de la Dalmatie avec l'Italie et assurèrent sa sécurité.

Les traditions de l'église dalmate placent sous Trajan

[1] ....Emporium sterni et arcum fieri et statuas superponi test. jussit. (*C. I. L.*, III, 1, 2922.)

[2] De Sainte-Marie; *L'Herzégovine.*

[3] O. Blau; *Reisen in Bosnien und der Herzegovina.* Berlin, Reimer, 1877, pag. 36.

[4] Farlati; *Ill. sacr.*, III, 123.

le martyre du premier évêque et patron de *Salone*, san Doïmio. On l'attribuait à un gouverneur du nom de Mavrilius ou Maurilius[1], lorsque fut découverte une inscription portant le nom de Marcus Aurelius, præses de la province. On crut alors avoir trouvé le nom du persécuteur. Il semble malheureusement inadmissible que l'inscription soit contemporaine de Trajan, les appellations et titres de «præses, vir clarissimus et notarius», appartenant à une époque très postérieure[2].

Les mêmes actes de la vie de saint Doïmio parlent d'un certain Dignianus, qualifié de præses et d'illustre sénateur romain, dont le fils unique, enlevé peu de temps après la mort de son père à sa mère Fabronia, aurait été ressuscité par saint Doïmio, alors en prison.

Le nom de Dignianus ne se retrouvant nulle part ailleurs, il serait peut-être téméraire de le faire figurer au nombre des gouverneurs de la province.

Hadrien avait, dans sa jeunesse, servi sous Domitien, comme tribun en Mésie; plus tard il avait accompagné Trajan chez les Daces et combattu brillamment contre eux; enfin, envoyé en basse Pannonie comme légat, *legatus prætorius*, il avait repoussé les Sarmates; c'était, en définitive, en Illyrie qu'il avait gagné l'empire. Ses succès militaires n'étaient pas les seuls par lesquels il se fût signalé. Il avait maintenu la discipline dans l'armée et ré-

[1] Farlati; *Ill. sacr.*, I, pag. 442.

[2] Voici l'inscription (*C. I. L.*, III, 1, 1938) : Fortunæ | conservatrici pro | salute Marci | Aureli Juli V. C. | auguri præsi | di (s) provinciæ | Dassius no | tarius | votum solvit.

primé les abus des procurateurs[1], ce qui lui avait valu le titre de consul (109). La Dalmatie, qui avait été sans doute, nous l'avons vu, réunie aux autres parties de l'*Illyricum* pour augmenter la ligne de défense contre les Daces[2], était maintenant protégée par la Dacie. Hadrien se garda de renoncer à cette conquête de Trajan comme aux autres, et son attention fut souvent, appelée vers ces régions. Il passa par l'Illyrie[3] en allant à Rome prendre possession de l'empire; revint en Mésie rappelé par une nouvelle invasion des Sarmates et des Roxolans, et donna à Martius Turbon l'administration temporaire de la Pannonie et la Dacie[4].

L'habitude se maintenait de grouper les provinces dans certaines circonstances extraordinaires, pour donner au gouverneur plus d'autorité, pour centraliser entre ses mains l'administration comme le soin de la défense. La Dalmatie se ressentit de la sollicitude que, selon les recommandations de Trajan, il montra pour les provinces, «se faisant rendre un compte rigoureux de leurs revenus, afin de pouvoir compléter ce qui leur manquait[5]», et leur faisant remise des sommes considérables qu'elles devaient au trésor[6].

Dès le début de son règne (118), une inscription était placée en son honneur à *Burnum* (Suplyaya), par ordre des

[1] Spart; *Hadr.*, 3.

[2] L'armée s'appelait « *Armée d'Illyrie* ». — « Duci exercitus Illyrici » (an. 105); Or., 798.

[3] Spart.; *Hadr.*, 5.

[4] *Ibid.*, 6.

[5] *Ibid.*, 10.

[6] Spart; *Hadr.*, 7; Or., 806.

décurions[1] ; son nom se retrouve à *Hadra*[2] (Medvidye). Quand il eut adopté Ælius Verus, il lui donna le gouvernement de la Pannonie[3]. La Mésie et la Dalmatie furent séparées sous son règne. Une inscription trouvée à Kistagne, près de l'ancien *Burnum*[4], nomme Sex. Vinicio Faustino... leg. pr. pr. provinciæ Mæsiæ inferioris, et n'eût pas manqué d'ajouter la Dalmatie s'il l'eût eue sous ses ordres. La Dalmatie figure seule, en revanche, sur l'inscription [5] qui nous révèle le nom d'un des gouverneurs, L. Domitius Gallicanus Papinianus, parmi les titres duquel se trouve celui de leg. aug. pr. pr. Delmatiæ cos., ce qui place avant 127 l'administration de ce personnage, qu'un de ses clients de l'Espagne, qu'il avait gouvernée, appelle : «devotissimo et innocentissimo patrono incomparabili», mais sur lequel nous n'avons pas d'autres renseignements que ceux que nous donne cette inscription, quoiqu'il ait successivement administré trois provinces, parmi lesquelles la Dalmatie en dernier lieu.

Nous avons, du règne d'Hadrien, une inscription assez remarquable. C'est l'acte officiel[6] constatant l'inauguration solennelle, par un duumvir jure dicundo, à *Salone*, en présence du pontife qui présidait la cérémonie, d'un autel de Jupiter. La formule consacrée y figure, ainsi que

[1] *C. I. L.*, III, 1, 2828.
[2] *Ibid.*, 2844.
[3] Spart.; *Hadr.*, 22 ; *Æl. Verus*, 3.
[4] *C. I. L.*, III, 1, 2829.
[5] *Ibid.*, II, 4115.
[6] *Ibid.*, III, 1, 1933.

l'invocation des faveurs du dieu : «uti sis volens propitius mihi collegisque meis, decurionibus, colonis, incolis coloniæ Martiæ Juliæ Salonæ, conjugibus libe risque nostris». Le jour est noté, l'année, c'est-à-dire les consuls, indiquée (137 ans apr. J.-C.); l'inscription est donc entière et ne porte ni le nom du gouverneur ni celui du chef de l'État.

Sous Antonin, nous trouvons dans une inscription d'*Arupium* (Vital)[1] le nom de son fils adoptif M. Ælius Aurelius Verus, et sur une autre celui de M. Cutius Priscus Messius Rusticus Æmilius Papus Arrius Proculus Julius Celsus, leg. ejus pr. pr. provinciæ Delmat.[2]. C'est un espagnol de la Bétique auquel ses concitoyens semblent avoir attribué une grande iufluence auprès de César. Le sage parti, adopté par Antonin, de laisser pendant sept ans et même neuf dans leurs provinces les gouverneurs qui s'y conduisaient bien [3], lui fut sans doute appliqué, et l'on peut croire que c'est aux qualités qu'il déploya comme administrateur en Dalmatie et en Afrique, qu'il dut ces fonctions d'édilité supérieure auxquels les empereurs attachaient une extrême importance, à cause des grands travaux qui étaient alors entrepris partout et des abus auxquels pouvait donner lieu la perception des taxes.

Les légions furent souvent employées à ces travaux. C'était un moyen d'entretenir la discipline et de former à la fatigue les troupes auxiliaires dont la défense du pays pouvait avoir bientôt besoin, comme de l'armée régulière.

[1] *C. I. L.*, III, 1, 3007.
[2] *Id.*, II, 1282, 1283.
[3] J. Capitolin ; *Ant. P.*, 5.

Ce fut ainsi que fut agrandie, comme nous l'avons vu, l'enceinte de *Salone*, devenue insuffisante pour une capitale. A Humatz, près de Lyubuski, où M. Mommsen serait porté à voir l'ancienne *Bigeste*, que nous avons placée près de là, à Vitina, la première cohorte des Belges, sous la direction de Fl. Victor, centurion de la première légion Adjutrice pie, refait un temple « Liberi patris et Liberæ » tombant en ruine, en y ajoutant des portiques [1] (173); un centurion de la 11e légion y avait déjà, au siècle précédent, conduit des travaux analogues [2].

Le nom de Marc-Aurèle se retrouve encore dans deux inscriptions qui malheureusement ne comblent pas plus que celles de *Salone* le vide considérable qui existe sur la liste des gouverneurs de la province. *Albona* [3] et *Arbe* [4] voulurent-elles remercier l'empereur de quelques bienfaits particuliers obtenus de lui ou du service qu'il leur rendit, ainsi qu'à toute l'Illyrie, par ses succès sur les barbares? Le danger grossissait en effet de jour en jour sur les bords du *Danube;* l'Illyrie était constamment menacée, et ce n'était pas inutilement que Marc-Aurèle prenait toutes les précautions nécessaires pour sa sûreté et celle de l'Italie [5]. La nouvelle enceinte de *Salone* pouvait bien être une protection en même temps qu'un embellissement. La Dalmatie fut appelée par lui à fournir de nouveaux

[1] *C. I. L.*, III, 1, 1790; III, 2, 6362.
[2] *Ibid.*, 2, 6368.
[3] *Ibid.*, 1, 3048.
[4] *Ibid.*, 3118.
[5] Capitol.; *M. Aur.*, 14.

contingents, sans doute une de ces troupes irrégulières [1], comme on en voit encore en Orient, aussi redoutables pour le pays qui les emploie que pour les ennemis qu'elles combattent, et faisant revivre de nos jours le souvenir de ces grandes compagnies, de ces « gens de guerre » dont les brigandages excitaient encore un tel effroi dans nos campagnes au temps de la guerre de Trente ans et de la Fronde. Ces troupes étaient néanmoins précieuses, surtout pour la résistance, comme le montrent encore aujourd'hui les descendants de ces brigands qu'enrégimenta Marc-Aurèle, les héroïques mais sauvages soldats du Montenegro.

Casaubon, dans ses *Notes sur l'Histoire Auguste*, voudrait que cette qualification de «latrones» s'appliquât ici à tous les soldats levés en Dalmatie [2]. Mais n'avons-nous pas vu les Dalmates servir en grand nombre sous les aigles romaines? Pourquoi alors Capitolin mentionnerait-il d'une façon spéciale cette levée faite en Dalmatie et dans la Dardanie, restée si barbare? Ne savons-nous pas que, de nos jours, certaines parties du pays soumis à l'Autriche sont encore parvenues à se faire exempter du service militaire? Il s'agit ici évidemment de populations restées, comme aujourd'hui les Krivoschi, en dehors du recrutement des légions, auxquelles on fit, dans un cas désespéré,

[1] Latrones etiam Dalmatiæ atque Dardaniæ milites fecit. J. Capit.; *M. Aur.*, 21.

[2] Non enim parti Dalmatarum, sed in universum omnibus hoc convenisse ex historicis notum et geographis. (Cas.: *Not. ad Hist. Aug. script.* Paris, 1620.)

un suprême appel, et, tout porte à le croire, de celles qui habitaient la plus inaccessible partie de ces montagnes, la Tsernagora et la région d'alentour. C'est qu'en effet, en présence de la vaste conspiration des barbares coalisés depuis la frontière d'Illyrie jusqu'à la Gaule [1], aucune ressource n'était à négliger. Les nécessités de la guerre allaient même forcer à jeter le trouble dans l'administration en transformant des provinces consulaires en prétoriennes, ou inversement.

La présence de ces troupes, la misère qui résultait des invasions et des pillages, la facilité que ces guerres donnaient aux administrateurs romains pour exercer leur esprit traditionnel de concussion et de rapine, excitaient déjà sous Commode des troubles en Pannonie [2]. La Dalmatie était encore à l'abri de ces malheurs. On réparait les anciennes routes ; mais, malgré l'immense intérêt qu'avait l'empire à l'entretien de ces grandes voies si utiles pour transporter hommes et vivres à la frontière, on laissait aux villes les plus intéressées le soin de pourvoir à ces travaux d'utilité générale. Ce fut sous le patronage du légat L. Junius Rufinus Proculianus [3] que fut réparé à frais communs, par les habitants de *Novæ* (Runovich), *Delminium* (Gardun) et *Riditæ* (San Danillo), ce pont de l'*Hippus* (Cettina), dont celui-ci fit la dédicace en 184.

La mention d'un légat en Dalmatie à cette époque est chose importante. Les écrivains qui nous ont laissé le

[1] J. Capit.; *M. Aur.*, 22.

[2] Lampride ; *Comm.*, 13.

[3] *C. I. L.*, III, 1, 3202 ; *Bull. di corr. arch.*, 1851.

récit des événements de cette période sont, comme tous ceux des époques de décadence, vagues et trop peu soucieux de précision. Hérodien, nous parlant de Pertinax, dont Sévère s'annonce comme le vengeur, nous dit: que tous les soldats campés en Illyrie se souvenaient du commandement de Pertinax, qui, sous Marc-Aurèle, avait à leur tête conquis de nombreux trophées sur les Germains, alors qu'il était gouverneur et commandant en chef en Illyrie. Au début du même chapitre[1], il avait déjà montré le bruit de la mort de cet empereur se répandant parmi les Pannoniens, les Illyriens et toute l'armée campée sur les bords du Danube. « A la tête de tous les Pannoniens, ajoute-t-il, ils étaient alors sous un seul commandement, se trouvait Sévère. » Que faut-il entendre ici par ces mots d'Illyrie et de Pannonie, qui, le premier surtout, reviennent sans cesse? Sans aucun doute, ils désignent de la manière la plus générale les pays riverains du Danube: les deux Pannonies, les deux Mésies et même la Dacie; bref, la partie de l'ancien *Illyricum* la plus voisine des barbares. Plusieurs de ces provinces étaient souvent sans règle fixe, suivant les circonstances, réunies entre les mains d'un seul gouverneur militaire; mais, bien que toute l'armée soit désignée sous le nom commun d'armée d'Illyrie, chaque province n'en conservait pas moins son autonomie administrative et son existence légale, même en cas de réunion provisoire de plusieurs d'entre elles sous un gouverneur unique. Hérodien

[1] Hérodien, II, 9 (éd. Patavii, 1685).

lui-même, qui affectionne cette expression vague d'*Illyricum*, parle des gouverneurs qui s'y trouvaient. J. Capitolin, dans sa biographie de Pertinax, nous donnant l'état de ses services, nous le montre (je néglige celles de ses campagnes qui n'ont pas d'intérêt pour nous) commandant une aile de cavalerie en Mésie, conduisant une flotte en Germanie, passant de là en Dacie, rappelé par Marc-Aurèle et renvoyé plus tard par le même empereur en Rhétie et en Norique, enfin revenu de Syrie pour couvrir le Danube, gouverneur des deux Mésies et peu après de la Dacie [1]. La seule des inscriptions de la Dalmatie qui porte son nom, trouvée à *Arba* [2], ne fait mention d'aucun lien spécial l'unissant à la Dalmatie. Nous ne pouvons donc pas le compter au nombre des gouverneurs de la province, non plus que Sévère, dont Spartien nous dit seulement qu' «il gouverna les Pannoniens avec un pouvoir proconsulaire [3]».

Seul, des trois empereurs qui se succèdent avec une si triste rapidité, Didius Julianus lui appartient. « Il reçut le gouvernement de la Dalmatie, dit Spartien, et la délivra des incursions des peuples voisins [4]. » D'après l'ensemble des détails que nous donne Spartien sur sa carrière, on peut placer la date de son gouvernement vers les dernières années du règne de Marc-Aurèle. L'incursion qu'il repoussa est sans doute celle des barbares établis en

[1] J. Capit.; *Pertinax*, 2.
[2] *C. I. L.*, III, 1, 3120.
[3] Spart.; *Sept. Sév.*, 4.
[4] *Id.*, *D. Jul.*, 1.

Mésie par cet empereur, incursion excitée par la nouvelle irruption des Marcomans, Bastarnes et Alains, qui en 178 attira de nouveau Marc-Aurèle sur les bords du Danube, où il mourut.

Bon général et bon administrateur, Didius Julianus puisa plus tard, lorsqu'il fut devenu empereur à son tour, dans la confiance que lui inspirait le souvenir qu'il avait laissé parmi les habitants et dans les légions, une sécurité trompeuse. L'audace et l'habileté de Septime Sévère entraînèrent les uns et les autres à la vengeance de Pertinax, sans même peut-être qu'ils eussent été informés du choix des prétoriens.

Les inscriptions nous donnent le nom d'un autre légat qui vers ce moment gouverna la Dalmatie, Scapula Tertulus. Sous lui, les habitants de *Burnum* (Suplyaya) et autres du conventus de *Scardona*, peut-être les Lacinienses, les Stlupini et les Olbonenses, comme le veut Borghesi, réparèrent le prétoire du chef-lieu[1]. S'agit-il ici du Scapula Tertulus mentionné dans le *Digeste*[2], ou de son fils, consul en 195 ? M. Mommsen inclinerait plutôt vers la seconde hypothèse. L'administration de Q. Flavius Scapula Tertulus pourrait alors se placer sous le règne de Sévère, sans qu'il soit possible de préciser davantage.

Nous savons par Dion Cassius[3] que son père Apronianus fut quelque temps gouverneur de Dalmatie, mais il est plus difficile d'en déterminer exactement l'époque.

[1] *C. I. L.*, III, 1, 2809.
[2] *Dig.*, I, 18, 14.
[3] D. Cass., XLIX, 36.

Dans les *Fastes consulaires* et les inscriptions nous trouvons le nom d'Apronianus, consul en 168[1], puis en 191[2]. Mais s'agit-il du même personnage? Rien ne le dit. Il serait extraordinaire qu'un homme politique eût conservé ainsi sous Commode la haute situation qu'il aurait eue sous Marc-Aurèle et obtenu un deuxième consulat vingt-trois ans après son premier. J'inclinerais donc à croire que nous avons en face de nous deux personnages différents.

Toutes les biographies de Dion, s'appuyant au reste presque exclusivement sur son propre témoignage, placent le gouvernement d'Apronianus en Dalmatie en 180, l'année même où son fils, revenu avec lui de Cilicie, fut, âgé de 25 ans, introduit au Sénat.

Apronianus, et son fils l'historien, qu'Alexandre Sévère y envoya plus tard, en 226, laissèrent en Dalmatie un souvenir respecté.

L'armée avait quitté les bords du Danube pour aller en Asie combattre le compétiteur de Septime Sévère. Celui-ci pouvait compter sur la fidélité des provinces, qui avaient salué avec enthousiasme le nouveau «Pertinax», et des soldats, avec lesquels il fallait garder bien des ménagements sans doute, mais qui, fiers d'avoir désarmé les prétoriens[3], régné dans Rome et obtenu de lui, outre le produit du pillage auquel ils s'étaient livrés, des gratifications abondantes, avaient tout à redouter s'il succombait. Niger

[1] *C. I. L.*, III, 1, 67 ; III, 2, 6297.
[2] *Ibid.*, 1, 1172, 1945.
[3] Hérodien, II, 13.

vaincu, les soldats de l'armée d'Illyrie allèrent combattre les partisans d'Albinus, qui ne leur cédaient en rien en courage et en ardeur pour le meurtre[1]. Malgré leur absence, les frontières restèrent paisibles sous ce règne énergique.

Les inscriptions ne nous apprennent rien sur le sort de la Dalmatie durant cette période, et les historiens, tout entiers au récit des guerres de Sévère, puis des inimitiés, des crimes et des folies de ses indignes successeurs, nous disent à peine quelques mots du sort des provinces pendant ces premières années du IIIe siècle. Hérodien nous montre Sévère veillant sur l'administration, tout en engageant ses fils à se servir des immenses richesses que les provinces apportaient au trésor pour faire des largesses aux soldats[2]. Spartien nous indique en outre quelques-unes des règles suivies par lui dans le gouvernement : que l'administration d'une province ne fût donnée qu'à ceux qui y avaient siégé comme assesseurs et que l'on ne pût être assesseur dans la province où l'on était né[3]. «J'ai reçu la République troublée partout, dit-il en mourant; je la laisse en paix, même avec la Bretagne[4].»

Caracalla parut quelque temps dans ces contrées, détruisit un grand nombre de barbares aux environs de la Rhétie[5], et visita les bords du Danube, où même il

[1] Hérod., III, 7.
[2] *Ibid.*, 13.
[3] Spart.; *Niger*, 7.
[4] *Id.*, *Sept. Sév.*, 23.
[5] *Id.*, *Carac.*, 7.

s'acquit une grande popularité, aussi bien parmi les Germains, dont il prenait quelquefois le costume, que parmi les soldats, dont il partageait entre temps le genre de vie et les travaux [1]. Ce fut sans doute à cette époque que Maxime, le futur empereur (Claudius Pupienus Maximus), repoussa de l'Illyrie une invasion des Sarmates [2].

Si Héliogabale confia à des affranchis le gouvernement des provinces[3], l'administration reprit avec Alexandre une marche honnête et régulière, et en 226[4] Dion Cassius fut mis à la tête de la Dalmatie; deux ans après, il passait en Pannonie, province alors difficile à gouverner, y apaisait un soulèvement des légions et les soumettait à une discipline tellement sévère que les prétoriens demandèrent sa mort à l'empereur. Celui-ci, loin de céder, l'éleva à un deuxième consulat (229). On regrette de ne pas avoir d'autres renseignements sur l'administration d'un homme qui est parmi les plus illustres gouverneurs de la Dalmatie. Nous n'y trouvons au reste qu'une seule inscription au nom d'Alexandre Sévère, à *Arba* [5].

Alexandre, en allant en Asie combattre les Perses, traversa les provinces illyriennes. La sécurité lui parut pour le moment assez grande de ce côté pour qu'il tirât des armées de nombreux détachements et les envoyât en Asie. Mais, habitués à un ciel humide, à des hivers,

[1] Spart.; *Carac.*, 5; Hérod., IV, 7.
[2] J. Capit.; *Maxime et Balbin*, 5.
[3] Lamp.; *Hél.*, 11.
[4] *Bull. de corr. arch.*, 1839.
[5] *C. I. L.*, III, 1, 3121.

à une forte nourriture, ils eurent, comme lui-même, beaucoup à souffrir du climat dans cette malheureuse campagne. Pendant ce temps, les Germains, triomphant de la résistance que leur avait longtemps opposée Varius Macrin[1], son parent, pénétraient sur le territoire romain. Les gouverneurs de l'Illyrie adressèrent à l'empereur des lettres pressantes. Le Rhin et le Danube étaient franchis, les armées romaines assiégées dans leurs camps, les villes et les bourgs parcourus par des troupes considérables; les parties de l'Illyrie qui avoisinaient l'Italie étaient elles-mêmes dans le désespoir[2]. Les soldats illyriens tombèrent, en apprenant ces désastreuses nouvelles, dans une morne tristesse. L'empereur lui-même, effrayé, quitta l'Asie pour aller combattre les envahisseurs; mais les recrues de Pannonie, à la tête desquelles il avait placé le Thrace Maximin, le trouvant trop pacifique et trop timide, proclamèrent à sa place le grossier barbare, et il périt assassiné [3].

Alexandre avait adopté plusieurs mesures importantes relativement à l'administration des provinces. « Les gouverneurs de province recevaient, dit Lampride [4], chacun vingt livres pesant d'argent, six vases, deux mulets, deux chevaux, deux robes pour la ville, une pour le particulier, une autre pour le bain, cent pièces d'or et un

[1] Lamp.; *Alex. Sév.*, 57. Actæ sunt res feliciter et in Illyrico per Varium Macrinum, affinem ejus

[2] Hérod., VI, 7.

[3] J. Capit.; *Les 2 Max.*, 7.

[4] Lampr.; *Al. Sév.*, 41.

cuisinier. S'ils n'étaient pas mariés, ils recevaient aussi une concubine, dont ils ne pouvaient se passer. En sortant de charge, ils restituaient les mules, les mulets, les chevaux, les muletiers et le cuisinier, et ils gardaient le reste pour eux, s'ils s'étaient bien conduits. Dans le cas contraire, ils rendaient le quadruple, nonobstant la condamnation qu'ils pouvaient encourir pour crime de péculat ou de concussion. » Plusieurs villes reçurent de lui l'argent nécessaire à la réparation des monuments publics et des édifices particuliers [1]. « Lorsqu'il voulait donner des gouverneurs aux provinces ou nommer des administrateurs et des intendants appelés aujourd'hui receveurs [2], il publiait leurs noms, en exhortant le peuple, si l'un d'eux était coupable de quelque crime, à en fournir des preuves manifestes [3]. » Aussi « jamais, dit le même historien [4], le peuple romain, jamais le Sénat, jamais les provinces, ne montrèrent une douleur plus vive et plus profonde que celle qui éclata partout à la nouvelle de sa mort ».

Si Maximin, par les défaites qu'il infligea aux Germains, assura de ce côté la sécurité des provinces illyriennes, il n'eut pas le temps de pousser aussi loin la guerre contre les Sarmates. Pour défendre son pouvoir menacé par les deux Gordiens, puis par Capélien en Afrique, à Rome par Pupien et Balbin, que le Sénat avait créés

[1] Lamp.; *Al. Sév.*, 43.
[2] Procuratores, id est rationales.
[3] Lamp.; *Al. Sév.*, 44.
[4] *Ibid.*, 62.

empereurs, il quitta son quartier général de *Sirmium* (Mitrovitz), abandonna la défense de l'Illyrie contre les barbares[1] et marcha sur l'Italie par *Æmona* (Laibach) et *Aquilée*. Bien que les cohortes de Pannoniens fussent et dussent rester les plus dévouées à sa cause[2], toutes les populations de l'Illyrie s'unirent aux autres provinces dans une même haine contre Maximin[3]. «Les habitants des provinces avaient pris le parti d'enlever tout ce qui pouvait servir à la nourriture des soldats et de se retirer dans les villes, pour que Maximin et son armée souffrissent de la faim[4]. » Quand les deux Maximins assiégèrent Aquilée, les femmes firent avec leurs cheveux des cordes pour les arcs, et ils furent assassinés devant la ville[5].

Gordien III traversa, en allant combattre les Perses, la Mésie et les Thraces, qu'il délivra de tous les ennemis qui les occupaient. Le besoin de visiter les légions et d'assurer la sécurité de toute la ligne de frontières faisait, pour ces marches, préférer la route d'*Aquilée* et de Pannonie à celles de la Dalmatie.

Les provinces intérieures avaient au reste un intérêt aussi grand que les provinces limitrophes à ces précautions contre les barbares. Toutes devaient la même reconnaissance aux généraux heureux et aux administrateurs

[1] Capit.; *Les 3 Gordiens*, 14.
[2] Hérod., VII, 8; VIII, 6.
[3] *Id.*, VIII, 5.
[4] J. Capit.; *Les 2 Maximins*, 21.
[5] *Id.*, *Les 2 Max.*, 23; *Max. j.*, 7; *Max. et Balb.*, 11.

habiles qui, comme Misithée sous Gordien III, pourvoyaient à l'entretien et à l'approvisionnement des légions et des places fortes.

Le danger croissait en effet de jour en jour pour l'Illyrie. Sous Maxime Pupien et Balbin, les Carpes attaquèrent la Mésie, et la guerre des Scythes commença [1]. Philippe combattit en personne les Carpes et les amena à traiter. Mais les légions de Mésie et de Pannonie, à la tête desquelles était son gendre Sévérien[2], proclamèrent Marin empereur, et Décius, qu'il envoya contre lui, fut à son tour salué par ces mêmes légions du même titre. C'était un Pannonien ; son bon vouloir échoua devant le nombre sans cesse croissant des ennemis de Rome et l'énergie, encore intacte, des nouveaux envahisseurs. Trahi par Gallus[3], il périt dans les marais de la Mésie avec une grande partie de son armée, et son corps ne put même pas recevoir les honneurs de la sépulture[4].

Les Goths, venus des bords de la Vistule, pénétrèrent alors par la Dalmatie jusque sur les rives de l'Adriatique, pillant les campagnes, toutes les villes ouvertes et même beaucoup de villes fortes, dont ils se rendirent maîtres[5]. Macrien, qui, déjà bien vieux, déploya dans divers combats une bravoure au-dessus de tout éloge[6], les chassa de

[1] Capit.; *Max. et Balb.*, 16.

[2] Zosime, I,19, 20.

[3] Une inscription au nom de Gallus a été trouvée à Arbe. (*C. I. L.*, III, 1, 3122.)

[4] Lactance ; *De morte persecut.*, 4 : *De Decio.*

[5] Zos., I, 26.

[6] Tr. Poll.; *Les 30 Tyr.*, 11.

la Dalmatie, Æmilien de la Pannonie, et ce dernier reçut l'empire, de ses soldats, dont il avait ranimé l'énergie, mais pour le perdre bientôt après sous leurs coups [1].

S'il est difficile, au milieu de ce désordre, de cette confusion, de cette anarchie, de reconnaître le sort de l'empire lui-même, combien plus il le devient de suivre l'histoire d'une province obscure, placée assez près de la frontière pour recevoir le contre-coup de toutes les guerres et séparée d'elle par une barrière sur laquelle tout l'intérêt se concentrait. La Dalmatie était perdue pour ainsi dire entre la Pannonie et la Mésie, qui recevaient le premier choc des envahisseurs, et l'Italie, objet de leurs convoitises et de leurs vœux. Il lui manquait même cette consolation de ne pas succomber sans gloire; ses malheurs devaient rester inconnus, ses souffrances ignorées.

Le flot des barbares s'éloigna un instant de l'Illyrie, pour se jeter sur la Thrace, la Macédoine et la Grèce [2]. Valérien, qui était allé lui aussi en Asie combattre les Perses, avait envoyé sur le Rhin son fils Gallien, associé à l'empire, et confié aux gouverneurs des autres provinces le soin de les protéger avec les troupes qui y tenaient garnison; mais de nouvelles bandes arrivaient sans cesse sur les frontières. Les dévastations recommencèrent bientôt plus terribles. Aucune partie de l'Italie ou de l'Illyrie, dit Zosime [3], ne fut à l'abri des pillages des barbares sans que personne s'y opposât.

[1] Zonaras; *Ann.*, XII, 21, 22.
[2] *Ibid.*, XII, 13.
[3] Zos., I, 31.

Toutes les populations scythiques s'étaient en effet réunies en un corps de nation, et, tandis qu'une partie de ces hordes s'abattait sur l'Illyrie, une autre s'avançait jusqu'à Rome[1]. Une peste terrible vint s'ajouter à ces calamités. On prit alors le parti de réunir sous un commandement unique certaines zones de la frontière. La Rhétie et les provinces voisines furent confiées, avec le titre de «duc de la frontière Rhétique»[2], à Fulvius Boius et à Auréolus ; en Illyrie, après Ragonius Clarus[3], qui semble avoir été plus sage administrateur qu'heureux général, Ulpius Crinitus commanda en chef les frontières d'Illyrie et de Thrace[4]; puis son commandement fut partagé. Aurélien, qui avait mérité, en servant comme lieutenant sous ses ordres, d'être appelé le libérateur de l'Illyrie[5], le remplaça en Thrace, tandis qu'en Illyrie se succédaient, à la tête des légions, Ingenuus, Régillien et enfin Claude.

Au milieu de tant de souffrances, chaque corps d'armée fit de son général un empereur. En Mésie, avant même la captivité de Valérien[6], Ingenuus était proclamé par les légions de Mésie et de Pannonie; et sa défaite par Gallien était suivie d'atroces exécutions dans toutes ces provinces. Bientôt ce fut Régillien. Comme Ingenuus, il s'était montré digne de ce choix par ses exploits militaires[7]. Il le jus-

[1] Zos., I, 37.
[2] Dux Rhætici limitis. (Fl. Vopisc.; *Aur.*)
[3] Treb. Poll.; *Les* 30 *Tyrans*, 17 : *Baliste.*
[4] Duce Illyriciani limitis et Thracii. (Fl. Vop.; *Aur.*, 13.)
[5] Vop.; *Aur.*, 9.
[6] Treb. Poll.; *Les* 30 *Tyr.*, 8.
[7] *Ibid.*, 9.

tifia encore par ses succès sur les Sarmates, mais fut défait par Gallien[1] et assassiné par les auteurs mêmes de sa haute fortune. Enfin Auréolus[2], dont le général Domitien vainquit Macrien, réunit les débris de son armée à la sienne, et fut maître incontesté de l'Illyrie[3]. Gallien, au nom et au service duquel il aurait combattu alors, selon Zonaras[4], dut traiter avec lui pour combattre un autre usurpateur qui s'était élevé en Gaule, Posthumus.

Un point toutefois reste obscur. Claude est dit par Tr. Pollion[5] « dux totius Illyrici ». «Il a sous ses ordres, ajoute-t-il, les Thraces, les Mésies, les Dalmates, les Pannonies, les Daces et les armées qui occupent ce pays. » Les honneurs, les salaires, la suite que Valérien lui accorde, sont en rapport avec une situation si élevée.

Mais n'est-ce donc là qu'une fonction purement honorifique ? Comment, nommé par Valérien, ayant par conséquent sous ses ordres les légions qui ont successivement proclamé Ingenuus, Regillien et Auréolus, ne s'est-il pas opposé à leurs usurpations ? Faudrait-il donc admettre que ces « ducs » auxquels serait revenu de droit le commandement des armées en temps de guerre, n'auraient eu en dehors de ces circonstances aucune autorité directe ni sur les légions ni sur les territoires ? La lettre à Régillien que nous avons mentionnée plus haut

[1] Eutr., IX, 8.
[2] Αὐρίολος. Zos., I, 38.
[3] Tr. Poll.; *Les 2 Galliens*, 2, 3.
[4] Zon.; *Ann.*, XII, 24.
[5] Tr. Poll.; *Claude*, 15,

indique en effet une sorte de situation exceptionnelle pour Claude, mais non celle d'un chef dont aurait relevé Régillien.

Les Goths avaient encore fait irruption au-delà du Danube, pénétré de nouveau jusqu'à l'Adriatique et détruit la colonie d'*Épidaure* (Ragusa Vecchia) (265). Les habitants de cette malheureuse ville se réfugièrent au fond de la baie cachée où bientôt s'éleva Raguse. La Dalmatie se couvrit de ruines. C'était sans doute par l'Épire que cette fois les barbares avaient pénétré dans l'Illyrie[1]. Gallien, après des vicissitudes nombreuses, finit par les chasser et alla célébrer un triomphe à Rome, pendant que Claude et Macrien[2] ou Martien[3] continuaient la guerre et les poursuivaient jusque dans la Dacie. Gallien était méprisé ; Claude avait dans cette campagne mérité les éloges enthousiastes du Sénat et la faveur de l'armée; lorsque Gallien eut péri en combattant Auréolus, victime de la trahison d'un chef dalmate Ceronius ou Cecropius, l'assentiment unanime le porta à l'empire (268).

C'était un Dalmate : « *Illyricianæ gentis vir* », l'appelle Valérien[4]. Pollion est ailleurs[5] plus explicite. « Dans cette guerre, dit-il en parlant de la lutte terrible soutenue par lui contre les Hérules et les Goths, les cavaliers dalmates montrèrent un grand courage, parce que Claude passait

[1] Tr. Poll.; *Les 2 Gall.*, 13.
[2] *Id.*, *Cl.*, 16.
[3] *Id.*, *Les 2 Gall.*, 13, 14.
[4] *Id.*, *Cl*, 19.
[5] *Id.*, 11,

pour être originaire de cette province, quoique plusieurs écrivains le disent Dardanien et fassent même remonter son origine à Ilus, roi des Troyens, et à Dardanus lui-même.» Constance, sous lequel écrivait Pollion, prétendait descendre de Claude; il fallait donc lui constituer une généalogie. C'est là le seul motif de la réserve faite par Pollion, et nous pouvons, avec les contemporains de Claude, le considérer comme Dalmate.

La flatterie est si maladroitement maniée par son biographe, que l'on se tient en défiance contre tout ce qu'il peut dire de ses qualités et de ses exploits. Il n'en est pas moins certain qu'il fut un des plus habiles et des plus braves généraux de son temps. Dès le début, il constitua Aurélien commandant supérieur de toutes les armées et de tous les territoires de Thrace et d'Illyrie[1]. Puis, lorsqu'il eut été délivré, par la mort d'Auréolus, d'un compétiteur redoutable, il se hâta de marcher contre les Goths, qui, au nombre de 320,000, s'étaient jetés sur la Thrace et la Macédoine. Aurélien prit alors le commandement de toute la cavalerie[2], et Junius Brocchus fut chargé de la défense de l'Illyrie[3]. La victoire de Claude à *Naïssus*, (Nissa), la destruction de l'armée et de la flotte des barbares, furent malheureusement trop tôt suivies de sa mort (270). Ce fut du moins la peste qui l'enleva et non le fer d'un assassin. Orné de toutes les vertus, il laissa de vifs

[1] Vop.; *Aur.*, 17.
[2] *Ibid.*, 18.
[3] Tr. Pol.; *Cl.*, 8.

regrets à tous ses sujets, nous dit Zosime[1]. L'arc qui fut élevé en son honneur sur le territoire de *Tarsatica*[2] était peut-être destiné à perpétuer le souvenir de cette glorieuse campagne.

Aurélien, qu'il avait désigné comme digne de l'empire[3], Pannonien de *Sirmium*(Mitrovitz), et son successeur après l'éphémère royauté de son frère Quintillus, montra la même énergie. A peine proclamé, il envoya l'ordre en Pannonie de faire le vide devant les barbares et de tout ramasser dans les villes, bêtes et provisions; il s'y rendit à son tour et livra aux barbares une bataille indécise à la suite de laquelle ils demandèrent pourtant à traiter[4]. Aurélien quitta alors les bords du Danube. Les forces qu'il y laissa, triomphèrent cependant sur le bas fleuve, et quand il eut chassé les Marcomans, pourvu à la défense de Rome et réglé les affaires de l'État, il revint combattre en Illyrie et en Thrace, chassa les barbares et termina momentanément cette guerre en tuant au-delà du Danube leur chef Cannabas ou Casnabaude[5].

Vainqueur de Zénobie, grâce aux soldats de Pannonie et de Mésie, et aux cavaliers dalmates qu'il avait emmenés avec lui en Orient, il eut encore à combattre les Carpes[6],

[1] Zos., I, 46.
[2] Auj. à Fiume. Vid. *supr.*, pag. 187.
[3] Zon., XII, 26.
[4] Zos., I, 48, 49.
[5] Vop.; *Aur.*, 22.
[6] Le titre de Carpique, qui lui fut alors décerné, se retrouve sur une pierre milliaire découverte près d'Orléans, conservée dans le musée de cette ville, et dont l'inscription est reproduite par Henzen, III, 5551.

les repoussa, et put alors célébrer un triomphe mérité. A côté de tous les prisonniers de toutes les nations qu'il avait vaincues, « on y vit même figurer dix femmes qui avaient été prises combattant en costume d'homme parmi les Goths[1] ». « Sous lui, dira Tacite dans le Sénat, en apprenant sa mort, l'Illyrie a été reconquise, les Thraces ont été rendus à la domination romaine [2]. » Mais, dit Vopiscus, [3] « voyant l'Illyrie dévastée, la Mésie dépeuplée et désespérant de pouvoir conserver la Dacie, dont Trajan avait fait une province romaine au-delà du Danube, il en retira l'armée et les habitants. Puis il fit passer ces peuples dans la Mésie, qu'il appela sa Dacie, laquelle partage aujourd'hui en deux la Mésie. » Un certain Septimius [4] ou Épitimius [5], qui s'était proclamé empereur en Dalmatie quand Aurélien avait quitté l'Illyrie pour aller combattre les Marcomans, avait été presque aussitôt arrêté et mis à mort par ses propres soldats.

Bien que le nom de Tacite ne soit attaché à aucun grand fait connu intéressant la Dalmatie, les médailles à son effigie abondent dans cette province et une pierre milliaire portant son nom a été trouvée à Zara [6]. Il ne fit cependant que passer sur le trône, malgré la sagesse de son administration. L'armée n'avait pas abdiqué devant le pouvoir civil. Les soldats assassinèrent Tacite et oppo-

[1] Vop.; *Aur.*, 34.
[2] *Ibid.*, 41.
[3] *Ibid.*, 39.
[4] Aur. Vict.; *De vit. et mor. imp.* : *Aurélien.*
[5] Zos., I, 19.
[6] *C. I. L.*, III, 1, 3204.

sèrent à son frère Florianus [1], Probus, qui du moins méritait cet honneur.

Lui aussi était d'origine dalmate [2]. Il avait, sous Gallien, rempli d'importantes fonctions en Illyrie [3]. Empereur, il délivra cette contrée des Sarmates et des autres barbares qui l'avaient de nouveau envahie, et s'enfuirent devant lui presque sans combat. La Rhétie et l'Illyrie respirèrent pendant quelques années [4]. On put songer à réparer les malheurs de la guerre et à s'occuper de travaux d'utilité publique. A *Narona* (Viddo), le gouverneur de la province, M. Aurelius Tiberianus, présida à l'inauguration des thermes d'hiver reconstruits à ses frais et offerts solennellement à la République, c'est-à-dire à la ville, par un de ses citoyens, M. Aurelius Valerius [5]. Les soldats, employés comme autrefois à des travaux utiles, introduisirent sur le mont *Alma* (Fruska-Gora), près de *Sirmium* (Mitrovitz), la culture de la vigne. Tout cependant annonçait déjà la transformation qu'allait subir l'empire. Déjà l'inscription de *Narona* dont nous parlions tout à l'heure, et dont la date est formelle (280 ap. J.-C.), porte des titres et des qualifications inusités jusqu'alors [6]. Le gouverneur

[1] Une inscription au nom de Florianus a été récemment découverte à Porto-Re (*Bull. di arch. e st. dalm.*, II, pag. 97). Imp | cæs—M. Annius | Florianus | p. p. Augs. (Colonne de 80 centim. de haut, 100 centim. de tour en haut et 110 à la base.)

[2] Aur. Vict.; *De vit. et mort. imp.*

[3] Vop.; *Prob.*, 6.

[4] *Ibid.*, 16.

[5] *C. I. L.*, III, 1, 1805.

[6] M. Aurelius Valorius, V. P. ducenarius ex protectoribus lateris divini. (*Insc. cit.*)

lui-même n'est plus un légat propréteur, c'est un président, *præses*[1], appellation toute nouvelle et dont le plus ancien exemple connu dans les inscriptions remonte au plus au temps d'Aurélien[2]. Probus, d'un autre côté, voyant que les Romains n'avaient plus d'ardeur que pour ces dignités et ces fonctions domestiques, en appela hardiment aux barbares comme seuls défenseurs possibles de l'empire et en établit 100,000 sur le territoire romain[3]. Mais sa rigueur mécontenta l'armée, et il fut à son tour assassiné en Illyrie[4].

Sa mort fut pour les barbares comme une délivrance. Ils se jetèrent de nouveau sur la Thrace et l'Illyrie et menacèrent l'Italie, mais ils furent arrêtés et repoussés par le dalmate Carus[5]. Celui-ci, revenant à la pratique de ses prédécesseurs, donna à son fils Carin l'administration supérieure de toute la partie occidentale de l'empire, une véritable royauté dont il ne sut pas se montrer digne. Zonaras fait de Carin un Gaulois et Aurelius Victor le fait naître à *Narbona*. Mais, comme le remarque Scaliger, il s'agit non pas de *Narbona* en Gaule (Narbonne), mais de *Narona* (Viddo), appelée quelquefois, comme nous l'avons vu, *Narbona*, notamment par Ptolémée. La Dalmatie avait alors pour gouverneur Constance Chlore[6], le futur César et descendant de Claude II.

[1] M. Aurelio Tiberiano ; V. P. præside pr. Dalm. (*Insc. cit.*)
[2] *Eph ep.*, II, 4, 525.
[3] Vop.; *Prob.*, 17.
[4] *Ibid.*, 20.
[5] Vop.; *Carin*, 9.
[6] *Ibid.*, 17.

CHAPITRE VIII.

La Dalmatie sous Dioclétien et ses successeurs jusqu'à la mort de Théodose (235-295).

De tous les empereurs illyriens, qui retardèrent de plus d'un siècle la chute de la domination romaine sous les coups des barbares, Dioclétien est resté le plus célèbre.

Né à *Doclea* en 245 (Dukle, près de Podgoritza), il atteignait l'âge de prendre les armes au moment où les Goths faisaient dans la Dalmatie orientale cette terrible irruption contre laquelle l'armée trop faible de Rome resta si longtemps impuissante, et à l'occasion de laquelle ses concitoyens « *Respublica Docleatium* » dédièrent à Gallien, soit pour invoquer son secours, soit pour le remercier de son assistance, une inscription qui est parvenue jusqu'à nous [1]. Ces impressions de sa jeunesse, en même temps qu'elles décidaient de sa vocation et de sa fortune militaires, firent naître en lui, par le spectacle des maux qu'entraînaient à leur suite l'indiscipline de l'armée et l'anarchie du gouvernement, cette résolution qu'il poursuivit avec tant de fermeté et, pendant quelque temps, de bonheur, de faire cesser l'une et l'autre. Arrivé déjà sous Probus à un grand commandement en Mésie,

[1] *C. I, L.*, III, 1, 1705.

il devint, par sa victoire sur Carin, seul maître de l'empire, qu'il garda pendant vingt ans (285-305), pour survivre encore huit années à son abdication. La durée de son pouvoir, la manière dont il l'organisa, celle dont il le quitta, les malédictions que les chrétiens ont répandues sur lui, tout a contribué à l'illustration de son nom, doublement cher aux Dalmates, et par son origine et par le magnifique souvenir qu'il a laissé sur leur territoire, ce palais dans l'intérieur duquel s'abrite encore aujourd'hui une partie de la plus grande ville de la Dalmatie, Spalato.

Le restaurateur de l'empire était précisément originaire de ces provinces, que son fondateur avait si difficilement soumises. Ce n'était même pas sur les bords de l'Adriatique, dans la partie policée de la Dalmatie, qu'il avait pris naissance, mais bien dans une des plus sauvages et des plus âpres régions de la contrée. Les conditions mêmes de sa naissance peuvent seules expliquer sa haute destinée. Il n'y avait que dans ces rudes pays que l'énergie se fût maintenue ; la passion naturelle pour le métier des armes y était encore excitée par le voisinage des barbares, et l'exemple de ces soldats heureux qui étaient avant lui parvenus à l'empire n'excitait que trop, nous le savons, tous ceux que leur courage et leur mérite avaient fait sortir de la foule.

•Les victoires de Probus et les concessions qu'il avait faites aux barbares avaient assuré pour quelque temps la sécurité de l'Illyrie, à la condition toutefois de faire toujours sur la frontière une garde vigilante. Dès 286, Dioclétien s'associait à cet effet à l'empire le Pannonien

Maximien. En 288, tous deux marchaient contre les Germains, que Maximien attaquait par le Rhin pendant que Dioclétien luttait en Rhétie sur les bords du Danube. En 289, les Sarmates étaient battus à leur tour. Mais Dioclétien prit une mesure plus efficace encore pour la défense et la protection de l'Illyrie, en reconstituant sous une forme nouvelle le grand commandement dont Aurélien avait été investi sous Claude. Deux Césars ayant été adjoints aux deux Augustes, l'un d'eux, Galérius, soldat intrépide et habile général, eut à ce titre la Thrace et l'Illyrie sous ses ordres. *Sirmium* devint une des quatre capitales de l'empire, et Dioclétien lui-même, bien qu'ayant sa résidence à *Nicomédie*, y fit, comme en témoignent les lois qu'il y promulgua, de longs et fréquents séjours. Galère reprit les travaux que Probus avait déjà imposés aux légions. Une partie du pays fut déboisée, un lac desséché, bientôt même une nouvelle province créée (295), la *Valérie*. Galère en même temps battait plusieurs fois [1] les Carpes, et en 295, Dioclétien transportait en Pannonie[2] toute la nation dont une partie y avait été déjà établie par Aurélien, système qu'il reprit plus tard pour les Bastarnes (299). Ce furent des soldats illyriens qui fournirent aux deux Augustes leurs gardes particulières, les Joviens et les Herculiens. Jusqu'en 203, disent les chroniqueurs, tout lui réussit. «Jusque-là, le règne de Dio-

[1] Jorn.; *Hist. Goth.*, 16; Amm. Marc., XXVIII, 1.

[2] Amm. Marc., XXVII, 5. — J'ignore sur quelle autorité s'appuie le traducteur d'Ammien Marcellin, dans la collection Nisard, pour placer, à propos de ce passage, les Carpis(*sic*) dans le Montenegro actuel.

clétien se pouvait dire heureux, et, selon Eusèbe, il n'y avait rien eu de plus florissant[1]. »

C'est à cette date de 303 que l'on place communément l'édit de persécution contre les chrétiens, bien que l'on fasse dater de l'avénement même de Dioclétien «l'ère des martyrs ». Dioclétien, qui, moins patient que ses prédécesseurs, voulut être adoré de son vivant, devait nécessairement essayer d'arrêter les progrès d'une doctrine religieuse dans laquelle il pouvait voir, lui aussi, une menace ou une atteinte à son autorité de souverain pontife, une rébellion contre l'État. Son collègue Galérius, né comme lui dans la condition la plus humble, partagea et exagéra sa passion contre les chrétiens, dont les doctrines venaient à l'encontre du plan qu'ils avaient adopté pour la restauration de l'empire et de l'autorité impériale. Constance Chlore, Illyrien comme eux, mais d'une famille déjà sortie de l'obscurité, s'associa plus faiblement sur ce point à leurs sentiments et à leur conduite, sans les désapprouver toutefois; car si la persécution ne frappa pas les Gaules, il n'est pas aisé de soutenir que l'Espagne ait joui du même avantage[2]. Gouverneur de la Dalmatie, il avait dû rencontrer des chrétiens à *Salone*, où ils étaient déjà nombreux, comme dans toutes les villes d'Illyrie, ce qui explique sa modération relative à leur égard.

Cette même année (303)[3], et Lactance voit une corré-

[1] Tillemont, *Hist. des emp.*

[2] Tillemont ; *Constantin*, art. 3.

[3] Les *Actes* de saint Félix, martyr, donnent pour gouverneur à la Dalmatie, au commencement du IVe siècle, un certain Tarquinius

lation étroite entre les deux événements, le palais de *Nicomédie* était détruit par le feu. Dioclétien fit alors commencer près de *Salone* la construction de la villa où il devait passer ses dernières années. Dès qu'il y fut fixé après son abdication, il n'en sortit guère que pour aller en 307 à *Carnuntum* (Petronell), assister à la promotion de Licinius à la dignité d'Auguste. Les truites de l'*Iadre* et les laitues de son jardin n'étaient pas seules à l'y retenir, et son séjour dans cette splendide résidence s'explique assez par les charmes qu'elle offrait, sous le climat le plus doux de la Dalmatie, à un vieillard fatigué par une existence des plus actives et affaibli par la maladie. Pour n'avoir point de licteurs, il n'en était pas moins Dioclétien, et le seul fait qu'il ait pu vivre et mourir tranquille dans sa retraite, au milieu des agitations de l'empire, indique assez que son souvenir était populaire et sa mémoire aimée. Il avait procuré vingt ans de repos à l'empire. Les lois qui nous restent de lui témoignent des soins qu'il donna à l'administration ; tout enfin parle en sa faveur, jusqu'à l'acharnement avec lequel les chrétiens ont détruit ou laissé périr tous les écrits qui le concernaient, jusqu'aux déclamations qu'ils ont dirigées contre lui, jusqu'aux pauvres inventions dans lesquelles ils ont voulu nous montrer la punition de ses édits contre eux. Comme si l'opprobre que cette persécution attache à sa mémoire n'était pas la meilleure et la plus éclatante revanche

(Farlati; *Ill. sacr.*, I, 41) C'est vers la même époque que je placerai M. Aurelius Julius, que d'autres, nous l'avons vu, font contemporain de Trajan

que ses victimes aient prise aux yeux de la postérité!

Ce palais de Dioclétien est non-seulement le plus beau vestige que la domination romaine nous ait laissé en Dalmatie, c'est encore un des plus curieux monuments que nous ait légués l'antiquité. S'il ne peut être comparé, pour le style, aux témoins du siècle d'Auguste ou de celui des Antonins, c'est un intéressant spécimen de l'art au commencement du IV[e] siècle. Décrit avec d'heureuses tentatives de restauration, au siècle dernier, par Adams et Clérisseau, et, au commencement de celui-ci, par Cassas, il a été, de nos jours, étudié avec soin par la Commission centrale de Vienne, et des travaux importants ont été entrepris, sous la direction de M. Glavinich, pour isoler et mettre à jour les parties les mieux conservées. Un plan général du palais, des rues et des constructions renfermées dans sa vaste enceinte et une description de son état actuel ont été, enfin, récemment publiés par M. Ch. Yriarte. « C'est, nous dit M. Dumont dans une de ces pages substantielles qu'il a consacrées à la Dalmatie, un de ces monuments si rares qui en apprennent plus sur une époque que toute une histoire[1]. » Rien de plus saisissant que l'aspect de cette longue façade dont les pieds baignaient autrefois dans la mer et

[1] A. Dumont; *Le Balkan et l'Adriatique*, pag. 243.

La façade qui regarde la mer a 180m de longueur et 35m d'élévation. Des 50 colonnes qui la composaient et formaient une galerie de 25 pieds de largeur, 42 subsistent (Cassas, *loc. cit.*). Deux tours carrées à 4 étages la dépassent de 6m en hauteur aux deux angles. Le côté sud a 210m de développement. La tour qui le termine à l'extrémité opposée à la mer n'a que 2 étages, mais le surmonte également de 6m.

que, en entrant dans la baie, on voit fuir à sa droite le long des quais de Spalato, à moitié dissimulée derrière de misérables constructions adossées à sa base. Là se déployait une longue galerie de 180 mètres, dans laquelle aimait à séjourner l'empereur déchu. Cinquante arcades, dont les pilastres étaient surmontés de statues aujourd'hui disparues, la décoraient. Au bas, une porte étroite et un couloir souterrain ouvraient sur la mer. Derrière étaient les appartements de l'empereur, dont l'entrée principale, parfaitement conservée, ouvrait sur une cour intérieure encadrée d'un immense portique aux colonnes élevées, se prolongeant jusqu'à la porte principale du palais, la *porta aurea*, de construction lourde et massive, mais imposante encore. A droite, en sortant des appartements, était le temple particulier de l'empereur : des sphinx en gardaient l'entrée; il était dédié à Jupiter, dont Dioclétien avait pris le nom et le rang parmi les hommes. C'est une vaste rotonde dont l'unique et haute ouverture était, il y a quelques années encore, à moitié masquée par un orgue mesquin qui fermait presque entièrement l'accès à la lumière. Une galerie circulaire vers le haut, de vastes souterrains au-dessous, la complètent. Les sculptures, fort remarquables encore, qui ornent le pourtour de la galerie, témoignent pourtant, par les scènes qu'elles représentent, d'une époque de décadence artistique et morale. Ce sont des combats, des courses et des jeux dont les héros sont des amours. Longtemps l'on a voulu voir dans cet édifice un mausolée que Dioclétien s'était fait construire de son vivant. D'au-

tres pensent que cette destination était réservée, au contraire, à un autre temple de beaucoup plus petite dimension, situé en face, de l'autre côté de la cour intérieure. « La décoration, dit M. Dumont, n'en est pas moins riche que celle de la rotonde. Cet art est encore imposant et luxueux ; des rinceaux élégants, des feuilles d'acanthe, rappellent la belle époque ; mais des attributs orientaux, des figures mystérieuses et bizarres, montrent combien l'architecture gréco-romaine a subi l'influence de l'Asie : la pierre est ciselée de broderies sans nombre, comme sur les monuments romains de Balbeck et de Laodicée, de toute la Syrie. » Un des côtés de ce « temple d'Esculape », comme on l'a souvent désigné, est absolument nu ; il semble que le temps ait manqué pour l'achever et que personne n'ait pris souci, après la mort de son auteur, de continuer l'œuvre de ce païen. De nombreux bas-reliefs, provenant de différentes parties du palais, dont l'un surtout, dans lequel on a voulu voir la représentation ou le symbole de la lutte de Dioclétien contre Aper, ornent aujourd'hui le riche et intéressant musée de Spalato. Vers le nord, la ville moderne a tout envahi. Des arcades traversent les rues ; peu à peu, l'on est sorti de cette enceinte, dans laquelle les habitants de *Salone* trouvèrent, au moment des invasions, un précieux asile.

Une seule des façades de cette construction rectangulaire est restée intacte : c'est celle qui regarde le sud. Aucune des forteresses du moyen-âge n'a un aspect plus redoutable et plus sombre que ce haut et long mur

que ne perce aucune ouverture, avec les deux énormes tours qui sont à ses angles, et la voie déserte que l'on suit à ses pieds. Les barbares avaient déjà plus d'une fois menacé *Salone* de leur approche, et Dioclétien n'avait-il pas, dans l'empire, des ennemis plus redoutables encore pour sa personne ? Un aqueduc, dont les traces et les débris étaient longtemps visibles, amenait dans l'intérieur du palais les eaux de la colline voisine. Une restauration intelligente lui a rendu son ancienne destination, et depuis une année la ville de Spalato, s'alimentant aux mêmes sources, reçoit par le même canal cette eau dont l'absence est un si grand fléau pour toutes ces villes du littoral. Quel exemple à suivre pour elles !

Du règne de Dioclétien date un fait des plus importants pour l'histoire de la Dalmatie : sa division en deux provinces, d'étendue d'ailleurs fort inégale, dont la vie allait être maintenant absolument distincte. La *Dalmatie* proprement dite, dont *Salone* restait la capitale, et la *Prévalitane*[1], qui allait avoir son gouverneur particulier résidant à *Scodra* (Scutari). Cette dernière, qui ne comprenait sur la côte qu'une ligne fort étroite de frontière maritime, allait en s'élargissant au nord, de façon à embrasser le Montenegro actuel, une partie de l'Herzégovine et de la Bosnie, enfermant ainsi dans ses limites la patrie même de Dioclétien, *Doclea* (Dukle). Peut-être même cette ville fut-elle la première capitale de la Prévalitane,

[1] Prævalitana (*Not. dign.*; Rufus, *Lib. prov. rom.*; *Novell.*, XI). Prævalis (Ruf., *Brev.*), Πρέβαλις ἡ χώρα (Proc.; *G. goth.*, I, 15.). Ἐπαρχιν Πρεβάλεως (Hiéroclès).

et faut-il faire remonter à cette époque une partie des édifices dont les ruines attestent encore son ancienne importance : mur d'enceinte formant un parallélogramme, restes d'un aqueduc, d'un pont de pierre sur la Moratcha, d'un palais ou d'un temple appelé par les Monténégrins *tsarskidvor* (cour impériale), outre de nombreux fragments d'inscriptions, sculptures, colonnes[1], etc.

Ce n'était là qu'une application partielle et nullement isolée du système général de gouvernement qu'avait adopté Dioclétien. Quelque jugement qu'on doive porter sur elle, la réorganisation administrative à laquelle est resté attaché le nom de Constantin, au reste Illyrien comme lui, est surtout son ouvrage. C'est un spectacle curieux de voir ce barbare de génie apporter à cette œuvre grandiose tant d'esprit de suite et de conduite. « Dioclétien, dit fort bien Naudet[2], soldat de fortune, aurait été un prince guerrier s'il n'avait eu un génie capable d'une plus grande gloire et d'un plus noble exercice de la dignité suprême. Il n'avait été soldat que pour acquérir le pouvoir d'être législateur. » « Il se trouve dans le code Justinien seulement, sans compter les autres recueils, plus de 600 lois ou décisions de Dioclétien. On en a conservé de lui plus que de tout autre prince[3] ». Si ces lois ne sont pas toutes nouvelles, elles témoignent du moins d'une application soutenue à rétablir partout

[1] *Cose di Bosnia*, del Bar^o^. de Helfert. (*Bull. di arch. e st. dalm.*, II, pag. 150.)

[2] Naudet ; *Adm. de l'emp. rom.*, II, 3e part., pag. 292.

[3] *Ibid.*, I, not. pag. 356.

le bon ordre dans la société civile comme dans l'administration. L'école de savants jurisconsultes qui, depuis Adrien surtout, faisait la principale et la plus solide gloire de l'empire, a sans doute le principal droit à la reconnaissance que méritent ces généreux efforts; mais il n'en est pas moins certain que leur œuvre fût restée encore pour quelque temps stérile, si Dioclétien n'avait pas assumé la tâche de réformer l'empire.

Il savait mieux que personne les dangers que faisaient courir à la transmission régulière du pouvoir la puissance et l'ambition des chefs d'armée, des gouverneurs de province, des hauts dignitaires de l'empire, et nous n'avons pas à exposer ici les conceptions heureuses ou malheureuses par lesquelles il essaya d'y porter remède. Qu'il nous suffise de dire que la Dalmatie, administrée dorénavant par un *præses*, profita de ces mesures pour mieux répartir les charges et relever la situation des décurions, comme elle souffrit d'un autre côté du poids des impôts que le nouveau système devait nécessairement aggraver et de ses persécutions contre les chrétiens. On veut même que, dès l'année 297, les Dalmates, irrités par le martyre de plusieurs chrétiens[1], parents de l'empereur, mis à mort l'année précédente pendant son séjour à *Salone*, aient proclamé dans cette ville un de ses généraux, Démosthènes[2], lequel passé en Italie sur la flotte qui

[1] Parmi eux, saint Georges, évêque de *Salone*. La Dalmatie aurait eu alors pour præses, Dacianus, appelé l'année suivante au gouvernement de la Syrie. (Farlati, *Ill. sacr.*, I, pag. 677.)

[2] Farlati; *Ill. sacr.*, I, pag. 784; II, 380; Lago; *Mem. sulla Dalmazia*. I.

était sous ses ordres, aurait détruit *Ariminium* (Rimini), mais serait mort après quatre mois d'empire, bien que saint Georges eût combattu pour lui. Un autre dalmate, saint Marin, aurait été plus heureux. Forcé par Dioclétien de travailler avec les autres chrétiens de son pays à la reconstruction d'*Ariminium*, il se serait ensuite retiré sur une montagne voisine avec quelques familles de ses compatriotes, et aurait été le fondateur d'une communauté chrétienne, devenue plus tard le village et la république de Saint-Marin[1].

Les pays que Dioclétien détacha de la Dalmatie ne lui sont pas revenus. L'opposition même allait bientôt grandir entre les deux provinces voisines. Si, comme la Dalmatie, la partie occidentale de la Prévalitane est devenue slave, la partie orientale et Scutari elle-même sont restées albanaises Sous la domination lointaine de Constantinople, ces populations allaient conserver cette indépendance que Rome n'avait que nominalement atteinte, et dont elles sont restées aujourd'hui si jalouses, soumises seulement à la condition de ne pas obéir, et n'ayant guère d'autre obligation que celle de fournir, comme autrefois à Rome, des soldats à leurs maîtres[2]. La Dalmatie n'en resta pas moins une des plus importantes provinces de l'empire. Lorsqu'en 325, Constantin eut achevé l'œuvre administrative de Dioclétien, *Salone* fut non-seulement un chef-lieu de province, mais la capi-

[1] Lago, *Op. cit.*, I.

[2] Cf. A. Dumont; *Le Balkan et l'Adriatique*, ch. 5 : Scutari et les Albanais.

tale d'un diocèse de la préfecture d'Italie, celui de l'Illyrie occidentale, qui comprenait sept provinces, et c'est la Dalmatie que la *Notitia dignitatum* prend précisément pour exemple de la manière dont fut alors réglée l'administration d'une province.

L'abdication de Dioclétien et de Maximien fit arriver comme Césars, au partage de l'empire, deux Illyriens : Maximin Daia, neveu de Galérius et Sévère. L'Illyrie fut encore un des principaux théâtres de la nouvelle guerre civile qui ne tarda pas à éclater. Galérius, devenu Auguste, la gardait dans son lot, et cette année même luttait contre les Sarmates[1]; mais, dès l'année suivante, la mort de Constance Chlore remettait tout en question. Maximien lui-même quittait sa retraite, *Salone* peut-être, pour reprendre un instant le pouvoir. Au milieu de toutes ces luttes, la Dalmatie et les provinces illyriennes passèrent successivement de Galérius à Licinius, et de celui-ci à Constantin, lorsqu'un nouveau partage eut réduit Licinius vaincu à la possession de l'Orient (314)[2]. Maximien avait vainement tenté d'entraîner dans sa cause les chefs militaires et l'armée d'Illyrie[3]. Ils étaient restés fidèles à Licinius, l'avaient aidé à triompher de Maximien, (313)[4], mais avaient succombé avec lui à *Cibalis* (Vinkovtze), et à Philippopoli.

En 323, Constantin devenait maître de tout l'empire.

[1] Zon.; *Ann.*, XII, 33; Tillemont, IV, pag. 89.

[2] Zos., II, 21.

[3] *Ibid.*, 14.

[4] *Ibid.*, 17.

La fondation de Constantinople eut une grande influence sur les destinées de la Dalmatie et de l'Illyrie tout entière. Ces provinces, qui avaient été le rempart de Rome, et, à ce titre, avaient depuis plus d'un siècle et demi surtout fixé presque constamment sur elles l'attention des empereurs, n'avaient plus la même importance, la Dalmatie principalement, maintenant que la capitale était transportée sur les rives du Bosphore. Elles allaient être moins énergiquement défendues, abandonnées en quelque sorte aux barbares comme rançon de Constantinople et de Rome.

Il semble que Constantin ait hésité d'abord à les rattacher à l'un ou à l'autre empire. Zosime en effet, en décrivant la manière dont les provinces furent réparties entre les quatre préfectures, met dans la deuxième les Macédoniens, les Thessaliens et les Crétois, la Grèce et les îles qui l'entourent, les deux Épires, et en outre les Illyriens, les Daces, les Triballes, les Pannoniens jusque et y compris la Valérie, et enfin la Mésie supérieure; *Sirmium* était la capitale de cette préfecture. Ce fut un remaniement de cette première répartition qui transporta à la préfecture d'Italie la Dalmatie, la Savie, les deux Pannonies et la Valérie, c'est-à-dire l'Illyrie proprement dite, dont le nom resta néanmoins à la préfecture qui les avait autrefois contenues dans sa circonscription Sous Constance, on voit encore résider à *Sirmium*, la mère des villes, peuplée et célèbre[1], en qualité de pré-

[1] Urbium matris et populosæ et celebris. (Amm. Marc., XXI, 10.)

fets du prétoire d'Illyrie, Anatole et Florence (361)[1]; à cette même date, un comte Lucilianus, commandant les forces militaires de la région, y a son quartier-général[2]. Il essaie de résister à Julien, à l'approche duquel Florence et le préfet du prétoire d'Italie, Taurus, se sont enfuis en toute hâte[3], et a pour successeur Jovin, tandis que Mamertin réunit entre ses mains l'Illyrie et l'Italie, que Julien ajoute à la première préfecture[4]. Le nombre des préfectures se trouve réduit à trois. *Sirmium* (Mitrovitz) garde néanmoins son rang de capitale, et c'est dans cette ville qu'en 364, Valentinius et Valens se partagent l'empire. Le fait qu'Equitius, comte, puis maître de la milice, ait combatttu Procope et ses partisans, et prêté secours à Valens, ne prouve pas qu'il ait été directement sous ses ordres. Bien qu'Auguste, Valens n'en était pas moins sous l'autorité de son frère[5]. Nous voyons même qu'en 368 Mamertin est remplacé à la préfecture du prétoire de Rome par Vulcatius Rufinus[6], et que Valentinien fait brûler pour des peccadilles Dioclès, employé du comte des largesses en Illyrie. Le comte Sébastien commande encore à la fois aux troupes d'Italie et d'Illyrie, et en 375 c'est Valentinien qui reçoit à *Carnunte* (Petronell) les plaintes que lui envoie l'Épire,

[1] Amm. Marc., XXI, 6.
[2] *Ibid.*, 9.
[3] *Ibid.*, 8.
[4] Tillemont; *Hist. des emp.*, V, pag. 21.
[5] Participem quidem legitimum potestatis sed in modum adparitoris morigerum (Amm. Marc., XXVI, 4.)
[6] Amm. Marc., XXVII, 7.

par le philosophe Iphiclès[1], sur le compte de Probus[2], successeur de Vulcatius Rufinus.

L'Illyrie et l'Italie étaient donc alors placées sous la même autorité et toutes deux relevaient de l'empire d'Occident; sous Gratien, après la mort ou la révocation de Probus, les deux préfectures sont de nouveau divisées : Jules Ausone, père du poète, est préfet d'Illyrie, et Antoine d'Italie. Peut-être la dignité d'Ausone n'était-elle qu'honorifique[3], car on les trouve encore réunies sous Théodose (383), et elles semblent n'avoir été séparées qu'à la mort de cet empereur, lors du partage définitif de l'empire, l'Illyrie de Constantin ayant elle-même été scindée entre les deux[4].

Grâce aux efforts de Dioclétien et de Galérius, les deux grands courants de barbares qui menaçaient l'*Illyricum* s'étaient provisoirement écartés de ses frontières du nord; les Goths, établis maintenant dans la Dacie riveraine du Danube, avaient même fourni à Constantin des auxiliaires dans sa première guerre contre Licinius, et les Germains se portaient sur le Rhin. Mais aucun de ces peuples ne pouvait résister à la tentation de se joindre aux bandes nouvelles qui arrivaient sans cesse, et c'est ce qui explique que les historiens désignent avec si peu de précision l'origine et la qualité des envahisseurs. En 322, les Sarmates se jettent sur la Pan-

[1] Amm. Marc., XXX, 5.

[2] Amm. Marc., XXVII, 11. Petronio Probo V. C. totius admirationis.. Præf. prætorio Illyrici. (*C. I. L.*, V, 1, 3344.)

[3] Tillemont, V, pag. 149.

[4] Bœcking; *Not. dign.*, vol. II, pag. 141 et suiv.

nonie et la Mésie[1]; Constantin les rejette au-delà du Danube. En 323, les Goths ravagent la Thrace et la Mésie[2], mais ils sont à leur tour repoussés et forcés de rendre les prisonniers qu'ils ont enlevés dans leurs courses. Constantin passe toute l'année 329 dans la région du Danube; en 332, il défait encore successivement les Sarmates et les Goths, guerres dans lesquelles se distingue surtout, d'après Julien, le jeune César Constantin son fils, et, grâce à sa vigilance, préserve la Dalmatie de toutes ces invasions. Le but de toutes ces attaques est moins Contantinople, naissante et sans prestige aux yeux de ces barbares, que le désir de s'établir sur les rives fertiles du Danube. L'espoir de piller le nouveau séjour des empereurs va les attirer quelque temps avec plus de force vers le cours inférieur du fleuve, mais ils renonceront facilement à surmonter les obstacles qu'ils rencontreront de ce côté pour se jeter à l'ouest, sur les pays mal défendus de l'Illyrie, d'où ils pourront, au besoin, s'élancer sur la terre qui est toujours le principal objet de leur ressentiment et de leur convoitise, sur l'Italie et sur Rome.

Aucune mesure ne fut plus funeste à ces régions et à l'empire que la destruction par Constantin des « confins militaires » qu'avait constitués Dioclétien sur toutes les frontières de l'empire. Des villes fortes, des châteaux forts et des bourgs fortifiés avaient été assignés pour résidence aux légions[3], qui, comme naguère les régiments

[1] Zos., II, 21.
[2] Tillemont; *L'emp. Constantin.*
[3] Zos., II, 34.

des Confins, possédaient autour de ces stations des territoires[1] et étaient par là même les premières intéressées à repousser les barbares. En revanche, il établit à son tour quelques peuplades ennemies sur le territoire romain. Les Vandales vinrent se fixer, avec son consentement, dans la Pannonie et y séjournèrent pendant quarante ans, « se soumettant, dit Jornandès[2], aux lois de l'empire comme les habitants de cette province».

Constantin ne réussit pas mieux que Dioclétien à préserver l'empire des guerres civiles. Aux prétendants qui sortaient des armées, ils n'avaient fait que substituer des prétendants sortis de la famille ou du choix des empereurs, et les querelles religieuses allaient encore ajouter de nouveaux éléments de discorde et de faiblesse.

Le triomphe du christianisme était devenu inévitable. Mais il existait encore dans l'empire trop de partisans intéressés ou convaincus des anciennes doctrines ou des anciens usages pour que sa substitution à l'ancienne religion pût s'opérer sans résistance. De plus, les divisions allaient éclater parmi les vainqueurs. L'organisation que le concile de *Nicée* avait donnée à l'Église en faisait une puissance redoutable, capable de s'élever un jour comme une puissance rivale en face de l'autorité civile. Constantin avait trouvé parmi les chrétiens un appui; Dioclétien lui-même en avait admis quelques-uns aux plus hautes charges. Plusieurs membres de sa famille avaient, comme

[1] *Eph. ep.*, II, 4, 696; insc. d'Alexandre Sévère : « territorio legionis II, ad. p. f.»

[2] Jorn.; *Hist. Goth.*, 22.

nous l'avons vu, adopté la religion nouvelle, et peut-être même sa femme et sa fille. Constantin était né d'une chrétienne, sainte Hélène, que quelques historiens dalmates font originaire de l'île de *Brazza*. La Dalmatie comptait, principalement sur le littoral, de nombreux chrétiens. L'église dalmate voulait même se rattacher aux apôtres. D'après ses traditions, saint Pierre aurait traversé la Dalmatie ; saint Paul aurait abordé à l'île de Meleda selon les uns, à Lacroma selon les autres ; saint Luc, l'évangéliste, y aurait fait des disciples; saint Jacques, saint Jean, l'auraient visitée ; saint Tite, disciple de Paul, y aurait fondé la première église, et saint Domnius ou Doïmio, disciple de Pierre, aurait été le premier évêque de *Salone*. Bien plus, saint Pierre aurait contribué, nous dit Farlati, à l'apaisement de la révolte de Scribonianus. Les écrivains ecclésiastiques admettent toutefois eux-mêmes que la *Melita*, où parut saint Paul, serait *Malte* et non *Meleda*. Dès 110, quarante-cinq chrétiens, et parmi eux saint Doïmio, subissaient, nous en avons parlé, le martyre sous Trajan. En 117, saint Anselme fondait l'église d'*Ænona* (Nona); en 226, *Épidaure* (Ragusa Vecchia) avait un évêque, et dès le IIIe siècle, comme l'attestent quelques monuments chrétiens trouvés à *Salone*, on y pouvait faire ouvertement profession de la foi nouvelle. C'est sous Dioclétien que l'on place le martyre de saint Chrysogone et de sainte Anastasie, aussi vénérés à Zara (*Iader*) que saint Doïmio à Spalato, qui a remplacé *Salone* (289).

De nouveaux siéges épiscopaux devaient venir bientôt s'ajouter à ceux de *Salone*, d'*Ænona* et d'*Épidaure*, et l'on

voit figurer au premier concile provincial de *Salone* (530), des évêques de *Iader* (Zara), *Arbe*, *Siscia*, (Sissek), *Épidaure* (Ragusa Vecchia), *Scardona*, *Narona* (Viddo), *Bistue* (Chuitza di Duvno), et celui d'un diocèse appelé *Martaritanus*.

M. Glavinich croit pouvoir l'assimiler à celui que l'on appela plus tard *Mostaritanus*, et en place le siége à Mostar. Les siéges de *Doclea* (Dukle). *Scodra* (Scutari), et Antivari étaient en dehors de la circonscription ecclésiastique de *Salone*, comme la Prévalitane en dehors de la Dalmatie.

Dès 532, trois nouveaux évêchés étaient encore créés: ceux de *Muccurum* (Macarsca), *Ludrum* (Livno) et *Sarsiteron* (Rochkopolye, entre Imoski et Livno), et on connaît l'existence, à la fin du même siècle, d'un autre diocèse (*Rhiziniensis* ou *Rosensis*) dont le siége était Risano[1].

Une circonstance, au reste, favorisait singulièrement les progrès de la prédication : l'absence, chez ces populations, de tout culte positif et de toute croyance. On ne trouve en effet, en dehors des quelques points de la côte qui avaient reçu des colonies phéniciennes ou grecques, aucun vestige d'une religion, de croyances établies antérieurement à la conquête romaine. Encore aujourd'hui, malgré les relations amicales ou ennemies, volontaires ou forcées qu'ils ont et ont eues avec les autres

[1] Cf. Farlati, *Ill. sacr.*, I et II; *Bull. di arch. e st. dalm.*, **1**, pag. 38 et suiv.: Lago, *Memorie sulla Dalmazia*; Fabianich, *La Dalmazia nei primi cinque secoli del Cristianesimo*; Angelo Nani, *Prospetto cronologico della storia della Dalmazia.*

peuples, bien qu'habitant une région placée sur les confins de plusieurs communions acharnées les unes contre les autres et souvent en lutte, les Albanais semblent, au point de vue religieux, de la plus complète indifférence. Le Slave, leur voisin, qui leur ressemble par tant de points, est, par tactique ou par conviction, fortement attaché à sa confession religieuse. Grec ou catholique, musulman même, comme en Bosnie, il a un drapeau religieux autour duquel il se serre. Raguse, qui est à la porte de l'Albanie, est peut-être la ville qui a, proportionnellement à sa population, le plus grand nombre de chapelles. Tous ceux qui ont parlé des Albanais, surtout G. de Hahn, M. Dozon, M. Albert Dumont, nous les représentent comme superstitieux, croyant au mauvais œil, aux charmes, consultant encore les aruspices, et n'ayant de vénération véritable que pour les forêts et les sources. « Ces hommes sentent, dit M. Alb. Dumont, qu'une puissance supérieure les domine, qu'ils doivent supplier Dieu de leur être bon ; mais ce respect, cette sorte de terreur, ne sont chez eux que très rares. L'Albanais est irréligieux, ou plutôt il ne songe pas à la religion ; sa piété n'a ni symbole précis ni credo bien défini. Si par habitude il suit le culte catholique, il dira à ses heures : « Le Dieu de Mahomet aussi est grand ! » et de même les musulmans viendront trouver le prêtre chrétien, iront aux panégyries de saint Georges, à la fête de Noël surtout, brûleront des cierges à saint Nicolas. Quand l'esprit a cette indécision enfantine, tout au plus peut-il imaginer que son dieu et ses saints aient une

préférence pour leurs fidèles; mais qu'un autre Dieu et d'autres saints adorés par des étrangers soient aussi puissants, ni l'Albanais, ni quelque race primitive que ce soit ne peut en douter. Dieu est un génie bienfaisant, non une nature supérieure : les dieux peuvent être nombreux ; c'est ce qui explique cette indécision de foi qui frappe si fort en Albanie, où il est souvent difficile de savoir si un habitant est chrétien ou mahométan[1].»

Les Romains n'avaient point essayé de les plier à leurs habitudes et à leurs usages. Le culte officiel avait nécessairement pris possession des villes le jour où s'y étaient établis les magistrats de Rome, mais le pays était à peine dompté lorsque les premiers apôtres du christianisme y parurent. La religion de l'État avait naturellement pour elle d'abord les colons romains, les légionnaires, le gouverneur et leur suite. La plus grande partie des indigènes l'accepta comme une nécessité de la conquête, puisque sa méconnaissance eût été comme une protestation contre la souveraineté de l'empereur. Les dieux les plus nouveaux, ceux qui étaient encore, si l'on peut dire, en voie de formation, furent acceptés comme les plus anciens, leur furent préférés même, comme pouvant être d'un secours et d'un profit plus immédiat. Jupiter Auguste, Junon Augusta, c'est-à-dire Auguste et Livie, eurent, nous l'avons vu, leur temple à *Iader* (Zara); *Scardona* accepta avec empressement le culte des empereurs; l'autel d'Auguste devint le centre commun de la Liburnie; des colléges

[1] A. Dumont; *Le Balkan et l'Adriatique*, 5 : Scutari et les Albanais.

de prêtres s'organisèrent partout; tous les dieux et toutes les déesses furent accueillis, sans souci de leur provenance, avec une égale tranquillité d'âme, et ceux de Syrie[1] et d'Égypte eurent leurs autels à leur tour. Dans un pareil milieu, se présentant avec l'incontestable supériorité de leur enseignement et de leur doctrine, ne trouvant en face d'eux aucune de ces résistances que provoque l'attachement aux anciennes croyances lorsqu'il est comme une des formes du patriotisme, les chrétiens devaient trouver aussi des sectateurs. Bien plus, ce qui faisait pour le plus grand nombre le succès de la religion officielle, l'entachait de prime abord, aux yeux de quelques autres, d'un vice originel; ceux qui regrettaient l'ancienne indépendance, les mécontents que fait toujours un régime, quel qu'il soit, durent se jeter par opposition dans les idées chrétiennes, et c'était sans doute ce caractére qu'avait pris le christianisme en Dalmatie, puisque nous voyons la persécution y sévir sous Trajan, qui, nous le savons pertinemment par ses lettres et par celles de Pline[2], ne poursuivit en eux que des ennemis politiques et des rebelles. Qu'avec cette indifférence native de leur caractère les Dalmates aient été jusqu'à subir la persécution pour leur foi, il n'y a pas lieu de s'en étonner: quelle est donc la cause qui n'ait pas trouvé parmi eux ses martyrs?

Constantin avait, de son vivant, associé comme Césars à l'empire ses trois fils, son frère et ses deux neveux,

[1] Dis Syris. *C. I. L.*, , 1, 1961.

[2] Cf. Pl. J.; *Lett.*, X, 79.

dont l'un portait, du pays de sa naissance, le nom de Delmacius ou Dalmacius. L'Illyrie avait été dans ce partage attribuée au plus jeune fils de l'empereur, Constant; la Thrace et les pays opposés aux Goths, à Dalmacius, prince instruit en même temps que bon général. Dalmacius disparut le premier et l'Illyrie resta dans le nouveau partage sous la puissance de Constant, que la mort de Constantin II, son frère, rendit bientôt maître de tout l'Occident.

Ce sont là les seuls exploits qui lui ont valu les surnoms de vainqueur, triomphateur et toujours Auguste, que nous trouvons sur les inscriptions érigées en son honneur par le président de la Dalmatie, Fl. Julius Rufinus Sarmentius, V. C.[1]: « Virtute et felicitate omnes retro principes supergresso », dit l'une d'elles. Son courage et ses vertus consistaient à vivre dans la mollesse pendant que les barbares ravageaient la Gaule ; son bonheur, à voir les légions proclamer Magnence et à périr lui-même misérablement dans sa fuite. Les légions d'Illyrie, pour un empereur qu'avaient fait celles de Gaule, en firent deux: Valérien en Dalmatie, Vétranion en Pannonie[2]; empereurs éphémères, dont le premier même n'est nommé par aucun des écrivains de l'antiquité, et qui ne tardèrent pas à succomber devant Constance. Vétranion, par égard pour ses services rendus, ses qualités rares chez un homme complètement illettré, et sa

[1] *C. I. L.*, 1, 1982, 1983, 2771.

[2] Zon., XII, 5 ; Zos., II, 43; Eutr., X, 10; Amm. Marc., XV. 1 ; XXI, 8 ; Julien, 1er *Pan. de Const.*, 28.

soumission volontaire, put aller vivre dans la retraite en Bithynie. Mais l'Illyrie fut le théâtre d'une lutte acharnée entre Constance et Magnence. Le dernier ne succomba, après plus de trois ans de règne, qu'au prix de sanglants combats, et Constance crut pouvoir consacrer par un arc de triomphe cette victoire sur des généraux et des provinces de Rome [1].

La Dalmatie avait été beaucoup moins éprouvée dans cette lutte que la province voisine de Pannonie. Les légions illyriennes, dont le secours avait été si précieux pour Constance, lui restèrent néanmoins suspectes. En 354, il fit mettre à mort, sur de simples soupçons, un gouverneur de Pannonie, Africanus [2]. L'année suivante, les barbares, Suèves, Quades et Sarmates, attaquaient toute la frontière du Nord, depuis la Rhétie jusqu'à la Mésie. Constance vint à *Sirmium* prendre en personne la direction de la défense, mais les deux Pannonies et la Mésie supérieure n'en furent pas moins ravagées. Au lieu de s'avancer en masse, les barbares s'étaient divisés en une foule de bandes qui couraient le pays en tous sens et dont quelques-unes purent, à la faveur de la vitesse et de la docilité de leurs montures [3], s'avancer jusque sur le territoire de la Dalmatie, grâce aux routes qui pénétraient de la Pannonie dans l'intérieur de cette province. Constance résolut alors de porter la guerre en pays ennemi, et la rapidité de sa marche, la vigueur de ses coups,

[1] Amm. Marc., XXI, 16.
[2] *Id.*, XV, 3.
[3] *Id.*, XVII, 12 et suiv.

déterminèrent Quades et Sarmates à demander la paix (357). Deux ans après, une nouvelle attaque des Limigantes venait encore épouvanter les frontières. Constance, qui se trouvait en ce moment à *Sirmium*, marcha de nouveau contre eux, et cette fois ils furent exterminés (359)[1]. Ces opérations énergiques avaient donné à Constance « le Sarmatique » une certaine popularité dans l'armée d'Illyrie. Aussi, à peine proclamé par ses légions empereur (361), Julien se dirigea-t-il en toute hâte vers elle, afin de l'entraîner dans sa cause avant qu'elle eût eu le temps de se prononcer. Ce coup d'audace lui réussit à merveille. La ville et la garnison de *Sirmium* le reçurent ensuite avec enthousiasme. Mais deux légions envoyées par lui de l'Illyrie dans les Gaules se révoltèrent à *Aquilée*. Il fallut les assiéger dans la ville, qu'elles ne rendirent qu'à la nouvelle certaine de la mort de Constance[2]. Le maître des offices, Florence, fils de Nigrinien, fut rélégué en exil dans l'île de *Boæ* (Bua), en Dalmatie[3].

Appelé en Orient par les attaques des Perses, Julien prévit avec habileté et promptitude à la sûreté de l'Illyrie. Les victoires de Constance avaient d'ailleurs porté leurs fruits, c'est-à-dire assuré quelques années de repos de ce côté, le seul résultat auquel on pût alors prétendre en présence de l'ébranlement général du monde barbare. En 371, la paix fut subitement rompue par un soulève-

[1] Amm. Marc., XIX, 11.
[2] *Id.*, XXI, 10, 11.
[3] Contrusus est in insulam Dalmatiæ Boas. (*Id.*, XXII, 3.)

ment des Quades. Les travaux de défense entrepris sur l'ordre de Valentinien au-delà de la frontière et l'assassinat par trahison du roi des Quades, provoquèrent chez ce peuple et ses voisins une violente colère. Ils se précipitèrent sur l'empire, ravagèrent la Pannonie et la Valérie, massacrèrent deux légions, tandis que d'autres barbares attaquaient la Mésie, mais étaient repoussés par Théodose. L'empereur d'Occident, Valentinien, les poursuivit au-delà du Danube, ravagea leur territoire, mais mourut de colère en négociant avec eux. Une crise plus terrible encore se préparait pour l'empire.

En 376, les Goths, chassés par les Huns, venaient demander à Valens la permission de franchir le Danube, et, avec l'autorisation et l'assistance de ce prince, s'établissaient sur la rive droite du fleuve. Ils ne restèrent pas longtemps paisibles. Les perfidies des officiers de l'empereur provoquèrent un soulèvement terrible, à la suite duquel l'empereur Valens fut battu et tué à Andrinople (378). Gratien, qui s'était avancé avec une partie de ses forces jusqu'à *Sirmium*[1], ne put empêcher quelques-unes

[1] M. de Sainte-Marie (*Les Slaves méridionaux*, chap. 7, pag. 133) dit à propos de cette marche de Gratien : « Gratien dirige ses forces sur l'Illyrie; ses troupes remportent une victoire à *Argenteria* (Srebnitza), sur la Drina (en Dalmatie), et les Sarmates sont repoussés. » Or, cette victoire d'*Argenteria* fut gagnée, nous dit Ammien Marcellin, sur les Allemands Lentiens, qui ayant appris que Gratien, sur l'appel de son oncle, portait ses forces vers l'Orient, avaient franchi le Rhin. C'est donc en Gaule et non en Dalmatie que fut livrée cette bataille (Amm. Marc., XXXI, 10), qui eut, dit cet historien, l'immense résultat de tenir l'Occident en respect, et après laquelle, faisant filer ses bagages en

de leurs bandes de pénétrer à travers l'Illyrie jusqu'aux Alpes Juliennes[1]. Saint Jérôme[2] fait un tableau navrant de l'état de toutes ces provinces, où la famine et les tremblements de terre venaient s'ajouter aux désastres de l'invasion. Mais le gros de la nation, après une tentative sur Constantinople, s'établit dans la Thrace et la Mésie ripuaire, et Gratien, désespérant de les vaincre, traita avec eux. En 379, Gratien s'adjoignit Théodose ; ce fut encore à *Sirmium*, malgré les désastres que la foudre avait occasionnés dans la ville et la destruction de la résidence impériale, qu'il le déclara Auguste et fit avec lui le partage de l'empire. D'après Sozomène[3], il lui donna l'Orient et l'Illyrie, et Tillemont[4] place à cette date la division de l'*Illyricum* en deux parties telles qu'on les retrouve dans la *Notitia*. La mention dans le Code théodosien, en 383, de l' « *omne Illyricum* » dans les pays restés sous l'administration de Probus, ne s'appliquerait, dit-il, qu'à la partie de l'Illyrie restée dans sa circonscription. Il tire le principal argument en faveur de sa thèse, du séjour que Théodose fit immédiatement après à Thessalonique, où il reçut l'hommage de tous les officiers placés sous ses ordres. Cette division nouvelle pourrait, en effet, se justifier par l'intérêt de plus en plus grand

avant par la route de terre, lui-même descendait le Danube avec ses plus légères troupes, débarquait à *Bononie* (Widdin), et de là gagnait *Sirmium* (Mitrovitz). (Amm. Marc, XXXI, 11.)

[1] Amm. Marc., XXXI, 16.

[2] Saint Jérôme; *Lett.*, 37.

[3] Sozom., VII, 4.

[4] Till., V, pag. 157 et note 14.

qu'avaient les maîtres de l'Orient à protéger la Thrace, la Macédoine, la Mésie et la Thessalie, toujours infestées par les barbares. L'empereur d'Occident avait assez à faire sur le Rhin, et la lutte sur les bords de l'Euphrate perdait, aux yeux des Byzantins, de son importance quand les Goths paraissaient jusque dans la campagne de Constantinople. En 379, en 380, en 381, Théodose luttait encore contre eux. Mais toutes ces raisons, qui décidèrent en effet plus tard du sort de l'Illyrie, ne peuvent prévaloir contre un texte formel.

Théodose fut, à son tour, réduit à traiter avec les Goths. Leur pays était occupé par les Huns, ennemis plus terribles que les soldats de l'empire, et il ne leur restait d'autre ressource que de s'établir sur le territoire romain. La Thrace était, au reste, vide d'habitants. Théodose et Valentinien en étaient réduits à exempter de la capitation ses laboureurs et ceux de l'Illyrie [1]; il avait fallu armer jusqu'aux esclaves. Les Goths pouvaient, en même temps, défendre leur nouveau territoire et en remettre le sol en culture. Sous ce rapport, la mesure présentait quelques avantages, mais il eut le tort de les laisser subsister comme corps de nation, ce qui exposait l'empire à de nouvelles offensives.

L'Illyrie restait unie à l'Italie et continuait à former avec elle une seule préfecture. En 384, elles ont comme préfet Prætextatus. C'était reconnaître que le sort de l'Italie et de Rome était étroitement lié à celui de l'Illyrie,

[1] *Cod. Just.*, XI, t. 51, 52.

et que celle-ci ne pouvait, sans danger pour l'autre, tomber entre les mains des barbares. Mais Rome était devenue impuissante à les défendre. En 392, les barbares s'avançaient encore à travers l'Illyrie jusqu'aux Alpes Juliennes; l'année suivante, ils ravagaient encore la Dalmatie et détruisent *Stridon* [1], la patrie de saint Jérôme. En 395 mourait Théodose, et la même année le chef des Wisigoths, Alaric, pénétrait en Grèce : c'en était fait de l'empire.

Rome ne conserve plus désormais qu'une ombre d'autorité sur les provinces. En Occident surtout, dans la partie de l'empire démembré à laquelle appartient la Dalmatie, les empereurs ne sont plus que des fantômes. La chute de la domination romaine était devenue inévitable ; l'intérêt s'éloigne d'elle. Ce sont désormais les barbares qui tiennent le premier rang dans l'histoire ; ce sont même les barbares qui sauvent seuls, au milieu de cet épouvantable conflit, l'honneur des armes romaines. Ce ne sera toutefois aucun des peuples de ce premier ban d'envahisseurs qui s'établira définitivement

[1] M. Tomaschek (*Op. cit.*) place cette ville à Topusko, sur la Glina. M. Glavinich (*Bull. di arch. e st. dalm.*, IV. pag. 68) combat cette opinion. Selon lui, *Stridon* aurait été dans la Dalmatie proprement dite. Tous deux s'appuient sur le témoignage de saint Jérôme lui-même : « natus ... oppido Stridonis, quod a Gotis eversum, Dalmatiæ *quondam* Pannoniæque confinium fuit ». Il me semble difficile d'admettre, avec M. Glavinich, que saint Jérôme ait eu en vue les frontières des « Dalmates primitifs ». Mais rien, d'un autre côté, n'autorise dans le texte à porter *Stridon* à l'ouest plutôt qu'à l'est, dans le voisinage des Goths, où j'inclinerais à la chercher.

dans la Dalmatie. Tour à tour abandonnée et reprise par les empereurs, occupée, pillée, rançonnée, dévastée par les barbares, elle eut encore, pendant le v[e] siècle, quelques jours de repos et d'éclat. Quand la flotte de l'Orient viendra abriter ses nombreux navires dans le port de *Salone*, elle croira pendant quelques instants, trop courts, hélas ! pouvoir renaître à l'espérance. Un de ses enfants, Marcellin, prendra le titre de roi de Dalmatie (461), et s'illustrera par de nobles efforts pour reconquérir les provinces occupées par les barbares[1]. Mais l'horizon ne tardera pas à s'assombrir de nouveau. Au début de ces malheurs et de cette épouvantable époque, une voix s'élève, dont les accents énergiques retentissent encore au milieu du choc épouvantable des deux mondes. Un siècle et demi plus tôt, les empereurs illyriens avaient pu sauver Rome ; saint Jérôme ne peut maintenant que gémir sur sa chute. Quel émouvant tableau il nous trace des souffrances de sa patrie ! Et pourtant il n'avait point vu les horreurs de l'invasion hunnique! Sa virile et sauvage éloquence, résonnant au milieu du désert que la guerre et la famine ont fait autour de lui, attestent du moins que tout n'était pas mort de l'ancien ordre de choses. Ce qu'avait édifié la force allait périr par la force ; mais la meilleure partie de l'œuvre de Rome allait survivre à sa domination politique. Constantinople allait lui disputer la royauté des âmes, mais s'incliner devant son œuvre

[1] Cf. Proc.; *G. Vand.*, I, 6. Amédée Thierry; *Récits de l'hist. rom. au V[e] siècle*, pag. 88 et suiv.

administrative et ses lois. Et ce soin avec lequel on recherche aujourd'hui tous les souvenirs matériels que Rome a pu laisser sur les territoires autrefois placés sous son obéissance, n'est-il pas le meilleur hommage que l'on puisse rendre à la souveraineté de son génie, à la grandeur de son œuvre, dont on voudrait faire revivre jusqu'aux ruines ?

CHAPITRE IX.

Tableau de la vie administrative, municipale et économique de la Dalmatie sous la domination romaine

La Dalmatie a suivi, pendant toute la période de sa sujétion à Rome, les mêmes vicissitudes que toutes les autres provinces en ce qui concerne l'administration. Déjà nous avons indiqué les traits essentiels de la politique qui fut adoptée à son égard et les principaux changements survenus dans son organisation générale pendant les quatre siècles de l'empire.

Le terrain administratif y était, au moment de la conquête, aussi libre que le terrain religieux : tout y était à créer. Il n'y eut à compter qu'avec une organisation toute primitive de clans et de familles, des traditions d'indépendance et de vie héroïque que Rome ne sut pas ménager au début, mais avec lesquelles, avertie par une dure expérience, elle n'essaya pas de lutter dans la suite. Les *civitates* et *décuries*, qui existaient au temps de Pline comme au temps de Varron, ne sont autre chose que les *phis* ou *phar*, et les *familles* ou *maisons* des temps primitifs et de nos jours. L'histoire de Teuta nous a montré ce qu'était en Illyrie, lors de l'arrivée des Romains, l'autorité royale. Le prince ou dynaste, chef

pour la guerre seulement, n'essayait pas d'imposer une autorité ou un frein que personne n'aurait acceptés; tout au plus exigeait-il quelques redevances. Les Romains adoucirent encore le poids de ces impôts, et s'ils tirèrent, comme le répètent si souvent les historiens latins, de riches tributs de l'Illyrie, ce fut moins par les contributions qu'ils levèrent sur ces peuplades, à quelques-unes desquelles ils ne tentèrent même pas d'imposer une organisation civile régulière, qu'en y créant des ressources nouvelles et développant les richesses naturelles, mais jusqu'alors inexplorées, du pays.

L'incertitude même où nous nous trouvons pour fixer d'une manière très précise le moment où l'Illyrie commença à former une province distincte est une preuve de l'indécision dans laquelle le Sénat, satisfait d'avoir réprimé les agressions de ses brigands et de ses pirates, resta sur le parti à prendre à son égard. Il ne semblait pas qu'il pût y avoir là, pour les proconsuls, les avantages que procuraient les provinces de l'Orient. La nécessité seule poussa à occuper d'abord sérieusement quelques postes. Le seul d'entre eux où aient été retrouvées des inscriptions antérieures au principat d'Auguste, *Narona*, avait déjà été tirée de l'isolement et de la barbarie par ses relations commerciales avec le monde grec. Comme *Issa*, elle avait ses magistrats municipaux, qui, après la conquête, changèrent leurs noms grecs en noms romains. C'est ainsi que nous trouvons mentionnés, en admettant l'interprétation donnée par M. Mommsen d'une inscription qu'il n'a pas vue et dont la lecture est douteuse, comme

ayant présidé à la construction d'une tour [1], deux *magistri* et deux *quæstores :* les premiers, dont la dignité correspondait à celle de consul ou de duumvir, réunissant à leurs fonctions les attributions de police qui passeront plus tard aux édiles et qu'exerçaient dans les *vici* des magistrats du même nom ; les questeurs paraissant ici comme administrateurs des finances de la ville, chargés de veiller à l'érection, à la conservation et à l'entretien des monuments publics.

Les mêmes hésitations se produisirent au début sous Auguste; mais une fois que la Dalmatie fut définitivement passée au rang des provinces impériales, elle vit s'épanouir dans tout son éclat, sur son territoire, cet habile système d'administration qui fit la principale force de Rome.

Le *légat propréteur*, « *legatus Augusti proprætore* », résidait à *Salone*, mais tenait des assises à *Narona* et à *Scardona*. Nommé par l'*empereur*, son représentant direct dans la province, dont celui-ci restait le *proconsul* et le chef immédiat, inférieur par conséquent en dignité, en grade, en rang, aux proconsuls des provinces sénatoriales, il était dans les réunions publiques précédé de cinq licteurs[2]. Il commandait les légions stationnées dans la province et rendait la justice à l'aide d'*assesseurs* nommés par l'empereur et qui pouvaient être pris, leurs fonctions étant gratuites, dans les chefs-lieux judiciaires [3].

[1] *C. I. L.*, III, 1, 1820.

[2] Naudet; *Adm. emp. rom.*, tom. I ; Mommsen ; *Ræmische Staatsrecht*, II, pag. 234 et suiv.

[3] *Dig.*, I, 22, 6.

Le *prétoire*, où il siégeait dans ces *grands jours* qu'il allait tenir hors de sa résidence ordinaire, était entretenu à frais communs par les habitants du *conventus* [1]. Il recevait en appel les causes déjà plaidées devant les *duumvirs*, prononçait, soit directement, soit par arbitres [2], sur les difficultés survenues entre plusieurs villes, veillait à tous les détails de l'administration, à la construction et à l'entretien des routes [3], et présidait non-seulement les cérémonies officielles, mais les fêtes et les banquets auxquels il était invité par les villes. Ces banquets étaient le seul présent qu'il pût accepter [4]. Il ne devait pas sortir de sa province pendant toute la durée de ses fonctions, si ce n'était pour accomplir un vœu, et encore à la condition d'y rentrer pour la nuit[5]. Il connaissait de toutes les affaires qui, à Rome, étaient réparties dans les attributions des divers magistrats[6]. Aussi devait-il, vu l'étendue de son pouvoir, l'éclat de son rang et sa dignité de grand-juge, se garder, tout en se montrant accessible, de toute fréquentation familière[7] avec les habitants de sa province, dans la crainte qu'il n'eût plus l'énergie nécessaire pour se faire respecter et faire exécuter les sentences qu'il aurait rendues comme juge [8].

[1] *C. I. L.*, III, 1, 2809.
[2] *Ibid.*, 2882, 2883.
[3] *Ibid.*, 3198, 3199 et suiv.
[4] *Dig.*, I, 18, 18.
[5] *Ibid.*, 18, 15.
[6] *Ibid.*, 18, 11.
[7] *Ibid.*, 18, 19.
[8] *Ibid.*, XLVIII, 19, 6.

La durée de son pouvoir variait, nous l'avons vu, suivant les principes ou les caprices des empereurs, selon que ceux-ci étaient plus frappés du danger de laisser trop longtemps dans la même province un fonctionnaire qui pouvait devenir dangereux pour eux, ou, se considérant comme inamovible, plus négligent dans l'exercice de ses devoirs; soit qu'ils fussent plus attentifs au bien qui pouvait résulter, pour cette même province, du séjour prolongé d'un administrateur connaissant ses besoins et ses goûts, et apportant dans l'accomplissement de son office non plus seulement la régularité consciencieuse d'un mandataire exact et fidèle, mais l'application d'un homme qui a réellement à cœur la satisfaction d'intérêts devenus les siens et aspire à conquérir l'estime et l'affection de ses concitoyens. Il était rarement choisi dans la province, quelques princes même en firent une défense absolue; mais, rentré à Rome, il pouvait rester uni à ses anciens administrés par les liens du patronat et de la clientèle. Le titre de *patron,* conféré par une ville à un gouverneur [1], suivait celui-ci hors de la province. C'était une dignité souvent onéreuse [2], mais dont il était fier et qui lui imposait, comme à tous ceux qui l'avaient acceptée [3], le devoir de faire parvenir au Sénat ou au prince les vœux et les réclamations de ses clients.

[2] *C. I. L.*, III, 1, 2973, 2974 (*Ænona*), 3078 (*Issa*).

[2] Leg. patron. porticum de sua pecunia coeravit idemque probavit. (*Insc. cit.* : *Issa*, 3078.)

[2] Patroni splendidissimæ civitatis Curictarum, 3126; patrono coloniæ (*Iader*), 2932; patr. coloniæ (*Salonæ*), 2028.

Le gouverneur pouvait, sous sa responsabilité, désigner des arbitres et se faire assister, dans l'exercice de quelques-unes de ses attributions, par des auxiliaires; mais n'étant lui-même que le mandataire de l'empereur proconsul, il ne pouvait déléguer à personne des pouvoirs fixes et permanents. Il était donc de toute nécessité qu'il existât dans la province une administration régulière à laquelle il donnât l'impulsion, mais qui fût par essence moins inconstante et plus stable que la sienne. L'empereur proconsul conservait toujours le droit de modifier par un *édit du préteur*, par une *constitution*[1], comme on dira plus tard, les constitutions établies; mais ce droit, dont on usa souvent, respecta presque toujours la véritable base de l'administration romaine, l'organisation municipale. Pourvu que son autorité souveraine fût respectée, Rome laissa, on le sait, aux nations soumises toutes les apparences de liberté compatibles avec la reconnaissance de ses droits, donnant ainsi à l'obéissance de ses sujets l'aspect extérieur d'une servitude volontaire.

La Dalmatie présentait, nous l'avons vu, sous ce rapport, toutes les variétés que l'on pouvait rencontrer dans l'empire, depuis la colonie jusqu'à la tribu indépendante et libre.

Partout on trouve ce qui était l'essence même d'une *civitas*, d'une association de citoyens qui participent aux mêmes avantages et aux mêmes charges, d'une *commune*, la *curie* ou *sénat*.

[1] *Dig.*, I, 4, 51.

La *commune* a souvent une personnification idéale, un génie auquel elle consacre un autel et qui est pour elle ce qu'étaient au moyen-âge, pour les bourgeois et les corporations, l'hôtel de ville, le saint que l'on avait adopté pour patron, sa bannière ou son autel : ainsi *Narona*[1] et *Scardona*[2]. Quelquefois c'est une divinité de l'Olympe qu'elle adopte pour protectrice[3], et quelquefois même elle invoque à la fois comme autorité tutélaire son génie et un dieu[4].

Les *décurions*, qui composaient le *sénat*, formaient une véritable aristocratie[5]. Dans les cérémonies publiques, ils paraissaient avec des ornements qui attestaient leur dignité. Le droit de se parer de ces ornements était presque aussi recherché que le titre de décurion lui-même, et quelquefois décerné seul[6] comme récompense à ceux que des considérations particulières éloignaient du sénat. Souvent celui qui était admis au nombre des décurions en témoignait sa reconnaissance à ses concitoyens par des fêtes ou même par l'érection d'un monument destiné à rappeler l'honneur qui lui avait été conféré. Siégeant dans la *curie*[7], ils ne pouvaient prendre de décision valide

[1] Genio plebis sacrum. *C. I. L.*, III, 1, 1775.

[2] Genio municipii Flavii Scard (onæ). *Ibid.*, 2802.

[3] Junoni (Sign.). *Eph. ep.*, IV, 1 et 2.

[4] I. O. M. et Genio M(unicipii) N(ovensium). *C. I. L.*, III, 1, 1908.

[5] Ordo Seniensium. *C. I. L.*, III, 1, 3017 ; ordo Scard., 2810 ; ordo decurionum (Cattaro), 1711 ; universus ordo decurionatus (*Épidaure*), 1745; ab ordine Iadestin., 2919.

[6] Ornat. ornament. decurionalibus (*Senia*).

[7] *C. I. L.*, III, 1, 3148 : curiam d. d. faciundam curavere.

que s'ils étaient en nombre légal[1]. Ils avaient le droit d'engager les finances de la ville, de gérer, d'aliéner dans quelques cas particuliers son domaine, en concédant, comme cela se voit si souvent, le terrain pour une sépulture[2], pour ériger des statues[3] ou élever un monument[4]. Par suite, ils ne pouvaient pas prendre à ferme, même avec un prête-nom, les domaines de la cité[5].

La dignité de décurion était le premier pas vers les hautes fonctions; le *Digeste* défend même expressément l'accès du duumvirat et des autres honneurs à ceux qui ne sont pas décurions[6]. Si la règle souffrit des exceptions, si à *Narona*[7] des affranchis purent parvenir aux premières charges municipales, elle n'en était pas moins généralement suivie, et les avantages que procurait ce titre de décurion semblèrent assez grands pour permettre de demander aux décurions certains impôts spéciaux, l'or *coronaire* et le *follis senatorius*, ou *gleba senatoria*, qui, jamais moindre de 2 livres d'or, s'éleva quelquefois jusqu'à 8.

La *plèbe* conservait-elle, à côté de l'aristocratie des décurions, des droits politiques déterminés ? On la voit figurer quelquefois sur les inscriptions à côté d'eux[8], seule

[1] *Dig.*, L, 9, 2.

[2] Ordo decur. locum sepulturæ impensam funeris... decrevit. (*Insc. cit.*, 1711.)

[3] Honorem et statuæ locum decrevit. (*Insc. cit.*, 1745.)

[4] *C. I. L.*, III, 1, 2828 (*Burnum*), 2973 (*Ænona*).

[5] *Dig.*, L, 8, 2, § 1.

[6] *Ibid.*, , 2, 7, § 2.

[7] *C. I. L.* III, 1, 1769.

[8] Decuriones et plebs (*Iader*). *C. I. L.*, III, 1, 2920.

même quelquefois[1]. Plus souvent la distinction entre les ordres disparaît devant une appellation plus générale et plus compréhensive : le municipe, la cité, les citoyens, la république[2]. Faut-il en conclure à l'existence d'assemblées du peuple composées de tous les citoyens? Aucune de ces inscriptions ne fait mention d'une délibération expresse, d'une résolution prise dans ces conditions. Le terme de *respublica* peut aussi bien être employé pour désigner les seuls décurions agissant comme représentation légale de la cité, sans intervention de la plèbe, mais il serait plus difficile d'expliquer la mention formelle et spéciale de la plèbe à côté des décurions, si celle-ci n'avait jamais été appelée à se prononcer sur les affaires de la ville, si cette expression n'avait désigné qu'une distinction sociale et non un corps politique, une sorte de pouvoir public. Les trois villes où nous avons trouvé cette mention de la *plèbe* sont trois *colonies*; on remarque même à *Narona* la mention d'un *tribun*[3]. On peut donc admettre que les habitudes romaines, car ces assemblées n'avaient plus d'autre raison d'être que leur antiquité, avaient été transportées par les colons en Dalmatie, où leur nature absolument inoffensive leur avait valu de pouvoir se perpétuer pendant une grande partie de la période impériale.

[1] Plebs Seniensium, 3016.—Genio plebis (*Narona*), 1775.

[2] Æquenses municipes, 2732; pro salute ordinis sui et civium suorum (*Ænona*), 2969; salvis civibus Novensibus, 1908; splendidissimæ civitatis Curictarum, 3126; respublica Albonessium, 3049; respublica Docleatium, 1705.

[3] *C. I. L.*, III, 1, 1797.

Les *cités* avaient le pouvoir de s'associer entre elles, soit pour rendre un hommage commun à un bienfaiteur de la province[1], soit pour l'érection d'un temple ou d'un palais[2], soit pour des travaux d'utilité publique[3], coopération dont le pouvoir central ne pouvait tirer aucun ombrage et qui pouvait être au contraire avantageuse pour le maintien de la paix publique et le développement des relations.

Le pouvoir exécutif et les fonctions administratives étaient confiés à des magistrats dont le nombre et les attributions diffèrent suivant les villes: *duumviri*, *quatuorviri*, *seviri jure dicundo*, *ediles*, etc.

M. Duruy[4] pense, tout en reconnaissant du reste de très nombreuses exceptions et l'absence de règles fixes, que dans les colonies les duumvirs et les édiles formaient deux collèges, et dans les municipes un seul. Il ne semble pas que, même avec les restrictions qu'il indique, l'opinion de ce savant historien soit applicable à la Dalmatie. La forme duumvirale était la plus répandue là comme dans toutes les provinces[5]. Ainsi, nous trouvons des duumvirs dans les colonies de *Lissos*[6] (Alessio), *Épidaure*[7] (Ragusa

[1] P. Dolabellæ... civitates superioris provinciæ Hillurici (*Épidaure*). *C. I. L.*, III, 1, 1741; Neroni... civitates Liburniæ (*Scardona*), 2808.

[2] *Scardona*, 2809.

[3] Pontem Hippi fluminis... sumptum et operas subministantribus Novensibus, Delminensibus, Riditis, 3202.

[4] Du régime municipal ; *Rev. hist.*, I, pag. 329. Cf. Marquardt; *Rœmische Staatsverwaltung*, I, pag. 479.

[5] *Dig.*, L, 3, 1.

[6] *C. I. L.*, III, 1, 1704.

[7] 1747, 1748, 1750.

Vecchia), *Salone*[1], *Æquum*[2] (Tchitluk), *Iader*[3] (Zara) ; mais on en trouve aussi dans les municipes de *Novæ*[4] (Runovitj), *Riditæ*[5] (San Danillo), et *Scardona*[6], à *Arupium*[7] (Vital), *Tarsatica*[8] (Tersate), *Albona*[9], *Apsoros*[10] (Osero), Sansego[11] et *Crepsa* (Cherso)[12], dans les cités de droit latin et dans les villes stipendiaires, aussi bien que dans les municipes et les colonies. De plus, les inscriptions de *Narona*, pourtant si nombreuses, ne nous donnent pas une seule mention de duumvirs, mais seulement des quatuorvirs[13] et des sévirs[14]. A *Salone*[15], à *Æquum*[16] (Tchitluk), à *Iader*[17] (Zara), on trouve des *quatuorvirs* à côté des *duumvirs*, sans qu'il soit possible de tirer de l'examen de ces documents une conclusion bien précise. Une inscription de *Salone*, rapportée, d'après Lanza, par Orelli[18], parle aussi d'un *triumvir*. A *Salone* encore et même dans les villes qui ne nous ont pas fourni des inscriptions très nombreuses, on voit la mention d'*édile* tantôt à côté de celle de *II vir j. d*[19]., tantôt à côté de celle de *IIII vir j. d*[20]. La distinction des deux collèges de duumvirs et d'édiles est loin d'être nette, et dans les dernières villes

1 1978, 2072, 2081, etc.

2 2730 ; *Bull. di arch. e st. dalm.*, II, pag. 178.

3 *C. I. L.*, III, 1, 2920, 2931.

4 1910. — 5 2774. — 6 2810. — 7 3009. — 8 3028, 3029. — 9 3047, 3054, 3055. — 10 3138 — 11 3147. — 12 3148. — 13 1822. — 14 1770, etc. — 15 2075, 2079. — 16 2733. — 17 2914.

18 Q. Pæto Optino | Q. f. Serg. Valentino D. C. C. | (decurioni coloniæ Claudiæ Salonitanæ) | flamini divi | Trajani Aug | triumviro designato Calpurnia | marito pientis. Or., 3833.

19 *C. I. L.*, III, 1, 2730 (*Æquum*).

20 2733.

notamment, les quatuorvirs d'une époque répondent exactement aux duumvirs d'une autre. Il semble naturel d'admettre qu'à un moment donné le nombre des procès à juger, des intérêts à concilier, ayant augmenté avec l'importance de la ville, il devint nécessaire de porter de deux à quatre le nombre des administrateurs juges.

M. Mommsen émet, sous forme dubitative, il est vrai, un avis opposé. La mention certaine de duumvirs au temps de Trajan pourrait, dit-il, faire supposer qu'il réduisit à deux les magistrats municipaux, jusque-là au au nombre de quatre. Le seul fait qui viendrait à l'appui de cette opinion serait l'existence permanente de quatuorvirs à *Narona*, une des plus anciennes cités occupées par les Romains. Pourquoi alors la même réforme n'aurait-elle pas été appliquée dans cette ville ? Pourquoi ne supposerait-on pas, au contraire, que ce serait sur son modèle qu'aurait été réformée alors l'organisation municipale? L'inscription d'Orelli citée plus haut, se rapportant au même règne, se rattacherait, dans l'un et l'autre cas, à une période intermédiaire fort courte, puisque cette inscription est unique, sans pour cela présenter rien d'anormal ou d'extraordinaire, beaucoup d'autres villes, *Ariminium*[1] et *Tergeste* entre autres, ayant eu des *triumvirs* à leur tête.

La multiplicité des dignitaires diminuait l'influence que pouvaient donner les fonctions. Les noms des duumvirs servaient comme ceux des consuls à Rome à désigner les

[1] Or., 3836.

années. Souvent ils étaient inscrits sur les monuments dont ils avaient surveillé l'exécution. Il y avait là sans doute surtout une satisfaction d'amour-propre, mais on y trouvait un dédommagement aux charges souvent fort lourdes qu'impliquait l'exercice des fonctions municipales. Il fallait le plus souvent, pour les obtenir, lutter de générosité entre candidats, et c'était pour empêcher que ces générosités ne transformassent les villes en une sorte de fief à la discrétion d'une famille[1], que ces dignités étaient exercées non par un seul personnage, mais par plusieurs.

La réunion, entre les mêmes mains, des fonctions administratives et des fonctions judiciaires n'était qu'un reflet de ce qui avait été à l'origine, à Rome, l'autorité consulaire. Le titre même que portait le *légat propréteur* indiquait assez que les fonctions judiciaires supérieures lui étaient réservées, et, de fait, il avait dans sa province jusqu'au droit de condamner à mort et d'envoyer aux mines[2]. Celles qui revenaient au magistrat municipal ne s'étendaient donc pas beaucoup au-delà des attributions d'un de nos juges de paix, pouvant affranchir[3], émanciper, prononcer l'adoption, nommer des tuteurs[4], si ce n'est

[1] Vers la fin de l'empire, l'aristocratie des décurions n'ayant plus à ménager le peuple, dont elle ne dépendait plus, et forcée peut-être aussi par la loi qui rendait les curiales responsables de l'impôt, devint si tyrannique que l'on créa dans la ville des patrons ou défenseurs. (*C. Théod.*, XXIX, 3 et 8.)

[2] *Dig.*, I, 18, 6, § 8.

[3] *C. Just.*, VII, 1, 4.

[4] *Inst.*, I, 20, 4.

dans les colonies où ces droits étaient réservés au gouverneur[1]. Une exception à la règle qui fit instituer presque partout des duumvirs se remarque toutefois en Dalmatie pour quelques tribus et municipes de l'intérieur. Nous trouvons sur les monuments un *Delmata princeps* (*C. I. L.*, III, 1321), *principi Delmatarum*, 2776; *principi municipii Riditarum*, 2774; *princeps adsignatus ex municipio Splono*, *præf(ectus) civitatis Maeze(iorum*, *præfectus) civitatis Daesit(iatum)* (*I. N.*, 4987; Henzen, 5420). Pour les tribus, nous savons que Rome leur avait laissé leur ancienne organisation; rien de surprenant donc à voir à leur tête un chef unique, même avec l'appellation romaine de *præfectus*. Quant aux municipes, le *princeps* ne serait-il pas un «*curator*» ou «*dispunctor*», exceptionnellement investi sous ce titre de leur administration et de leur tutelle?

Le *duumvir* chargé, sous le contrôle du sénat, de la gestion des intérêts de la cité, en était responsable sur ses biens. Il administrait, affermait les propriétés communales, veillait à l'entretien et à la gestion des fondations faites par des particuliers en faveur de la ville et des monuments. Par là ses attributions touchaient à celles des *édiles*, qui étaient chargés, non-seulement de prendre toutes les mesures relatives à la voirie, à l'entretien et à la conservation des monuments, mais de punir les contraventions. Chaque corps de métier ayant en outre son syndicat, les duumvirs se trouvaient réduits de la

[1] *Inst.*, I, 20, 4.

sorte à une compétence purement civile. C'est ce qui ressort des différentes lois municipales qui nous sont parvenues, mais dont aucune ne concerne la Dalmatie. Ces fonctions étaient annuelles, mais on pouvait y être élevé plusieurs fois, après un certain intervalle; la dignité même de *duumvir quinquennal* pouvait être conférée de nouveau au même personnage.

C'était la plus haute et la plus enviée de toutes les fonctions municipales, les duumvirs ou quatuorvirs quinquennaux ayant comme fonction principale la tenue de l'*album*, du livre d'or sur lequel étaient inscrits tous les cinq ans les décurions, dans l'ordre déterminé par la loi municipale, qui était aussi celui que l'on devait suivre pour recueillir les suffrages[1]. Ils remplissaient ainsi, en dehors des autres attributions du duumvirat, les fonctions des censeurs à Rome. Comme ils établissaient en outre, d'après le cens, l'impôt personnel ou foncier que devaient payer tous les citoyens, leurs fonctions devinrent plus redoutables à mesure qu'augmentèrent les charges de l'État.

Les *édiles* étaient, eux aussi, gardiens d'une partie de la fortune publique, et rien ne s'explique mieux que la réunion, dans quelques villes, de deux colléges de magistrats dont les attributions avaient tant de points de contact. Outre la garde des temples et des monuments, la police municipale et tout le service de la voirie, non-seulement la défense contre les empiètements des riverains, les dégradations, l'interdiction des rixes, mais encore au

[1] *Dig.*, L, 3, 1 et 2

besoin la construction de ponts dans la cité, rentraient dans leurs attributions, et ils pouvaient atteindre directement par des amendes toutes les infractions aux ordonnances. Il ne semble pas que la distinction ait existé entre les *édiles plébéiens* et les *édiles curules*; de rares inscriptions portent ce dernier titre. L'édilité étant une magistrature de début, tout l'avenir politique pouvait dépendre de la façon dont elle avait été exercée. Le choix des édiles intéressait toutes les classes de citoyens : les grands, à cause de leurs droits de réglementation et de surveillance de la vente des esclaves et des bêtes de somme; les chevaliers et les publicains, par leur juridiction sur les usuriers et par l'adjudication des baux; les plébéiens, par la police des marchés, le contrôle des poids et mesures, la protection de l'*ager publicus*; tous, par la protection qu'ils devaient aux dieux du pays, la surveillance du culte, des bains publics et des mœurs, l'intendance des jeux, leurs droits de voirie et la charge qui leur incombait de veiller à l'approvisionnement de la ville. Toutefois l'usage qu'ils pouvaient faire du produit des amendes pour des dépenses relatives à leur service, comme celles de l'entretien des bâtiments de jeux, était réglé par les décurions et contrôlé par le gouverneur. Celui-ci pouvait, au besoin, ordonner directement la réparation de certains édifices [1] et autoriser les travaux à faire aux murs d'enceinte [2].

La ville avait différentes sources de revenus. Ses

[1] *Dig.*, I, 18, 7.
[2] *Ibid.*, 8, 9, § 4.

biens-fonds pouvaient être loués à perpétuité, moyennant une redevance fixe[1], à des fermiers ou *publicains*[2], qui pouvaient les transmettre à leurs héritiers ou même à des étrangers. C'est la coutume appelée *Beklemming*, encore en vigueur aujourd'hui dans la province hollandaise de Groningue[3]. Mais d'autres constituaient une propriété plus difficile à gérer, soit que les biens fussent loués pour un temps limité, soit qu'ils restassent à la disposition de la ville pour être annuellement affermés ou concédés à des particuliers. Les premiers étaient dits *agri vectigales*, et le prix de leur fermage *vectigal;* les autres payaient une redevance, *scriptura*, pour le droit de pacage[4] ou d'exploitation des champs et des forêts. Elle tirait en outre un produit du droit de pêche dans les lacs et étangs qui se trouvaient sur son territoire[5], du fermage des salines, des carrières et des mines, des bains, qui étaient quelquefois administrés directement pour son compte par des *actuarii*. L'enlèvement des boues, les concessions d'eau, les pompes funèbres[6], constituaient encore d'autres sources d'alimentation pour son budget[7]. Il s'y

[1] *Dig.*, VI, 3, 1.

[2] *Id.*, XXXIX, 4, 1.

[3] Cf. Henry Havard; *La Hollande pittoresque, les frontières menacées*, pag. 149 et suiv.; Él. Reclus; *Nouv. Géogr. univ.*, IV, pag. 525.

[4] Cic.; *De lege Manilia*, 6, 15.

[5] *Dig.*, XLIII, 14, 7.

[6] Queis facile est ædem conducere, flumina, portus,
Siccandam eluviem, portandum ad busta cadaver.

Juv.: *Sat.*, 3, v. 31-32.

[7] *Dig.*, XXXIX, 4, 13, § 1.

ajoutait quelquefois des redevances en nature, du blé par exemple[1]. Enfin la commune avait la jouissance de toutes les propriétés mobilières ou immobilières qu'elle avait acquises par dons et héritages, et le fruit du travail des esclaves qu'elle pouvait posséder.

Avant même que, dans les derniers temps de l'empire, après la réorganisation par Dioclétien, les libertés municipales eussent disparu, le gouverneur avait sur les finances municipales un droit de contrôle naturel. La fortune publique était trop intéressée à la bonne gestion des deniers des villes pour que le pouvoir central pût être exposé à la perte qui serait résultée pour lui de la ruine d'une d'entre elles. Les abus constatés dans nombre de cités auraient au surplus justifié surabondamment cette surveillance de l'État. Bien que le gouverneur fût responsable devant l'empereur, il ne parvenait pas à les empêcher tous, et plus d'une fois il fallut donner des *curateurs* aux villes obérées[2].

La limite est assez difficile à tracer sur certains points entre les droits de l'État et des villes en matière d'impôts. Quelques-uns étaient perçus à la fois au nom du Trésor public et de la Caisse municipale, de l'*Ærarium* et de l'*Arca municipalis*, et revenaient pour les deux tiers à l'État, pour le tiers à la commune[3]. Ainsi, les mines, les carrières, les salines étaient en grande partie

[1] *Dig.*, L, 4, 18, § 25 ; VII, 1, 27, § 3.

[2] Curatori reip(ublicæ) Fla(nati)um. *C. I. L.*, V, 1, 60; Curatori reipupublicæ Splonistarum, *id.*, III, 1, 2026; Dispunctorem municipii, *id.*

[3] *C. Just.*, IV, 61, 13.

la propriété de l'État, et l'on peut même dire que leur possession par des villes ne constituait qu'une très rare exception. Les droits de douane et de péage étaient naturellement payés pour le compte de l'État, mais certaines villes avaient établi chez elles des redevances analogues. Si le produit des bains, des eaux, les sommes perçues pour les frais de nettoyage et de réparation des égouts[1], appartenaient à la ville, la ferme des latrines publiques[2] rentrait dans le fisc. Le duumvir avait dans les municipes le droit d'affranchir, mais l'*ærarium* percevait sur le prix payé pour l'affranchissement un droit du *vingtième* qui était, lui aussi, affermé à des publicains[3].

De tous les impôts, celui qui pesait le plus directement sur les provinces était le tribut, *tributum*, que chacun devait payer d'après le cens et l'estimation de ses biens. Cet impôt, perçu au nom du duumvir questeur par les *scribes*, aboli à Rome après la conquête de la Macédoine, dans toute l'Italie après la guerre sociale, mais rétabli par Auguste, comprenait, outre la *capitation*, un impôt sur les terres, exigible en argent ou en nature, et atteignant, à raison de tant par 1000 as du *census*, tous les articles relevés comme existant sur la propriété ; on y consignait, dit M. Naudet[4] (sur le *census*), le nom de la propriété, le lieu, la quantité d'arpents labourables,

[1] *Dig.* VII, 1, 27, § 3.

[2] *Dig.* XXII, 1, 17, § 5 ; Cf. Juv.; *Sat.*, 4, v. 38 ; Suét.; *Vesp.*, 23.

[3] Or., 3333 et suiv.

Cf. Dureau de la Malle, *Écon. pol. des Romains.* Levasseur; *De pecuniis publicis.*

[4] Naudet ; *Adm. emp. rom.*, I, pag. 182 ; *Dig.*, L, 15, 4.

le nombre des arbres, des plans de vignes ou d'oliviers, l'étendue des prairies qu'on y faisait valoir dans les dix années, les pâturages, les lacs, les étangs, les salines s'il y en avait dans la propriété, enfin le nombre d'esclaves employés à la culture. «Comme le remarque très bien M. Fustel de Coulanges[1], quand Lactance se plaint de ce que les agents de l'administration financière comptaient les mottes de terre et les arbres[2], il se plaint de ce qu'il y avait le plus à louer, Le plus grand mérite d'une administration financière et le plus grand bienfait que les peuples puissent attendre d'elle, c'est l'attention à maintenir l'égalité. Malheureusement le propriétaire était forcé de faire lui-même la déclaration et l'estimation de ses biens[3] en présence du fonctionnaire préposé au cens et de ses concitoyens assemblés à cet effet. Cette obligation renouvelait tous les dix ans la colère contre les percepteurs, et créait entre les habitants d'une même circonscription des haines que le pouvoir avait intérêt à entretenir. Eût-il hésité à supprimer ces enquêtes publiques s'il n'avait trouvé avantage à ces rivalités qui faisaient encore préférer sa domination, même tyrannique, à celle de telle ou telle faction locale ou de telle famille? De même, en confiant le soin de répartir les impôts aux *curiales*, on excitait contre eux les défiances et les

[1] *Hist. des inst. pol. de l'anc. France*, I, pag. 178.

[2] Agri glebatim metiebantur; vites et arbores numerabantur; animalia omnis generis scribebantur; hominum capita numerabantur. (Lact.; *De morte pers.*, 23).

[3] Omnia ipse, qui defert, æstimet. (*Dig.*, L, 15, 4.)

haines ; le pouvoir impérial apparaissait alors au peuple comme un protecteur contre les injustices et la rapacité des grands ; aux grands, comme le gardien de l'ordre et le défenseur de leur sécurité contre les convoitises et les appétits populaires. La taxe fixe était du *dixième*[1], mais elle pouvait encore être augmentée de levées extraordinaires. Des corvées pour les routes, auxquelles les artisans étaient astreints pour certains jours de travaux aussi bien que les propriétaires fonciers, le transport du matériel de guerre, venaient encore ajouter à ces charges. L'impôt atteignant les biens et non les personnes, les héritiers, après avoir acquitté le droit du *vingtième sur les héritages*[2], réorganisé par Marc-Aurèle[3], pouvaient encore être poursuivis en paiement d'une dette. Quant aux non-propriétaires, ils payaient, à défaut de cette imposition foncière, la *capitatio plebeia*, ou capitation humaine.

Ajoutons que ce qui rentrait dans le trésor n'était, comme le prouvaient les fortunes immenses faites par les publicains, qu'une partie de ce que payaient les contribuables. Les provinces impériales n'étaient pas plus que les autres à l'abri des exactions, et le *procurator*, bien que placé directement sous les ordres de l'empereur, n'était pas toujours irréprochable.

Quelque équitablement qu'aient pu être réparties ces

[1] Ager decumanus: frumentum decumanum. (Cic.; *Verr.*, II, 3, 5 et 6.)

[2] Vernæ Augusti, vilico et arcario vigesimæ her(editatum). (*C. I. L.*, III, 1, 1966.)

[3] Capit.; *M. Aur.*, 11.

charges, elles n'en étaient pas moins lourdes. Le service de la guerre, qui semblait n'être qu'un accessoire, pesait durement sur la Dalmatie.

La Dalmatie était surtout, pour les Romains, un lieu de passage et de communications avec les rives de la Save et du Danube. Il fallait donc entretenir à grands frais les routes et en ouvrir chaque jour de nouvelles pour faciliter le mouvement des troupes. Si aucune légion ne résidait plus depuis longtemps dans la province, il fallait nourrir les corps auxiliaires, fournir des contingents, approvisionner les corps de défense campés le long de la frontière ou, après Constantin, dans les villes, pourvoir aux besoins des troupes de passage en vivres, armes, vêtements, chevaux et fourrages, à ceux des généraux et des officiers se rendant aux armées, des empereurs enfin qui devaient souvent la traverser pour se rendre aux armées d'Illyrie ou en Orient, transporter les approvisionnements et les bagages et pourvoir au logement de ces soldats. Seuls les soldats et les professeurs d'arts libéraux étaient exempts de ces corvées de transport et de ces obligations de logement[1]. Les troupes éloignées, tout n'était pas fini. Les réquisitions commençaient. Quelquefois, il est vrai, on payait au prix courant les denrées et les objets requis, scuvent aussi à un prix fixé d'avance et non rémunérateur[2]. Il devait inévitablement se produire, pour la levée de ces

[1] *Dig.* L, 5, 10, § 2 et 11.
[2] *Cod. Théod.*, XI, 15

impôts en nature[1], les difficultés et les résistances que soulevait dans l'ancienne France la perception de la dîme. Il était une de ces fournitures pour les armées qui, indépendamment de celle du vin, intéressait particulièrement la Dalmatie : c'était celle des chevaux. Elle en élevait beaucoup, et d'excellents[2], que quelquefois on payait à des prix énormes[3], mais souvent à bas prix. Aussi des édits impériaux fixèrent-ils celui que devaient donner les officiers de remonte[4].

Le service militaire n'était pas personnellement exigé, mais il fallait, si l'on était propriétaire et suivant la fortune évaluée par le cens, contribuer au recrutement de l'armée, soit en fournissant, seul ou en commun avec les propriétaires voisins, un soldat, affranchi ou esclave, auquel par ce fait même on donnait la liberté, soit par une contribution en argent. Quelquefois même le choix n'était pas permis, et il fallait payer aux *capitularii* ou *temonarii* chargés du recouvrement de cet impôt l'*aurum tironicum* ou *adæratio tironis*, dont le chiffre variait de 20 à 36 aurei[5] (de 300 à 540 fr .).

[1] Deux édits de 382 et de 390 qui, en accordent l'exemption à une certaine catégorie de personnes, nous montrent ce qu'étaient ces *sordida munera* si onéreux et si vexatoires. (*Cod. Th.*, XI, 15 (ann. 382); 16, 18.)

[2] Illyricis sudant equitatibus alæ. (Claud.; *Laus Serenæ reginæ*, v. 62.)

[3] Ipso tempore levati equorum pretiis enormibus Dalmatæ. (Mamertin, cité par Godefroy; *Comm ad Cod. Th.*, XI, 17, 1)

[4] En 367, sous Valentinien et Valens, il est de 23 solidi ; en 401, de 20 seulement ; de 18 une autre année. C'était en même temps le prix auquel on pouvait les payer et celui auquel on pouvait se racheter de la fourniture.

[5] Saglio ; *Dict.*, I, pag. 579.

Le *portorium illyricum* était l'un des principaux aliments du trésor de l'empire. Les droits de douane étaient perçus non-seulement à l'entrée de l'empire, mais à l'entrée de chaque province. Tous les pays qui composaient l'ancienne Illyrie étaient réunis sous ce rapport en une seule ferme [1]. L'adjudicataire ou *conductor* avait sous ses ordres des *telonarii* [2], le plus souvent des affranchis, chargés de percevoir dans tous les ports ou bureaux frontières les redevances ou *teloneæ*. Plusieurs de ces bureaux frontières nous sont connus par les inscriptions : Atrans[3], sur les limites de l'Italie et du Norique, entre *Celleia* (Cilli) et *Æmona* (Laibach) ; *Boiodurum*[4] (Innstadt, près de Passau), sur le Danube, à la frontière de la Rhétie et du Norique ; *Pætovio* [5], sur les frontières du Norique et de la Pannonie ; *Savaria* [6] (Steinamenger); enfin le village actuel de Lejan [7], à sept milles allemands au sud de *Nicopolis*[8]. La ferme comprenait donc la Mésie, la Pannonie, la Dalmatie et le Norique, mais je ne vois pas qu'il faille y ajouter la Rhétie.

L'Illyrie était, nous l'avons vu, la voie que préféraient les empereurs pour se rendre en Orient. Le commerce, à leur exemple, avait adopté pour les marchandises, concurremment avec la route de mer, le chemin de l'Illyrie. La

[1] Conductor portoriorum vectigalium Illyrici. (*C. I. L.*, V, 1, 1864)

[2] Portitores dicuntur telonarii qui portum obsidentes omnia sciscitentur et ex ea vectigal accipiant. (Nonius, pag. 268.)

[3] *C. I. L.*, III, 2, 5121, 5123.

[4] 5121. — [5] 4015. — [6] 4161.

[7] *C. I. L.*, III, 1, 751, 752.

[8] Cf. Marquardt ; *Rœmische Staatsverwaltung*, II, pag. 265.

navigation était très active sur le Danube et ses affluents; la Thrace et l'Illyrie étaient constamment traversées par les provenances de l'Orient jusqu'au jour où la sécurité disp arut.

Les deux principales taxes étaient celles du 8e et du 40e. La première perçue, ce semble, exclusivement à la frontière de l'empire, sur les objets de luxe importés de l'étranger : épices, parfums, pierres précieuses, perles, pelleteries, ivoire, soieries, étoffes rares, pourpre, bêtes féroces [1], etc.; la seconde acquittée à leur entrée sur le territoire romain par les objets de première nécessité [2] et exigée en outre de toutes les marchandises romaines circulant de province à province. Les ambassadeurs étrangers étaient eux-mêmes soumis au payement des droits de douane pour les produits qu'ils pouvaient apporter du dehors, mais il leur était permis d'exporter librement, à l'exception des articles prohibés, les objets d'origine ou de fabrication romaine.

La sortie de certaines marchandises était en effet expressément prohibée : fer brut ou travaillé, armes, sel, blé [3], vin et huile [4]; les autres étaient soumises à des droits d'exportation.

Si le droit de visite, même exercé avec modération et réserve au nom de l'État, est aujourd'hui encore si mal accueilli par les voyageurs, à plus forte raison devait-il

[1] *Dig.*, XXXIX. 4, 16, §7; *C Just.*, IV, 61, 8.
[2] Naudet, *Op. cit.*, I, pag. 191.
[3] *Dig.*, XXXIX, 4, 11.
[4] *C. Just.*, IV, 21, 1; IV, 41, 2.

être une source de vexations intolérables lorsqu'il était remis à des fermiers personnellement et directement intéressés à lui faire produire le plus possible. A l'exception de ce qui était nécessaire à la route, tout était soumis à l'impôt. Dans les ports, les navires avaient à payer le droit d'ancrage et le droit de stationnement, les marchandises une taxe d'entrepôt. Si la circulation sur la route était libre, il n'en était pas de même du passage des ponts. Il est probable toutefois que la taxe n'était pas partout perçue au nom des fermiers du *portorium*, mais au compte des villes quand celles-ci avaient construit le pont à leurs frais.

L'État ne demandait à ces divers impôts, en principe, que les sommes nécessaires à la bonne administration et à la défense de l'empire. Malheureusement, dans le fait, une grande partie de ces ressources était dépensée en prodigalités de toutes sortes, et, plus le désordre augmentait au dedans, plus le danger grandissait sur les frontières, plus il fallait accroître les charges; et comme le commerce, pour les mêmes causes, voyait chaque jour diminuer son activité, le poids de toutes ces contributions devenait de plus en plus lourd. De nouvelles charges vinrent encore ajouter aux souffrances des contribuables. Alexandre Sévère [1] avait établi le *chrysargyre* ou *impôt des patentes*, dû par toute personne qui exerçait un métier ou une profession. Variant du 15[e] au 50[e], il était exigé tous les cinq ans pour une période de même durée,

[1] Lampr.; *Al. Sév.*, 23.

ce qui, en forçant à verser d'un seul coup au fisc une somme assez forte, rendait cet impôt plus impopulaire encore. Les propriétaires et les agriculteurs y étaient soumis comme les marchands; les animaux, chevaux, bœufs, mulets, chiens et ânes [1], devaient une taxe comme les produits naturels ou les objets fabriqués, et la vente en était encore grevée de l'impôt du 100e.

Constantin aggrava encore le poids de cet impôt [2]. La révolution que Dioclétien avait opérée dans la constitution de l'empire, en multipliant les fonctionnaires, grands et petits, nécessita la création de ressources nouvelles. Il n'est pas jusqu'au changement qui s'accomplit dans le domaine religieux qui n'ait été, lui aussi, onéreux pour les sujets de Rome; jusqu'au jour où le christianisme devint la religion officielle, il fallut subvenir aux frais de l'ancien culte. On cessait de croire, il est vrai, à la puissance des dieux anciens ou nouveaux. En vain les métropoles du culte des Césars s'efforçaient d'attirer chez elles tous les quatre ans, aux fêtes du néocorat, les fidèles de Claude ou d'Auguste. Ces cérémonies, si lucratives pour elles, puisqu'elles étaient célébrées à frais communs par toutes les villes associées, tombèrent en désuétude. A partir de Gallien, les dieux s'en allèrent. Tous les colléges de prêtres, même celui des Augustales, un instant si honoré, perdirent de leur prestige. Mais ils conservèrent leurs priviléges; l'obligation d'entretenir leurs temples et leurs

[1] Boulanger; *De vect. pop. rom.*, ap. *Græv. thes.*, 1, pag. 729.

[2] Aurum negotiatorium. Cf. Zosime, II, 38.

autels subsista toujours. A peine reconnu, le christianisme devint à son tour l'objet de semblables faveurs.

Les ministres du nouveau culte eurent, comme les fonctionnaires, l'exemption d'impôts. L'Église emprunta à la Dalmatie son ancien costume national, la *dalmatique*. Généralement fait de laine grossière, ce costume à larges manches avait d'abord été décrié, et lorsque Commode osa se présenter en public, portant une dalmatique, ce fut pour Rome, habituée cependant aux surprises, un sujet de scandale. Il est vrai que la forme seule du vêtement était conservée. A la laine grossière avait été substituée la laine fine; des ornements d'or et d'argent, la pourpre, en rehaussaient l'éclat et la blancheur, de sorte que, dit Casaubon, elle devint le vêtement des efféminés et des délicats, avant de devenir celui de graves et saints évêques. L'édit de Dioclétien, qui fixe le prix des marchandises, note un grand nombre de variétés de ce costume, que depuis longtemps on avait cessé de fabriquer dans son pays d'origine et que l'Asie avait adopté. Le *cuculle* des Liburnes eut la même faveur. Porté par les soldats, en usage chez les pauvres, il fut emprunté par le clergé catholique, chez lequel il est encore en usage. Le nom de *Bardocucullus*, sous lequel on le désigne quelquefois, de *Bardaïcus cucullus*, usité dans Capitolin, indique que l'on en faisait aussi remonter l'invention aux Vardiéens, desquels on reçut aussi peut-être le *Bardaïcus calceus*, usité dans l'armée[1].

[1] Cf. ap. *Grævii thes.*, tom. VI, les différents mémoires : *De re vestiaria.* Cas.; *Not. ad. Hist. Aug. Script.*

Des industries nouvelles, mais presque toutes au compte de l'État, s'étaient substituées à l'ancienne industrie nationale, bien primitive et bien pauvre. Rome avait réservé aux Dalmates les occupations pour lesquelles ils semblaient nés, la garde et l'élevage des animaux et le métier des armes, et s'était presque, en tout le reste, substituée à eux. Nous avons vu qu'elle tirait de la Dalmatie une quantité considérable de chevaux; les emprunts qu'elle lui faisait en hommes n'étaient pas moins importants. On trouve dans la *Notitia* des *equites Dalmatæ* répandus par tout l'empire. Il semble même que cette expression soit devenue une appellation générique, et le cavalier dalmate le type de la cavalerie légère. En voyant, sous Trajan, des Pirustes établis dans la Pannonie pour travailler à l'exploitation des mines, on est en outre en droit de conclure qu'ils s'étaient faits rapidement à ce travail, auquel on les avait soumis après la conquête. Peut-être n'étaient-ils que les surveillants des condamnés, auxquels était réservée la partie la plus pénible de l'exploitation.

A dater de Dioclétien, la Dalmatie, comprise dans la préfecture d'Illyrie, reçut tout un nouveau personnel d'administrateurs.

Dans la *Notitia*, le *præses* de Dalmatie est un *vir perfectissimus*, parce que, dit Pancirol, « il était choisi, non parmi les sénateurs, mais parmi les chevaliers, au-dessus desquels venaient les *perfectissimi* ». Outre que la qualification de *vir clarissimus* se trouve sur quelques inscriptions, nous avons dit ce qu'il fallait penser de la préten-

due infériorité qui serait ressortie de ce titre du premier magistrat de la province.

Il a sous ses ordres un *chef des secrétaires*, un *corniculaire* ou chancelier, deux *tabulaires* ou secrétaires archivistes, un *commentariensis* ou greffier, un *adjutor* ou substitut, un *ab actis* ou rédacteur, un *sub adjuva*, sous-aide, second substitut; des *exceptores* (expéditionnaires) et d'autres serviteurs attachés à sa personne et ne pouvant passer à un autre service sans autorisation supérieure (*sine annotatione Clementiæ principalis*). Voilà toute notre organisation moderne : bureau du secrétariat, bureau des finances (*tabularii*), bureau des actes administratifs (*cornicularius*), bureau judiciaire (*commentariensis*).

L'administration civile est dès lors, nous le savons, absolument séparée de l'administration militaire.

Mais si le *præses* a, comme nos préfets, certains droits en matière de finances, l'administration financière n'en existe pas moins à côté de lui, parfaitement indépendante, sous les ordres supérieurs du *comte des largesses sacrées* et ceux du *comte des largesses pour l'Illyrie*.

Le *contrôleur général* (*rationalis summarum*) de la Dalmatie l'était en même temps de la Pannonie seconde et de la Savie. Ses attributions étaient la surveillance de tous les services financiers, le jugement au contentieux des réclamations en matières d'impôts et celui des procès relatifs aux mines. Il tenait, comme son nom l'indique, le compte de tous les revenus de sa province et poursuivait par tous les moyens la rentrée des créances du trésor, fai-

sant vendre au besoin à l'encan, par les *cohortales* de son *officium*, le bien des débiteurs.

S'il voyageait à ses frais, il avait droit à certaines redevances en nature pour lui (le blé) et ses troupeaux. Son importance était, on le voit, presque égale à celle du *præses*. Il résidait à *Sirmium*[1] (Mitrovitz). On en appelait de ses sentences au *comes sacrarum largitionum* ou au *comes rei privatæ*[2].

A *Salone* était le *præpositus thesaurorum Salonitarum Dalmatiæ*. Un édit de 383 explique que le *thesaurus* était la caisse centrale de la province, où le *præpositus* recevait, pour les transmettre au comte, les sommes et revenus que les *tabularii* et autres collecteurs lui avaient versés[3].

Aucun atelier de monnaie n'existait en Dalmatie, ceux de *Siscia* (Sissek) et d'*Aquilée* se trouvant à ses portes ; mais il y avait deux *gynæcia*, ateliers de tissage et lissage, sous deux *procurateurs*[4] : l'un transféré de *Bassiana* à *Salone*, l'autre à *Spalato*. *Bassiana*, située dans la Pannonie seconde (auj. Dobrina, près de Posega, en Servie[5]), était trop exposée aux coups des barbares. Aussi me semble-t-il, contrairement à l'avis de Pancirol et de Bœcking, que l'établissement a dû être transporté de *Bassiana* à *Salone* et

[1] Ou à *Carnunte* (Petronell). Cf. Bœcking ; *Not. dign.*, II, pag. 335.

[2] *Cod. Th.*, XI, 30, 28.

[3] Cité par Bœcking, II, pag. 346.

[4] Procurator gynæcii Bassianensis Pannoniæ secundæ translati Salonis. Procurator gynæcii Joviensis Dalmatiæ Aspalato.

[5] Mannert, III, pag. 675.

non de *Salone* à *Bassiana*, que ce déplacement ait précédé ou suivi l'établissement d'un autre atelier à *Spalato*. Pour moi, ce serait au milieu du IIIe siècle, sous Gallien, alors que l'Illyrie tout entière subit de si grands ravages, que *Salone* se serait enrichie des dépouilles de *Bassiana*, ruinée sans doute par l'invasion. Il est peu probable que l'on eût songé à fonder un atelier à *Spalato* si l'on avait dû abandonner celui de *Salone*, et il est au contraire admissible que, l'établissement de *Salone* ayant réussi, on ait pensé à en créer un autre dans le voisinage.

Le nom même qu'il porte indique assez qu'il a été fondé par Dioclétien. L'existence à *Salone* d'une teinturerie impériale[1] était en outre un motif de choisir cette ville pour la nouvelle manufacture. De plus, la Dalmatie pouvait fournir en grande quantité, grâce aux nombreux troupeaux qu'elle élevait, la laine nécessaire à la fabrication des étoffes ou des tapis; la situation de *Salone* et de *Spalato*, sur les bords de la mer, leur permettait de recevoir facilement tous les autres produits nécessaires, en même temps que les objets fabriqués s'y trouvaient également mieux que partout ailleurs à la portée des *bastagarii* chargés de les transporter.

M. Bœcking examine, sans toutefois l'admettre, l'hypothèse qui placerait dans l'île de *Cissa*, auj. Uglian ?, le *baphium cissense Venetiæ et Histriæ* mentionné dans la Notice. Il se trouvait, comme nous l'avons dit, dans l'île aujourd'hui disparue de Cissa, sur la côte de l'Istrie, en

[1] Procurator bafii Salonitani Dalmatiæ. (*Not. dign.*)

face de l'endroit appelé sur le continent Punta Cissana, où a été trouvée une inscription décisive [1]. Nous apprenons par elle en même temps que les ouvriers de cette manufacture formaient un collége.

L'existence de ces corporations est fort ancienne, et nous trouvons à *Salone* mention fréquente sur les monuments du *collegium fabrum* ou *fabrorum* [2]. Les ouvriers d'État se trouvaient tout d'abord groupés sous un *præfectus* ou préfet, sous les ordres directs du légat ou proconsul, comme l'indique l'inscription d'Orelli (3434), qui parle de Bassus, *præfectus fabrum* de Silanus, dans la sixième année du proconsulat de ce dernier. Tous les corps de métiers s'organisèrent sur le même modèle, tous ayant leur *arca* ou trésor, leurs fêtes, leurs bannières, leurs préfets, leurs patrons. Celui-ci était souvent un personnage élevé, et, comme rien n'était moins honoraire qu'un titre honorifique, il remerciait par des dons du titre qui lui avait été conféré. La corporation, à son tour, savait reconnaître ses bienfaits et les graver sur la pierre [3]. Que de généreux sacrifices, que d'offrandes magnifiques, soit à ces corporations, soit à la ville: thermes, bains, portiques, temples, marchés et jeux, cette satisfaction de la vanité, cette perspective de transmettre son nom à la

[1] D.M. | Q.C. Petronio M.C. Petronii f. VI viro Aug. | Proc. Baphi Cissæ Histriæ et colleg | purpur. Cissens. Histriæ patrono | T. Cor. Chrysomalus Purpurarius Aug. Lib. (Or., 4272.)

[2] *C. I. L.*, III, 1, 2018, 2026, 2075, etc.

[3] I. Vettio Augustali decurioni colon. Salon. quæstori ædili, II vir. jure dic. præf. et patrono coll. fabr. ob merita ejus coll. fabr. (*C. I. L.*, III, 1, 2087.)

postérité, fit faire à toutes les époques : les inscriptions de la Dalmatie suffiraient à le prouver. A *Cissa*, nous trouvons dans le *baphium* le collége des *purpurarii*. Il semblerait qu'un autre collége ait existé à côté de celui-ci dans ces manufactures. Nous trouvons à *Salone* un *magister conquilarius* [1], chargé sans doute, sous les ordres du *procurator*, de la réception des coquilles d'où l'on extrayait la pourpre, et qui devait avoir un certain nombre d'ouvriers sous sa direction. En était-il de même dans les ateliers de tissage ? Ceux qui fabriquaient les vêtements de l'empereur appartenaient-ils au même collége que ceux qui tissaient les voiles des navires ? Rien de plus varié, en effet, que le travail auquel on se livrait dans ces ateliers, où se confectionnait tout ce qui était nécessaire à l'armée et à la marine en fait d'objets tissés. Il n'était pas de l'intérêt de l'État de multiplier à l'excès ces corporations ; elles-mêmes ne pouvaient que perdre à ce fractionnement, et il est plus naturel d'admettre que tous les ouvriers d'un même établissement étaient groupés en un seul collége [2].

Salone avait en outre une manufacture d'armes où l'on fabriquait surtout les casques, les gantelets et les cuirasses. Elle était sous la surveillance du *maître des offices*.

Ces manufactures avaient rendu un peu d'activité industrielle à la Dalmatie. Aussi était-ce en Illyrie que l'on trouvait le seul *comes commerciorum* de l'Occident,

[1] *C. I. L.*, III, 1, 2115.

[2] Iis collegiis vel corporibus, in quibus artificii sui causa unusquisque assumitur, ut fabrorum corpus est (*Dig.*, L, 6, 5, § 12.)

quand l'Orient en avait trois. Les attributions de ces fonctionnaires étaient-elles simplement, comme le veut Pancirol [1], d'acheter tout ce qui était nécessaire pour préparer les vêtements de l'empereur : soie, laine, lin, pourpre, peaux, etc., etc.? Bœcking[2], avec raison, les étend à la surveillance du commerce des matières rares et précieuses en général : vêtements de luxe, argent, pierres précieuses, sel même. Le monopole du sel était une assez riche source de profit pour le Trésor pour que la surveillance des salins, dans un pays qui en avait un aussi grand nombre que la Dalmatie, fût attribuée à un magistrat particulier ou distraite tout au moins du service général des contributions. L'existence de ce *comte du commerce* atteste en outre que le commerce n'avait pas, malgré les guerres et les invasions, perdu toute son activité. Du moins se maintenait-elle sur quelques points de la province, à *Salone* notamment, où nous trouvons sur les inscriptions des marchands [3], négociants en vins et en huiles principalement, et peut-être, comme une inscription récemment découverte [4] le ferait supposer, un collége de *mercuriales* analogue à celui que nous rencontrons si fréquemment à *Narona* [5], et qui avait probablement une sorte de juridiction en matière commerciale, ou tout au moins, comme nos Chambres de Commerce, le soin de

[1] *Grævii thes.*, tom. VII; *Not. dign*, pag. 1529.
[2] Bœcking; *Not. dign.*, I, pag. 252.
[3] *C. I. L.*, III, 1, 2125, 2131, etc.
[4] *Bull. di arch. e st. dalm.*, II, pag. 18.
[5] *C. I. L.*, III, 1, 1791, etc.

veiller sur les intérêts commerciaux de la cité. Le culte de Mercure [1] et de Neptune [2], si répandu dans cette ville et dans les autres ports, à *Issa*[3] notamment et à *Corcyre Noire* [4], où nous lisons une dédicace à Vénus maritime, sont des témoins aussi probants de l'intensité de cette vie commerciale, du moins pendant la période prospère de l'empire.

Quant aux *bastagarii*[5], chargés des transports pour le service de l'empereur et des armées, leur rôle était considérable dans les temps de crise que traversait l'empire.

Le comte des largesses sacrées avait encore sous ses ordres le *comte des métaux en Illyrie*[6]. La Dalmatie renfermait, nous l'avons vu, d'importantes mines d'or. D'autres mines existant en outre sur le territoire de l'*Illyricum*, l'exploitation en était surveillée avec soin par l'État et les villes. Celles qui se trouvaient dans le voisinage choisissaient parmi les décurions des *procurateurs des métaux*, chargés surtout d'empêcher les condamnés aux mines ou chercheurs d'or de ne rien détourner à leur profit, afin que tout le produit des mines revînt au trésor, sauf la redevance à laquelle ils avaient droit. Dans les mêmes villes, dans chaque ville, selon Pancirol, un ma-

[1] *C. I. L.*, III, 1, 1791, 1792,
[2] *Ibid.*, 1794.
[3] *Ibid.*, 3076.
[4] *Ibid.*, 3066.
[5] Præpositus bastagarum.
[6] Comes metallorum per Illyricum.

gistrat spécial appelé *libripens* ou *zygostate*, était chargé de juger les difficultés survenues à propos des monnaies. Il y avait déjà longtemps, comme en témoignent la loi Oppia (215 av. J.-C.) et les troubles qui en amenèrent vingt ans après l'abrogation, que l'or était employé pour la parure des femmes. Dès les premiers temps de l'empire, on le vit, avec le progrès du luxe, usité dans les ameublements, servir à la décoration intérieure et extérieure des maisons, figurer même comme vaisselle d'or sur les tables des particuliers, d'où il fut banni sous Tibère[1]. Les lois somptuaires qui se succédèrent n'empêchèrent pas les abus de se reproduire; Néron défendit aux particuliers de porter la pourpre; il fallut cependant que la même défense fût répétée par Gratien, et cette fois, sous peine de mort. Les mines de Dalmatie avaient-elles tenu tout ce qu'elles avaient promis lors de leur découverte au temps de Néron? Nous n'avons aucun renseignement à cet égard, et nous ne pouvons donner d'autre preuve à l'appui de l'affirmative que les débris qui subsistent encore, notamment près de Srebnitza (*Argentaria*) et de Skoplye (mines de Krupa), de leur exploitation par les Romains, et la présence jusqu'à la fin de l'empire, en *Illyricum*, de ce *comte des métaux*.

La distinction subsistait toujours officiellement entre le Trésor public et celui du prince. Dans les premiers temps de l'empire, un *procurateur* résidait à côté du gouverneur, presque son égal en dignité, chargé spécialement

[1] Tac.; *Ann.*, II, 33.

de l'administration des domaines. Nous trouvons encore dans la *Notitia* un *procurator rei privatæ per Dalmatiam*. C'est à lui que j'attribuerais l'administration d'une partie fort importante du domaine public en Dalmatie, celle des forêts. Bien que l'armée de terre attirât surtout l'attention des empereurs, que les Liburnes eux-mêmes eussent été détournés de leur élément pour être incorporés dans les légions, des flottes parcouraient toujours la Méditerranée, le commerce maritime était toujours actif, et le Danube lui-même était sillonné par de nombreux navires. Les vaisseaux liburniens n'avaient rien perdu de leur renommée déjà ancienne; on les trouvait partout, comme sur terre les fantassins et les cavaliers dalmates, et les forêts de la Dalmatie étaient d'une utilité bien précieuse pour les constructions navales.

Telle était l'organisation savante et compliquée qui avait remplacé, du moins à la surface, l'organisation primitive des tribus illyriennes.

L'histoire de la Dalmatie dans l'antiquité présente donc deux périodes bien distinctes : celle de l'Illyrie indépendante et barbare, et celle de la Dalmatie romaine. L'étude que nous avons faite de la géographie de cette contrée nous a préparé à en suivre les différentes phases. Nous avons recherché l'origine et la parenté des races les plus anciennement établies sur son sol. Nous avons vu les premières migrations étrangères n'affecter que d'une manière insensible leur constitution et leurs mœurs. L'action de la Grèce elle-même fut limitée à quelques points du littoral et des îles, et, malgré ses relations fréquentes avec la Macédoine, l'Illyrie méridionale ou grecque était encore barbare au moment de la conquête romaine. Ni les Enchèles, ni les Ardiéens, si redoutables sous Bardylis, ni les Taulantiens héritiers de sa puissance, n'avaient pu constituer d'État véritablement fort, et la défaite de Gentios ne fut qu'un jeu pour Rome. Nous avons assisté à l'élévation et à la chute de la puissance des Dalmates, et retracé les longues luttes qui amenèrent la soumission de toute l'Illyrie à la Ville éternelle.

L'administration romaine prit alors avec une telle vigueur possession du pays, qu'un siècle seulement après la campagne d'Octave, 60 ans après la répression du soulèvement de l'Illyrie, la Dalmatie, bien que restant province impériale, put être confiée à la seule garde des troupes auxiliaires. C'est à ce moment que nous avons

étudié la géographie politique de la Province, et essayé de fixer, en nous aidant des travaux les plus récents, l'emplacement des villes, des stations et des peuples dont les noms nous ont été transmis par les historiens, les géographes et les itinéraires.

Nous avons retracé ensuite, jusqu'à la mort de Théodose, la vie de cette province souvent inquiétée par les barbares. Nous avons montré la Dalmatie se couvrant de ces temples, de ces palais, de ces monuments et de ces routes qui ont perpétué jusqu'à nos jours le souvenir des bienfaits dont elle fut redevable à la domination romaine. Enfin, après avoir esquissé l'histoire du développement du christianisme dans cette contrée, nous avons abordé le tableau de sa vie administrative, économique, industrielle et commerciale, en nous aidant surtout des nombreuses inscriptions, la concernant, qui nous sont parvenues.

Nous nous sommes arrêté au moment des grandes invasions barbares. Beaucoup de *farouches Dalmates* vont encore succomber en défendant contre les envahisseurs le sol de l'empire. Cependant, en dépit de toutes ces apparences, Rome n'avait pas triomphé des obstacles qu'opposaient à son action civilisatrice la configuration géographique du pays et le caractère de ses populations. L'extérieur seul était romain. En vain la présence d'un si grand nombre d'indigènes dans ses armées et sur ses flottes semblait témoigner de leur soumission complète. Hors des villes, la tradition de vie indépendante et libre s'était perpétuée et les mœurs primitives s'étaient conservées. Lorsque les barbares auront triom-

phé; quand, après avoir subi pendant deux siècles les ravages et l'oppression de cent peuples divers, la Dalmatie sera tombée entre les mains des Slaves, l'ancienne organisation des tribus illyriennes reprendra toute sa vigueur et s'imposera même tellement à ses nouveaux maîtres que l'on pourra les considérer, sans trop d'invraisemblance au premier abord, comme les descendants ou les frères des anciens Illyriens.

Peut-être nous sera-t-il possible de retracer plus tard le tableau de la chute de la domination romaine en Dalmatie, de sa conquête par les Slaves, et de son existence jusqu'à nos jours. On ne s'éloigne pas sans esprit de retour d'un sujet et d'un pays sur lesquels on a longtemps concentré tout son intérêt et toutes ses forces.

LISTE DES GOUVERNEURS DE LA DALMATIE

—

Période Républicaine.

C. Julius Cæsar, proconsul, 59 av. J.-C.
Q. Cornificius, propréteur, 48.
Vatinius, 46-44.
M. Brutus Cæpion, 43.
Asinius Pollion, 39.
Octave, triumvir.
Messala Corvinus (intérim), 35.
Agrippa — 34.
Statilius Taurus, 33-28.

Période Impériale.

a. *Province sénatoriale.*

C. Antistius, 17 av. J.-C.
P. Silius, proconsul, 16.

b. *Province impériale.*

Tibère, 11 av. J.-C.
M. Valerius Messalinus, 6 ap. J.-C.
Vibius Postumus, 10.
Junius Blæsus, 16.
P. Cornelius Dolabella, 16-20.
T. Volusius Saturninus, 36-38.
Furius Camillus Scribonianus, 42.
M. Salvius Otho, 42.

A. Plautius.
C. Ummidius Durmius Quadratus, 50.
P. Anteius, 51-52.
L. Salvidienus Salvianus Rufus, 60.
M. Ducenius Geminus.
M. Pompeius Silvanus, 69-70.
L. Funisulanus Vettonianus, 85.
Q. Pomponius Rufus, 93.
A. Cæcilius Faustinus.
L. Domitius Gallicanus Papinianus, av. 127.
M. Cutius Priscus Messius Rusticus Æmilius Papus Arrius Proculus Julius Celsus, sous Antonin.
Didius Julianus, 177.
Dio Apronianus, 180.
L. Junius Rufinus Proculianus, 184.
Q. Flavius Scapula Tertulus, 194.
Dio Cassius, 226-228.
M. Aurelius Tiberianus, 280.
Constance Chlore, 282.
Dacianus, 296.
Tarquinius, v. 301.
M. Aurelius Julius.
Flavius Rufinus Sarmentius (entre 337 et 350).
Aurelius Marcianus, —

Commandants militaires supérieurs de l'Illyrie.

(*Duces Illyriciani limitis.*)

Ragonius Clarus, 258.
Ulpius Crinitus.
Ingenuus, 260.
Régillien.
Claude.

AURÉLIEN, 268.
JUNIUS BROCCHUS, 269.
SEPTIMIUS (sous Aurélien).
PROBUS.
GALERIUS (César).
LICINIUS (Auguste).
LUCILIANUS, 360 ; Comte et Maître de la Milice.
JOVIN, 361.
EQUITIUS, 360.
SÉBASTIEN.

Préfets du prétoire d'Illyrie.

ANATOLE, 361.
FLORENCE, 361.
MAMERTIN, 361.
VULCATIUS RUFINUS, 368.
PETRONIUS PROBUS, 372-376.
JULIUS AUSONIUS, 376.
NICOMACHUS FLAVIANUS, 383.

INDEX GÉOGRAPHIQUE

(Les noms anciens sont en italiques.)

B

C

D

E

F

G

H

I

J

K

L

M

N

O

P

Q

R

S

T

U

V

W

X

Y

Z

